

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

DIRE LE QUOTIDIEN :
UNIVERS, CORRIDORS ET AMORTISSEMENTS DE LA NORMATIVITÉ
CONVERSATIONNELLE

THÈSE
PRÉSENTÉE
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN SOCIOLOGIE

PAR
LISANDRE LABRECQUE-LEBEAU

DÉCEMBRE 2014

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Une thèse n'est simplement pas possible sans la présence et le soutien des gens autour de soi. J'en profite pour remercier sincèrement plusieurs personnes.

Julie Buchinger, Émilie Carignan et Guillaume Ouellet, il y a littéralement de vous là-dedans. Je ne vous exprimerai jamais assez ma gratitude.

Pour les milles conversations, encouragements ainsi que leur affection, je remercie Manon Labrecque, Jacqueline Lebeau, Jérôme Cormier, Maude Labelle, Mélanie Lavallée, Katherine Grandmont, Franco Boriero, Marie-Pier Beaulieu, Sara Pérez, Lydia Tetyscka, François Gervais et Nancy Brière.

Marcelo Otero est le superviseur et le mentor qui m'accompagne depuis bientôt dix ans, et à qui je désire exprimer ma plus grande reconnaissance. Pour sa confiance, pour sa solidarité à toute épreuve, sa finesse d'esprit, sa générosité et son appui toujours renouvelé.

Je remercie plus généralement mon réseau, pour avoir répondu à mes nombreuses sollicitations afin de trouver des participants pour mon enquête. Les participants, un par un, je vous remercie pour votre travail si curieux et appliqué.

C'est un projet de longue haleine également rendu possible grâce à d'essentielles ressources de toutes sortes. Je remercie donc infiniment la Fondation de l'UQÀM, le CREMIS, le CRSH, le Service des bibliothèques de l'UQÀM pour un cabinet, la Fondation de l'Université du Québec, la Fondation Melançon ainsi que la Faculté des sciences humaines de l'UQÀM.

Pour Émile-Aubert, Zakary et Simone.

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES TABLEAUX ET FIGURES	vii
RÉSUMÉ ET MOTS-CLÉS	viii
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I.....	7
PROBLÉMATIQUE ET CONSIDÉRATIONS THÉORIQUES	7
1.1 La normativité sociale entre contraintes et possibilités d'action	8
1.2 La socialisation à l'ère du singularisme	12
1.3 Le style normatif d'aujourd'hui	16
1.4 Performativité et moment historique.....	20
1.5 Ordre social et adaptation secondaire	23
1.6 La vie quotidienne de la normativité.....	27
1.7 Les conversations quotidiennes.....	30
1.7.1 La construction de l'évidence au quotidien	31
1.7.2 Et aujourd'hui?.....	37
CHAPITRE II.....	45
MÉTHODOLOGIE ET DISPOSITIF D'ENQUÊTE	45
2.1 Dispositif d'enquête et matériel	45
2.2 Méthodologie	48
2.3 Échantillonnage et sélection des informateurs.....	51
2.4 La situation d'enquête, presque'entrevue, presque conversation	59
2.5 Analyse.....	64
PARTIE I	68
DE QUOI PARLE-TON? LES UNIVERS	68
CHAPITRE III	68
L'ENVIRONNEMENT ET LE QUOTIDIEN.....	68
3.1 L'environnement immédiat.....	69
3.2 Le rapport au quotidien	75

3.2.1	Routine, tâches et organisation	75
3.2.2	Un savoir pratique et un talent	78
3.2.3	Les conversations du quotidien et le quotidien des conversations.....	79
CHAPITRE IV		83
RELATIONS.....		83
4.1	Le rapport à soi.....	83
4.1.1	Être un corps, se sentir, se tenir.....	83
4.1.2	L'humeur et les émotions : la gestion de soi.....	89
4.1.3	Le tracé biographique.....	92
4.1.4	Le travail esthétique pratique de la présentation de soi	95
4.1.5	Les marqueurs sociaux de l'accomplissement	97
4.1.6	Condition humaine et condition individuelle	102
4.2	Le rapport aux autres.....	106
4.2.1	Des nouvelles de la famille	106
4.2.2	La parentalité entre projet et consultation.....	109
4.2.3	Parler d'amour.....	115
4.2.4	L'amitié comme solidarité biographique	124
4.2.5	L'entourage et les étrangers : se protéger au sens littéral et figuré	125
4.2.6	Les collègues et les relations de travail.....	127
4.2.7	Le relationnel et sa normativité.....	128
CHAPITRE V		133
DIVISIONS.....		133
5.1	Le monde du travail	133
5.1.1	La prise de nouvelles.....	133
5.1.2	Se réaliser au travail	135
5.1.3	Travailler, c'est parler	141
5.1.4	Le travail, c'est les collègues	142
5.1.5	Travailler, c'est des problèmes	146
5.2	L'univers du loisir	151

5.2.1 Les vacances, le voyage	151
5.2.2 Entre hédonisme et philanthropie.....	154
CHAPITRE VI	160
REPRÉSENTATIONS.....	160
6.1 Le rapport à la société	160
6.1.1 L'actualité, l'épreuve, l'individu.....	160
6.1.2 La politique : en parler, ne pas en parler	166
6.2 La culture et les médias.....	170
6.2.1 Les mouvements de goûts et de références	171
6.2.2 S'identifier à des productions.....	172
6.2.3 Les multiples rôles de la télévision	175
6.2.4 Gestion de la fiction et des comportements	177
6.2.5 Homo consummus.....	180
6.2.6 Internet et les médias sociaux	182
CONCLUSION : LES UNIVERS DE LA CONVERSATION ORDINAIRE.....	185
PARTIE II	190
COMMENT EN PARLE-T-ON? LES CORRIDORS.....	190
CHAPITRE VII.....	191
PARTAGER.....	191
7.1 La prise de nouvelles.....	191
7.2 Se questionner	192
7.3 L'échange de références.....	193
7.4 Les évaluations.....	194
7.5 Un exposé de la variété	194
7.6 Autour de situations communes	195
7.7 La consultation et les conseils.....	196
7.8 La comparaison : différents types	199
7.8.1 La comparaison comportementale	199
7.8.2 La comparaison-repère.....	200
7.8.3 La comparaison appréciative.....	201

CHAPITRE VIII	205
RACONTER	205
8.1 La narration du quotidien et au quotidien	205
8.2 Le gênant, le difficile, le bizarre et le catégorique	207
8.3 Entre hiérarchisation et « objectivité »	210
8.4 L'anecdote	211
CHAPITRE IX	215
EXPLIQUER	215
9.1 L'activité d'analyse	215
9.2 Des généralisations, des lois	216
9.3 Des modèles de compréhension	217
9.3.1 Une psychologie profane	219
9.3.2 Une sociologie profane	221
9.4 Les garanties des explications : vérité, crédibilité et expertise du vécu	223
9.4.1 La « vérité »	223
9.4.2 La crédibilité	226
9.4.3 L'expertise du vécu	226
CHAPITRE X	229
SE POSITIONNER	229
10.1 La position « dans » la conversation	229
10.2 Consensus, débat, accord et désaccords	230
10.2.1 Une cartographie	231
10.2.2 L'invisible amont du consensus	231
10.2.3 Le débat et ses usages	233
10.2.4 Le spectre du désaccord	235
10.2.5 Le conflit	237
CHAPITRE XI	240
L'AFFECT ET LES ÉMOTIONS	240
11.1 Des définitions	240
11.2 Une modalité de partage émotif : la confiance	241

11.3 La connotation de la situation	244
11.4 Des outils praxéologiques	246
11.5 Les normes émotionnelles	247
11.6 La gestion des émotions	249
11.7 La performance des émotions dans les ajustements	252
11.7.1 La mise au point	253
11.7.2 La « chamaille »	254
11.7.3 La chicane	255
11.8 L'humour	257
CHAPITRE XII	262
LA MÉMOIRE	262
12.1 Se souvenir <i>des</i> conversations	262
12.2 Se souvenir <i>dans</i> les conversations	266
CHAPITRE XIII	270
AGIR	270
13.1 L'amont de l'action	270
13.2 Le support à l'action	272
13.2.1 L'organisation, la planification, la prévision	274
13.2.2 La décision et la prise de décision	275
13.3 L'aval de l'action	277
CHAPITRE XIV	280
ORIENTER	280
14.1 L'autrui généralisé	281
14.2 Devoir, falloir	282
14.3 Le futur coercitif	284
14.4 Orienter et punir : une échelle de la valorisation-dévalorisation	285
14.4.1 L'impératif	285
14.4.2 L'exigence	286
14.4.3 L'influence	287
14.4.4 La valorisation	287

14.4.5 L'orientation.....	289
14.4.6 Le cadrage	290
14.4.7 La surveillance	290
14.4.8 L'ingérence	291
14.4.9 La condamnation	291
14.4.10 La punition	292
CONCLUSION : LES CORRIDORS DE LA CONVERSATION ORDINAIRE ...	295
PARTIE III.....	300
AU-DELÀ ET AU CROISEMENT DES UNIVERS ET DES CORRIDORS.....	300
CHAPITRE XV	300
AU-DELÀ : LES AMORTISSEMENTS.....	300
15.1 L'amortissement en amont	301
15.2 L'amortissement en acte et en présence.....	303
15.2.1 L'amortissement immédiat.....	303
15.2.2 L'amortissement collectif.....	304
15.2.3 La conversation intérieure.....	307
15.2.4 Ne « pas » dire : la question des silences	310
15.3 L'amortissement en aval : le compte rendu des conversations	312
15.3.1 Le compte rendu naturel.....	313
15.3.2 Le compte rendu provoqué.....	316
CHAPITRE XVI	321
AU CROISEMENT : TYPOLOGIE DES CONSENSUS TEMPORAIRES	321
16.1 Le consensus phare	323
16.2 Le consensus circulatoire	328
16.3 Le consensus boussole	337
16.4 Le consensus cartographique	343
16.5 L'articulation à l'amortissement : omission, consensus et ambiance	348
16.6 La conversation comme mésosocialité.....	352
CONCLUSION	354
BIBLIOGRAPHIE	357

LISTE DES TABLEAUX ET FIGURES

Tableau 1. Le « normal » pour Canguilhem	10
Tableau 2.1 Caractéristiques sociodémographiques des participants	56
Tableau 2.2 Séquences conversationnelles	58
Tableau 2.3 Tableau croisé des univers et des corridors conversationnels.....	65
Tableau 16.1 Le consensus phare.....	324
Tableau 16.2 Le consensus circulatoire	329
Tableau 16.3 Le consensus boussole	338
Tableau 16.4 Le consensus cartographique	344
Figure 14.1 Le spectre valorisation – dévalorisation	285
Figure 15.1 Reconstitution temporelle autour de la conversation.....	313

RÉSUMÉ ET MOTS-CLÉS

Cette thèse vise à mieux comprendre le rôle des conversations quotidiennes dans la normativité sociale ordinaire. Pour ce faire, nous proposons une actualisation théorique de certains apports classiques (sociologie de la déviance et du contrôle social, interactionnisme symbolique, sociologie phénoménologique et ethnométhodologie) à la lumière de la sociologie de l'individu, ainsi que l'utilisation d'une méthodologie novatrice, celle du « débriefing conversationnel », soit le récit à la chercheure, de la part de divers participants, de l'ensemble de leurs conversations de la semaine. Ces récits de conversation ont été analysés à l'égard de trois axes : 1) les grands univers qui sont mobilisés dans les conversations (l'environnement, le quotidien, le rapport à soi et aux autres, le travail, le loisir, la société, la culture et les médias); 2) les grands corridors que les conversations empruntent (le partage, la narration, l'explication, le positionnement, l'affect, la mémoire, l'agir et l'orientation), et finalement; 3) les différentes possibilités d'amortissement des conversations par les individus, entendu comme leur réception normative large, en amont, en présence et en aval de leur tenue. Nous pourrions finalement intégrer ces axes en un certain nombre de figures typiques de consensus temporaires, qui décrivent certaines possibilités privilégiées par la normativité conversationnelle. Nous proposons que les conversations quotidiennes constituent une consistance sociale transversale aux rapports, aux institutions et aux interactions, et qui joue un rôle primordial dans les processus de socialisation constante et dans l'adaptation secondaire à la réalité, en nourrissant notamment aujourd'hui la valorisation de la singularité des individus, des ambiances et des situations.

Mots-clés : conversations, quotidien, normativité sociale, singularisme, régulation sociale

INTRODUCTION

« Peut-être ne m'étais-je pas
tellement trompée en prétendant
étudier des pratiques : en sorcellerie,
l'acte, c'est le verbe. »

— Jeanne Favret-Saada

Jeanne Favret-Saada est partie étudier la sorcellerie dans le bocage mayennais à une époque où l'anthropologie et l'ethnologie cherchaient encore le grand Autre dans le primitif, l'exotique, et en dehors de l'Occident. Devenu classique, son ouvrage illustre de manière frappante que, non seulement des croyances que l'on peut considérer « irrationnelles », propres à une compréhension « magique » des choses, notamment du malheur, étaient prégnantes en France même, mais qu'il ne s'agissait, de la position de l'enquêteur et pendant une bonne partie de son terrain, « que de paroles ». En effet, la chercheuse assistait à autant de « mots » et de « sorts » semblant constituer en soi le fait sorcellerie. Cette phrase, voulant que « l'acte, c'est le verbe », résume bien l'intuition et l'imaginaire qui entouraient les premiers questionnements de cette thèse. Dire, c'est faire; évoquer, c'est créer; énoncer, c'est accomplir. Lorsque cette idée est transposée à l'interaction, aux conversations ordinaires et au quotidien, on peut dire que converser, c'est une consistance particulière d'« être en société ».

Les conversations quotidiennes font partie des phénomènes souvent négligés par les sciences sociales, compte tenu non seulement de leur caractère « mineur », défini comme imprécis, flou et insaisissable, mais également de leur prétendue faible capacité explicative dans les déterminations d'autres dynamiques, processus et

comportements sociaux qu'on étudie. Si les conversations quotidiennes ont eu un certain âge d'or en sociologie et en linguistique à la suite des travaux de Sacks (1995), elles ne restent aujourd'hui que rarement étudiées dans leurs thèmes (voir Traverso, 1996), leurs modalités et surtout sous l'angle de leur réception (dans la filiation de Jauss, 1978; Hall, 1994; Boullier, 2003). Leur analyse a néanmoins déjà été considérée comme essentielle pour comprendre les jeux de la normativité sociale impliqués dans l'armature fine de la construction subjective de la réalité (Berger et Luckmann, 1986; Schütz, 1987).

Les échanges quotidiens entretiennent notamment des liens intimes et multiformes à la normativité sociale, vue comme une activité sociale ordinaire et dynamique. En effet, les conversations contiennent une multitude de repères normatifs pour l'action individuelle, les définissent, les actualisent, s'y réfèrent. La normativité possède ainsi une « histoire naturelle » (Becker, 1985; Hebdige, 2008; Macherey, 2009) dont nous pensons pouvoir capter différents mouvements spécifiques à nos discussions de tous les jours, dans l'intimité, au travail, dans les loisirs, avec des étrangers. La conversation nous est apparue comme une « voie royale » pour l'étude de la normativité sociale, son déploiement, ses dynamiques, ses transformations. Sur quoi s'appuie la vie ordinaire ? De quels matériaux disposent les individus pour se définir, interagir, exister au quotidien ? Quels univers sollicitent-ils pour s'expliquer à eux-mêmes et aux autres ? Nous désirons nous intéresser au « de quoi parle-t-on ? » quotidiennement et aux manières dont les univers sollicités entrent à leur tour en résonance avec les grands repères normatifs guidant les individus.

Berger et Luckman (1986) ont parlé de « structures de plausibilité » afin de désigner cet arrière-plan au monde intersubjectif quotidien, arrière-plan que l'on tient pour acquis et grâce auquel on suspend notre doute dans l'accomplissement de nos activités routinières. La conversation constitue une partie prenante de nos structures de plausibilité, en entretenant notre rapport au monde afin de permettre la marche des

choses, mais également notre définition même de la réalité. Les échanges, dans leurs thématiques, leurs opérateurs et leur réception, s'inscrivent dans un rapport précis au monde social. C'est suivant cette idée de structure de plausibilité que nous désirons nous intéresser à la forte teneur normative des conversations quotidiennes, dans la mesure où elles rendent possibles et impossibles un certain nombre de choses pour les individus et les situations.

Nous découperons notre paysage théorique selon certains principes, que nous exposerons, en étroit lien avec la problématisation de notre thème de recherche. Nous proposons ainsi une revue des apports théoriques que nous jugeons les plus intéressants au sujet de la question de la normativité sociale envisagée sous un caractère multiforme, formée tant de contraintes que de possibilités; un monde truffé de repères ambivalents, tantôt supports de l'action, tantôt freins. À la suite d'une sociologie qui s'est intéressée aux phénomènes déviants et aux marges pour baliser la réflexion sur la normativité sociale, nous suivrons la piste parallèle d'une sociologie qui prend le versant positif de cette normativité, son côté productif, évocateur et efficace, tel qu'il est présent dans les récits de conversations d'individus. Prenant pour toile de fond l'analyse du rôle de la conversation dans le maintien de la réalité intersubjective, à la suite des analyses de la sociologie phénoménologique au sens large, nous ferons dialoguer plus directement les apports multiples de l'interactionnisme avec ceux, plus récents, de la sociologie de l'individu, qui s'est penchée de manière marquée sur les grandes injonctions contemporaines adressées aux manières de mener sa vie individuelle. En effet, il nous semble possible de mettre en relation les analyses microsociologiques imaginatives de Goffman, notamment, avec celles, plus récentes, de sociologues s'étant intéressés à certains repères comportementaux contemporains tels que l'autonomie, la responsabilité ou la performance. Par l'examen de situations interactionnelles concrètes, nous désirons observer de quelles manières ces grands repères se matérialisent et prennent vie dans le quotidien et les rapports courants.

Nous nous attarderons ensuite aux considérations méthodologiques propres à la méthode innovante utilisée, le débriefing conversationnel, inspirée de la méthode employée par Boullier (2003). Après avoir porté attention à leurs conversations quotidiennes pendant une semaine et les avoir documentées à l'aide de courtes notes, les participants rencontrent la chercheuse afin d'en faire le compte rendu, à partir de leurs mémos. Différente de l'étude de conversations, donc, puisqu'il s'agit bien de récits de conversation, avec les différentes caractéristiques que cela implique, comme nous le verrons. La méthodologie que nous avons choisie est intimement liée à l'objet d'étude lui-même, et nous verrons donc les implications d'étudier des récits de conversations, tant en termes ethnographiques (la situation d'enquête, le statut épistémologique du savoir obtenu) que concernant la problématique (en quoi constitue ce matériel précis ? que peut-il nous apprendre sur la normativité conversationnelle ?). Elle nous semblait comporter différents avantages, mais aussi une richesse particulière quant au type de matériel obtenu.

Nous proposons ensuite une analyse en trois temps des récits de conversations rapportés par les divers participants. Nous nous intéresserons premièrement aux « univers » des conversations, soit la réponse à la question : de quoi parle-t-on ? Davantage que la question des simples thématiques conversationnelles, il sera question des grandes sphères de la vie ordinaire qui découpent les échanges. La présentation des analyses se structurera selon les univers des situations (l'environnement immédiat et du quotidien), des relations (rapport à soi et aux autres), des divisions (monde du travail et du loisir), et des représentations (rapport à la société et à la culture, aux médias). Ces univers sont autant de provinces de significations (Schütz, 1945) « à travers lesquelles » les individus parlent et construisent leur rapport au monde, mais aussi leurs repères praxéologiques. Nous verrons leur place respective dans les conversations quotidiennes, mais également leur normativité particulière.

Nous présenterons deuxièmement les « corridors » conversationnels, soit la réponse à la question : comment parle-t-on ? Ce sera l'occasion d'explorer les grandes voies et opérateurs qu'empruntent les échanges, qui se déclinent selon le partage, la narration, l'explication, le positionnement, l'affect, la mémoire, l'agir et l'orientation. Ces corridors sont autant de manières de converser pour les participants. Ils constituent des opérateurs de moyenne portée, puisqu'ils ne sont ni des fonctions globales de l'échange, ni des procédures formelles ou linguistiques précises, mais plutôt des manières générales d'organiser le flot de la conversation et d'y infléchir des directions, des vitesses, des colorations.

Finalement, nous avons forgé le concept « d'amortissement » pour désigner la réponse à notre troisième question : quelle réception normative au sens large les interlocuteurs font-ils de leurs échanges ? Nous verrons différentes figures possibles de l'amortissement conversationnel présent dans les récits de conversations. Ce processus, s'il se déroule en amont et en aval des conversations, prend également toute son amplitude « en acte et en présence », lors de la conversation, et notamment en interrelation avec la conversation intérieure (Archer, 2003). Il s'agit également d'un processus collectif, dont nous retrouvons des traces comme activité de groupe. Les participants font aussi usage de certains savoir-faire dont nous examinerons les déclinaisons, surtout autour de la figure de l'omission (« ne pas » dire). La question du compte rendu de la conversation sera aussi soulevée, car elle constitue tant une propriété ethnométhodologique « naturelle » des échanges quotidiens, comme lorsque nous nous racontons d'autres conversations, que le but de la méthodologie en soi (le compte rendu à la chercheuse comme étape de l'amortissement).

Une intégration des axes d'analyse en quelques figures typiques de « consensus temporaires » (Goffman, 1973a) nous permettra de cristalliser nos propositions. En effet, au carrefour des univers et des corridors, nous avons pu remarquer une

réurrence de certains consensus constituant des accords informels et situationnels autour de certains repères, contraintes et possibilités de l'action. Nous proposons que ces quatre figures constituent quelques-unes des déclinaisons possibles de la normativité conversationnelle d'aujourd'hui. En effet, il s'agit de quatre manières « fortes » de créer un consensus d'action autour de certains univers et grâce à certains corridors : valoriser des états individuels (consensus « phare »), partager à propos des autres (consensus « circulatoire »), agir à l'aide de représentations efficaces (consensus « boussole ») et expliquer notre rapport à la société à partir de notre récit du quotidien (consensus « cartographique »). Ces figures pourront également être analysées relativement à l'amortissement conversationnel, le troisième axe structurant les analyses. À la lumière de nos analyses, nous pourrions ainsi réévaluer certaines propositions théoriques d'ouverture quant au rôle de la conversation dans la conservation de la réalité, de l'adaptation individuelle à l'ordre social et aux transformations de la socialisation. Nous pourrions ouvrir sur les différents chantiers ouverts, les limites de notre étude, et le travail à abattre pour la sociologie de la normativité conversationnelle.

CHAPITRE I

PROBLÉMATIQUE ET CONSIDÉRATIONS THÉORIQUES

Afin d'étayer notre problématique, nous commencerons par une courte histoire théorique du concept de normativité telle que présente chez un certain nombre d'apports que nous jugeons les plus pertinents pour notre recherche. Cela nous permettra d'observer de quelles manières la normativité prend tantôt le visage de la contrainte et de l'injonction, et tantôt celui du repère et de la possibilité d'action. Nous pourrions ensuite nous pencher sur les moments canoniques de la genèse, mise au point et reconduction de la normativité sociale, soient la socialisation primaire et secondaire, leur articulation entre elles et leur actualisation aujourd'hui. Cela nous mènera à revisiter la thèse du singularisme telle que développée par Martuccelli (2010). Finalement, de manière à illustrer le style praxéologique individuel actuellement valorisé, nous avons sélectionné quelques grandes orientations normatives ressortant de la littérature pertinente, soient l'injonction à la performance, l'autonomie, la responsabilité et l'adaptation.

Mais quels liens entretiennent ces orientations avec le moment historique présent? Nous verrons que la notion de performativité peut nous aider à mieux comprendre la vie et les dynamiques de la normativité, tant dans les grands partages qu'elles instituent (vrai/faux, normal/pathologique, conforme/non-conforme) que dans leurs effets de réalité (De Courville Nicol, 2006). La question des partages et de la production de « vérité » pose notamment celle de la totalité sociale et de son ordre. Question inaugurale, s'il en est, lorsque vient le temps de réfléchir au substrat social et à ce qui « fait tenir ensemble » les multiples composantes des groupes sociaux. Il est question d'une certaine version officielle de la réalité à laquelle l'adhésion se fait

et se refait; l'adaptation individuelle à l'ordre, toutefois, si elle a déjà été pensée de manière rigide, gagne à être formulée en termes plus ambivalents. Le concept d'adaptation secondaire de Goffman (1968) sera sollicité pour en explorer les avenues. Cet usage de la norme à moyenne portée est une idée que l'on retrouve également en sociologie des médias et de la communication, entre autres dans le moment de la réception des messages. Nous en évoquerons les implications, ainsi que la place ménagée aux conversations dans le registre de la réception. Finalement, les conversations quotidiennes seront positionnées comme phénomène et objet d'étude cerné par la sociologie phénoménologique, l'interactionnisme symbolique et l'ethnométhodologie. En actualisant ces apports à la lumière de notre contexte technologique, nous proposerons de considérer la normativité conversationnelle comme une consistance transversale aux médiums.

1.1 La normativité sociale entre contraintes et possibilités d'action

L'idée d'une contrainte sur les pensées et les conduites constitue un des dénominateurs communs des définitions de la normativité sociale depuis Durkheim : les normes sociales s'imposent aux individus, exigent une conduite, commandent un comportement, encadrent des pratiques. Becker parlait des valeurs comme de « piètres guides pour l'action » (1985, p. 154), d'où la nécessité de normes pour agir. La normativité fait ainsi référence à un idéal moral (Astier, 2007) et procède d'une « désirabilité sociale » (Dubois, 2003), en représentant un pôle souhaitable et valorisé pour l'action. En ce sens, en plus d'encadrer les comportements, elles rendent aussi possible l'action.

Selon la proposition de Foucault, nos sociétés sont passées d'un régime à prédominance juridique, à une intégration au champ plus vaste du normatif : « Nous sommes entrés dans un type de société où le pouvoir de la loi est en train non pas de

régresser, mais de s'intégrer à un pouvoir beaucoup plus général : en gros, celui de la norme. » (Foucault, 1976c) Cette « extension sociale de la norme » ouvre le registre inédit de l'inclusion et de la régulation, en opposition à un ancien régime de l'exclusion et de l'interdiction (Macherey, 2009) correspondant à la tradition¹. Ce changement global contribue aussi à redessiner les grandes oppositions comme celle du normal et du pathologique. À la signification d'une norme-« équerre » qui prévalait jusque-là se substitue au XIXe siècle celle d'une norme-« moyenne » (Tableau 1), à laquelle la référence continue de se faire, mais dans le cadre d'un continuum² entre le normal et le pathologique (Canguilhem, 1950, commenté par Ewald, 1992; Otero, 2003; Macherey, 2009). Une réorganisation en profondeur des rapports normal-pathologique se dessine; la norme-moyenne est un repère constant, duquel on n'échappe pas, puisque désormais « l'anormal » n'est plus considéré comme un changement de nature qualitatif, mais se rapporte toujours à cet ordre créé par la norme-moyenne (Canguilhem, 1950). Le langage courant lui-même illustre bien la teneur de cette construction: « normal » consiste tant à invoquer une conformité à la règle (normal c'est « bien », « sain », « conforme à ce qui doit être »), qu'une moyenne (en se comparant aux autres, à l'ensemble des cas), les deux se confondant nécessairement. Et c'est peut-être bien ce qui constitue la force de la norme, de sans cesse confondre un sens descriptif et un sens normatif. Nous verrons à

¹ Cette remarque générale de Foucault concernant le passage à la société de normalisation serait à faire dialoguer avec le mouvement actuel de judiciarisation de certains phénomènes sociaux (itinérance, vulnérabilité psychosociale, conflits familiaux, militantisme, etc.). On pourrait par exemple observer, à la suite de sa suggestion, de quelles manières la médecine, science normative par excellence, investit maintenant le droit (Foucault, 1976c, p. 75-76).

² La postérité de cette notion de « continuum » est grande dans différents domaines: on peut nommer également, comme repère important, l'échelle de préférence sexuelle du sexologue Kinsey dans les années cinquante. Il y aurait toute une histoire épistémologique de cette notion à écrire, de la manière dont elle modèle les évaluations, les analyses, les champs disciplinaires et construit une « esquivé » propre à notre époque.

l'occasion des analyses que la comparaison est un corridor privilégié des récits de conversation.

Dans son appel à la moyenne, la norme fonctionne comme une distribution; les phénomènes sont *plus ou moins* dans la norme, mais toujours *dans* le schéma qui les interprète à *partir* de la norme. Canguilhem nous dit que, plus encore, la norme vit « par » ses écarts, puisque ce sont ses écarts qui réitèrent sa centralité: « Toute norme n'existe que par les écarts qu'elle suscite et tolère. » (Le Blanc, 2007, p. 46, sur Canguilhem) Il se met en place une relation plus qu'une opposition, entre le normal et le pathologique, respectivement incarnés aujourd'hui par le champ de la « santé mentale » et celui de la « souffrance psychique » (Ehrenberg, 2004).

Tableau 1. Le « normal » pour Canguilhem

Le « normal » pour Canguilhem (1950)	
<i>Sens normatif</i>	<i>Sens descriptif</i>
« Ce qui est tel qu'il doit l'être »	« Ce qui se rencontre dans la majorité des cas »
État idéal	État habituel
Sens thérapeutique	Sens statistique

Au courant du XIX^e siècle, la médecine s'arroge, en plus de la connaissance de l'homme malade, la connaissance de l'homme en santé, et tend à prescrire par le même geste une définition de l'homme-modèle (Foucault, 1963); les « disciplines » acquièrent un rôle positif en faisant « croître l'utilité » (Foucault, 1975). Cette « inflation normative » (Ewald, 1992) qui a cours présente un caractère résolument positif, et ne se contente plus de redresser ou de soigner. Plus encore, pour Canguilhem, c'est la vie elle-même qui possède un caractère créateur et tend vers

cette normativité entendue comme pouvoir d'instituer des normes (Canguilhem, 1950; commenté par Le Blanc, 2007); comme nous le verrons, le « normatif » prend aujourd'hui un sens particulièrement abouti lorsqu'il s'incarne dans l'injonction générale à la performance (Ehrenberg, 1991), en poussant l'appel à des valeurs positives à son plus lointain horizon.

La normativité, si elle nous fait agir, habite aussi nos raisonnements, et constitue un ensemble de « scènes mentales primitives à la vie mentale des sujets qui puisent dans des *scenari* normalisateurs une aide qui a valeur de prothèse pour toutes les défections que connaît une existence. » (Le Blanc, 2007, p.42) Comme Ehrenberg (1995) le propose, plus nous sommes responsables de nous-mêmes, plus nous avons besoin de représentations efficaces pour agir; les normes sociales constituent dans ce contexte des ressources importantes, voire constitutives des rapports sociaux. C'est en ce sens que les normes « acquièrent une dimension cognitive, se présentent comme des formes possibles d'apprentissage en situation d'incertitude, font appel aux compétences réflexives des acteurs. » (Berten, préface à De Munck et Verhoeven, 1997, p.5) Nous verrons plus loin de quelles manières, au quotidien, la normativité se concrétise en « stock de connaissances disponibles » à la disposition des individus (Schütz, 1987). En effet, les conversations quotidiennes puisent à même un réservoir de savoirs pratiques et de principes d'action qui s'y sont cristallisés de par leur efficacité. Cette mobilisation quotidienne des ressources d'interaction se fait également par le biais des normes émotionnelles (Hochschild, 1983; 2003, De Courville Nicol, 2011) qui contribuent à connoter les situations et à orienter l'action.

Les normes sociales ne sont ainsi pas « ce qui empêche », mais plutôt « ce qui permet », « ce qui rend possible ». C'est ce qui rapproche la norme de la règle, malgré leurs différences. Si la grammaire comporte un certain nombre de règles qui contraignent l'action et auxquelles on doit se plier, elle est aussi ce qui nous permet de parler, ce qui ouvre les possibilités du langage (Descombes, 2004; Ehrenberg,

2005). C'est le champ plus large de la normativité contre lequel ces règles s'adosent qui prescrit les bonnes et les mauvaises manières d'appliquer les règles. On peut ainsi affirmer que les règles sont des principes formalisés et explicites, quoiqu'arbitraires (Bouveresse, 1987), mais qui matérialisent une normativité sociale composée de plus grandes orientations.

La normativité revêt ainsi les caractéristiques tantôt du champ de la contrainte, tantôt de celui de la possibilité; elle désigne « le pouvoir de découper le temps et l'espace, de rendre des actes possibles, ou souhaitables, ou recommandables. » (Lourau, 1970, p.165³) Les principes guidant notre action au quotidien sont ainsi, à la fois des repères, et à la fois des injonctions. Le pouvoir de la norme sur les « possibilités » des acteurs est un dénominateur commun des différentes réflexions théoriques citées. Avec le recul de la prédominance de la tradition et de l'autorité sur les conduites, c'est le registre du « possible » qui s'ouvre, avec toutes ses promesses, mais aussi avec son vertige, ses exigences et ses risques. En effet, l'ouverture inédite des horizons résultant des changements dans la hiérarchie sociale, dans les compositions familiales, dans les nouvelles configurations statutaires et de parcours laisse en friche, pour l'individu, le travail de définition, de réalisation et de justification de soi dans les différentes sphères de la vie. Ces multiples changements englobent aussi, et en premier lieu dans les biographies, des bouleversements spécifiques dans les conditions de la socialisation, premier mouvement de la reconduction de la normativité.

1.2 La socialisation à l'ère du singularisme

La socialisation est le mouvement général par lequel la société encadre, éduque et

³ Il s'agit d'une définition de l'institution, mais que nous sollicitons pour désigner la normativité sociale.

imprègne les membres qui la composent. La socialisation primaire est le processus d'inculcation des normes à un enfant, qui le transforme en être social; Berger et Luckmann (1986) ont illustré de quelles manières c'est la réalité même qui prend forme pour l'enfant par les indications et les réactions des adultes l'entourant, dans la mesure où il n'y a pas d'autres possibilités pour lui. Une intériorisation de cette réalité sociale se produit lorsque cet enfant « prend en charge » le monde qu'on lui a introduit et devient, à ce point du processus, un membre de la société. La force de cette intériorisation est liée à la charge affective associée au milieu familial et l'attachement s'y développant. L'enfant opère une montée en généralité à partir du fait affectif « maman est fâchée lorsque je renverse ma soupe » jusqu'à l'intériorisation de l'autre généralisé : « on ne renverse pas sa soupe » (Berger et Luckmann, 1986). La socialisation est également un filtre social dans la mesure où le milieu qui élève l'enfant possède sa propre sélection de la réalité, reliée à sa position dans la hiérarchie sociale.

À cette définition classique de la socialisation primaire, on peut ajouter certains éléments d'actualisation. Dans nos sociétés occidentales contemporaines, la famille devient une entité polymorphe (éclatée, recomposée, monoparentale, homoparentale, adoptante), changeante, et ménageant une place à divers « autres significatifs » (éducatrices, amis de la famille, grands-parents, gardiens). La charge affective de l'adhésion au monde des parents est redistribuée, dans la mesure où ce monde n'est plus exclusif (Otero, 2012b, p. 14). La multiplication et le devancement des figures et des lieux de socialisation (garderies, centres de la petite enfance, centres éducatifs, prématernelles de tout acabit) entraînent avec eux une série de conséquences, tant sur la manière de prendre en charge le monde pour l'enfant (montée de la norme d'autonomie, des styles éducatifs basés sur l'écoute et la négociation; Nunes de Almeida, dans Sirota, 2006) que sur les logiques de reproduction sociale et du rôle de la famille dans la socialisation. La série « socialisation primaire – socialisation secondaire » se trouve réarticulée dès lors que les premiers « autres significatifs »

s'étendent au-delà du registre familial immédiat et que simultanément, l'enfant est exposé à sa condition de « membre » beaucoup plus tôt. À cet effet, l'ensemble des conversations banales et moins banales par lesquelles passe la socialisation primaire porte aussi en elles ces changements et se redéploie selon les interlocuteurs et les univers mobilisés, comme nous le verrons à l'analyse.

Des socialisations secondaires se succèdent tout au long d'une vie; elles prennent pour Berger et Luckmann la même forme que la socialisation primaire, mais en constituent des versions allégées. Tant les socialisations secondaires « courantes » (par exemple socioprofessionnelles) que les socialisations secondaires « extrêmes » (par exemple une conversion religieuse) n'ont plus le même visage. En effet, dans une société caractérisée par, somme toute, une multiplication des repères et des possibilités, la perte en vitesse du style institutionnel autoritaire et une malléabilité des identités, les transformations peuvent se faire sans crise, rupture ou virage biographique. On peut aussi penser que nos socialisations secondaires sont aujourd'hui fortement teintées par l'univers du travail comme tel, qui fait l'objet d'une forte identification individuelle (Otero, 2012b, p. 15). Ce sont de toutes nouvelles possibilités, tant pour la normativité que pour sa matérialisation dans les questionnements et les décisions individuelles, qui sont susceptibles de se redessiner sous le joug de tels changements.

En prenant acte de ces divers changements, on peut penser la socialisation comme un processus continu (Darmon, 2006) dans le sens où nous sommes tous, constamment, façonnés et refaçonnés. Mais si ce processus de socialisation a longtemps été un « opérateur magique » (Martuccelli, 2010, p. 32) pour faire le pont entre l'action individuelle et la vie sociale, il ne peut plus être mobilisé de la même manière qu'avant au sein des explications sociologiques. La diversité des formes de socialisation et, de manière connexe, « la difficulté croissante à établir une homologie plus ou moins stricte entre une trajectoire sociale, un processus collectif et un vécu

personnel » (Martuccelli, 2010, p. 33) explique notamment ce changement. Avec la montée de processus sociaux différenciés entre eux (rôle, personnalité, statut) et entre les individus, la socialisation n'est plus un standard par lequel comprendre les rapports sociaux. De vecteur « d'intégration », il mue en vecteur « d'individualisation » : chaque parcours, chaque individu combine à sa manière les multiples possibilités existantes. Il en résulte qu'on peut maintenir « la socialisation en tant que recours explicatif plausible des conduites – parmi d'autres facteurs », mais pas « en tant que stratégie privilégiée pour décrire et cerner une société. » (Martuccelli, 2010, p. 35)

L'auteur développe la thèse du « singularisme » (2010) pour décrire ces différents changements à l'œuvre dans nos sociétés. Le singularisme, comme extension et transformation de la tendance historique que suppose l'individualisme, est une sensibilité sociale particulière qui s'observe notamment dans trois domaines principaux, soient nos modes de production et de consommation, nos institutions et notre sociabilité. La volonté de personnalisation des produits de consommation, l'individualisation des interventions ou encore la recherche d'ambiances à haute teneur esthétique caractérisent certaines des nouveautés propres à ces trois domaines respectifs. Le « singulier » est un type d'ajustement spécifique au monde, que l'on cherche à entrevoir chez les individus, les choses, les situations, et qui révèle l'unique dans le commun. Plus largement, le singularisme pose la question d'une normativité opérant la synthèse entre, d'une part, une logique classique d'unification des expériences et, d'autre part, ces nouvelles forces à l'œuvre.

Cette thèse de l'auteur, en postulant que l'on puisse s'attarder aux différentes sphères de la vie sociale sous l'angle de l'articulation entre l'expérience personnelle, intime, et le collectif, nous semble particulièrement bien décrire le contexte actuel dans lequel se déploie la normativité. L'auteur propose notamment de se pencher sur un certain type de phénomène afin de pouvoir envisager les manières dont les

expériences individuelles situées et les plus grandes forces sociales à l'œuvre se comprennent mutuellement, soient les épreuves (Martuccelli, 2006, 2010). Les épreuves sont :

Des défis historiques, socialement produits, inégalement distribués, que les individus sont contraints d'affronter. Et comme c'est le cas lors de toute épreuve, les acteurs peuvent, en s'y mesurant, réussir ou échouer. [...] C'est par rapport à elles que bien de leurs caractéristiques sociales et individuelles prennent sens. [...] Le problème principal est de saisir en acte, en fonction des étapes de la vie, des domaines abordés ou de la place sociale occupée, les épreuves qu'il affronte effectivement. (Martuccelli, 2006, p. 12)

Nous pourrions observer lors de l'analyse des comptes rendus de conversation que la présentation de soi, le retour réflexif et la narration biographique s'attardent à mobiliser un imaginaire de l'épreuve, en tant qu'événement opérant une sélection (réussir ou échouer) et participant à la définition et la construction de soi. La socialisation continue est ainsi maintenant ponctuée par ces multiples épreuves jalonnant les vies individuelles. C'est un type de récit qui sollicite également quelques repères normatifs privilégiés par nos sociétés, repères dont nous prendrons maintenant acte.

1.3 Le style normatif d'aujourd'hui

En sciences sociales, le concept de « contrôle social » a cédé graduellement la place à des termes comme celui de « régulation des conduites » (Otero, 2003), tant pour mieux coller à la réalité de notre style normatif que pour adopter un ton plus réaliste à l'égard de ses instances et en dépasser les dimensions proprement négatives et idéologiques (coercition, mystification, manipulation, répression : Otero, 2003, p. 48) et pour y inclure les dimensions incitatives, valorisantes, positives⁴. Que l'on parle de

⁴ Ces changements d'appellation ont aussi comme caractéristique non négligeable d'induire un

« post-discipline » (Castel, 1981; Lipovetsky, 1983; Ehrenberg, 2000) ou de « singularisme » (Martuccelli, 2010), c'est entre autres pour désigner à la fois la continuité et l'inflexion des grandes forces de la modernité ainsi que le rapport individu/société qui préside à ce changement de style. Une diminution de la référence aux interdits et à la conformité est corollaire d'une multiplication des repères, et de l'évocation normative de valeurs comme la responsabilité, l'initiative, l'authenticité, l'adaptation, la santé mentale (Ehrenberg, 1995; Martuccelli, 2004; Otero, 2003). Le champ de la santé mentale, notamment, nous permet aujourd'hui de mieux comprendre la normativité en raison de la montée des questions du psychique, de l'intériorité, de la référence à soi, et de la manière dont l'individu est activement et explicitement mobilisé. À la thèse de la perte des repères s'oppose ainsi celle d'une profusion des repères (Ehrenberg, 1995, 2000, 2010), dont le danger, en plus de risquer de s'y perdre, est aussi la non-coordination, voire la contradiction des ordres normatifs (Martuccelli, 2004).

Les caractéristiques formelles de l'interpellation normative, autant que le style réflexif de l'individualité promue, nous mettent sur la piste de changements dans le tableau de la domination. D'abord, l'appréhension de l'acteur social comme un idiot culturel, dominé et manipulé par le contexte, l'idéologie ou d'autres forces, et dépourvu de sens critique, tient de moins en moins la route.

La thèse du voile cognitif des acteurs présente trop de faiblesses. Comment négliger l'accroissement des compétences critiques dont ils font preuve aujourd'hui? Comment une réalité désormais aussi "dévoilée" pourrait-elle être active avec autant de force après plus d'un demi-siècle d'interpellation critique? [...] Le problème majeur est alors de comprendre simultanément cette expansion des compétences critiques et le maintien de la domination. (Martuccelli, 2004, p. 472)

Un accroissement et une visibilité des contraintes objectives, jumelés à un nouveau

rapport épistémologique plus intelligible face aux acteurs et à leurs compétences critiques.

mécanisme d'inscription subjective, la responsabilisation, sont pour Martuccelli les conditions historiques de cette nouvelle logique normative. Le fin point du diagnostic est la cohabitation entre la transparence de la domination et sa reconduction. Par rapport à l'assujettissement, forme plus datée, quoique toujours présente, d'inscription subjective, la responsabilisation s'adresse aux sujets en tant qu'acteurs, en soulignant leurs capacités internes et les conséquences de leurs actes et de leurs choix (Martuccelli, 2004, p. 480). Dans le même ordre d'idées, une métanorme « d'internalité » (Dubois, 2009) chapeaute notre univers normatif. La norme d'internalité consiste à privilégier le poids causal de l'acteur dans nos explications en général; la figure de l'individu est aujourd'hui mobilisée au centre de différents rapports (d'explication, de causalité, d'action) dans les récits ordinaires, comme nous le verrons.

Notre paysage normatif contemporain présente certaines caractéristiques contingentes, certaines sensibilités sociales, de grands repères identifiables. La sociologie de l'individu s'intéresse depuis une vingtaine d'années à ce style normatif et les injonctions qui la composent. Nous avons choisi ici de pointer les normes sociales de performance, d'autonomie, de responsabilité et d'adaptation, dans la mesure où elles ressortent particulièrement de la littérature pertinente ainsi que des récits de conversation analysés.

Calquée sur le modèle sportif et managérial hérité des années quatre-vingt, la norme de « performance » constitue un principe d'action à la jonction des idées d'égalité, de compétition, d'épanouissement et d'initiative (Ehrenberg, 1991). La « suractivité » imprègne la consommation, les loisirs, les vacances, les personnalités et l'ensemble des exigences s'appliquant à ces univers. Ce « culte » s'inscrit pour Ehrenberg dans une sensibilité égalitaire particulière, caractérisée par la singularisation de l'acteur et une ambiance de concurrence généralisée (Ehrenberg, 1991). Il sera question de ce principe inspirant l'action au quotidien, entre autres lorsqu'il sera question du rapport

à soi dans les récits de conversation.

Connexe, mais sur une autre tonalité, « l'autonomie » devient « *le style d'action* le plus valorisé, celui que nous *attendons* et que nous *respectons* le plus, qui possède le plus grand *prestige* parce qu'il est considéré comme le plus efficace instrumentalement et le plus digne symboliquement ». (Ehrenberg, 2010, p. 16). La capacité d'agir par soi-même est invoquée dans une multitude de situations et au sein de différents discours. Si elle a d'abord été un droit et une aspiration de l'individu prédémocratique, elle est maintenant une injonction multiforme, que l'on sollicite à l'occasion de l'éducation des enfants, de la prise en charge des personnes âgées, dans le discours amoureux, en passant par l'action « ordinaire » du quotidien. L'action autonome a un corollaire important : la responsabilité (et la responsabilisation), qui suppose « que l'individu se sente, partout et toujours, responsable non seulement de tout ce qu'il fait (notion de responsabilité), mais également de tout *ce qui lui arrive* (principe de responsabilisation). » (Martuccelli, 2004, p.479⁵) Autonomie et responsabilité vont souvent de pairs dans l'explication des situations et la dévolution des solutions : l'expression « se prendre en main » illustre bien le point culminant de ce couplage. On en retrouve notamment de fortes traces au sein du discours généralisé, dans des situations tendues pour l'individu, comme la dépression, la dépendance, ou même la recherche d'emploi. Cela nous mènera à questionner la notion du « vouloir » nécessairement impliquée dans l'action responsable et autonome.

Finalement, dans le champ de la santé mentale et de l'intervention psychosociale, ce qui est simultanément demandé et postulé de l'individu, c'est sa capacité « d'adaptation » (Otero, 2003). Ce principe au cœur des philosophies d'intervention cognitivo-comportementalistes, et même humanistes, est invoqué dans différents

⁵ Notons que Martuccelli (2004) positionne la responsabilisation comme une « inscription subjective de la domination ». C'est nous qui importons cette définition au niveau de la normativité.

domaines de l'existence, comme attitude et exigence face à l'adversité, l'imprévisible, le deuil. Nous verrons que cette représentation du social, soit un individu qui « s'adapte » à un environnement envisagé comme extérieur à lui, n'est pas sans conséquence. D'autres lignes de force traversent le champ de notre univers normatif : l'authenticité, la réflexivité, la personnalité, l'humour, la participation. Les conversations quotidiennes nous semblent un matériau de choix pour analyser ces multiples injonctions, indications et incitations s'adressant aux individus de manière quotidienne.

Nos repères normatifs actuels et la manière dont la normativité se joue au quotidien ne sont pas sans entretenir de liens avec le moment historique plus large, comme nous avons pu le voir lors de notre exposé de la thèse du singularisme. Comment peut-on penser la contingence de la normativité et la dynamique entre, d'une part, des principes somme toute abstraits et, d'autre part, des comportements plutôt concrets?

1.4 Performativité et moment historique

La normativité d'une époque peut être envisagée selon une coupe synchronique, ce que des termes comme « formation sociohistorique » (Élias, 1973) ou « épistémè » (Foucault, 1966) veulent exprimer. Ce n'est pas sans raison ou sans cohérence que surgit un repère axiologique ou une injonction normative, mais en étroite lien avec l'ensemble des discours, connaissances, techniques et institutions d'une société donnée, constituant par là même un « régime de vérité » :

Chaque société a son régime de vérité, sa " politique générale " de la vérité : c'est-à-dire les types de discours qu'elle accueille et fait fonctionner comme vrais; les mécanismes et les instances qui permettent de distinguer les énoncés vrais ou faux, la manière dont on sanctionne les uns et les autres; les techniques et les procédures qui sont valorisées pour l'obtention de la vérité; le statut de ceux qui ont la charge de dire ce qui fonctionne comme vrai (...) la " vérité "

est liée circulairement à des systèmes de pouvoir qui la produisent et la soutiennent, et à des effets de pouvoir qu'elle induit et qui la reconduisent. " Régime " de la vérité. (Foucault, 1976b, p. 112; p. 114)

Ce régime de vérité est également porteur « d'effets de réalité » (De Courville Nicol, 2006) dans la mesure où il engendre un ensemble de comportements, d'inscriptions dans les corps, de manières de faire. La raison pour laquelle un repère ou une idée acquiert un statut de classification naturelle ou une valeur de vérité provient de ce qu'elle s'insère dans une configuration donnée dans laquelle les discours se répondent les uns aux autres (Revel, 2002). Il existe également une rétroaction entre les comportements et les classifications (Hacking, 2005), chacun se créant et s'ajustant, et cette rétroaction participe à ces multiples effets de réalité, chacun devenant plus « vrai » que « vrai ». Nous essaierons de voir plus loin de quelles manières ce régime de vérité prend concrètement ses assises dans les catégories du vraisemblable et de l'évidence, ainsi que dans le quotidien et l'interaction.

Les « pratiques divisantes » (Foucault, dans Otero, 2003, p. 74) semblent un dispositif essentiel de l'articulation de la normativité sociale. Ces grands partages (normal/pathologique; conforme/déviant; adapté/inadapté) définissent notamment un « Autre » problématique autour duquel se structurent des interventions de toutes sortes. Elles constituent également des pierres angulaires de notre culture normative, par leur performativité (Austin, 1970), ainsi que leur jeu sur les conditions de production de vérité. Becker (1985) a introduit des concepts maintenant passés dans le langage sociologique courant: celui de déviance, de *labelling*, de carrière, de sous-culture déviante, d'entrepreneurs de morale. En mettant l'importance sur les *processus* (de jugement, de désignation, d'étiquetage, de carrière déviante elle-même, d'imposition des normes), Becker souligne la dynamique des constructions catégorielles. On y remarque, tant la force d'inertie des étiquettes (là où être défini comme déviant une première fois ouvre sur des définitions ultérieures similaires), que

le travail d'identification et d'auto-identification de ces processus (fréquenter des déviants, apprendre à être déviant, se reconnaître comme déviant, persévérer dans la déviance). Le caractère incitatif des étiquettes ainsi que la surenchère présente dans la coconstruction dynamique des partages normatifs sont désormais des termes obligés de l'analyse des phénomènes déviants.

La normativité, dans le registre de l'infra-légal où elle se situe, constitue pour certains un principe de communication d'une société avec elle-même : avec la conceptualisation foucauldienne de la société disciplinaire, les normes deviennent des autoréférences pour le groupe (Foucault, 1975; Ewald, 1992). C'est avec la montée des disciplines (Foucault, 1975) que la normativité devient un tel principe de communication :

Les normes fonctionnent ainsi comme des principes de communication qui relient des contenus hétérogènes qu'elles contribuent à homogénéiser en produisant des effets pratiques, des habitus d'action, mais aussi en induisant des schèmes mentaux, en peuplant la scène mentale de toute une série d'idées communes et de fantasmes, fruits d'une même machinerie sociale. Les normes ne cessent de relier. Elles construisent une séquence commune entre un feuilleton télévisé, une conduite professionnelle valorisée, un divertissement et une scène de la vie amoureuse en forgeant des types d'attitude, de comportements qui sont comme autant de réponses normales et qui ont aussi en commun d'être préférées à d'autres et d'apparaître comme porteurs d'une normalité que les autres n'ont pas. (Le Blanc, 2007, p. 39-40)

Cette idée de la société communiquant avec elle-même nous permet de cerner la normativité comme inclusion (par opposition à un régime révolu d'exclusion), mais aussi comme réflexivité (une société qui tient un discours sur elle-même). L'auteur parle de « séquence commune », tant pour désigner ce qui établit le lien entre représentations et comportements, que pour parler d'une « réponse » privilégiée à une situation; cette idée nous conduit nécessairement à envisager le problème du ciment

social et des différentes attitudes possibles face à un « ordre social » classiquement envisagé comme extérieur à l'individu.

1.5 Ordre social et adaptation secondaire

La question de l'ordre – ou du désordre – social se pose assez vite dès lors que l'on s'interroge sur la normativité contemporaine – ou tout autre concept fondateur de la sociologie – dans la mesure où l'on se retrouve à se poser la question de ce qui fait « tenir » la société ensemble, son substrat, son origine, ses modalités primaires. Le structuro-fonctionnalisme, surtout celui de moyenne portée, et l'interactionnisme ont à cet égard presque la même question, mais des manières différentes d'y répondre. Ils partagent en effet plusieurs points communs : l'intérêt pour les sous-cultures de groupe, les formes de la déviance, les processus d'imposition des normes, la question du statut, des rôles et des attentes. Ils vont représenter les revers d'une même époque – ou presque – ainsi que les balises d'une réflexion classique déterminée à penser les modalités de l'ordre et de la déviance.

Le structuro-fonctionnalisme a réfléchi à sa manière aux formes d'adaptation individuelle à la normativité (les « buts » et les « moyens » privilégiés pour y accéder dans une société donnée). On en retient un certain nombre de réponses individuelles possibles, d'après les catégories de Parsons (1967) et surtout la typologie de Merton : conformisme, innovation, ritualisme, évasion, rébellion (1965). Les modes d'adaptation de Merton auront eu le mérite, en postulant que les structures sociales elles-mêmes peuvent être à la source de types d'adaptation « déviante », de remettre en question l'équation entre déviance et anormalité psychologique (Merton, 1965, p. 168).

Mais la question et le thème de « l'adaptation » ne se posent plus dans les mêmes

termes. Devereux (1970) a soulevé de quelle façon ce critère tourne à vide, rappelant l'existence de sociétés elles-mêmes « malades », ou plutôt autodestructives, comme le contexte nazi ou la société spartiate : un individu s'adaptant avec succès à une société malade peut-il être « sain » ? Cette mise en rapport de l'adaptation avec la totalité sociale remettait alors le concept et sa valeur en question. Plus encore, notre époque fait une surenchère normative si importante autour du concept d'adaptation qu'il est désormais lourdement chargé et prescriptif, en plus de représenter une « compétence » bien inégalement distribuée, au même titre que d'autres. Ce n'est plus un concept tendant vers la neutralité dès lors qu'il exprime ce qui « devrait » être. Martuccelli (2011) soulève de plus que cet opérateur entre les acteurs et le système, « l'adaptation », est symptomatique d'un univers épistémologique dans lequel c'est l'action qui s'adapte à un contexte social déjà-là; pour lui il s'agit d'un résidu d'une représentation analytique de l'ordre social qui ne permet pas de rendre justice à « l'élasticité » du social (Martuccelli, 2005).

Les critiques adressées au structuro-fonctionnalisme sont maintenant, pourrait-on dire, intégrées à la réflexion sociologique. Mais de manière plus insidieuse, toute la réflexion sociologique serait aux prises avec cette conception figée d'ordre social. Pour Martuccelli (2011), la question de l'ordre social constitue une inquiétude morale, historique et même « policière », qui s'occupe à la fois de contenir les passions, les débordements, et d'expliquer l'origine et la continuité du social. C'est « l'idée de société », comme « système où l'interrelation des parties se conjugue à l'affirmation que les relations sociales excèdent la volonté individuelle, ont des effets sur elle, et sont un résultat souvent involontaire des actions humaines » (p. 3) qui a été introduite au courant du XVIII^e siècle en réponse à cette inquiétude. Cette idée sera par la suite toujours mise au défi et réaffirmée face à l'expérience de la modernité, ses « secousses », ses « désajustements » (p. 5). En effet, malgré cette réponse apparemment solide qu'est l'idée de « société », la sociologie a toujours fait face à l'existence, plus ou moins apparente, plus ou moins problématique, du

désordre, qu'elle explique alors comme périphérique, accidentel ou anomalique. Peut-on alors encore parler d'ordre, si c'est bien davantage le *désordre* qui semble l'état courant des regroupements humains? À quoi peuvent nous servir des concepts comme ceux d'ordre ou de société si l'on ne les constate plus, si l'on ne les a jamais même constatés, sauf sous la forme d'un idéal plus ou moins affirmé? Pour Martuccelli, se libérer de tels concepts est nécessaire pour s'ouvrir à deux propriétés constitutives de la vie sociale, soient « l'élasticité » et la « malléabilité », ainsi qu'à deux dimensions centrales, les « textures » et les « coercitions » (Martuccelli, 2005, 2011).

Bien qu'il utilise le terme et l'idée d'adaptation, Goffman illustre simultanément les possibilités d'une élasticité de la vie sociale dans *Asiles* (1968), avec le concept d'« adaptation secondaire ». Si l'adaptation primaire représente, pour le reclus, le fait de « collaborer avec l'institution », l'adaptation secondaire, elle, évoque le détournement de ses fins, ou encore l'utilisation de moyens défendus. L'auteur prend comme exemple la fréquentation des bibliothèques en prison, qui permet de nourrir le capital de bonne conduite des prisonniers devant les commissions chargées de les évaluer, et qui sert simultanément au relai des paquets venus clandestinement de l'extérieur (Goffman, 1968, p.245). Goffman parle de « vie clandestine des organisations » pour parler de ces usages à moyenne portée de la normativité, ces « tactiques » au sens où De Certeau (1990) l'entend. On rejoint par là la question de l'appropriation et de la créativité dont font preuve les individus dans leur maniement quotidien des contraintes et des injonctions. Si la normativité fait appel à la notion de pouvoir dans la mesure où elle s'impose à l'expérience, exerce une pression et déclenche l'action, elle fait également appel à la notion de résistance, qu'il nous faudra envisager.

La conception du pouvoir de Foucault, riche et originale, s'inscrit dans la continuité de certaines des idées de Canguilhem. Ainsi, si la normativité vit par ses écarts, le pouvoir vit par les résistances qui lui sont opposées, toujours et partout:

Là où il y a pouvoir, il y a résistance et pourtant, ou plutôt par là même, celle-ci n'est jamais en position d'extériorité par rapport au pouvoir. (...) Ils [les rapports de pouvoir] ne peuvent exister qu'en fonction d'une multiplicité de points de résistance (...). Il n'y a donc pas par rapport au pouvoir *un* lieu du grand Refus (...), mais *des* résistances (...). Elles sont l'autre terme, dans les relations de pouvoir; elles s'y inscrivent comme l'irréductible vis-à-vis. (...) On a affaire le plus souvent à des points de résistance mobiles et transitoires, introduisant dans une société des clivages qui se déplacent, brisant des unités et suscitant des regroupements, sillonnant les individus eux-mêmes, les découpant et les remodelant, traçant en eux, dans leur corps et dans leur âme, des régions irréductibles. (Foucault, 1976a, p. 125-127)

La résistance, pour Foucault, est transversale aux institutions, aux corps, aux individus; elle est aussi corollaire de sa conception du pouvoir, qui se trouve « partout », qui ne se « possède » pas, qui est intentionnel, mais non subjectif, et qui procède d'une positivité (Foucault, 1975). Ce jeu entre le pouvoir et la résistance nous informe de manière particulière sur la normativité, en nous poussant à l'envisager comme un mouvement constant, changeant et dynamique, au cœur même de ce qui nous organise et nous constitue en groupe.

L'institution totale comme métaphore hyperbolique de la société et le registre infini des adaptations secondaires comme épaisseur de la réception normative nous permettent d'éclairer le jeu normatif d'une manière plus élastique. Entre la pure intériorisation et la pure résistance, il y a tout un monde – la majorité du monde. La vie clandestine des normes n'est plus si clandestine en regard de sa généralité et de son caractère ordinaire. La normativité se joue ainsi, pour la majorité des individus, suivant une manipulation des matériaux culturels (Devereux, 1970) qui leur permet une marge de manœuvre par rapport aux contraintes et aux repères. Cette ouverture nous permet de considérer la complexité du spectre de l'intériorisation. Entre la mémorisation d'un énoncé, son intériorisation et son adhésion sincère (Christin, cité par Le Grignou, 2003), l'équivalence n'est pas automatique, linéaire ou stable.

Comme individus, nous ne sommes ni intacts, ni entièrement modelés – la « résistance », comme propriété, est une caractéristique tant de la consistance de la vie sociale (Martuccelli, 2005) que de nos possibilités d'adhésion et d'intériorisation. Comment prend forme au quotidien, et en regard aux conversations, cette adaptation secondaire? La sociologie des médias et de la communication nous offre quelques pistes.

1.6 La vie quotidienne de la normativité

Ces multiples injonctions et possibilités qui nous font agir au quotidien sont médiatisées, entre autres, par l'ensemble des interactions auxquelles nous participons. La vie quotidienne de la normativité et son registre de réception s'observent de manière exemplaire dans la conversation, activité dynamique, quotidienne, généralisée. Depuis les premières études de la Payne Fund dans les années trente jusqu'au courant des études de la réception, en passant par la science politique, nous verrons que la conversation a pris sa place inaugurale comme phénomène et objet d'étude.

C'est l'École de Columbia, plus précisément Lazarsfeld et ses collaborateurs, qui attireront l'attention sur certaines variables, telles que les opinions préexistantes de l'individu et le rôle déterminant du groupe de pairs, agissant comme filtres dans la réception des messages et des enjeux. En effet, les relations interpersonnelles constituent un palier important pour la constitution des choix et des opinions, ce que résume l'idée phare de « *two-step flow of communication* » (« flux de communication à deux temps » : Katz et Lazarsfeld, 2008). En plus des attentes et des opinions préexistantes des individus (un « aval » à leur réception), une autre variable intermédiaire est à prendre en compte dans la réception, et c'est celle constituée par le réseau social, les pairs, les relations avec l'entourage, comprenant entre autres

l'activité de discussion. L'influence est notamment relayée par des « leaders d'opinion », qui ont cette facilité à retraduire les enjeux médiatiques en termes et en enjeux locaux. Ces leaders varient selon les groupes et les thèmes; on peut être leader dans un groupe et non dans l'autre; on peut être leader en matière de politique, mais pas de mode. Lazarsfeld aimait ainsi à rappeler la phrase de Tarde : « Si personne ne conversait avec personne, la presse n'aurait aucun effet. » (Katz, préface à Katz et Lazarsfeld, 2008, p.13) Ce palier constitue un filtre, s'ajoutant à d'autres que les individus possèdent eux-mêmes, cognitifs, comme l'exposition, la perception et la remémoration sélectives (Maigret, introduction à Katz et Lazarsfeld, 2008). On peut rajouter, pour le bien de notre problématique, que la normativité n'aurait aucun effet si personne ne conversait avec personne. La conversation est une activité, mais aussi un « milieu » au sens biologique, qui entoure et enveloppe les rapports sociaux, qui les filtrent et les instituent.

Les mêmes préoccupations ont trouvé un écho important en science politique. La sociologie électorale, la communication politique et, dans une autre optique, la psychologie sociale se préoccupent directement des phénomènes d'opinion et de leur formation. Les multiples effets des mouvements d'opinion sur la vie collective ont été soulevés (*bandwagon*, *underdog*, effet du faux consensus, etc.) (Gingras, 1999; Maigret, 2003). Nombre de ces études ont permis de mettre à jour des réalités contre-intuitives, paradoxales ou même contradictoires des phénomènes d'opinion et de leur emballement. L'agrégat des opinions individuelles constitue-t-il « l'opinion publique » (Bourdieu, 2002) ? Cette question reconduit par-là celle, inaugurale, du jeu entre le tout et les parties, incarnée dans tension holisme/atomisme; la notion d'opinion publique, qu'elle soit fiction nécessaire ou « réalité » constituée, constitue un concept qui traduit bien les enjeux de circulation des normes sociales et s'articule historiquement à la discussion, la délibération, la conversation. Les usages politiques de la notion ont une histoire que l'on ne peut négliger, mise en lumière entre autres par la réflexion phare de Bourdieu (2002). Quéré (1990) fait dans ce sens une

réflexion incontournable lorsqu'il propose de repenser l'idée d'opinion publique en tentant d'y éviter les écueils; il suggère de prendre l'opinion publique comme une « activité » plutôt qu'un « état », activité qui se tient dans la vie courante, dont le régime de validité est le « vraisemblable » plutôt que le « rationnel », et qui est inséparable de l'énonciation et du sujet de l'énonciation (celui qui formule son opinion). La discussion devient à cet effet le lieu principal de la formation (donc, de la formulation) des opinions – bien que l'auteur considère aussi les élaborations solitaires : en effet, dans les deux cas, c'est à la face du social que nous formons notre opinion, devant un public réel ou imaginé, restreint ou plus large. Cette idée de l'opinion publique comme une activité nous semble porteuse lorsque vient le temps de réfléchir la normativité et ses dynamiques conversationnelles.

La fin des années soixante-dix et les années quatre-vingt ont vu apparaître la vague des études se penchant sur les phénomènes de réception des œuvres et des contenus. Si les analyses des médias s'arrêtaient, jusqu'à une certaine époque, au contenu fixe des messages, et ce, au seul stade de leur production, les analyses se sont ensuite intéressées à l'élaboration de sens se produisant lors de la réception des messages par les spectateurs⁶. L'étude de la réception se base sur deux aspects d'une même idée par rapport au sens des messages, soient premièrement que tout message n'est pas définitif et figé, mais ouvert à l'interprétation, et que deuxièmement, le spectateur participe de manière active au sens du message dans la réception qu'il en fait (Quéré, 1996). Le tournant de la « réception » est ainsi une manière d'articuler deux pôles (production /réception), et trois moments d'un processus de construction de sens (codage – message – décodage) (Hall, 1994). Les études de la réception ont souligné le rôle déterminant du groupe et de la conversation dans ce processus; que ce soit par

⁶ Il est à noter que la posture analytique de la réception est également utilisée dans le champ artistique, littéraire, dans les études sur la lecture et les études esthétiques (voir entre autres l'École de Constance et son représentant : Jauss, 1978). Nous nous concentrons ici sur le tournant de la réception dans les études des médias à proprement parler, et pour ce qui est de la réception télévisuelle, en ce qu'elle nous semble constituer un champ canonique pour notre problématique.

des études d'ethnographie des salons (Lull, 1990) soulevant le contexte matériel et familial de la réception, l'étude des communautés d'interprétation à travers l'analyse des groupes de fans (Radway, 1991; Pasquier, 1999) ou encore l'analyse de « conversations télé » (Boullier, 2003). Cette notion de réception comporte certaines limites et s'est constituée dans le champ précis de la communication, mais nous postulons qu'elle possède deux avantages heuristiques en regard à notre problématique, soit l'ouverture sur la réception individuelle de la normativité, ainsi que sur la réception individuelle des conversations.

Ainsi, la conversation a subi différentes impulsions théoriques et conceptuelles selon que l'on en fait une activité de filtrage des problématiques, d'élaboration de l'opinion publique, de constitution du sens. Il nous semble que ces différents repères théoriques propres à la sociologie de la communication nous aident à mieux réfléchir à la conversation ordinaire comme activité normative dans laquelle baignent les rapports et qui institue les repères et les contraintes qui nous font agir en tant qu'individus au quotidien. Les conversations quotidiennes constituent autant de scènes de ces multiples points de contact entre la normativité et la vie ordinaire, le terreau des normes sociales, là où elles se matérialisent de façon concrète. C'est le lieu des normes « en vigueur », cette adaptation secondaire à l'œuvre. Le domaine du quotidien et de l'ordinaire caractérisent de manière marquée le décor des conversations, et les constituent en phénomènes participant à la construction de la réalité subjective.

1.7 Les conversations quotidiennes

Une certaine tradition sociologique, bien que ni suivie ou cohérente en soi, représentée entre autres par la sociologie phénoménologique, l'interactionnisme symbolique et l'ethnométhodologie, s'est attardée de différentes manières à analyser

l'interaction quotidienne, les contacts entre individus et les relations sociales face à face. Il y a plusieurs raisons d'ordre phénoménologique, empirique et historique, de se pencher sur le caractère ordinaire et quotidien des conversations dans le cadre de notre problématique.

1.7.1 La construction de l'évidence au quotidien

La normativité revêt un caractère « d'évidence » pour les membres du groupe; on ne remet pas en question un certain nombre de choses, à moins de traverser une crise objective ou subjective particulièrement importante (Berger et Luckmann, 1986). Nous tenons aux termes de notre existence et de notre conduite comme autant de repères et de balises, mais aussi comme définition même de la « réalité ». La puissance des normes, c'est d'être souvent invisibles, contrairement à d'autres contenus vis-à-vis lesquels nous avons plus de distance et qui existent « sans nous ». Ce caractère d'évidence a été cerné de différentes manières selon les cadres théoriques et épistémologiques.

Au « ras du sol », dans le quotidien du rapport primaire que nous entretenons au monde qui nous entoure, les sociologies issues ou inspirées de la phénoménologie nous ont parlé de cette « attitude naturelle » avec laquelle nous interprétons le monde intersubjectif (Schütz, 1987). Le monde de la réalité quotidienne et les faits concrets de notre perception courante sont pour Schütz déjà éminemment construits, et la « réalité » comme nous l'expérimentons procède d'abstractions, de typifications, de classifications, de généralisations. Schütz décrit l'implication normative de cette construction de la réalité du monde:

La connaissance que tous ceux qui partagent notre système de pertinence sont censés avoir en commun est le mode de vie considéré comme naturel, bon et juste par les membres; les " affirmations qui coulent de source " auxquelles le

groupe fait confiance malgré leur inconsistance, “ l’aspect relativement naturel du monde ”. (Schütz, 1987, p. 19)

L’appel à un caractère naturel et ce, en dépit d’une certaine « inconsistance », appuie cette idée de suspension radicale du doute à l’origine du caractère d’évidence du monde pour la pensée commune, tandis que les qualificatifs « bon », « juste » nous rappellent qu’il procède également de prescriptions, d’un jugement global sur l’idéal du groupe. Cette évidence normative se met aussi en œuvre dans le sens commun à proprement parler : Geertz (1986) en décrit quelques tonalités concrètes (le « naturel » du style, l’esprit pratique, la minceur et la littéralité de l’explication, la sagesse du moment). La conversation et ce qui y est mobilisé relèvent d’une culture, d’un ensemble de références partagées, et font appel à un « stock de connaissances disponibles » (Schütz, 1987). Ces règles qui s’installent et s’institutionnalisent constituent le versant « routinier » de la normativité ordinaire, et sont issues de la production d’expériences connues et jugées efficaces (James, cité par Le Breton, 2008). Ce stock constitue le réservoir dans lequel les individus pigent les ressources nécessaires pour agir.

L’idée de « nature » occupe une place centrale pour le sens commun et le monde de la vie quotidienne, voire se confond avec la réalité, l’allant de soi et la suspension du doute. C’est cette interpellation de la nature qui confère réalité et invisibilité – donc force – aux normes :

L’institution doit se doter d’un principe stabilisateur : la naturalisation des classifications sociales. Il doit y avoir une analogie qui fonde la structure formelle d’un ensemble de relations sociales essentielles par référence avec le monde naturel ou supranaturel, l’éternité ou n’importe quel champ qui ne soit pas considéré comme déterminé socialement. Dès que cette relation d’analogie est étendue à d’autres ensembles de relations sociales, et par effet en retour, à l’ordre naturel lui-même, sa récurrence formelle lui permet d’être aisément reconnue et de tirer sa vérité d’elle-même. (Douglas, 1999, p. 83)

Berger et Luckmann (1986) ont réfléchi à cette texture de la réalité de la vie quotidienne. Le caractère d'évidence de notre monde intersubjectif et les ramifications de ce caractère sont résumés dans l'idée de « structure de plausibilité », cet arrière-plan à notre monde, fait de processus de suspension du doute (p. 212). Pour eux, la réalité est quotidiennement « conservée » de différentes manières. D'abord, la réalité du quotidien s'assoit dans les certitudes du « ici » de mon corps et du « maintenant » de mon présent (p. 35). C'est cette sorte d'immédiateté de mon expérience qui constitue le sceau de sa crédibilité. Il s'ensuit que la rencontre avec autrui revêt sa figure la plus importante dans la situation de face à face, là où le « ici » et le « maintenant » de deux individus correspondent. La rencontre face à face est une des manières les plus courantes et les plus fortes de maintenir la réalité, une « conservation de routine » qui réitère la correspondance entre la réalité objective et la réalité subjective, correspondance sans laquelle l'allant de soi est susceptible de ne plus tenir. Pour les auteurs, la conversation, plus précisément, est « le plus important véhicule de la conservation de la réalité » (p. 208). À l'issue d'une conversation, on se retrouve avec une nouvelle version provisoire de la réalité sociale, on s'est « entendus » sur un certain nombre de choses (en faisant taire d'autres aspects).

L'appareil de conversation maintient continuellement la réalité et simultanément, il la modifie continuellement. Des éléments sont abandonnés et ajoutés, affaiblissent certains secteurs de la réalité toujours considérée comme prédonnée et en renforçant d'autres. L'appareil de conversation maintient la réalité en « parlant à travers » différents éléments de l'expérience et en leur allouant une place bien définie dans le monde réel. (Berger et Luckmann, 1986, p. 209)

Pour les auteurs, la conversation constitue ainsi la figure canonique du contact face à face, lui-même figure canonique de l'interaction. Leurs filiations avec l'expérience immédiate des individus en font les instances par excellence de conservation de la réalité.

La conversation est le premier degré du lien social, là où, en premier lieu, plusieurs « soi » entrent en rapport intersubjectif les uns avec les autres (Mead, 2006). Il est impossible de côtoyer l'ensemble de « la société »; la société, c'est notre entourage, nos pairs et nos interactions. De plus, nombre de situations sociales fondamentales prennent place « dans » et « par » la conversation :

C'est en effet au cours d'activités conversationnelles qu'on apprend à parler, qu'on transmet ou qu'on acquiert des connaissances et des biens, qu'on harmonise ses rapports avec autrui, qu'on se définit socialement, qu'on reçoit ou qu'on établit un diagnostic, qu'on conclut ou qu'on fait échouer une transaction, qu'on règle des conflits ou qu'on les attise. (Vincent, 2001, p. 177)

La normativité se situe aussi tant aux niveaux des multiples sujets et modalités de conversation, qu'au niveau de son décorum et de ses règles. La sociologie goffmanienne fait date à ce sujet avec l'analyse de la présentation de soi et son introduction des concepts, maintenant incontournables, de gestion des impressions et de conservation des faces (Goffman, 1973a, 1973b, 1974). Comme nous le verrons, nous nous intéressons davantage aux thématiques (« univers »), aux modalités (« corridors ») et à la réception (« amortissement ») des conversations qu'à leurs codes de mise en forme en termes de civilité et d'équilibre interactionnel, bien que cette distinction puisse parfois devenir ténue.

La conversation et l'interaction, c'est aussi la concrétisation de l'activité normative. Pour qu'une norme d'autonomie et de responsabilité puisse vivre et se reconduire, il faut qu'une personne dise à une autre « prends-toi en main ». On élève ses enfants avec des gestes, mais aussi avec des paroles : « brosse tes dents », « ne frappe pas ta sœur ». C'est dans la conversation aussi qu'on institue et entretient des partages : « c'est normal », « ce n'est pas normal ». La sociologie de la déviance et du contrôle social nous a aussi apporté les idées de sanctions et récompenses, opérateurs quotidiens de la gestion sociale des comportements. Ce registre des micropénalités

(Foucault, 1975) constitue en effet un « sous-sol » des mouvements de la normativité. Il y a bien sûr toute une invisibilité de l'interaction, faite de gestes, de postures, d'intentions⁷, mais aussi une certaine visibilité, dont on retrouve la trace dans la conversation et les mots dits, électrocardiogrammes de la normativité. On rejoint le caractère performatif de la normativité lorsque « dire, c'est faire » (Austin, 1970). Le concept de « définition de la situation » (Thomas, 1928, 1970), fondateur pour l'interactionnisme symbolique, exprime très bien tout ce qu'engendre une conversation en termes d'enjeux de réalité. Selon la phrase devenue classique de Thomas, « Si l'on définit une situation comme réelle, elle devient réelle dans ses conséquences ⁸ » (1928, p. 572). La conversation, à cet effet, possède une fonction performative importante, en actualisant notre univers normatif.

De manière similaire, l'ethnométhodologie a décortiqué la « méthodologie profane » (Garfinkel, 2007) avec laquelle les acteurs agissent, prennent des décisions et fabriquent l'ordre social. Les faits sociaux ne nous préexistent pas; ils constituent plutôt pour l'ethnométhodologie des « accomplissements pratiques » par lesquels les règles sont sans cesse réactualisées (Coulon, 2002). Ces « ethnométhodes » constituent une logique de sens commun et sont prises comme « allant de soi » pour les membres. La réflexion de l'ethnométhodologie a notamment l'avantage de rendre compte du caractère invisible et concret des procédures et des savoir-faire que nous mettons à l'œuvre quotidiennement. Les normes sont ainsi mouvantes et n'existent que dans leur actualisation dans l'action : on met l'accent sur les forces créatrices de la normativité, son versant instituant. L'ethnométhodologie comporte notamment un pan ne s'occupant que d'analyse conversationnelle (« AC ») pour faire suite aux premières analyses de Sacks (1995). L'analyse conversationnelle entendue dans ce

⁷ La normativité peut également s'inscrire directement dans les corps sans autre forme de relai: citons comme exemples l'habitus bourdieusien (2002), les modes d'apprentissages corporels (Wacquant, 2002), les inculcations disciplinaires (Foucault, 1975). Ces différents concepts ne pourront être directement sollicités dans le cadre de notre problématique s'intéressant plutôt aux conversations.

⁸ « If men defines situations as real, they are real in their consequences. »

sens est une analyse formaliste et linguistique, s'intéressant à l'ouverture et à la fermeture des conversations, aux tours de parole et à l'organisation des échanges. Ses pionniers postulent la décomposition d'une conversation jusqu'à sa plus simple expression afin d'y découvrir les unités de base avec lesquelles seraient formées toutes les conversations. Si le cadre épistémologique de l'ethnométhodologie nous inspire ici, nous nous éloignerons toutefois d'une analyse conversationnelle classique pour nous tourner davantage vers ce dont on parle, comment on en parle et de quelles manières l'amortit-on.

Boullier, dans une optique ethnométhodologique, fait à cet effet de la conversation une activité de « compte rendu » de la réception (Boullier, 2003). En effet, la réception ne constitue pas tant « ce qui se passe dans la tête des gens » lorsqu'ils sont exposés aux messages (Quéré, 1996), qu'une activité dynamique, dialogique, de construction de sens, à plusieurs et « en situation ». C'est dans le sens ethnométhodologique que l'auteur sollicite la notion de « compte rendu » : l'*accountability* est une propriété de la vie sociale qui la rend descriptible, rapportable-à-toutes-fins-pratiques (Lapassade, 1994; Garfinkel, 2007). Lorsque je décris et définis le quotidien et les institutions qui m'entourent, je les fabrique aussi par la même occasion (Coulon, 2002). C'est cette activité de compte rendu qui est aussi le seul matériau à recueillir pour le sociologue lorsqu'il s'intéresse à l'activité de réception, que ce compte rendu impulsé par une entrevue individuelle, un *focus group* ou par la cueillette de comptes rendus de conversations comme c'est le cas ici.

L'ensemble des apports théoriques que nous venons d'étayer se penche sur la conversation dans l'optique de sa tenue face à face. La question du médium, qui se pose de façon incontournable aujourd'hui, nous pousse à décortiquer plus en profondeur ce que signifie « converser ».

1.7.2 Et aujourd'hui?

Nous avons vu comment Berger et Luckmann positionnent l'interaction face à face et la conversation comme des phénomènes propres au maintien de la réalité sociale. Ils expliquent cela par la position dans le « ici » et le « maintenant » comme expérience fondamentale de la vie quotidienne. La question de la conversation posée dans ces termes souffre toutefois d'un certain manque d'actualisation ayant trait à notre contexte technologique. La communication possède aujourd'hui la possibilité de différer le temps et le lieu de l'interaction et de la conversation. Il va sans dire que des innovations comme Internet et ses possibilités communicationnelles (courrier électronique, clavardage, messagerie instantanée, forums, visioconférence) ainsi que l'expansion et la généralisation de la téléphonie mobile et de ses pratiques (conversation orale, mais aussi messages textes, dispositifs mains libres) ont certaines conséquences sur les pratiques conversationnelles, tant au niveau des lieux de la conversation, que de la fréquence des conversations ou de leur type. Ce contexte nous oblige à réfléchir à deux questions interdépendantes, soient : « qu'est-ce que converser ? », et : « qu'est-ce que converser aujourd'hui ? ». Nous prendrons le problème à rebours en débutant par cette seconde question⁹.

Licoppe (2002) décline trois orientations principales empruntées par les études s'intéressant aux interactions médiatisées. Une première s'appuie sur la distinction goffmanienne entre « expression » (recouvrant les gestes, signes, vocalisations, bruits et mouvements, souvent involontaires) et « communication » (désignant les signes langagiers intentionnels à proprement parler). Ces concepts sont l'occasion pour différents auteurs d'opérer des catégories d'interaction selon l'oral ou l'écrit, ou

⁹ À notre connaissance, les recherches sur les interactions médiatisées, tout comme les analyses conversationnelles en général, se sont pour la majorité intéressées aux formes de la conversation et de l'interaction plutôt qu'aux thèmes et aux univers sollicités par ceux-ci. Il est important de garder cette distinction en tête dans la présente revue, quoique nous pourrions malgré tout tirer de ces recherches quelques pistes à considérer.

encore selon les niveaux d'ajustement mutuel nécessaires. Une deuxième orientation, liée à la première, s'intéresse à la question de « l'attention conjointe » des interactants, en ce qu'elle est affectée, par exemple, par la temporalité de l'interaction (directe ou différée). Enfin, une dernière ligne de force s'organise autour du thème de l'accessibilité des interlocuteurs concernant le lieu de la conversation (exemple du téléphone fixe versus mobile). Comme on peut le constater, même lorsque la technologie entre dans l'équation, les questionnements adressés à la conversation restent centrés, pourrait-on dire, autour de considérations propres à l'expérience située, au « ici et maintenant » de l'interaction et du comment le comprendre et le restituer.

Proulx (et al., 2000) nous fait remarquer que le débat plus général à propos des effets des développements technologiques sur les rapports sociaux ne manque pas de construire en négatif une représentation idéalisée et une valorisation de l'interaction face à face. Les auteurs notent d'ailleurs que l'ouvrage de Berger et Luckmann est en grande partie responsable de l'épistémologie de cette idéalisation de l'interaction en coprésence, qui serait l'état normal (et souhaitable) des choses, et ce à quoi on compare ultimement toute forme d'interaction (Proulx et al., 2000). Le face à face constituerait ainsi une « vraie » interaction, immédiate, réelle, chaleureuse, transparente, authentique, opposée aux interactions médiatisées, qui seraient elles des simulacres, des imitations, des « fictions de présence », destinées à remplacer la communication « en présence » (ce sont tous des termes que les auteurs relèvent de la littérature pertinente : Proulx et al., 2000). Ils en appellent ensuite à une position mitoyenne et plus nuancée, et qui surtout ne partage pas de manière si nette le « réel » du « virtuel »¹⁰. Il est nécessaire de se rappeler, à la fois que les interactions médiatisées prennent une part grandissante dans nos vies, mais également que

¹⁰ L'auteur nous rappelle entre autres que le « virtuel » n'a pas obligatoirement besoin d'un appareillage technique pour exister, qu'il est immanent au réel et en interaction avec lui; Proulx et al., 2000. Licoppe (2002) affirme de manière similaire que même l'interaction en face à face est elle aussi déjà « médiatisée ».

« l'essentiel des contacts a lieu entre des personnes qui se voient en personne et vivent à proximité les unes des autres. » (Proulx et al., 2000, p.109) Ce sont de nouvelles articulations entre interactions immédiates et interactions médiatisées qu'il faut considérer, et non le remplacement intégral des premières par les secondes (comme le veut la thèse mcluhanienne de la substitution des médias : Maigret, 2003). À cela il faut ajouter différentes nuances, comme l'accès différentiel, au sein des populations, à certains moyens de communication (par choix ou nécessité), ainsi que la vaste question des usages (de quelles manières, dans la pratique, les usagers utilisent et s'approprient le téléphone portable, l'ordinateur). Licoppe (2002) nous rappelle à cet effet la « très grande variabilité » des pratiques entourant les interactions médiatisées, rendant toute généralisation hâtive hasardeuse.

Si les interactions médiatisées prennent une place grandissante, on ne peut nier l'importance, voire la centralité anthropologique que constitue le face à face. Différents auteurs s'entendent pour proposer non que les interactions médiatisées constituent de pâles copies de l'interaction en présence, mais qu'il se montre incontournable de s'y référer comme expérience « première » (en ce qu'elle vient historiquement en premier et non dans un esprit de hiérarchie; Licoppe, 2002), à partir de laquelle on peut comprendre l'interaction en général. Relieu (2006) donne en exemple les premières analyses conversationnelles téléphoniques qui, à travers des « comparaisons croisées » et un « jeu de ressemblances et de différences » avec l'interaction en présence, en arrivent à une analyse dans laquelle :

L'interaction en coprésence n'est pas tant représentée comme un point de référence que comme un domaine complémentaire, dont l'examen permet de faire apparaître un problème générique qui est traité dans les interactions : celui de la délimitation des frontières temporelles et spatiales avec les événements qui composent ce qui les précède et ce qui les suit. Ces comparaisons croisées forment donc des leviers pour faire apparaître aussi bien des problèmes transversaux à l'organisation des interactions que les solutions qui leur sont apportées. (Relieu, 2002, p.20-21)

Il s'agit donc davantage de voir que l'interaction en face à face est un fabuleux réservoir de formes de sociabilité, qui sont nécessairement importées (et probablement adaptées au passage) vers d'autres médiums.

La question telle qu'elle se pose de manière plus précise pour notre choix d'objet est : les technologies de communication sont-elles déterminantes au point de conditionner le contenu des conversations et d'ainsi construire différents types de conversations selon les médiums? Un point important, soulevé par Licoppe (2002), est l'existence d'un usage courant du téléphone mobile visant l'entretien du lien par un grand nombre de contacts courts, ou encore par des visées de coordination des activités (comme se donner rendez-vous). Le courriel a une forme écrite et asynchrone qui affecte somme toute ses contenus; quant aux réseaux sociaux, ils nous paraissent représenter davantage des espaces de présentation de soi que des technologies de conversation à proprement parler. À la lumière des recherches soulevées, nous ne pouvons conclure ni à une entière détermination ni à une entière indétermination. Nous pensons toutefois que dans le but d'obtenir une certaine homogénéité et d'avoir accès à des conversations à « chair normative », les conversations en face à face sont les plus indiquées. En effet, de telles conversations sont plus susceptibles de donner lieu tant à des situations d'interaction normatives, qu'à des élaborations thématiques de durée.

Ces innovations ne sont pas sans affecter concrètement le portrait de la « structure de plausibilité » telle que décrite par Berger et Luckmann (1986), cet arrière-plan à notre monde à l'origine de la suspension du doute. Quelle incidence a le médium technologique de la conversation sur la construction de la réalité? Quelle est la structure de plausibilité aujourd'hui? La structure de plausibilité d'aujourd'hui est *aussi* nourrie par la relève de ses courriels, par la sonnerie de son téléphone portable ou la consultation de son compte Facebook; le monde n'a pas disparu pendant la nuit,

tout est à sa place et je vérifie cela à différents signes de mon univers. La recherche empirique a par exemple soulevé la grande récurrence de la thématisation du lieu dans les conversations de téléphonie mobile (« où es-tu? »; Licoppe, 2002), allant dans le sens du maintien d'une certaine réalité située. La plausibilité est ainsi nourrie par le téléphone portable, celui-ci demandant un nouveau type de confirmation interactionnelle, confirmation qui à son tour s'inscrit dans le paysage du réel. C'est donc à dire que la structure de plausibilité présente à la fois une élasticité, qui lui permet d'inclure les possibilités des médiums technologiques dans son giron, mais dans un second mouvement, un recentrement sur les enjeux du « où » et du « quand ».

La conversation est encore un lieu de la plausibilité, mais transversal à différents médiums, pourrait-on conclure. Nous désirons nous intéresser ici à la conversation face à face comme une des formes de communication possible aujourd'hui, encore bien généralisée, entendu qu'elle ait pu être elle-même touchée par les possibilités des nouvelles technologies. La majorité de nos interactions se déroulent somme toute encore en face à face, dans le sens où nous côtoyons les gens avec qui nous habitons, travaillons, partageons des activités et des relations. Les interactions médiatisées méritent, de plus, une problématique en entier pour s'y pencher avec justesse, ce que nous n'avons pas choisi de faire ici. Au-delà de ces questions, nous postulons de plus que, peu importe le support, nous conversons, toujours et constamment. Les conversations quotidiennes présentent à cet effet le caractère d'une matière sociologique « méso » peu problématisée comme telle. La conversation peut être envisagée comme une activité de régulation entre l'organisme et le milieu, sorte d'épaisseur adaptative rendant justice aux consistances ordinaires de la vie sociale. Ces métaphores et cette conceptualisation précise nous permettent de considérer la normativité conversationnelle comme un phénomène à la fois très large, plus grand que les médiums et les contextes, et à la fois mince et précis, comme une coupe transversale des rapports sociaux et de la vie ordinaire.

De cette problématisation de la normativité conversationnelle, il nous semble pouvoir tirer trois principales lignes de force qui guideront nos analyses. La question de la dynamique de la normativité, d'abord : nous avons vu que de postuler une diversité des forces normatives en termes de contraintes, de possibilités, de repères et d'injonctions nous permet de l'envisager selon toute la latitude de son spectre, en prenant en compte les capacités critiques des individus ainsi que les situations de domination. De manière heuristique, ces conceptions pourront également nous aider à mieux repérer dans les récits de conversation étudiés les récurrences normatives; ainsi, nous proposons de dépasser les concrétisations de la normativité en termes d'influence, de pression ou de commandements, pour aussi considérer les valorisations, incitations, recours à la moyenne, à l'évidence. Nous proposons de scinder l'analyse de contenu des récits de conversation en deux grands paramètres essentiels à l'articulation de la normativité conversationnelle, soient les univers et les corridors.

Deuxièmement, le registre de l'adaptation à l'ordre, de l'adaptation secondaire et de la réception s'est montré comme une donnée essentielle de l'examen de la normativité ordinaire. En amorçant la réflexion par l'idée simple que la normativité et les conversations ont une réception chez les individus, nous pourrions élargir ce concept en tentant d'observer de quelles manières les matériaux sont amortis individuellement, constituant par là une adaptation secondaire généralisée. La propriété constitutive de la normativité ordinaire, soit son caractère rapportable-à-toutes-fins-pratiques, nous met ainsi sur la piste des comptes rendus de conversation comme méthodologie matérialisant notre problématique. Elle nous donnera à voir directement de quelles manières les participants élaborent le sens et rapportent leurs actions au quotidien. L'amortissement et l'adaptation secondaire seront aussi l'occasion d'ouvrir à la question de l'intériorisation et l'adhésion normative.

Finalement, ces deux grandes questions, soient l'appréhension théorique et empirique

de la normativité et du registre de son amortissement nous mène à nous interroger sur la place de la conversation dans la vie sociale. Davantage ou différemment qu'un objet, une instance ou un phénomène, nous proposons de l'envisager comme une consistance, transversale aux médiums, aux situations, aux institutions, et constituant une mésosocialité, un environnement, un enrobage de moyenne proximité contribuant à la régulation des « organismes ». La conversation devient ainsi une activité normative et instituante, un filtre; on parle « à travers » l'appareil de conversation, pour reprendre les mots de Berger et Luckmann. Nous pourrions ainsi examiner comment cet important lieu de la plausibilité sociale et quotidienne s'articule aujourd'hui, la question ultime pouvant se formuler comme suit : comment s'étaye aujourd'hui, à l'heure du singularisme, l'adaptation secondaire à la réalité dans les conversations quotidiennes?

Après un examen attentif de la méthodologie novatrice utilisée, de ses implications et de la situation d'enquête en résultant, nous présenterons nos analyses en trois parties principales, correspondant à la conceptualisation de la normativité conversationnelle que nous proposons. D'abord, les univers sollicités au sein des conversations, qui correspondent à des grandes thématiques coïncidant avec les différentes sphères de la vie : l'environnement immédiat et le quotidien, le rapport à soi et aux autres, le travail et les loisirs, et finalement, la société et les médias. Nous verrons qu'ils constituent des « provinces limitées de signification » (Schütz, 1945) relativement perméables et qui ordonnent la vie ordinaire. Ensuite, les corridors qu'empruntent les conversations, et que l'on peut définir comme les grandes voies, les manières de parler, les opérateurs privilégiés par les échanges ordinaires : partager, raconter, expliquer, se positionner, l'affect, la mémoire, et finalement, orienter. De par leur caractère d'allant-de-soi, nous pourrions réfléchir à leur statut d'ethnométhodes en ce qui a trait à la normativité conversationnelle. Finalement, l'amortissement, que nous avons davantage exploré lors des considérations théoriques, se développera *dans* le compte rendu des participants et *comme* un compte rendu des participants, selon un usage à

moyenne portée et une appropriation de sens. L'amortissement nous permettra de voir les ponts possibles entre réception immédiate et intériorisation plus en aval. Il nous sera possible, en réponse à ces questions, de forger quelques figures typiques au croisement des deux premiers axes d'analyse (univers et corridors), sous la forme d'une typologie des consensus temporaires, et de les articuler à la question de l'amortissement.

CHAPITRE II

MÉTHODOLOGIE ET DISPOSITIF D'ENQUÊTE

La délimitation de l'unité phénoménologique « conversation » et du « converser » varie selon ce que l'on choisit d'étudier. Si on tire la notion vers celle d'interaction, on peut se retrouver à inclure toute situation de « coprésence » entre des individus (Goffman, 1974) comme une sorte de conversation (puisque'il se passe bien « quelque chose » même en l'absence de paroles; même en l'absence des autres, pourrait-on dire, nous agissons toujours comme devant un public invisible). De plus, si on inclut les possibilités technologiques d'aujourd'hui, on se retrouve avec une définition « minimale » de la conversation qui constituerait tout contact, physique ou virtuel, langagier ou non. Bien qu'il y ait là de réels questionnements, une telle définition se montre peu heuristique et encore moins opérationnelle en regard à notre problématique. Afin de délimiter de manière satisfaisante notre objet d'étude, nous opterons pour une définition « maximale » de la conversation, qui inclut l'idée de face à face physique composé de paroles. Bien qu'une conversation puisse être tenue sur des années et dans des lieux différents, grâce à la technologie ou par échanges épistolaires, par exemple (Licoppe, 2002; Boullier, 2003), nous choisissons de nous limiter à l'unité de temps et de lieu.

2.1 Dispositif d'enquête et matériel

La captation d'échanges spontanés dans des cadres dits « naturels » représente la méthodologie privilégiée de l'analyse classique des conversations quotidiennes. Cette cueillette, suivie d'une retranscription littérale, produit un matériel centré sur les tours

de parole, les opérations linguistiques et les échanges verbaux « apparents ». En déplaçant le foyer d'analyse vers les thématiques, les modalités larges des échanges et l'appropriation par les participants, un dispositif d'enquête précis nous est apparu comme la manière la plus intéressante de renouveler l'analyse : le débriefing conversationnel. Le matériel n'est ainsi pas constitué de conversations, mais de récits de conversations, comme nous le verrons.

C'est « l'analyse conversationnelle » de Sacks (1995) et de l'ethnométhodologie qui vient habituellement à l'esprit lorsqu'il est question de recherches s'intéressant aux échanges verbaux; Goffman et la grammaire développée dans « La présentation de soi » (1973a) viennent ensuite pour ce qui est un peu plus largement de l'interaction. Bien que ces deux approches aient prouvé leur richesse et que nous les mettrons à profit, l'approche que nous avons choisi d'utiliser est largement inspirée du dispositif d'enquête imaginé par Dominique Boullier (2003). L'auteur s'est intéressé aux conversations ayant pour objet la télévision, avec l'hypothèse que la matière de ce type de conversations était à la fois bâtie sur des références communes, soit l'offre télévisuelle du moment, ainsi qu'un révélateur des frontières entre espace public et espace privé. Boullier choisit ainsi de s'intéresser aux conversations télé prenant place sur les lieux de travail, lors des temps de pause, à l'arrivée, au départ des employés. Engager une conversation autour de la télé suppose ainsi un univers partagé¹¹ et constitue un espace de discussion aux limites de notre personnalité publique et de notre intimité; c'est un moyen d'interagir en se tenant confortablement sur cette crête.

¹¹ À noter que cette recherche a été conduite dans les années 80, à l'époque où les télés généralistes représentaient la principale offre, réduisant ainsi le bassin d'émissions disponibles et écoutées.

Le dispositif utilisé est le suivant : l'auteur a mandaté trois informateurs aux univers professionnels variés de noter, pendant trois mois, les « conversations télé » auxquelles ils assistent ou participent sur leur lieu de travail. Le soir venu, ils devaient retourner à leur carnet pour écrire le plus de détails possible sur les conversations de la journée. Une fois par semaine, les informateurs rencontraient le chercheur pour un débriefing au cours duquel ils répondaient à ses interrogations et étoffaient leur compte rendu. Ces comptes rendus consistaient la matière première de l'analyse, qui se centrait sur les thèmes et les articulations de registres, davantage que sur les données linguistiques et paralinguistiques (les conversations n'étant de toute façon pas transcrites de façon littérale). Ces données sont ainsi des « récits de conversation » et non pas des conversations (Boullier, 2003), entendu qu'ils sont nécessairement faits de flous, d'applications différentielles des consignes, d'interprétations préalables de l'informateur, de sélection de sa part. C'est pourquoi cette méthode ne constitue ainsi pas de l'analyse conversationnelle à proprement parler, dans le sens où les pionniers de l'ethnométhodologie l'entendaient.

Encadré : Exemple de matériel recueilli par Boullier, 2003, p. 65-66.

Séquence 2/23 (secrétariat d'un laboratoire d'analyses médicales) 9 h. 3 présentes : Marie-Laure, Liliane, Lucette. Marie-Laure (dès que Liliane arrive) : « Alors est-ce que tu as regardé ton émission [sur la chirurgie esthétique] ? » (oui). Marie-Laure parle de l'émission, elle a été choquée par les images, dégoûtée. Lucette n'a pas regardé : elle ne peut pas regarder ça, mais de toute façon, elle se couche tôt. Son mari a commencé, mais n'a pas pu continuer, c'était trop violent. Le mari de Liliane non plus ! Marie-Laure ramène plusieurs fois les mêmes scènes et les mêmes remarques. Elle a été choquée par l'opération du nez (elle a un vilain nez et Lucette la taquine à ce propos). Elle se pose la question « Si on était handicapé, est-ce qu'on irait ? » Elle admet que son nez n'est pas joli, mais elle n'irait jamais le refaire. « On n'est pas assez mal dans notre peau. » Tous les reportages sont pris un par un et discutés, sauf la calvitie [alors qu'il est connu que le mari de Marie-Laure est chauve]. Une laborantine arrive et écoute sans participer à la conversation, alors qu'elle a regardé

l'émission. Une autre laborantine arrive. Liliane lui pose la question « Ah oui, j'ai regardé. » Mais un patron arrive : la discussion s'arrête aussitôt. À 10 h, Sophie arrive. Marie-Laure lui demande si elle a vu l'émission. Sophie l'a vue. On reparle des séquences. Sophie trouve que l'émission était mal construite (pas assez de discussions après chaque film). Les médecins se renvoyaient la balle. Tout le monde se débinait quand il fallait parler prix ou dessous de table. On rappelle l'attaque personnelle qu'a subie l'un des médecins par un téléspectateur au téléphone : il a répondu que ça arrangeait les gens de payer en liquide. Marie-Laure se range à l'avis des autres sur le côté profiteuse de l'entreprise.

Nota : Toute la journée, Marie-Laure parlera de l'émission... et de son nez.

Nous avons sollicité ce type de méthodologie, mais quelque peu modifié et élargie à l'ensemble des conversations de la vie courante telles que rapportées par des informateurs. Nous avons recruté à l'aide de contacts et d'intermédiaires, quatorze personnes qui se sont prêtées à l'exercice de la prise de notes pendant une semaine, suivi d'un débriefing visant le récit des conversations à la chercheuse. Un tel choix n'est pas sans comporter de risques, en raison du peu de précédents créés, du peu de documentation disponible à l'exception de l'ouvrage de Boullier, de la potentielle résistance à la nouveauté des différents acteurs institutionnels et civils, et des mille détails à inventer, du technique jusqu'à l'épistémologique. C'est dans cet état d'esprit que nous souhaitons ici communiquer le maximum de détails possibles sur le déroulement de notre enquête, tant dans une optique de réflexivité et de rigueur, que de restitution en termes de « mode d'emploi ».

2.2 Méthodologie

Cette cueillette de données a eu lieu à Montréal, de l'automne 2011 au printemps 2012. La prise de notes concernant les grandes lignes de leurs conversations a été demandée à chaque participant pour une période d'une semaine. En lien direct avec l'univers du quotidien, l'échelle de la semaine nous a semblé tout indiquée en ce

qu'elle incarne une unité de temps standardisée (du lundi au vendredi et la fin de semaine; une semaine typique de travail), bien inscrite dans les routines. L'enchaînement des journées sur une période d'une semaine nous en apprend ainsi sur l'état courant des choses dans la vie des individus. Dans une semaine, en effet, nos participants ont eu l'occasion de converser tant avec leur famille qu'avec leurs collègues et leurs amis; on a aussi pu observer certains principes de répétitions et des suivis et continuités dans certaines conversations. L'ethnométhodologie possède une méthode d'étude du quotidien des individus qu'elle nomme *tracking*, que l'on peut traduire par le terme de « filature » et par l'idée de reportage (Coulon, 2002). Bien que nous n'ayons pas été physiquement présents dans les lieux du quotidien des participants, on peut dire que notre méthode s'apparente à un « autotracking ». Nous avons fourni un enregistreur à chaque participant afin de faciliter la prise de mémos vocaux; aucun des participants n'a choisi de l'utiliser. La plupart ont préféré effectuer leur prise de notes à l'aide d'outils davantage intégrés à leur quotidien, principalement le téléphone intelligent et l'ordinateur de leur poste de travail. Ainsi, la tâche de noter discrètement quelques indications sur les conversations venant de se produire se montrait considérablement facilitée pour nombre d'entre eux. Il est en effet facile, aujourd'hui, de s'affairer à son téléphone sans devoir en révéler la raison, de manière rapide et concentrée en un seul support. Lors de la rencontre avec la chercheuse, les participants ont raconté l'ensemble des conversations auxquelles ils ont pris part à partir de ces notes manuscrites ou informatiques.

De manière plus technique, le choix d'analyser des conversations en soi soulevait le problème du cadrage du lieu ou de l'unité. Capter des conversations anonymes et éparpillées dans un lieu public ou encore recréer les conditions d'une conversation sous la forme du *focus group* nous paraissait comporter chacun de considérables désavantages en regard à ce qui nous intéresse. La méthode du débriefing conversationnel nous a permis à cet égard de saisir l'essentiel des thématiques de conversations « naturelles », sans passer par une transcription littérale inutile et en

limitant la présence du chercheur. Ainsi, malgré le caractère novateur et donc, quelque peu risqué d'utiliser une méthode peu connue, nous pensons qu'elle possède plusieurs avantages notables.

Cette méthodologie s'est montrée pertinente relativement à notre problématique, et ce, pour plusieurs raisons. D'abord, elle porte sur des expériences de sociabilité quotidiennes récentes dans la vie des participants et permet de capter ce qui a laissé une trace en termes normatifs, cognitifs (Dubois, 2003) et aussi affectifs (Lahire, 2001). Le processus permet donc de profiter de souvenirs prégnants pour les participants, double avantage pour la recherche, tant au niveau du rendu au moment de l'entrevue que de la sélection implicite que le participant opère. En effet, on peut supposer qu'il s'agit des conversations ayant laissé une marque pertinente pour le participant.

Deuxièmement, la rencontre ne se structure pas autour du programme thématique du chercheur comme dans le cas d'une entrevue qualitative, et permet d'ouvrir à « ce qui se dit » en général sans le préformater. Ainsi, il s'agit d'une structure semi-ouverte (puisque'il existe tout de même la consigne de recueillir des conversations). Si, dans le cadre de problématiques différentes il peut être de mise de s'attarder à des thématiques précises lors de l'entrevue, nous souhaitons ici capter la généralité du phénomène, les échanges spontanés survenant au quotidien. L'analyse se laisse ainsi porter, éventuellement, vers ce qui émerge en soi, et possède une logique de découverte différente, à forte composante inductive.

Troisièmement, l'exercice demande implicitement de rendre visible la conversation intérieure (Archer, 2003) qui accompagne les interactions et constitue en partie la réception « active ». Cette méthodologie permet de saisir différents registres en abîme du récit (la conversation avec la chercheuse; la conversation rapportée; la conversation rapportée dans la conversation rapportée) ainsi que la temporalité de la

réception (en amont, en présence, en aval). Il nous est rapidement apparu que ce type de matériel consiste en un « flot », où la parole qui rapporte et la parole rapportée tendent à se confondre. En effet, bien qu'elles se produisent à deux moments séparés dans le temps, lors du débriefing elles existent en même temps. Comme nous allons éventuellement le voir, l'encastrement de la parole qui rapporte et de la parole rapportée nous indique deux paliers de la réception individuelle.

Finalement, notre problématique et ses possibilités méthodologiques posaient directement la question du statut épistémologique de l'acteur, de la posture de chercheur et des savoirs profanes. Ainsi entre un pôle positiviste où le chercheur adopte une position surplombante d'expert et celle, à l'autre bout, d'une continuité épistémologique, le dispositif du débriefing conversationnel nous semble un mitoyen intéressant, qui considère les individus comme possédant des capacités critiques et des savoirs implicites valides. Cette méthode a toutefois, et de manière assez fertile comme nous le verrons plus tard, mis à jour quelques grandes tensions inhérentes aux positions d'observateur et d'observé.

2.3 Échantillonnage et sélection des informateurs

La sélection des informateurs prend ici un visage particulier vu l'ampleur et la teneur de la problématique, soit la normativité conversationnelle ordinaire. Pour pouvoir mieux comprendre les références conversationnelles normatives en vigueur aujourd'hui, il nous faut rejoindre une certaine généralité du phénomène, un état courant de la conversation tel que manifesté dans un certain nombre de cas concrets. Si l'accroissement des connaissances sur les populations marginalisées, invisibles, vulnérables ou problématiques a stimulé de manière inespérée la réflexion sociologique, l'étude du caractère ordinaire et quotidien de l'interaction en termes de leurs références normatives nous semble toute aussi porteuse. Nous nous attarderons

ainsi à brosser le tableau global de l'expérience générale de la conversation pour une population considérée comme « conformiste » au sens du type mertonien (Merton, 1965), dans le but de comprendre sa qualification générale. Rappelons que pour Merton, le conformisme correspond à un type d'adaptation individuelle en conformité globale aux buts et aux moyens d'une société donnée, et que ce concept cherche à éviter une évaluation morale. Nous explorerons de quelles manières ce conformisme prend au quotidien la forme de différentes adaptations secondaires (Goffman, 1968) correspondant à l'appropriation individuelle de la normativité, comme nous l'avons précédemment proposé.

Les exigences de représentativité ne s'appliquent pas à un échantillon de type qualitatif et on recherche davantage les rapports entre l'objet et l'échantillon dans un esprit de diversification (Pires, 1997). Notre intention analytique nous pousse ainsi vers un terrain global et vers la constitution d'un panel plutôt indifférencié, puisque l'accent est mis sur les caractéristiques générales et transversales du phénomène (la normativité conversationnelle) davantage que sur les particularités des traits sociodémographiques précis (âge, sexe, revenu). Une analyse se concentrant sur la modulation de la conversation selon les marqueurs sociodémographiques des individus serait possible, mais nous mènerait vers l'étude de ses différentes déclinaisons, par exemple le rôle de la conversation des femmes, des jeunes, des célibataires. Nous tendons ainsi l'analyse vers le « qualitatif au niveau des généralités » (Otero, 2012a, p. 118) dans le but de soulever spécifiquement les traits de la conversation et ses manières de faire jouer la normativité, et ce, de manière transversale.

L'analyse porte donc sur l'activité normative conversationnelle telle qu'incarnée dans un nombre relativement petit de cas concrets, mais cherchant à illustrer la transversalité des expériences. L'articulation entre l'individuel et le collectif prend aujourd'hui des accents particuliers et se révèle de plus en plus de manière circulaire :

La conscience individuelle n'a jamais été aussi sociétale, l'expérience du social n'a jamais été aussi singulière. C'est cette scission, indissociablement conscience et expérience, qui marque le singularisme naissant. [...] Il est indispensable de comprendre que dans le singularisme, il existe moins une opposition tranchée entre " la grande société " et la " petite société à usage personnel " qu'une compréhension de la grande société et de ses enjeux à partir des expériences de la vie personnelle. (Martuccelli, 2010, p. 64)

Ainsi les expériences quotidiennes rapportées dans la présente analyse peuvent être mises en rapport immédiat avec la « grande société » dans la mesure où différentes caractéristiques de notre époque ont resserré les divers liens qui les unissent. Nous envisagerons la conversation, peu importe ses thèmes ou ses orientations, de l'ordre du collectif. La conversation agit comme révélateur d'un contexte qui l'excède; nous la prendrons non pas comme un phénomène de l'ordre de l'intime et de la subjectivité, mais plutôt comme une expérience sociale fondamentale. La conversation quotidienne est une articulation concrète entre le singulier et le commun, l'individuel et le collectif, qui n'est réductible ni à l'un ni à l'autre, mais qui les révèle sociologiquement l'un et l'autre.

Une dizaine de participants étaient visés; nous avons continué le recrutement jusqu'à ce qu'il nous semble y avoir saturation des contenus. Comme l'étude de comptes rendus de conversations n'a pas de grands précédents, il était difficile d'estimer un nombre approprié de participants. Comme l'étude de Boullier (2003) prenait trois participants pour trois mois (mais en se limitant aux conversations ayant pour thème la télé, et ce, sur les lieux du travail), nous estimons qu'une semaine de conversation, toutes thématiques et tous lieux confondus, pour chacun des quatorze participants constitue un ajustement cohérent. De plus, comme notre étude ne vise pas à une représentativité statistique, mais prend plutôt la forme d'une étude de cas au sein d'une population typique, l'échantillon n'a pas à rencontrer des standards numériques élevés : on recherche davantage à illustrer des caractéristiques ainsi que leur

pertinence théorique (Pires, 1997). Finalement, des critères de temps et de faisabilité dus au contexte vont dans le sens d'un terrain de modeste ampleur. Le choix de cesser le recrutement après quatorze participants est dû à l'observation de la saturation des données, aucun nouveau thème n'apparaissant à la cueillette (Pires, 1997).

Nous pouvons ainsi affirmer que nous avons privilégié la saturation de cas à la diversification interne de ceux-ci (Pires, 1997); ce choix comporte comme conséquence de faibles possibilités d'induction statistique, mais une réelle induction analytique :

Znaniecki (1934 : 250-251) a proposé une distinction entre "l'induction statistique" (ou "énumérative") et "l'induction analytique". Cette distinction est importante pour que l'on puisse comprendre les différentes modalités de généralisation. La première, dit-il, cherche dans la réalité les caractéristiques qui sont communes à un grand nombre de cas et, en raison de leur généralité (ou de leur extension), présume qu'elles sont essentielles pour chaque cas. L'induction analytique, au contraire, cherche dans un cas concret (ou dans un petit nombre de cas) les caractéristiques qui lui (ou leur) sont essentielles (ou les propriétés constitutives) et les généralise, presumant que, parce qu'elles sont essentielles, elles doivent s'appliquer à d'autres cas similaires. (Pires, 1997, p. 63)

À des fins illustratives, nous présentons les caractéristiques sociodémographiques des participants (

Tableau 2). Onze femmes et trois hommes ont accepté de jouer le jeu de la cueillette de conversations et de l'entretien, pour une moyenne d'âge de trente-huit ans. Le recrutement s'étant fait par la sollicitation de notre réseau ainsi que par effet boule de neige (Pires, 1997) on retrouve une certaine homogénéité socioéconomique au sein des participants, qui occupent majoritairement des postes de techniciens ou de professionnels et qui ont pour la plupart obtenu leur baccalauréat.

Tableau 2.1 Caractéristiques sociodémographiques des participants

Nom fictif	Sexe	Âge	Statut	Diplôme	Poste	Enfant
Manuel	H	30	Célibataire	D.E.S.S.	Concepteur de jeux vidéos	Sans enfant
Amélie	F	28	Célibataire	BAC	Coordonnatrice de projets	Sans enfants
Benoît	H	33	En couple	BAC	Programmeur	Sans enfants
Marie-Josée	F	25	En couple	BAC	Représentante aux ventes	Sans enfants
Laurence	F	32	Mariée	D.E.S.S.	Journaliste/agente de bord	1 enfant
Mélissa	F	30	En couple	MA	Ingénieure	1 enfant
Alain	H	32	Célibataire	DEC	Technicien architecture	Sans enfants
Caroline	F	32	Mariée	BAC	Agente de probation	2 enfants
Annie	F	30	En couple	MA	Criminologue	Sans enfants
Andrée	F	67	Mariée	MA	Retraitée (travailleuse sociale)	3 enfants
Virginie	F	35	En couple	BAC	Déléguée médicale	Sans enfants
Nicole	F	49	En couple	DES	Responsable billetterie	Sans enfants
Michelle	F	55	Mariée	MA	Conseillère promotion santé	1 enfant
Agnès	F	41	Célibataire	PhD	Chercheure	Sans enfants

On peut observer une surreprésentation des femmes découlant de leur plus grande réponse au recrutement, réponse généralement observable en méthodologie (Rosenthal et Rosnow, 1975; Rosnow, 1993; Markanday, 2013)¹². Il s'agit à cet effet d'une limite de notre étude que nous souhaitons éventuellement pallier en d'autres occasions¹³. Nous expliquons encore mal la faible participation des hommes à notre recrutement, mais possédons différentes hypothèses (le recrutement par boule de neige a-t-il eu comme effet un bouche-à-bouche féminin? Le sexe de la chercheuse a-t-il influencé la réponse? L'objet de l'étude en tant que tel?). Nous souhaitons parallèlement attirer l'attention sur le fait que différentes autres variables ont dû teinter la réponse au recrutement. Ainsi, nous avons observé que certains individus de milieux socioéconomiques défavorisés que nous avons cherché à recruter ne se considéraient pas comme ayant des « conversations »; en effet, notre propre représentation de nous-mêmes comme enclin ou non à « communiquer » influence largement le choix de participer ou non à une étude, voire même la possibilité d'y participer (Zakahi, 1989). La participation à l'étude comportait aussi de facto un partage de son intimité, qui opérait lui aussi une sélection d'individus a priori moins pudiques. Ces différentes variables s'ajoutent à l'ensemble des biais potentiels et propres à un recrutement de sujets volontaires (Rosenthal et Rosnow, 1979; Rosnow, 1993).

Nous proposons le terme de « séquence conversationnelle » pour permettre le dénombrement des conversations visées par les récits (Tableau). Il n'est en effet pas toujours aisé de poser les limites d'une « conversation » en soi. Au quotidien, les sujets et les interlocuteurs s'enchaînent parfois tout au long de la journée sans qu'il

¹² Les hommes seraient toutefois plus enclins à accepter de participer à des études comportant un haut niveau de stress physiologique ou psychologique, par exemple une recherche utilisant des décharges électriques : voir l'ouvrage classique de Rosenthal et Rosnow (1979) et son actualisation par Rosnow (1993).

¹³ Nous comptons ainsi poursuivre la cueillette de récits de conversation lors du postdoctorat que nous entamerons prochainement. Il nous sera ainsi possible de diversifier encore plus les caractéristiques des participants, à la lumière des apprentissages de ce premier recrutement.

soit possible de les différencier si clairement. Nous avons donc emprunté au monde du théâtre l'idée d'unité de temps et de lieu, à laquelle nous avons rajouté l'unité d'interlocuteur. Une séquence conversationnelle peut donc comprendre plusieurs sujets, mais se débute et se termine avec les mêmes interlocuteurs et sans interruption dans le temps.

Tableau 2.2 Séquences conversationnelles

Interlocuteurs	Nombre de séquences
Collègues, patrons	83
Conjoint, amoureux, amant	65
Amis, connaissances	43
Famille (total)	39
Famille nucléaire et élargie : en groupe	18
Fils	9
Frère	4
Petits-enfants	2
Père	1
Mère	1
Parents	1
Bru	1
Sœur	1
Enfants	1
Étrangers, relations de service	23
Voisins	5
Soi-même, animaux	1

Total : 259 séquences conversationnelles

Les interlocuteurs les plus récurrents sont, de loin, les collègues et les patrons; suivent les conjoints, et finalement, les amis. On peut penser que ces trois catégories d'interlocuteurs sont les plus courantes en raison de la quantité de temps passé avec eux, le travail représentant autour de trente-cinq heures par semaine; suit le monde de l'intimité et des relations amoureuses et amicales. Ce dénombrement de séquences

nous semble également illustrer la question plus large de la socialisation secondaire aujourd'hui (Berger et Luckmann, 1986). Comme nous l'avons vu à l'occasion du cadre théorique, le processus constant par lequel les membres d'une société entretiennent les liens affectifs, symboliques, statutaires et de reconnaissance les uns envers et les autres ainsi qu'envers le groupe s'effectue quotidiennement lors de ces conversations. Elles constituent à cet égard, comme nous le verrons, le terreau de ces multiples rapports. Cette vie publique s'articule à une socialisation plus intime, du ressort du couple, de l'amitié et de la famille, correspondant, entre autres, à la socialisation dite primaire, en ce qui concerne les enfants. Ces deux plans de la vie sociale quotidienne se superposent aussi lors des différentes discussions de groupe, familiales entre autres. Nous verrons ainsi de quelles manières se rééquilibrent au quotidien les dynamiques propres à cette socialisation constante s'effectuant dans nos rapports avec les autres.

2.4 La situation d'enquête, presque entrevue, presque conversation

Le terme de « débriefing » désigne le retour à chaud sur un événement. Invention du monde militaire, l'exercice s'inscrit habituellement dans le champ psychologique de la victimologie, qui vise à gérer les traumatismes, recueillir les témoignages ou établir une analyse rapide d'une situation délicate à l'aide des intervenants de première ligne (Ponseti-Gaillochon, 2009). Il a ensuite été importé par les milieux managérial et gestionnaire pour désigner certaines réunions de bilan ou d'évaluation des performances. Les sciences sociales ne possèdent pas, à vrai dire, de tradition de débriefing. Ce qui s'en rapproche le plus est peut-être l'entrevue qualitative non dirigée, à la différence que cette dernière porte rarement sur un événement venant tout juste d'être vécu. Nous utilisons ce terme parce qu'il fait partie de l'armature de laquelle nous nous sommes inspirée (Boullier, 2003) et parce qu'il nous semble

particulièrement adapté au type de rencontre créé avec cette méthodologie.

En choisissant d'utiliser une méthodologie novatrice, le processus de découverte s'étend à toutes sortes de détails. En raison du fait que la méthode n'est pas connue, on reçoit en tant que chercheur beaucoup plus de rétroaction sur la participation elle-même (commentaires, questions, doutes, appréciations) que lors de cueillettes plus orthodoxes. L'ensemble de ces remarques constitue alors pour le chercheur une source inestimable en le renseignant sur l'expérience de la cueillette elle-même, mais aussi sur les contours du matériel et la réflexivité des pratiques; elles révèlent et font exister quelque chose de l'ordre de l'accomplissement pratique (Garfinkel, 2007).

De par son matériel et sa forme, le débriefing conversationnel est une expérience singulière, tant pour le chercheur que pour le participant. La rencontre s'organise habituellement et spontanément autour du récit de la semaine du participant. Très vite en effet, on se rend compte que c'est l'informateur, principalement, qui parle et n'a besoin que de très peu de relances ou de confirmations de la part du chercheur. C'est une première différence importante qui distingue cette méthode de l'entrevue qualitative classique. La discussion s'ouvre d'abord souvent autour de la question : « qu'est-ce qu'une conversation? » L'enjeu de la participation à la recherche devient la définition d'une conversation.

- Je n'ai pas noté les conversations, disons, au magasin : « Ça va coûter tant », je ne les ai pas notées, **mais ce n'est pas parce que je ne considérais pas ça comme des conversations.**
- Donc, conversations. Conversations. Ça veut dire que si j'étais avec une fille hier, **ça compte ?**
- Avec mon patron, on a beaucoup de conversations ludiques, loufoques... donc **ça, c'est de la conversation ?**

C'est aussi une conversation à propos de conversations; différemment d'une entrevue qualitative classique, les participants se permettent beaucoup de questionner la

chercheure, souvent pour voir s'ils partagent les référents autour desquels s'organise le récit. Toutefois, d'autres questions adressées à la chercheure ne visent pas à s'assurer de sa compréhension du récit, mais plutôt d'établir un certain lien. Rapidement, on se rend compte, tant comme chercheur que comme participant, que la rencontre « est » une conversation en soi, portant sur d'autres conversations.

- J'ai demandé comment ça fonctionne les coups de cœur. Il dit que c'est un comité d'étudiants en littérature qui les lisent. Est-ce que tu savais ?
- Parce que, tu connais le quartier ?
- Nous convenons tous rapidement, sans débat, que cette deuxième épicerie est sale et à éviter. Est-ce que tu es d'accord avec ça ? (rire)
- C'était un lieu que je revisiterais presque chaque année, je ne sais pas si vous êtes déjà allée ?
- Je ne sais pas si vous avez lu ça ?
- Avez-vous des enfants ? [...] Tu sais, c'est l'âge où ils sont demandants.

Ensuite, il s'agit d'un retour sur une expérience provoquée, paramétrée, soit celle d'avoir porté attention à ses propres conversations et pris des mémos pendant une période d'une semaine. On est donc dans le registre de l'action et de la mémoire récente (« lundi... qu'est-ce que j'ai fait, donc? »), davantage que dans celui des situations globales ou plus abstraites (mon rapport à la famille, aux institutions, etc.). Ainsi, un autre point qui diffère d'une entrevue classique est le besoin d'un certain travail de réassurance du participant, sur la validité du matériel, puisqu'il semble si quotidien et banal. Ce qui frappe peut-être le plus dans ce type de matériel et de rencontre, c'est le complexe social tissé autour des conversations quotidiennes. En effet, ces conversations sont considérées comme inintéressantes, banales, sans enjeu, anodines, anecdotiques. Les participants le soulignent souvent de manière ironique.

- On a beaucoup parlé météo, **c'est très plate.**
- En tout cas, un collègue qui avait eu un dégât d'eau, puis là sa couverture d'assurance a baissé... **très intéressant (rire).**
- On a parlé de liquide à verres de contact. **Bien intéressant (rire) !**

- C'est le fun hein ma vie !
- C'est étonnant à quel point on dit des **niaiseries**, dans ma famille...
- Je n'ai pas vraiment eu de grandes conversations majeures. On a eu des échanges au marché, qu'est-ce qu'on achète, et puis on a fait à souper, c'est tout !
Vraiment plate.

Il semble que nous restions pris dans un modèle de la « bonne conversation » (Boullier, 2003, p. 84), dont il faut encourager les participants à sortir afin d'avoir accès à l'ensemble des échanges. C'est un défi auquel se mesurer constamment, de redonner ses lettres de noblesse à ce type de phénomène afin de considérer, ensemble, de manière « sérieuse » et rigoureuse, des thématiques qui semblent ne rien vouloir dire. Comme l'objet de la recherche et la méthode ne sont pas connus, un travail de réassurance constante sur les directives et sur le déroulement de l'entrevue devient nécessaire. On est ici dans le domaine de l'invisible lorsque vient le temps de citer ces moments, dans la mesure où c'est à la sensibilité du chercheur de sentir les moments où la réassurance devient nécessaire pour évacuer la gêne, donner confiance en son récit au participant et qu'il continue de s'ouvrir. En plus du matériau dévalorisé, l'exercice comme tel, soit raconter ses conversations à une chercheuse à partir de ses notes de la semaine reste pour les participants un processus bizarre, un moment étrange. On s'inquiète entre autres d'avoir bien compris ce que l'on attendait de nous, et on ne veut pas ennuyer la chercheuse avec notre récit.

Ces conversations que l'on trouve dépourvues d'intérêt, on suppose que la chercheuse y voit « plus », « davantage », et en fera éventuellement émerger le sens. Il se développe ainsi une opacité entre le participant et ses propres conversations dont il rend compte. Il est difficile à cet égard pour le participant de sortir d'un schéma du « sujet d'étude » dépossédé du savoir sur ses propres pratiques.

- P- Ça, c'était mon vendredi, ce n'était pas très intéressant.

C- Ben non, moi je trouve que c'est très intéressant!

P- Oui? (rire) tu vois d'autres choses! (rire)

- P- Vraiment plate.

C- Non, non, moi je ne trouve pas ça plate! (rires)

P- Ah, ben, ça dépend ce que tu cherches.

L'ensemble des paramètres de la cueillette de données et de la rencontre engendre une situation où l'on parle de son quotidien et parfois de son intimité, à une étrangère. Il s'ensuit la mise en place de différentes procédures de gestion de son image devant la chercheuse. On cherche à gérer sa gêne, à rassurer la chercheuse sur l'émotivité d'un sujet, à se distancier des paroles rapportées, mais aussi à travailler de manière générale « ce dont on a l'air ». Plus encore, on cherche à protéger son image devant les futurs lecteurs de la recherche, en blaguant entre autres sur les paramètres de confidentialité de l'enquête.

- Ah mon dieu ! je ne peux pas croire que j'ai écrit ça !
- On a parlé de ma mère, ma mère qui est morte là - **ben, ça fait longtemps qu'elle est morte, là.**
- **Ce n'est pas très glorieux comme entrevue, j'espère que c'était anonyme là, je n'ai pas lu le papier (rires).**
- Ensuite j'ai parlé avec elle, on a parlé de son repas. Elle n'est pas gentille. **Tu couperas ça.**

La participation à la recherche comportait également toute une gestion de l'intimité. Évidemment, les participants ne racontent et ne rapportent que ce qu'ils veulent bien partager, et font à cet effet une nécessaire discrimination des conversations qu'ils ont eues afin de protéger leur espace personnel. D'ailleurs, quelqu'un a refusé de participer, car il ne se voyait pas tout raconter ce qui lui arrive; pour cette personne, cette discrimination, dont tout le monde semble avoir fait usage, lui semblait impossible. Il faut aussi parfois, pour le chercheur, juger de la marge d'intimité à laisser aux participants.

- P- Cette journée-là, c'est la journée où je vois mon psychologue, j'ai parlé, c'est surtout autour de l'anxiété, je peux aller plus en profondeur si tu veux ?
C- Ce ne sont pas des éléments qui sont obligés de rentrer dans ton récit. C'est vrai que « c'est » une conversation, mais tu n'as pas à rentrer dans les détails.
P- Ok. Ben je vais laisser ça comme ça.
- Parfois on a des discussions, ma copine et moi, sur notre vie de couple ou sur des choses un peu plus personnelles, on n'en a pas eu cette semaine, je ne sais pas si j'en aurais nécessairement parlé ou si j'en aurais parlé en détail...

Il est donc nécessaire au fil de la lecture et de l'analyse de garder en tête cette situation d'enquête très spéciale afin de pouvoir observer de quelles manières elle colore le matériel. En effet, on peut affirmer que dans une certaine mesure, cette méthodologie et cette situation d'enquête se confondent parfois avec la problématique de la recherche en soi.

2.5 Analyse

Nous avons analysé ces comptes rendus à plusieurs « étages » (Boullier, 2003) à l'éclairage de nos questions de recherche, par une analyse qualitative de contenu à l'aide du logiciel NVivo. Après quelques lectures flottantes, nous avons défini trois questions qui ont été adressées au matériel : 1) de quoi parle-t-on? 2) comment en parle-t-on? et finalement : 3) comment le reçoit-on? L'analyse de contenu cherche à établir des ensembles signifiants au sein du matériel (Paillé et Muchielli, 2012, p. 75) : ce sont ici les multiples réponses à ces trois questions qui ont constitué nos premières unités de signification. Ces trois questions ont finalement acquis une importance plus grande lorsque nous avons remarqué qu'il s'agissait des trois axes d'analyse pouvant potentiellement structurer le matériel : les « univers », les « corridors » et l'« amortissement ». À cet effet, le défrichage du matériel a peu à peu acquis les caractéristiques d'une analyse à l'aide de catégories conceptualisantes (Paillé et Muchielli, 2012, chap. 12). Nous présentons ici un tableau croisé des univers et des corridors conversationnels (Tableau) afin d'illustrer les possibilités

d'analyse des contenus des conversations. Nous analyserons ces axes en soi, mais toujours dans l'optique de finalement les intégrer dans un certain nombre de figures typiques pouvant qualifier la normativité conversationnelle. La question de l'amortissement ne sera pas traitée dans ce tableau dans la mesure où il s'agit d'une dimension autonome et propre au chemin de l'intériorisation de ces contenus. Nous pourrions toutefois l'articuler en dernier lieu aux univers et aux corridors, dans la mesure où elle y joue un rôle essentiel. En effet, les processus d'amortissement se produisant en amont, en aval et en présence des conversations contribuent à infléchir de différentes manières la normativité conversationnelle, que ce soit au niveau des attentes que l'on entretient face à une conversation, à propos de sa propre conversation intérieure ou encore lors du récit que l'on en fait.

Tableau 2.3 Tableau croisé des univers et des corridors conversationnels

Corridors → Univers ↓	Partager	Raconter	Expliquer	Se positionner	Affect	Mémoire	Agir	Orienter
Environnement								
Quotidien								
Rapport à soi								
Rapport aux autres								
Travail								
Loisirs								
Société								
Médias								

Afin de nommer les différentes possibilités conversationnelles utilisées par les participants, nous avons débuté par les significations vernaculaires elles-mêmes. Ainsi, lorsque les participants disent « raconter » ou « partager », nous avons édifié ces verbes au rang de premières catégories, dans l'idée que les individus sont les premiers experts de leurs réalités, de leurs quotidiens et de leurs intentions. Nous avons ensuite fait un pas de côté vers une épaisseur plus analytique afin de faire dialoguer les mots des participants avec les mots de la théorie et de l'analyse sociologique.

Nous avons voulu donner une grande place aux extraits de récits de conversation dans la présentation des analyses. Ainsi, le développement de l'argument et des chapitres cite abondamment des extraits destinés à appuyer l'analyse. Nous avons également choisi de ne pas personnaliser ou identifier les interlocuteurs par leurs caractéristiques sociodémographiques, et ce, relativement à notre problématique et la volonté de se pencher sur les généralités de la normativité conversationnelle. Nous nous sommes toutefois donné comme règle de ne pas citer le même participant plus d'une fois à l'intérieur d'un même groupe d'extraits. Le nombre d'extraits cités à l'occasion des différentes thématiques est également variable. Règle générale, nous avons cité tous les extraits enregistrés sous la rubrique d'un thème précis, ce qui a l'avantage d'une certaine exhaustivité et empêche le recours à une sélection arbitraire d'extraits. Si une accumulation d'extrait appuie parfois une illustration dans une optique de saturation, d'autre fois, ce peut être le commentaire d'un seul et unique extrait qui prévaut, en ce qu'il se montre typique ou éloquent, dans une optique de diversité (Pires, 1997). La validation d'un thème, en analyse qualitative, est loin de reposer sur sa seule récurrence (Paillé et Muchielli, 2012, p. 264-267). Il faut ainsi laisser de côté les exigences propres à l'accumulation des données, la répétition et la généralisation des phénomènes pour accepter que, dans le cas présent, ce soit une tout autre logique de la preuve qui prévaut, beaucoup plus près de la recherche des propriétés inhérentes

aux cas cités ainsi que de leur diversité. Nous espérons ainsi amplement illustrer les univers, corridors et amortissements conversationnels présents dans les récits analysés

PARTIE I

DE QUOI PARLE-T-ON? LES UNIVERS

Nous proposons de commencer l'analyse par les grands univers conversationnels que nous avons repérés à l'analyse des récits. Les univers sont les grandes thématiques correspondant aux sphères plus larges de la vie quotidienne. Nous en avons repéré huit : l'environnement immédiat, le quotidien, le rapport à soi, le rapport aux autres, le travail, le loisir, la société, et finalement, la culture et les médias. Il s'agit des matériaux mêmes qui sont sollicités pour tenir et remplir les conversations quotidiennes et, comme nous le verrons, chaque univers possède sa propre normativité.

CHAPITRE III

L'ENVIRONNEMENT ET LE QUOTIDIEN

Le premier thème d'analyse proposé est celui de la thématization très concrète et phénoménologique du temps et de l'espace du quotidien. Berger et Luckmann (1986) évoquent bien la phénoménologie du quotidien et les paramètres de la réalité en parlant du « ici » et du « maintenant » de notre expérience immédiate. L'environnement immédiat (espace) et le quotidien (temps) sont deux univers présents dans les récits de conversations. Bien qu'ils soient des thématiques, elles sont également à cheval entre des définitions de cadres, de contextes; en effet, parler de son chez-soi ou de son horaire, c'est aussi parler des lieux et des temporalités où

prennent place les conversations rapportées. C'est en ce sens que nous proposons le terme d'univers pour désigner ces grands ensembles mobilisés dans les conversations.

3.1 L'environnement immédiat

Hall (1971) a forgé le néologisme de « proxémie » pour désigner l'étude systématique du rapport à l'espace comme produit de la culture. Il dénombrerait plusieurs niveaux spatiaux selon la distance à l'individu (dont le proche et le lointain); nous ne reprendrons pas entièrement sa typologie mais nous nous inspirerons de cette idée de cercles spatiaux concentriques pour présenter le matériel.

Il est d'abord question de l'espace physique autour de soi, de sa « bulle », ainsi que de la partager. Des situations comme être en voiture avec quelqu'un, ou encore écouter malgré soi les conversations des autres dans un lieu public sont évoquées. Lorsque l'on parle de l'environnement immédiat, il est donc souvent question de l'interaction et de ses conditions de proximité, de « l'entre-soi » (Balandier, 1983). On remarque aussi la normativité propre à l'interaction, soit l'importance de l'espace physique de chacun au sens large (corporel, olfactif, etc.).

- Mon ami devait passer son permis de conduire, il arrive à l'examen, il se rend compte que le siège de bébé est encore à l'arrière de sa voiture, et que l'examineur est très corpulent, donc quand il est rentré dans la voiture il était tout tassé, mon ami me dit : « Je pense que ça l'a pas mal embêté. »
- J'étais dans la voiture, avec mon frère [...], et j'ai dit : « Ça sent donc bien le pot ! » Il dit : « Non ! » Puis je fais : « Oui ça sent le pot ! » [...] Là il baisse sa fenêtre (rire), puis là je dis : « Donc ça sent ? » [...] Puis là il dit : « Ben on va aérer ! »
- J'ai tendance à beaucoup écouter ce qui se passe autour de moi, puis les conversations des autres (rire), puis des fois mon chum et moi, on rentre un peu dans nos bulles mutuelles, donc ça laisse place à ce que je parte dans la

lune et que j'écoute ce qui se passe autour de moi.

On commente l'environnement autour de nous, que ce soit des objets, des personnes, la météo, la présence de la télévision, le paysage. Ces commentaires jouent le rôle de conservation de la réalité (Berger et Luckmann, 1986) et servent à se situer et à établir le lien avec l'espace qui nous entoure.

- On a parlé du tennis, pourquoi on a parlé du tennis... (silence) Il y avait des écrans de télé là-bas au restaurant, fait que j'imagine qu'il y a eu une image de tennis puis qu'on s'est mis à parler de tennis.
- On a regardé nos bananes aussi qui mûrissent vite (rire), puis on s'est dit : « Elles mûrissent vite les bananes ! » (rire)
- Le pâtissier me dit qu'il pleut fort. Je lui réponds qu'il pleut fort et qu'il fait froid. Nous nous souhaitons une bonne journée.
- Dans le métro [...] cette semaine, il y avait des gens en rouge pour la grève, donc là on a commencé à parler de la grève.
- On a beaucoup parlé météo, c'est très plate mais c'est juste qu'il faisait froid, il pleuvait.
- On a eu beaucoup de conversations aussi sur la beauté des choses, la beauté du ciel, la beauté du paysage, le calme qu'il y a, les gens qui sont là...

La maison et le chez-soi constituent le cercle qui suit. Le chez-soi constitue un espace à protéger de l'extérieur, une sphère possédant immunité (Sloterdijk, 2002). Dans l'extrait suivant, les mesures à prendre varient selon la ville où l'on se trouve; on s'identifie même au fait de ne pas verrouiller sa porte. Ce geste simple devient ainsi chargé des définitions culturelles de la sécurité.

- Mon copain et moi, on a une divergence sur les portes barrées, moi je barre jamais-jamais-jamais les portes, puis on s'est rencontrés aux États-Unis, il disait toujours : « Barre ta porte », puis je la barrais, parce que je me disais : « C'est les États-Unis », mais aussitôt qu'on est arrivés à Montréal, j'ai dit : « Ici on ne barre pas nos portes », puis je ne barre jamais ma porte.

On parle du lieu où on habite, comment le décorer, et de la division de cette tâche au sein du couple.

- Tout ce qui est design ou tout ce qui est décoration à la maison, c'est ma copine qui a pas mal le dernier mot là-dessus, je m'en remets à elle.
- Décoration : il y a beaucoup d'accrochages ces temps-ci, on trouve que le mur là il est super vide, puis, mon conjoint veut mettre quelque chose qui se voit beaucoup, moi c'est juste que je le trouve vide mais je sais pas quoi faire avec.

On fait entrer des gens chez soi, on fait visiter sa maison. Il s'agit du « centre » du quotidien (Balandier, 1983) dans la mesure où c'est le lieu de notre intimité et de la répétition; on peut ainsi penser que faire visiter son chez-soi constitue une étape de la présentation de soi (Goffman, 1973a). Les visiteurs possèdent le droit de formuler certains commentaires; on remarque aussi que l'on s'attend à ce que le tour du propriétaire ne tarde pas trop, comme s'il consistait en un détour obligé et une preuve de considération.

- Les autres arrivent, tour du propriétaire, donc on leur décrit la maison [...]. « Appartement typiquement montréalais. **Mieux que l'ancien.** » Et c'est vrai ! (rire)
- Le tour du proprio, **il nous l'a fait pas mal plus tard, je ne sais pas pourquoi ils avaient attendu tant que ça** mais... on a eu le temps d'arriver, de parler de plein d'affaires, ensuite on a fait le tour du propriétaire.
- Je lui ai fait visiter mon appartement, donc il y a eu beaucoup d'échanges sur : « Ah ça **j'aime ça, ça je n'aime pas ça, tu devrais faire ça, tu devrais faire ça.** »

Juste après la maison et le chez-soi, on retrouve le voisinage immédiat. On parle aussi du rapport à la ville et du rapport à la banlieue, la proximité qui diffère entre eux; on parle des comportements des voisins, du propriétaire, du fait de se croiser par hasard.

- On a parlé de ses voisins [...], du fait de vivre en ville, et donc d'avoir des voisins, et donc de côtoyer des choses que tu n'aimes pas forcément, mais tu as des voisins, qui font du bruit, dont le barbecue t'emmerde profondément avec sa fumée et ses sardines qui sentent pas bon, mais tu vis en ville, et il faut que tu subisses entre guillemets ce genre d'inconvénients-là, [...] on parlait de [...] la banlieue finalement, qui te permet probablement plus de rester dans ta bulle.

- On a parlé de nos appartements respectifs qui étaient dans le même secteur [...], on a parlé du propriétaire de l'immeuble; on a parlé de : « Ah je te vois pas souvent ! C'est la première fois que je te vois ! D'habitude on ne se voit jamais ! » Fait que... conversation de perron.
- J'étais chez elle puis on parlait de ses voisins à elle.

Le quartier est le rayon spatial suivant. Un niveau d'anonymat un peu plus important y préside; il s'agit de voisins mais plus lointains, de faits divers, de la culture d'un quartier, du maire de l'arrondissement.

- On discute un petit peu de l'actualité, de la culture anglophone, ce n'est pas toujours facile, moi j'habite dans Côte-des-Neiges et on se rend compte à quel point on... est différents.
- Avec mes voisins, on a parlé d'élections [...] parce qu'on s'est retrouvés plusieurs voisins qu'on connaît plus ou moins sur la rue, ça n'arrive pas tous les jours.
- J'ai leur ai dit que ce matin, une femme se faisait poignarder dans la ruelle juste derrière la pharmacie et que ce soir, la foule en liesse applaudissait le défilé du Père Noël.
- Simon a reconnu le maire de l'arrondissement avec sa femme à une table.

On parle de déménagements, du fait d'être loin d'où l'on vient, de déplacements à long terme. On parle de ce que ces déplacements nous imposent, que ce soit le sentiment de déracinement, la volonté de garder un lien à la maison ou encore sa préférence pour la « sédentarité ».

- Il vient de Rimouski, là il est à Montréal pour un certain temps, juste temporairement, donc il parlait de ça, que ce n'était pas évident pour lui, c'est complètement différent de ce qu'il connaît.
- Est-ce qu'on va renouveler le journal de la ville d'où il vient ? On a établi que c'était comme un lien avec sa maison, dans le fond. Ce n'est pas cher quand on y pense, donc on a renouvelé.
- On a parlé du déracinement, Marie-Pier voyage beaucoup, puis Émilie elle disait : « Moi je sais, c'est honteux de dire ça de nos jours, mais... si je m'écoutais, je serais ultrasédentaire, je resterais chez nous [...], c'est cool de déménager à Londres, de se recréer une vie mais je suis pas vraiment capable », puis là je disais : « Moi non plus », puis Marie-Pier est super bonne pour ça, elle essaie tout le temps de le refaire... c'est comme naturel.

On parle de se déplacer d'un point A à un point B, de prévoir son chemin, de trouver son chemin, de se perdre, de se rendre au travail. La question du mouvement soulève spécialement celle du rapport à l'espace.

- J'ai un nouveau boulot depuis le premier janvier, [...] c'est vraiment une très bonne place pour moi en termes de carrière [...] sauf que [...] c'est loin, c'est très loin dans l'ouest de l'île, c'est près de trois heures par jour de transport en commun, c'est long, j'ai beau lire beaucoup, je trouve ça long (rire).
- Je me suis retrouvée.... perdue. Complètement perdue [...], puis je me dis : « O.K., je vais arrêter quelqu'un pour demander » ; je pense que je suis vraiment passée pour une folle, quoi ! [...] J'avais l'impression qu'on était vraiment en train de changer notre rapport à l'espace, j'avais l'air d'une folle de ni avoir de téléphone, ni avoir de GPS.
- Ils m'ont dit : « On a pensé à ça, tu peux aller à tel métro puis nous on va aller te chercher, ça va prendre beaucoup moins de temps », parce que moi je ne les vois pas souvent parce que je me sens mal qu'ils viennent me chercher chez moi. Parce que c'est une heure pour aller puis une heure pour retourner, donc ils font quatre heures de route pour me voir.
- Il est venu me reconduire au travail, et on a parlé du trafic. Parce qu'il y avait du trafic. Donc il trouvait que ce n'était pas une bonne idée d'aller par là, puis là j'ai dit : « Non-non ! La semaine passée il n'y avait pas de trafic ! » Puis il a fait : « Mardi il y en avait ! »

L'environnement immédiat est un thème quotidien, récurrent et banal des conversations – banal dans le sens où peu d'événements marquants ou importants s'y déroulent, dans le sens de courant. L'espace autour de l'individu se structure en différents cercles concentriques qui possèdent chacun leurs règles et leur texture. Le rapport à l'espace constitue une « situation » au sens littéral, dans la mesure où l'on se situe *de facto* dans l'espace, où il s'agit d'une dimension phénoménologique, voire existentielle, d'où sa sollicitation dans la conservation de la réalité au sein de la conversation. Chacun de ces cercles concentriques possède également sa couleur particulière en ce qui a trait aux formes de socialité acceptées et acceptables. L'entre-soi, par exemple, nous parle de la gestion de la proximité des corps; le chez-soi, de la protection et de la présentation de lieux signifiants; le quartier et le voisinage, des formes de sociabilité plus communautaires. Parler de l'environnement immédiat autour de soi sert ainsi de repère primaire à la structure de plausibilité et édicte la normativité propre au côtoiement corporel proche et moins proche.

3.2 Le rapport au quotidien

Bien que le quotidien constitue le sujet de cette étude en soi et, par le fait même, se retrouve partout dans les conversations ainsi que pour qualifier les conversations, il arrive que l'on en parle plus directement. Dans ces conversations, il est question des horaires et de la routine mais aussi de son organisation, de la division des tâches. Nous nous intéresserons aussi aux figures du quotidien comme savoir pratique et comme « talent ». Ainsi, si l'on s'est intéressé au quotidien sous l'angle de sa temporalité (Balandier, 1983), ou encore, des multiples tactiques à l'œuvre pour se l'approprier (De Certeau, 1990), son aspect normatif a moins été mis de l'avant par les analyses.

3.2.1 Routine, tâches et organisation

Le quotidien est le domaine de la répétition, des régularités et de la routine. La routine transparaît dans les discussions, ou encore, est un sujet de conversation en soi. On parle de la répétition et de la gestion des humeurs, des communications, des salutations.

- Les jours de semaine, je suis la première à me lever, donc la première personne à qui je dis bonjour c'est à mon chat. [...] Ensuite je dis bonjour à mon mari quand il se lève, et à mon fils quand il se lève, donc c'est vraiment les « Comment ça va ». Si j'ai entendu une nouvelle passionnante je la partage; on parle de météo en général... [...] Rien qui pourrait mettre de mauvaise humeur personne (rire). Alors, ensuite, je vais prendre le métro, je dis bonjour (rire) au chauffeur, et je me rends au travail puis je fais mes salutations.
- Je n'ai même pas besoin de lui commander ce que je veux, lui, il le sait déjà. Toujours une chocolatine. L'essentiel de la conversation c'était vraiment ça, même pas le prix, rien là. [...]. Il me donne ma chocolatine, puis c'est réglé, je lui donne l'argent, voilà.
- Mon chum m'a fait remarquer que c'était sûrement le restaurant où on est venus

le plus souvent ensemble.

Il est question d'organisation du temps et de l'horaire; on planifie, on se coordonne, on met l'autre au courant de son horaire, on prévoit nos actions et le quotidien.

- Planification, c'était vraiment ça la soirée, soirée planification.
- « Faut que tu saches que je ne serai pas là vendredi », des choses comme ça.
- Mon copain est parti le matin, on a fait nos adieux, il m'a dit de l'appeler tous les jours.
- Le matin, quand on jase, on dit beaucoup [à l'enfant] : « Mets la table ! Fais ton sac ! » Les consignes, là, des choses qu'il doit faire.
- J'ai dit que j'allais chez mon amie. Fait que c'était comme la logistique là : « Je m'en va chez elle, je vais rester là tant de temps, puis je vais revenir après. »
- Jeudi matin, encore les logistiques des lunches là : « Qu'est-ce que vous voulez dans vos lunches », puis des choses comme ça; à quelle heure on s'était couchés, combien de temps on avait dormi, parce que mon chum il avait dormi beaucoup cette nuit-là, ç'a été un sujet de conversation (rire).

Parfois, la coordination et la prévision de notre action ne se passent pas comme prévu et il en résulte des accrocs au quotidien, qui cesse de suivre son rythme immuable et tranquille pour un instant.

- J'ai demandé à mon chum si je lui faisais un lunch ou pas, parce qu'avec sa diète de triathlon, parfois il mange pas tout le temps les mêmes choses que nous, puis là je me suis rendu compte que mon fils avait pas tout mangé son lunch hier, puis je leur avais demandé aux deux, deux fois le soir d'avant, si la quantité était bien puis personne me l'avait dit, fait que, j'étais pas contente ! (rire) Fait que je leur ai dit, puis là mon chum s'est mis à déjeuner avec notre fils puis il m'a pas attendue, là j'étais pas contente, **ça allait pas bien là, mercredi matin !** (rire)
- Ensuite de ça, c'était futile là : « Ah ! Je n'aurais pas dû t'écouter ! L'autobus est en retard ! C'est long ! On va manquer mon volleyball. »

Les tâches ménagères constituent un sujet de conversation incontournable du quotidien : leur répartition, bien sûr, mais aussi l'ensemble de toutes les microdécisions à prendre à propos des repas, du ménage et de l'entretien.

- Tâches ménagères, on a parlé répartition, c'est un petit peu un sujet de conflits ces temps-ci, parce que lui, il travaille, puis moi, non. Donc je fais plus de tâches ménagères que lui parce que moi je travaille pas, mais ça veut pas dire que j'aime ça faire des tâches ménagères, même si j'ai plus de temps que lui, c'est pas mon rêve, de passer mon temps à vider un lave-vaisselle, puis vider une laveuse, fait que dans le fond c'est toujours les mêmes arguments, il m'a dit : « Toi t'as le temps, moi j'ai pas le temps », puis moi je dis : « Oui mais c'est pas ma job, ça me dérange pas d'en faire plus, mais je veux pas tout faire, j'haïs ça. »
- J'ai expliqué à mon chum que j'avais cuisiné toute la semaine mais c'était un spécial parce que j'ai été bien occupée avant, donc on avait beaucoup mangé de la nourriture achetée, donc je m'ennuyais des plats faits maison, mais que ça allait pas être comme ça tout le temps (rire).
- Le souper aussi, quand on était juste mon chum et moi, tout seuls, puis là j'avais rien que le goût de faire à manger, donc : « Qu'est-ce qu'on mange pour souper », ç'a été une autre conversation, qu'on a réglée avec une poutine.
- J'organisais un barbecue le lendemain, avec des amis, donc là je parlais avec mon chum [...], j'ai dit : « Ce qu'on va faire, on va faire le ménage, moi je vais faire l'épicerie, [...] je veux que ça, ça, ça, soit fait », donc c'était un peu de la planification là qu'on a fait dans l'auto, parce qu'on savait que samedi soir, quand on arriverait, on serait brûlés qu'on n'aurait pas le temps de rien faire.

L'argent et les finances de la maisonnée représentent des sous-thématiques du quotidien et de son organisation, surtout lorsqu'ils se butent au fonctionnement des choses.

- Après, quand je suis rentrée, j'ai parlé avec mon copain de ses impôts, qui sont un gros nuage noir pour nous parce que, il travaille aux États-Unis mais il habite ici, on ne sait pas comment faire. On a appelé un comptable ici et un comptable aux États-Unis, puis, j'ai peur un peu de ça, [...] c'est une grosse montagne, donc, on a parlé de ça beaucoup.
- Le soir avec mon chum on a parlé d'argent (rire) parce qu'il attendait un chèque de son employeur qui arrivait pas, fait que ç'a été notre sujet de conversation : « Qu'est-ce qu'on fait si le chèque n'arrive pas ? »
- J'ai parlé à mes collègues de mon chum qui n'avait pas eu sa paye encore, ça commençait à me stresser. Puis le soir, mon chum a eu sa paye (rire), donc on est allés au restaurant.

3.2.2 Un savoir pratique et un talent

Le quotidien et sa place dans les conversations varient selon la situation et le mode de vie de l'interlocuteur, à savoir, principalement, être seul ou en couple, avec ou sans enfants, avec ou sans travail.

- Ça dépend, parfois tu vas parler à une fille qui a deux enfants, qui a un chum puis qui reste à la maison, quand elle va voir ses amies **c'est sûr qu'elle va parler de bébés**, elle va parler de coliques, elle va parler de plein d'affaires; nous autres, on est comme dans *C.A.* là, ou on est dans *La galère*, ou on est dans *Les hauts et les bas de Sophie Paquin*, c'est vraiment ça.
- Le matin j'étais toute seule, donc je n'ai pas beaucoup parlé (rire), c'est sûr, j' imagine que ça a **un lien avec ma condition conjugale**.
- **À ce point-ci de notre vie, il y a des gens qui n'ont pas d'enfants, il y en a qui en ont**, fait que des fois c'est un peu dur de concilier tout le monde. Puis moi j'ai des amis qui ne travaillent pas, fait que j'ai dit que c'est un peu le même dilemme parce qu'elles, elles veulent sortir tard le soir, puis moi je ne peux pas, parce que je suis fatiguée.

Le fait d'être dans le quotidien des autres nous fait entrer en contact avec leurs manières de faire; le quotidien devient un savoir pratique que l'on peut transmettre, aux enfants ou encore aux autres en général.

- Elle [une enfant] venait d'apprendre comment prendre sa douche toute seule, [...] là elle m'a tout expliqué ça, puis les **trucs** que son père lui avait donnés, puis moi je lui ai donné un autre **truc** là, comment s'essuyer avant de sortir de la douche, c'était vraiment comique, puis elle avait son casque de douche sur la tête, puis elle m'a tout expliqué comment elle se lavait, puis j'étais là pour la démonstration (rire).
- Avec le souper elle me parlait des recettes, **comment elle avait fait**, puis que c'était vraiment simple à faire.

Une injonction de « talent pour le quotidien » transparait dans les conversations. En effet, pour rencontrer les standards actuels en termes de nourriture, du bien-vivre et du « bon-vivre », certaines aptitudes sont nécessaires, principalement la cuisine. À cet

effet, la question « Qu'est-ce qu'on mange ? » renvoie à plusieurs idées : la répétition, le talent pour le quotidien, la division du travail ménager au sein du couple.

- Je suis archinulle en cuisine, c'est probablement une des raisons pour lesquelles je suis encore célibataire, parce que je ne suis pas **mariable** (rire), en tout cas, je n'aise mais, je suis vraiment nulle en cuisine, et mon amie est pas vraiment meilleure que moi, mais la différence avec elle c'est qu'elle a deux jeunes enfants, et qu'elle a toujours été extrêmement volontariste en cuisine, c'est-à-dire qu'elle essaie et, elle est pas douée du tout (rire), et elle essaie des trucs complètement fous, [...] et c'est devenu une espèce de blague entre nous, et effectivement, on est pas douées en cuisine, sauf que **moi je peux me permettre de manger de la pizza surgelée tous les jours, ça ne dérange personne, mais elle, elle a deux enfants et un mari à nourrir.**
- J'ai dit : « J'admire ma grand-mère (rire) pour ça », j'ai dit : « **Toi, fais-tu la vaisselle tout de suite après avoir fait à manger ?** » Puis il était comme : « Non... »
- **Je n'ai pas vraiment le temps de cuisiner à cause du bébé,** [...] je vis par demi-journées, fait qu'à tous les jours, j'allais acheter quelque chose, on le mangeait, puis après ça c'est le même problème dans trois heures, faut je retourne acheter quelque chose. **Je devrais faire une belle grosse épicerie,** mais je n'ai pas d'auto, donc je ne le fais jamais. Donc c'est pour ça que tu vas voir, à tous les deux mots : « Qu'est-ce qu'on mange ? » Donc le matin on parle de ce qu'on va manger : « Est-ce que tu veux manger ça », « Oui », « Ça, on a mangé ça hier », « Je pourrais passer par là », « O.K. ».

3.2.3 Les conversations du quotidien et le quotidien des conversations

Une partie du quotidien est consacrée à son récit; on se raconte notre journée. La conversation fait partie du quotidien autant que le quotidien fait partie des conversations : Berger et Luckmann parlent à cet effet du « plus grand véhicule de conservation de la réalité » (1986, p. 208).

- On a eu les discussions d'usage, mon mari était fatigué, je lui ai raconté ma

semaine, mais vite-vite-vite; on a soupé tard, on a soupé dehors, il faisait beau, donc, conversations d'usage.

- On s'est raconté nos journées.
- On a tous raconté notre journée là, les enfants leur journée au camp de jour, moi ma journée de travail.

Les conversations du quotidien et sur le quotidien sont un suivi, un compte rendu de la réalité, et constituent, remplissent cette réalité de « tout et de rien » :

- On discutait de, pas grand-chose là finalement, j'étais avec des filles qu'on se connaît bien puis, on jasait un peu **de tout et de rien**, dans le sens qu'on se racontait un peu nos semaines, puis on se racontait comment ça avait été, moi je racontais la veille avec mon chum, puis en tout cas, tout ça.
- L'autre chose qui va être assez dominante dans nos conversations, c'est que le bébé a commencé la garderie. [...] Donc on se disait : « Ah il faut qu'il aille à la garderie, faut qu'on le prépare », « Je pense qu'il va manger aujourd'hui », « Je pense que ça se passe pas super bien, il pleure encore », « C'est normal, il va s'habituer ».

Le quotidien et ses obligations sont vus et décrits comme plats, sans intérêt, banals, répétitifs. Par extension, les discussions quotidiennes sont décrites comme sans intérêt. Ces extraits entrent en résonance avec les commentaires généraux des participants sur leur participation à la recherche et sur ce que nous avons observé en termes de gestion du banal¹⁴. En effet, nous avons pu remarquer un certain complexe autour de la teneur des conversations quotidiennes, qui sont pour le plus souvent vues comme sans intérêt.

- Finalement je me suis rendu compte qu'on avait **pas des discussions très intéressantes** (rire) ma copine et moi, ces temps-ci (rire) [...]. On arrive à la maison, on s'occupe de faire les courses, on s'occupe de faire le souper, puis après ça, on parle un peu d'élection, on parle un petit peu de rénovations puis c'est tout. Après ça on va se mettre au lit.
- On a parlé des sports que les enfants font, parce que mon chum lui il a un garçon qu'il a une fin de semaine sur deux, puis l'autre jour il a fallu que j'aille le

¹⁴ Voir le chapitre méthodologique.

reconduire à Laval pour jouer au soccer, fait que, moi **je trouve ça un peu plate** à faire ces choses-là, puis on parlait de, comment ça demande aux parents quand t'inscris ton enfant à des sports comme ça.

- Dimanche on a fait les courses, on a eu des échanges au marché : « Qu'est-ce qu'on achète », et puis on a fait à souper, c'est tout ! **Vraiment plate.**

Le quotidien imprègne les conversations de la même manière que les conversations imprègnent le quotidien. L'utilisation courante de l'expression « conversations quotidiennes » est significative en ce sens, puisqu'elle souligne bien cette interrelation du quotidien et de la conversation. Nous nous sommes ici astreints à analyser le thème précis du quotidien dans les conversations, afin d'observer que ce déroulement des choses, cette réalité que nous travaillons, modelons et suivons, est faite de routines, de tâches et d'organisation participant à la conservation de la réalité. Les conversations baignent également de manière exemplaire le rapport à l'espace et en constituent le milieu de vie. Nous nous situons ici aux bases de la normativité conversationnelle dans la mesure où il s'agit de ses conditions de possibilité mêmes, soit la situation dans le monde ordinaire et l'évocation de cette situation.

L'ensemble de ces commentaires et indications spatiotemporelles contenus dans les conversations nous indique également une première mise en ordre du monde relevant du processus continu de socialisation, selon lequel les repères, les orientations et les injonctions sont constamment échangés. Les cercles concentriques de l'espace autour de soi et les formes de socialité imprégnant chacune de ces régions sont la matérialisation d'une normativité que l'on évoque constamment : celle propre à la « bulle », au chez-soi, au voisinage, au quartier. Le quotidien est le décor de nos rapports, avec les autrui significatifs, dans les régions privées, et avec le chorus (Berger et Luckman, 1986, p. 206), dans la sphère un peu plus éloignée, mais il représente aussi la région de leur portée normative respective. En ce sens, on peut dire que l'environnement immédiat et le quotidien sont des provinces conversationnelles propres à une normativité de l'intime. Toutefois, comme nous

l'avons vu, les expériences personnelles et singulières entrent en résonance de manière particulièrement significative, aujourd'hui, avec des enjeux communs et à grande échelle.

Ces premières analyses du rapport à l'espace et au temps nous montrent que ces univers immédiats de l'expérience, coordonnées de la situation dans le monde physique et intersubjectif, sont sollicités dans les conversations comme des repères de localisation, mais également sous l'angle de leur normativité. Ce n'est pas de n'importe quelle manière que l'on envisage dans les conversations l'environnement immédiat et le quotidien; c'est selon différents principes qui en font des paramètres normatifs à leur façon. Ainsi, on voit apparaître les micromécanismes de civilité et de gestion des corps à côtoyer, les formes de sociabilité modulées selon la proximité, mais également les différentes injonctions esthétiques propres à notre contexte. Il existe une aptitude au quotidien, qui mélange un certain savoir-faire et une propension à la créativité (culinaire, notamment). L'action au quotidien et dans les espaces du quotidien constitue, dans les récits de conversations étudiés, un savoir pratique qui peut se muter en « talent », d'où sa teneur normative.

CHAPITRE IV

RELATIONS

4.1 Le rapport à soi

La question du rapport au corps, des humeurs, de la biographie, de la présentation de soi, de l'identité et de l'existence forme ce que nous avons choisi de nommer le rapport à soi. Il s'agit de conversations où l'on se décrit soi-même et où l'on décrit l'ensemble de ses états intérieurs et extérieurs. C'est un univers conversationnel large, mais qui donne à voir de manière directe l'univers normatif du « parler de soi ». C'est également une manière de se positionner et de se repositionner constamment au sein de l'interaction en donnant des informations sur soi et, plus largement, en se définissant constamment. Nous commencerons par analyser le thème du corps et des manières de se sentir, tant dans les états routiniers que par rapport à la santé et à la maladie. Il sera ensuite question des humeurs et des émotions; nous pourrions nous pencher sur le récit biographique de soi, relativement à l'âge et au parcours de vie. Nous nous intéresserons par la suite à la présentation esthétique de soi, aux marqueurs sociaux et statutaires et, finalement, aux questionnements plus existentiels surgissant dans les récits de conversation.

4.1.1 Être un corps, se sentir, se tenir

La question du « comment je me sens, ici et maintenant », de manière phénoménologique, constitue une partie des conversations sur le rapport à soi. Il est aussi question de santé et de maladie. C'est un univers assez immédiat lorsqu'on entre en contact avec autrui, évidemment souvent sollicité en réponse à la question

d'ouverture d'usage : « Comment vas-tu ? » C'est aussi une manière, pour la civilité, d'obtenir un relevé de l'état intérieur de l'individu, auquel nous n'avons pas nécessairement accès *a priori* dans l'interaction.

Les états routiniers, entre « énergie » et « stress »

On évoque comment on se sent en général, on le partage avec les gens autour de soi. Ce senti routinier a un impact sur notre quotidien, on essaie de l'expliquer, d'expliquer l'état de l'autre. Cet état peut constituer en lui-même un cadre à notre interaction : par exemple, se sentir en bonne forme physique peut nous pousser davantage à interagir. Il est beaucoup question de sommeil, de fatigue, d'énergie et de stress. La question de « l'énergie » (Barrère et Martuccelli, 2009) prend une grande place aujourd'hui dans le rapport à soi, souvent sous la forme des déficits qui nous empêchent de faire face aux opérations du quotidien (se lever, aller travailler, discuter avec autrui).

- Un collègue me salue et me demande comment je vais. Je lui réponds que je suis fatigué parce que j'ai mal dormi. Il m'explique que c'est le changement de température (rire). Il avait sa théorie ! Il ajoute que c'est difficile de se lever le matin.
- Vendredi dans la journée : j'ai travaillé. J'étais en forme, j'étais en forme ? Fait que, si j'étais en forme, j'ai dû avoir de la jasette.
- Je ne sais pas si c'était du stress [...], je trouvais que je me couchais déjà trop tard, et puis [...] j'étais stressée de tout ce que j'avais à faire, ça m'embêtait de me coucher tard puis d'avoir encore une courte nuit. Le lundi matin, quand je me suis réveillée, effectivement j'étais bien fatiguée (rire), fait que j'en ai parlé avec mon chum, je me sentais même étourdie, je me sentais un peu malade, ce n'était pas agréable du tout, donc il m'a dit : « Prends une journée de congé de maladie », moi ça ne me tentait pas.

Intimement liée à la question de l'énergie, la notion multiforme de « stress » prend aussi une ampleur inégalée dans nos manières de nous comprendre nous-mêmes (Harrington, 2008). On fait référence à l'univers du « stress » pour décrire son état et la façon dont les situations nous affectent. Les participants utilisent ici la notion de

stress pour qualifier les épreuves de la vie quotidienne, telles que le manque de ressources financières, leur rapport à l'univers du travail ou l'avancée en âge.

- J'ai parlé à mes collègues de mon chum qui n'avait pas eu sa paye encore, ça commençait à me **stresser**.
- Elle vivait du **stress**, puis elle était un peu démotivée face au travail qu'elle devait faire, donc on a parlé de ça.
- On faisait des blagues, il y a bien des années quand on travaillait, qu'on se retrouverait un jour dans les mêmes résidences de personnes âgées, puis là il y a quelque chose qui est en train de s'actualiser. C'est assez **stressant** de vivre ça (rire) quand c'est ta propre vie là...

On partage les phénomènes que nos corps vivent en commun, que ce soit l'âge ou la grossesse, par exemple. C'est le fait de les vivre de manière simultanée qui semble important pour les interlocuteurs; c'est selon la modalité du partage de l'expérience que l'on parle de l'âge et des transformations du corps. On peut présumer que la comparaison est également un exercice destiné à se mesurer à certains repères retrouvés chez les autres, comme nous verrons plus loin dans l'analyse du corridor conversationnel de la comparaison. C'est également une référence commune à laquelle la normativité conversationnelle s'attache afin de reconduire l'interaction.

- On a parlé de la santé – ça aussi c'est un sujet récurrent à notre âge parce qu'**on est tous vieillissants** – **on se sentait en forme toutes les deux là**, dans le contexte, là, elle m'a dit qu'elle avait fait deux déménagements la fin de semaine précédente, puis on fait de la gymnastique holistique; on a parlé des yeux, de la cataracte (rire).
- On a parlé de mise en forme, de souplesse des articulations qui commencent à se faire un petit peu plus raides, on a parlé de ça, **de l'avancée en âge**.
- Encore le passage du temps, **le corps qui change avec la grossesse**, je m'en rappelle plus pourquoi on a parlé de ça, je m'en rappelle plus nos conclusions.
- On a parlé beaucoup de grossesse, une de mes amies qui était là était enceinte, puis mon autre amie qui était là a un bébé de neuf mois, donc **on a partagé c'est comment une grossesse**.

Les états routiniers sont observés dans les conversations sous l'angle de leur caractère commun et de la question plus générale de l'énergie. Aujourd'hui, c'est en effet une manière privilégiée de décrire son état, héritée d'une représentation selon laquelle « nous sommes des machines complexes et auto-régulantes, qui doivent correctement gérer leurs énergies pour ne pas risquer de s'endommager de manière permanente » (Harrington, 2008, p. 140). L'« énergie » devient ainsi un différentiel de ressourcement et d'investissement (Barrère et Martuccelli, 2009, p. 120) dont la gestion est exposée au quotidien. Dans son articulation au « stress », il est intéressant de voir que ces extraits matérialisent les ambivalences de la notion, qui, depuis sa formalisation chez Hans Selye (Viner, 1999), est tantôt une caractéristique de l'environnement (les « stressseurs »), tantôt une réponse de l'organisme (que Selye a le premier appelée « syndrome général d'adaptation »). On touche ici à la grande question de l'adaptation, tel qu'elle a été examinée lors des considérations théoriques, tant dans sa charge prescriptive actuelle (la norme individuelle d'adaptation) que dans ses postulats plus près de la philosophie sociale (s'adapter à l'ordre social). La vie ordinaire du corps est décrite par le biais de cette adaptation énergétique constante aux aléas du quotidien.

La santé et la maladie : « faire attention » et « passer au travers »

Un lien implicite ou explicite est formulé entre la santé et les habitudes de vie. On ne parle pas de soi dans les extraits relevant de cette catégorie; c'est toujours d'autrui dont il est question, que l'on cite ou expose en contre-exemple. C'est du rapport à soi d'autres individus dont il est question à l'occasion de ces anecdotes à fonction de contre-exemplarité : ici un patient obèse, là un conjoint aux « mauvaises habitudes de vie » (une figure courante de la responsabilisation individuelle).

- Sur l'heure du dîner je suis allée marcher avec deux collègues, puis là on a eu des conversations sur les personnes qui sont obèses, [...] on parlait d'un

patient en fait qui est obèse, puis on parlait des problèmes de cholestérol, de diabète, **les problèmes que ça implique parfois d'être obèse.**

- Une de mes collègues aussi m'a parlé de son conjoint parce qu'il a fait [...] un infarctus. Il est rentré à l'hôpital, il avait fait un infarctus il y a cinq ans, [...] on a parlé aussi des **habitudes de vie** de son conjoint, qui étaient pas très bonnes, qu'il mangeait trop, qu'il avait arrêté de s'entraîner.

On a accès aux cadres d'explication étiologique et thérapeutique. Parfois, les explications de chacun entrent en conflit (le modèle biomédical opposé au modèle alternatif); d'autres fois, on positionne l'autre ou soi-même en expert de la santé, de sa santé. Les problèmes de santé sont aussi parfois reliés aux problèmes professionnels; on évoque subtilement l'articulation psychosomatique en lien avec le stress (des « soucis »).

- Il se fait soigner par un médecin mais aussi par un naturopathe, [...] ce n'était pas trop rassurant de voir que [...] **il faisait plus confiance au naturopathe qu'au médecin** puis ah ! ça nous a bien dérangés.
- Avec lui, on a parlé de problèmes de santé, mon ami est un peu hypocondriaque (rire), je te dirais [...]. Il fait des allergies – mon ami il fait tout –, j'ai dit : « Ah ! Qu'est-ce que tu fais avec tes allergies ? Qu'est-ce que je dois faire ? », et donc c'étaient les conseils de soins, et le nom des médicaments à prendre, et je sais tout maintenant sur le rhume des foins, donc, transmission de l'information, **je savais que c'était la personne à qui en parler**, donc on a parlé de ça [...], c'est quelqu'un [...] **qui a beaucoup de soucis, soucis de santé, et soucis professionnels, les uns étant probablement en lien avec les autres** (rire).

La figure du cancer occupe les conversations sur la maladie à plus d'un égard, tant comme un spectre lié aux modes de vie que comme une épreuve dont on triomphe sous différents aspects. Comme nous l'avons vu lors du cadre théorique, on peut saisir les enjeux de nos modes d'individuation à travers un certain nombre d'épreuves qui, si elles sont vécues de manières locales, concrètes, individuelles, n'en demeurent pas moins des modes de sélection à grande échelle (Martuccelli, 2006, 2010). Le

cancer devient ici l'une des figures les plus abouties de l'épreuve (une lecture et un récit privilégié par notre normativité). On passe « à travers » la maladie; on en triomphe « en faisant attention », en entretenant un « sens de l'humour ». Ainsi, on rapporte à son interlocuteur des récits d'amis ou de collègues ayant vécu la maladie avec force et humour; on ne trouve aucun récit mettant en scène des individus dominés par des sentiments négatifs ou ne traversant pas l'épreuve de manière active. De manière similaire à l'injonction à l'autonomie, « faire attention » et « bien passer à travers la maladie » deviennent des styles d'action valorisés (Ehrenberg, 2010, p. 16), mais aussi des injonctions. Même en contexte de maladie, les normes liées à l'humour, à la réflexivité et à la séduction continuent de prévaloir. Il faut continuer à tenir un discours sur soi, à prendre en charge les autres par l'humour, voire à séduire, même lors des traitements de chimiothérapie.

- Mon conjoint était allé dîner avec des gens le midi, il m'a raconté qu'il y a un de ses collègues qui avait un trouble obsessionnel, qui se lavait toujours les mains, qui attachait beaucoup d'importance à sa santé, puis là il a un cancer du pancréas, puis mon conjoint se sentait bien touché parce qu'il dit : « **Il faisait tellement attention, il me semble c'est un gars qui aurait dû vivre plus longtemps** », tu comprends mais il ressentait ça même si c'est pas vraiment rationnel, parce que c'est pas parce que tu te laves les mains puis que tu fais attention que t'es pas malade là mais... lui il vivait vraiment ça comme s'il aurait pas dû être si malade si vite, puis... il est touché par le cancer mon conjoint parce qu'il a fait un cancer de la prostate, puis il dit que c'est vicieux, t'as l'inquiétude qui demeure tout le temps même si c'est contrôlé.
- Il me disait que sa mère, il y a à peu près cinq-six ans, elle a eu un cancer du sein. Puis qu'elle a comme **bien passé à travers**, là elle a passé son stade de rémission, donc moi je lui ai parlé un peu, parce que j'ai un copain aussi qui est décédé du cancer il y a trois ans, je racontais un peu comment c'était les derniers temps avec lui, puis qu'il a fait preuve **d'un sens de l'humour incroyable**, [...] je racontais que souvent les gens ils entraient dans sa chambre en pleurant, puis ils sortaient en riant... puis là je racontais des choses qu'il avait dites dans la dernière semaine.
- On a parlé un peu de la maladie qu'il a, puis on lui a demandé : « Toi

comment tu vis ça ? Comment **tu passes à travers** de ça ? »

- Le père de son copain à elle fait de la chimiothérapie. Puis **j'ai trouvé ça mignon**, parce qu'il a dit : « Oui mais c'est sûr que ça me ralentit quand je drague des filles. »

L'univers conversationnel du corps se compose de différentes sous-thématiques, destinées à décrire son propre état et l'état des autres, mais également à comparer son état à celui des autres, ainsi qu'à expliquer la santé et la maladie selon différents modèles de compréhension. Les questions banales de la fatigue ou des allergies peuvent nous indiquer l'univers normatif plus large du stress au travail, de la responsabilité individuelle ou les injonctions s'adressant au statut de malade. Le corps et la santé sont ainsi, sans surprise, mis au centre d'un ensemble de préoccupations quotidiennes.

4.1.2 L'humeur et les émotions : la gestion de soi

Cette thématique conversationnelle est fortement teintée par la culture psychologique qui prévaut aujourd'hui : on fait appel à l'introspection, à la réflexivité, à la communication interpersonnelle active pour expliquer nos états. On parle de nos différents états affectifs, de nos émotions, de nos humeurs quotidiennes; on s'assure que l'on n'est pas la source de la mauvaise humeur de l'autre. La cohabitation consiste aussi en cette gestion des humeurs, comme lorsque l'on évite certains sujets le matin (l'une des manifestations du tact).

- Mon chum, il me demandait **pourquoi j'étais de mauvaise humeur** comme ça, **si c'était de sa faute**, mais c'était juste l'activité qui ne me tentait pas du tout.
- Samedi, mon chum avait mal dormi, fait qu'on a parlé un peu du pourquoi, il n'était **pas très de bonne humeur**, donc je me suis informée un peu, j'essayais de voir **si j'avais fait quelque chose, c'était quoi les raisons de**

sa mauvaise humeur.

- Je dis bonjour à mon mari quand il se lève, et à mon fils quand il se lève, donc c'est vraiment les « comment ça va », bon. Si j'ai entendu une nouvelle passionnante je la partage; on parle de météo en général... [...] **Rien qui pourrait mettre de mauvaise humeur personne (rire).**

On évoque nos émotions concernant nos relations aux autres, mais parfois, de manière plus générale, sous la forme de lois. Une psychologie profane, faite d'oppositions et de catégories classiques, est présente dans les discussions; la complémentarité est posée comme principe expliquant et structurant les relations.

- On s'est tout de suite mis à parler des gens qui étaient plus **émotionnels**, **versus ceux qui étaient plus rationnels**, puis on disait que, par exemple dans un couple, souvent il y a un **équilibre** qui se forme, il y a une personne plus rationnelle, puis une plus émotionnelle, puis là il prenait nos deux bières, puis il les a mises une à côté de l'autre, puis il parlait justement de, comme s'il y avait quelque chose qui les unissait, puis que plus t'étais émotionnel, moins ton côté rationnel était haut, bref une espèce d'équilibre là.

On évoque aussi nos états intérieurs concernant l'action et les décisions. Ici, la participante évoque une « petite voix intérieure » dont l'autorité s'avère importante lors de la prise de « grosses décisions », sert de base pour juger ses actions futures; on peut ici parler de norme d'internalité (Dubois, 2003, 2009). Cette petite voix intérieure caractérise ainsi un ressort de l'action propre à l'intimité, à la réflexivité, à l'intériorité et à nos délibérations intérieures.

- J'ai donné ces trois exemples-là, finalement, de **grosses décisions** que j'ai prises où j'ai suivi **mon intuition**. Puis je disais que de plus en plus j'essayais de me fier sur **ma petite voix intérieure**.

On rend aussi visibles des processus psychologiques et la manière dont on les utilise. Ici, le premier participant donne un nom à ce procédé, ce qu'il appelle le « conditionnement positif ». Parfois, la performativité de ces processus est soulevée

(« accepter ses faiblesses », « vouloir s'améliorer »).

- On a jaser techniques de course, on a fait du **conditionnement positif** : « Ah je ne serai pas capable ! Je ne serai pas capable ! », « Oui tu vas être capable, oui tu vas être capable, ça va être génial, tout va bien aller ! » [...], On a jaser de nos coachs respectifs, de la façon dont on **reçoit** nos entraînements, la façon dont on réagit à nos entraînements, on a partagé nos **émotions** sur comment on se sentait face à ça.
- Ça m'a amené à (rire) une espèce de cri du cœur (rire) sur le fait que j'admire les gens qui **acceptent leurs faiblesses, qui veulent s'améliorer**, plutôt que ceux qui se vantent de leurs mérites. Puis je pense que ça vient un peu du fait que j'ai beaucoup connu dans ma vie des gens assez imbus d'eux-mêmes, puis qui passent beaucoup de temps à se vanter, puis à dire à quel point ils sont bons là-dedans, puis je pense que [...] ça a été comme une frustration accumulée.

Dans les extraits, on fait mention de différentes consultations thérapeutiques des participants, sur le plan du cadre de la conversation rapportée ou sur celui de la thématique de la conversation rapportée. Qu'il s'agisse d'anxiété, d'insomnie, d'adultère ou de mal-être en général, on agit sur ces « problèmes » par la consultation psychothérapeutique.

- Puis là, par la même occasion, je lui ai dit qu'à sept ans (rire) je voyais une psy pour enfants, parce que je faisais de **l'anxiété puis de l'insomnie**.
- Cette journée-là, c'est la journée où je vois mon psychologue, fait que cette journée-là j'ai parlé, c'est surtout autour de **l'anxiété**.
- Il la **trompe** tout le temps, donc qu'il nous raconte ça, puis qu'il n'est pas bien, [...] donc il est allé chercher de l'aide, il consulte pour essayer de régler **ce problème-là**.

L'univers des humeurs et des émotions est ainsi évoqué, dans les conversations étudiées, principalement sous l'angle de leur gestion personnelle. On évoque cette gestion dans nos rapports avec autrui, dans notre intériorité, dans nos processus décisionnels et leurs défaillances. Nous verrons de quelles manières les discussions chargées affectivement mobilisent les émotions davantage comme des ressources et

des connotations que comme des thématiques, lors de l'analyse de l'affect comme corridor conversationnel.

4.1.3 Le tracé biographique

On revient sur sa propre vie, ses événements déterminants, ses souvenirs, ses étapes marquantes, souvent sous la forme du bilan. On évoque ses souvenirs, ce qu'ils représentent pour nous, les émotions qui leur sont associées. Certains souvenirs sont ainsi relégués à une époque révolue (les romans d'adolescence perdus), à l'enfance, ou à un palmarès de moments inconfortables.

- Je suis allée à la bibliothèque, ce jour-là, pour trouver des livres sur les gardiens de phare, [...] j'ai parlé à la bibliothécaire parce que, je me disais, je ne pense pas qu'ils aient gardé **les livres que je lisais en 1960**, mais est-ce que par hasard ça se peut ? [...] Les plus vieux livres, je pense que c'est 1980, 1990 à peu près, tu comprends que **mes petits romans d'adolescence là... je ne les retrouverai jamais**.
- On a commencé à parler de Charles Aznavour, puis là j'ai raconté que **ça me rappelait beaucoup de souvenirs de mon enfance** parce que mes parents, quand on allait voir la famille de mon père, on faisait le trajet en voiture puis c'était ça qui jouait presque tout le long, puis avec ma sœur on apprenait les chansons par cœur.
- Là on a parlé de **nos moments les plus embarrassants**. Puis là il m'a raconté que lui c'était la fois où il avait voulu [...] demander sa copine en mariage, il avait invité toute la famille, les amis, puis il s'est évanoui (rire).

La famille et l'enfance sont définies comme les fondements du soi, un espace et une période auxquels on réfléchit pour mieux se comprendre, pour formuler des choses qui n'ont pas été dites. Ainsi, on remarque encore l'influence de la culture freudienne (Illouz, 2012) sur nos manières de se comprendre et de s'expliquer soi-même.

- On est revenus sur **des choses qu'il avait ressenties, jeune**, dont il n'avait pas parlées, puis comment il se débrouillait avec ça, puis on a échangé

longtemps, c'était pas mal poignant émotivement, parce qu'il ouvrait sur des choses qui nous touchaient beaucoup.

Moins éloigné dans le temps que l'enfance, on fait le bilan de son année ou, en général, de ce que l'on a vécu plus récemment, en donnant à ces expériences une tonalité générale.

- J'ai passé en fait **une année extrêmement difficile**, [...] j'ai encaissé (rire). Je n'en menais pas large.
- On est plein de monde qui **ont vécu plein d'affaires** puis on se rassemble, c'est ce qui nous relie beaucoup en fait.
- On se remémore **les moments forts en moins d'un an** : accouchement, nouveau-né, maladie du bébé, déménagement.

Un effet miroir peut se produire quand on se reconnaît chez l'autre ou dans une étape de la vie, ici l'avancée en âge et notre entourage. Dans l'extrait qui suit, par contre, une dialectique d'identification/repoussement est présente dans le discours de cette participante, qui fait face au déménagement de ses amis en résidence, et qui repousse cette réalité pouvant la concerner potentiellement. La narration revisite certaines représentations passées (« on va finir dans la même résidence ») pour en mesurer l'actualisation, comme le dit la participante elle-même. La construction de la biographie s'élabore grâce à ces allers-retours entre l'ancien moi anticipant le futur et le moi actualisé.

- C'est drôle de penser que, on faisait des blagues, il y a bien des années quand on travaillait, qu'on se retrouverait un jour dans les mêmes résidences de personnes âgées, **puis là il y a quelque chose qui est en train de s'actualiser**. C'est assez **stressant** de vivre ça (rire) quand c'est ta propre vie là... [...] On s'est mis à parler des condos, des loyers de résidences pour personnes âgées, chez nous il se construit une grosse résidence, un gros complexe là, c'est un gros promoteur de résidences de luxe pour personnes âgées, vraiment bien conçues. C'est à cinq minutes de chez nous, puis on était déjà allés voir les plans, puis là, stimulée par

l'échange avec mon amie puis le nouveau résident, on est retournés voir les plans sur Internet, **pas parce qu'on veut aller là, mais parce que dans notre entourage il y a plein de gens qui s'en vont là**, un voisin d'en arrière, un ancien collègue de travail, donc on est retournés voir ça sur Internet, puis on a échangé sur les plans.

Les épreuves de la vie quotidienne ponctuent l'existence et se présentent sous diverses formes : problèmes de santé, déménagements, étapes difficiles en général, le fait d'avoir « vécu beaucoup de choses ». La normativité conversationnelle repose aujourd'hui de manière plus importante sur la notion d'épreuve, qui articule la biographie à la crise subjective et objective, à la santé, aux relations aux autres.

- Il a quarante ans, puis il est vraiment dans une **crise** là, il a laissé son **emploi**, il a eu de l'assurance-chômage, puis il est, il est en **dépression**, il est assez **anxieux**, puis il a parlé de son état de santé, puis on est revenus sur des choses qu'il avait ressenties, jeune, dont il avait pas parlé. Puis **comment il se débrouillait avec ça**, puis là on a échangé longtemps puis c'était pas mal pognant émotivement, parce qu'il ouvrait sur des choses qui nous touchaient beaucoup, puis il est assez anxieux quand même là.
- On a parlé de l'année un peu, parce que dans le fond, mon copain a **émigré** au Canada, puis pas longtemps après, moi je suis tombée **enceinte**, puis après ça on avait un nouveau bébé, **c'est jamais facile**, puis après on a découvert qu'il avait des **problèmes de santé**, opération cardiaque, puis quand il s'est remis de l'opération, on a **déménagé**. Donc, c'est comme beaucoup-beaucoup-beaucoup. On s'est remémoré les **moments forts** en moins d'un an : accouchement, nouveau-né, maladie du bébé, déménagement.
- J'ai passé **une année extrêmement difficile**, j'ai encaissé (rire). Pendant six mois, un an, **j'en menais pas large**, et depuis que je me suis mise à lire Camus, ça va beaucoup mieux (rire). [...] J'ai été longtemps dans une espèce de **déprime sociale profonde**, et là, grâce à Camus, **je sors la tête de l'eau** (rire). Et probablement grâce à ma psy aussi (rire).

Les différents bilans biographiques des participants et la figure du cancer que l'on affronte sont présentés comme des déclinaisons particulièrement efficaces des attitudes encouragées pour faire face à l'épreuve, ainsi que du récit qui lui est propre. C'est grâce à l'ensemble de ces épreuves que l'individu et sa biographie semblent se

construire dans les récits de conversations étudiés. Le temps et le rapport au temps deviennent également des dimensions incontournables de la réflexivité individuelle.

4.1.4 Le travail esthétique pratique de la présentation de soi

Dans les conversations étudiées, il est souvent question du style et de l'apparence des gens en général. On soulève la question des apparences; on compare et évalue des coupes de cheveux; on évoque des changements de look. Une texture prescriptive apparaît dans les extraits utilisant les verbes comme « devoir », ainsi que dans le fait de « faire remarquer » une nouvelle coupe. On se trouve ici face à une triple injonction : la beauté, la beauté « intérieure » et la beauté au « naturel ». Dans le dernier extrait, on voit apparaître un certain consensus, dans la mesure où ce qui est dit n'est pas l'objet d'un débat ou négocié, mais est plutôt accepté unanimement, chacun des interlocuteurs contribuant à la thèse principale en apportant un exemple, en racontant une anecdote. Nous verrons cette figure précise lors de l'étude des corridors conversationnels.

- Il n'avait pas remarqué ma nouvelle coupe de cheveux, **donc je lui ai dit**.
- On a parlé de couleurs de cheveux, parce qu'on avait un ami qui était là, [...] qui nous a donné **son avis** sur nos couleurs de cheveux, on a passé un grand bout de temps là-dessus.
- Il dit : « Tu devrais changer de job. » Puis là je suis comme : « Hein ? Pourquoi ? », puis là il dit : « Parce que tu travailles pour un magazine qui vend des produits de beauté, [...] alors que toi tu en as pas vraiment besoin. » Je pense c'était la première fois qu'il me voyait sans maquillage. Donc, ça a donné une grosse conversation sur le maquillage, puis sur le fait **que les filles devraient pas se maquiller**, [...] ça sonne un peu cliché là, mais tu peux voir la beauté de quelqu'un par sa personnalité.

L'habillement personnel et le style vestimentaire s'adaptent aussi au contexte et adoptent différents registres. On relève son propre style ou le style des autres, leurs

registres et leur adaptation aux circonstances (le plus souvent professionnelles). Différents registres sont ici évoqués : être chic, décontracté, « hippie », soigné, « habillé comme au chalet », etc. Un véritable « travail esthétique pratique » se réalise dans la conversation et prend pour objet la façon de se vêtir, selon les circonstances, l'importance d'interpréter les contextes et les réactions des autres. C'est une normativité de validation qui préside ici aux discussions et à ce qu'elles promeuvent.

- Il me parlait de son expérience : « Moi je m'habille comme ça, puis un des bons côtés c'est que quand j'ai des entrevues à passer, quand moi-même je suis en recherche d'emploi, les gens ne le remarquent pas parce que **je suis toujours habillé aussi chic.** » Puis il disait : « Ici, tout le monde me taquine parce que je suis habillé vraiment chic, **ça c'est le plus informel que tu vas me voir** », puis moi j'avais eu une discussion avec mon boss par rapport à ça avant, parce qu'elle voulait que je mette des vestons pendant mes entrevues, mais la compagnie où je vais, **ils ne sont vraiment pas « vestons ».**
- Je vais lui dire : « Ah c'est beau ce que tu portes », puis là elle va me dire si c'est adapté ou non avec le travail, comme aujourd'hui par exemple elle dit : « Aujourd'hui **on dirait que je suis habillée en chalet...** » Puis j'ai dit : « Non-non! Moi je trouve ça correct, si t'étais au chalet puis tu mettais ça, tu te sentiras comme si t'étais au travail. »
- Puis ma mère, elle me dit toujours que je devrais plus me soigner au travail, parce qu'elle me dit toujours que **je ne dois pas m'habiller pour le poste que j'ai, mais pour le poste que je veux avoir.**
- En attendant l'autobus, je me souviens qu'il m'a fait un commentaire sur mon manteau parce qu'il y a un des boutons qui est tombé. Puis il m'a fait un commentaire là : « Ce n'est pas vraiment beau là... », puis j'étais comme : « Voyons donc ! »... **il est super hippie là !** J'étais comme : « Tu te permets de me dire ça là ! » J'étais là : « Ça ne paraît pas ! »

Le relâchement des formalités vestimentaires et l'importation du style sportif dans l'habillement de tous les jours depuis les années trente (Lipovetsky, 1987) brouillent certaines frontières entre l'officiel et le familial, frontières qu'il s'agit de gérer soi-même, avec l'aide de son entourage, afin de ne pas commettre d'erreurs de registres. Ainsi, la socialité et le respect de ses règles passe, encore aujourd'hui, par le domaine

de la présentation vestimentaire. Le style vestimentaire est aujourd'hui d'une importance cardinale, puisqu'il matérialise la personnalité et la singularité des individus dans leurs choix et leur agencement personnels (Lipovetsky, 1987). À cet effet, nous aurions dépassé la dialectique entre imitation et originalité, et l'enjeu serait de plus en plus de trouver sa propre justesse, un ajustement à soi-même, suivant le singularisme conditionnant nos manières d'être et de vouloir être (Martuccelli, 2010).

4.1.5 Les marqueurs sociaux de l'accomplissement

Les conversations mettent en jeu (et sont l'occasion de soulever et de définir) des paramètres de l'identité personnelle, que ce soit la nôtre ou celle des autres. On relève des conversations évoquant ou portant sur l'identité sexuelle et le genre, ainsi que sur l'identité professionnelle, deux paramètres centraux aujourd'hui. De manière plus diffuse, on trouve des conversations sur la manière dont les autres nous voient, ainsi que sur le rapport au groupe et sur ses manières de nous définir en retour.

On rapporte les premières présentations et les questions abordées pour établir un premier contact. Il s'agit principalement de questionner l'autre sur ses activités principales (soit le travail et le loisir) ainsi que sur son origine. À la question « Qu'est-ce que tu fais dans la vie ? », il est entendu, dans les conversations, que l'on parle du travail rémunéré.

- Il y en a qui se connaissent pas, fait qu'il y avait des discussions entre les personnes, à savoir : « Ah toi, tu viens de **quelle ville**, tu **travailles** dans quoi ? ».
- Donc je n'avais pas le goût de parler. Mais les conversations que j'ai eues, ç'a été genre : « Tu **fais de la peinture** ? » Ou : « Oui, je fais de la peinture aussi », juste une **petite présentation**, mais vraiment pas beaucoup.
- C'était une fille que je ne connaissais pas. [...] Elle me demande **ce que je**

fais dans la vie. Je lui parle de mon travail de programmeur.

Le genre est une catégorie centrale dans la définition de soi et des autres. Le sexe est posé comme conditionnant les goûts, les intérêts, les sujets de conversation. Dans ces conversations, les attributs du genre relèvent directement de l'allant-de-soi du sexe, comme lorsqu'on désigne des « trucs de fille », un « macho » ou le lien implicite entre le maquillage et la cuisine et le fait d'être une femme. Ces liens ne sont pas remis en question. Un participant expérimente toute la rigidité des catégories de genre dans une conversation où il s'imagine, de manière ludique et abstraite, en fille, en disant qu'il aurait aimé en être une. Il se bute alors à un autrui généralisé (Mead, 1963) rigide (« On ne dit pas ça »), que l'on devine incarné dans les modalités de contrôle informel de la réaction de son interlocutrice.

- Son père, c'est un macho, puis il aime pas ça que son garçon fasse **des trucs... de fille**, puis là sa mère voulait repeindre la chambre du petit gars, puis elle lui a demandé les couleurs qu'il voulait, puis il voulait rose, mauve puis des papillons puis des fleurs (rire), donc elle essayait de lui suggérer d'autres choses parce que son père allait pas être content.
- Je suis allé lui dire que : « Ah ! J'aurais aimé ça être une fille ! » Erreur !! **On ne dit pas ça !** (rire) Fait que ça a alimenté la conversation, qui s'en allait tout croche là, j'ai patiné, j'ai patiné, j'ai patiné puis j'ai ramené ça ! (rire) J'ai été correct ! (rire)
- Dans les faits, concrètement, je me disais : « Mon dieu, je me fais tellement pas l'effet, mais ça je le savais, **d'une fille**. Tu vois, je ne parle pas de **maquillage**, je ne parle pas de **cuisine**. »

Du côté de l'identité fonctionnelle, des paramètres quotidiens et propres au mode de vie, on remarque l'importance de l'emploi, du couple et de la propriété, et ce, à un âge approprié. Il est intéressant de remarquer que ces paramètres prennent toute leur importance dans les conversations lorsque l'individu vit une crise qui leur est liée : il s'agit en effet de paramètres essentiels à une vie individuelle normale et normative.

- Il a **quarante ans**, puis il est vraiment dans une crise là, **il a laissé son**

emploi, il a eu de l'assurance-chômage, puis il est en dépression, il est assez anxieux.

- On parlait de **carrière** et de se dire : « Mais qu'est-ce qu'on fait ? Qu'est-ce qu'on fait de nos vies ? » [...] C'est drôle parce que **ce sont des questions qu'on aurait dû avoir à trente ans** alors que, grosso modo, tous les gens autour de moi ont quarante ans ou cinquante ans, et on est toujours avec le **même problème, à savoir : on fait quoi de nos vies.**

Parfois, la crise concerne autre chose que ces paramètres ou le fait qu'ils soient justement comblés. Un vide semble subsister chez des individus qui ont rempli les catégories identitaires de carrière ou de couple : l'injonction à se réaliser est donc infinie. Une fois les principaux paramètres comblés, la culture du projet et du désir imprègne de manière importante la réflexivité des individus.

- Ça nous a fait penser au temps passé dans le couple, sept ans cet été, à la période avant que nous nous soyons rencontrés, quand on était jeunes, qu'est-ce qui a changé dans le fond, parce que il y a une grosse différence je trouve entre vingt-cinq ans et trente-deux ans là ? [...] En tout cas, moins qu'entre vingt et vingt-cinq. **On est rendus mariés avec un bébé puis une hypothèque, fait que moi, ça m'attriste un peu...**
- Patrick a dit qu'il aimait son travail, son copain, son condo et que **son problème était qu'il n'avait plus de projet.** [...] Il n'a plus de projets ! Il dit : « Oui, je ne sais plus quoi vouloir, **je ne sais plus quoi désirer, je n'ai pas de projets, je ne sais plus !** »

On parle de l'argent, de sa place dans la vie, dans nos vies, dans la vie des autres; on se compare aux gens « qui ont de l'argent » ou qui ont gagné à la loterie afin de mesurer cette place – souvent pour réitérer le fait que l'argent n'est pas l'ingrédient principal du « bonheur », en donnant l'exemple canonique des « riches malheureux ».

- Les gens qui gagnent à la loterie, on a parlé de ça longtemps, on a un ami qui quitte le gouvernement, puis il a le droit de récupérer sa pension. Ce qui représente cinquante mille dollars. Puis là, on riait parce qu'on disait que c'était comme s'il venait de gagner des millions de dollars, qu'est-ce qu'il

allait faire avec tout cet argent, puis là on disait : « Oui, mais les proches des gens qui gagnent à la loterie parfois sont envieux », puis là on riait puis on disait : « Comme nous, on est envieux en ce moment, parce qu'il a gagné son million », puis là on disait que la réponse était pas toujours évidente, je parlais d'un documentaire que j'ai vu sur les gens qui gagnaient à la loterie, puis qui étaient super malheureux puis qui dépensaient, puis ça avait l'air vraiment compliqué pour les gens de manœuvrer cette espèce de grand changement là. On parlait de ça; ensuite, mon ami qui a gagné son cinquante mille dollars là, il est arrivé.

- On a parlé que c'est bien avoir de l'argent, puis que ça aide au bonheur, que ce n'est pas l'ingrédient essentiel mais que ça aide, puis moi j'ai raconté un documentaire que j'ai vu où c'étaient des enfants de personnes très-très-très riches, puis je disais : « Eux, ils n'avaient pas l'air trop heureux en général là. »
- Les femmes modernes, on a beaucoup parlé du rôle des femmes et des hommes, parce qu'on trouvait qu'on était malheureusement plus traditionnelles qu'on le voulait. [...] On trouvait ça lourd, on n'aimait pas ça faire plus d'argent dans un couple. Je voudrais que ça ne soit pas quelque chose d'important, mais ce l'est... comme si dans le fond on dirait que, tu veux que ton chum soit indépendant financièrement.

Les conversations sont aussi l'occasion d'évoquer comment on voit l'autre, comment on se voit soi-même, comment les autres nous voient. On compare les diverses représentations de soi et des autres : il peut y avoir certains décalages entre elles. Un jeu s'installe entre la représentation de soi et la représentation des autres, qu'il s'agisse de se libérer d'une certaine image de soi (aimer les beignes même en mangeant santé), de rectifier sa propre représentation de soi (être déçu de ne pas être artiste), de se questionner sur sa propre identité (être ou ne pas être le « genre » à apprécier les soupers aux chandelles). Soulevons la présence du désir d'être artiste, présent de différentes manières, mais toujours pour valoriser le type de personnalité créative (Lipovetsky et Serroy, 2013).

- « Est-ce que tu trouves ça le fun un dîner aux chandelles ? » Puis là j'ai dit : « Ah je ne pense pas que je suis le genre de fille à qui on ferait un dîner aux chandelles, pourtant c'est quelque chose que j'aimerais », puis là j'ai dit à Nicolas : « **Est-ce que tu me vois comme le genre de fille qui aimerait un**

dîner aux chandelles ? » Puis là il m'a dit : « Non, vraiment pas », puis là on a parlé de ça, pourquoi il ne me voyait pas comme ça.

- Elle m'a dit qu'elle avait fait un **test de personnalité**, puis elle m'a dit ses résultats, qu'elle était un peu déçue, [...] son test de personnalité disait qu'elle aimait les choses vraiment structurées, puis elle disait : « Je ne suis pas une artiste », elle dit : « **J'ai été vraiment déçue d'apprendre ça.** »
- Ensuite, j'ai eu une conversation avec son conjoint, par rapport à la peinture, il me disait : « Ah, je ne suis pas artistique, puis j'aimerais ça », puis moi de lui dire : « Ben non, **c'est sûr que t'es artistique.** »
- Il y a des gens qui m'ont parlé de ma consommation de beignes, c'est sûr. « Comment ça tu manges un beigne toi, **tu manges santé** », « Ben oui, mais j'aime ça des beignes, aussi ! »

De manière similaire, un participant qui attache une importance centrale à ce qu'il considère être des accomplissements découvre l'importance d'être reconnu « pour soi ». Les affects comme la reconnaissance occupent une place importante dans les rapports aux autres et à soi (Martuccelli, 2010; Illouz, 2012). L'identité concerne ainsi des catégories classiques comme le couple, la profession et la propriété, mais aussi un supplément de réalisation de soi ou de personnalité, que l'on voit exister et magnifié dans le regard des autres.

- Il dit que deux ans après être arrivé ici, il s'est rendu compte que [...] les gens **s'intéressaient pas aux études qu'il avait faites**, à toutes ses réussites, parce pour lui c'était ça qui était important pour avoir de la reconnaissance. [...] Finalement, il s'est rendu compte, en rencontrant ses deux premiers colocataires, **que les gens s'intéressaient à lui pour qui il était.**

En effet, le rapport aux autres est indissociable de la question de l'identité et du rapport à soi. On veut « se trouver » et « s'intégrer » à la fois, comme en témoigne un interlocuteur immigrant. On peut supposer que ce jeu entre être soi-même et être comme les autres est également présent chez les individus ne vivant pas en situation d'immigration; il s'agit de la dynamique de l'individualité d'aujourd'hui, qui consiste à être « comme », mais « pas trop », et à trouver soi-même sa singularité.

- Il avait une famille, il avait des amis, il avait une carrière, mais il sentait qu'il lui manquait quelque chose, puis c'est pour ça qu'il était venu au Québec. Je me souviens d'avoir rajouté **qu'il manquait « lui »**, dans le fond, parce qu'il était comme perdu [...]. Il a comme fait : « Aaahhh !... t'es intelligente. »
- Il disait qu'il n'aimait pas ça quand les gens lui demandaient d'où il vient [...]. Il dit : « Avant j'aimais ça, parce que ça m'attirait de l'attention », mais il dit : « Maintenant, je veux juste **me fondre dans la société puis dans la culture québécoise.** »

Le rapport à soi passe également par nos rapports aux autres et au groupe. On constate une inextricabilité du soi et des autres : « On est comme plein de monde qui ont vécu plein d'affaires puis on se rassemble fait que ça, c'est ce qui nous relie beaucoup en fait ». Un peu en résonance avec l'épreuve, c'est ici le fait d'avoir « vécu beaucoup de choses » qui fédère les personnalités et les expériences dans le groupe d'amis. Ce phénomène est une incarnation exemplaire des liens de plus en plus forts entre socialisation et individualisation, voire de la socialisation *par* l'individualisation.

4.1.6 Condition humaine et condition individuelle

Des questionnements plus existentiels sont aussi présents dans les conversations. On partage des croyances, des pratiques, des éthiques, et ceci, pour apprendre à se connaître entre nous ou parce que l'on se connaît déjà bien, en tant que vieux amis. Il est intéressant de voir qu'il semble nécessaire d'accorder nos croyances avec celles des autres. Ainsi, le premier extrait se présente comme une délibération, qui souligne l'importance de s'entendre sur « ce qu'il faut croire ». Le deuxième extrait, lui, présente ce type de sujets de conversation comme une barrière à franchir pour savoir si l'on s'entend bien avec autrui ou non. Dans l'avant-dernier extrait, on voit justement des gens partageant des pratiques spirituelles comme la méditation,

l'interprétation des coïncidences et la lecture de certains livres.

- **On s'est comme accordés sur le fait** que les deux on croyait en quelque chose qui était plus grand, **on croit en la nature, plutôt qu'à un Dieu tout-puissant**. Moi je suis d'accord avec le fait qu'il **faut vivre** plutôt pour le moment présent que pour une espèce de vie après la mort là.
- Pendant qu'on se rendait au site de course, on a jaser de **trucs profonds là, des choses de la vie, on apprend à se connaître** donc, nécessairement, on aborde des sujets qui sont plus, pas tabous mais, plus croustillants là, puis on va chercher un peu là, voir les limites de l'autre.
- Puis ça c'est des filles avec qui on parle beaucoup de spiritualité là, c'est vraiment ma gang d'amies, **on a fait beaucoup de choses spirituelles [...]**. On va beaucoup parler de méditation, on va faire de la méditation. Je ne sais pas s'il faut avoir vécu des choses dures pour faire de la spiritualité, mais nous autres c'est ça, c'est tout du monde qui ont vécu des choses assez difficiles. On va parler de la méditation, on va se donner des trucs, on va se donner des livres à lire, *Communiquer avec les anges*, les deuxièmes vies, *Le hasard n'existe pas*, toutes les coïncidences là, les signes, quand il y a quelque chose qui arrive c'est un signe.
- L'idée qu'on vit dans **un monde absurde**, et qu'on a une toute petite tranche de vie à vivre finalement, et tant qu'à faire là, c'est comme ça que moi je le transforme, c'est : tant qu'à faire là, profite, profite de ça, et arrête avec ta lourdeur.

De manière générale, l'univers conversationnel du rapport à soi nécessite, de la même manière que les thèmes de l'environnement immédiat et du quotidien, certaines coordonnées situées pour encadrer l'interaction. Il s'agit de la question phénoménologique, mais aussi intersubjective dans ses implications interactionnelles, du « comment je vais, ici, maintenant ». Nous en avons survolé les différents paramètres.

Le premier de ces paramètres est le partage des états routiniers. Il est de mise, lors d'une interaction, de mettre son interlocuteur au courant de son état général du moment. Nous avons vu que les notions d'énergie et de stress sont employées aujourd'hui pour qualifier la matière de nos états quotidiens. Si la première semble décrire le moteur de l'action au quotidien, la seconde semble plutôt décrire ce qui

peut la parasiter. Ensuite, les thèmes de la santé et de la maladie sont deux pôles qui nous permettent de décrire de manière plus élaborée l'état individuel. Leurs différents cadres d'explication se structurent autour de l'injonction à la responsabilisation individuelle (« faire attention ») et culminent dans un style d'action autonome et humoristique, afin de survivre à des maladies graves (« passer au travers »). L'histoire personnelle est, quant à elle, une occasion de se remémorer son enfance ou diverses épreuves traversées et leurs paramètres, ce qu'elles ont changé en nous. C'est sous la forme du bilan que l'on raconte cette partie de soi.

La présentation de soi passe par la définition socioprofessionnelle, ainsi que par la singularisation du style vestimentaire, adapté aux contextes par un travail esthétique pratique, mais surtout à « soi ». On mobilise aujourd'hui principalement les marqueurs d'identité sexuée et d'identité socioprofessionnelle afin de qualifier les individus. Sur ce plan, on remarque qu'ils constituent des socialisations secondaires assez classiques, toujours mobilisées dans l'univers conversationnel du rapport à soi. L'injonction à se réaliser, si elle prend d'abord pour objet l'accomplissement dans le couple, le travail et la propriété, se poursuit au-delà de ces dimensions en représentant un projet ouvert. Des affects comme la reconnaissance servent de sanction ultime à l'identité fonctionnelle. Nos rapports aux autres sont la scène et le miroir de notre rapport à soi. Dans le jeu des perceptions de l'autre, la reconnaissance constitue la sanction ultime du rapport à soi et de l'identité. Il s'agit ni de se fondre au groupe, ni de s'en singulariser complètement, mais de trouver son propre ajustement. Finalement, la spiritualité et les questions concernant l'existence humaine sont des occasions de partager avec les autres des convictions et des principes d'action.

La normativité conversationnelle fait ici appel à différentes injonctions (à la performance, l'autonomie, la responsabilité, l'humour, le triomphe de l'adversité, la singularité esthétique, la réalisation professionnelle et amoureuse). Il s'agit résolument de se « tenir de l'intérieur » (Martuccelli, 2002) dont il est question au

sein des conversations évoquant le rapport à soi, idée proche d'une acceptation élargie du concept d'internalité (Dubois, 2009). Ce dernier concept met l'accent sur la propension contemporaine à mettre de l'avant le poids causal des individus, de leurs dispositions et de leurs intentions dans l'explication des phénomènes, des situations et des épreuves.

Nous avons employé le concept d'épreuve pour mieux comprendre de quelles manières la normativité conversationnelle articule aujourd'hui différentes dimensions du rapport à soi (histoire personnelle, crises, seuils, passages, difficultés) entre elles. Les épreuves auxquelles sont soumis les individus aujourd'hui constituent des récits supposant un acteur qui agit et qui triomphe – ou pas. L'épreuve devient ainsi, en articulant l'expérience personnelle située à de plus « grands » enjeux, un analyseur transversal. Comme nous l'avons proposé lors des considérations méthodologiques, et en lien avec la thèse du singularisme, la conversation et la société se révèlent sociologiquement l'un l'autre de manière directe. L'analyse de ces conversations ordinaires, locales et situées, nous instruit directement sur la pertinence collective de certaines expériences personnelles : en s'intéressant à la « petite » société, on se taille un accès privilégié à la « grande société » (et vice versa). Nous pourrions voir, lors de l'examen des corridors conversationnels, quels ponts précis se dressent pour lier cette expérience individuelle à ses implications communes.

4.2 Le rapport aux autres

On parle de nos relations avec les autres, c'est-à-dire la famille, les enfants, les conjoints, les amis, l'entourage, les étrangers. On parle aussi des relations et du relationnel en général. La conversation et l'interaction sont les micromoments de ces relations mêmes, mais on peut aussi évoquer d'autres rapports, extérieurs à la discussion. Ce type de conversations nous semble bien illustrer les phénomènes de socialisation primaire et secondaire imprégnant la vie normative et les pratiques quotidiennes. En effet, parler des autres permet une foule de choses aux individus, dans la mesure où il s'agit à la fois de formes d'analyse implicite des rapports, de consultation *de facto* des décisions les concernant, et de circulation des représentations s'autorégulant par le fait même. La conversation joue véritablement son rôle de milieu et d'activité de régulation lorsqu'il est question des autres.

4.2.1 Des nouvelles de la famille

On partage les dernières nouvelles, en famille ou à propos de notre famille, même si notre interlocuteur ne la connaît pas. La prise de nouvelles constitue une « vitesse de croisière » de la conversation, une prise de pouls par laquelle on réitère le lien avec l'autre et l'intérêt qu'on lui porte. Il s'agit aussi d'une sorte de projection : on s'intéresse à l'entourage de l'autre dans la mesure où on s'intéresse à l'autre.

- Ç'a été ma patronne, cette fille-là [...]. Puis elle veut voir les photos des petits-enfants **qu'elle a jamais vus**, je travaillais avec elle quand j'ai accouché des enfants [...] et mes petits-enfants sont du même âge que

l'âge que mes enfants avaient au moment où on a commencé à travailler ensemble. **Ça l'intéresse, tu comprends.**

- Et puis, le lendemain, on a parlé de famille aussi, [...] on s'est donnés des nouvelles des uns et des autres, **je ne connais pas sa famille à elle, mais par ricochet, on en parle et puis je demande des nouvelles,** je sais que son père à elle ne va pas bien non plus; on parlait de sa famille à lui, de son frère, donc on se donne des nouvelles comme ci, comme ça.
- On a parlé de la grossesse de ma nièce, en fait on avait un party de famille, [...] on a beaucoup parlé des enfants, des plus jeunes, parce que j'ai beaucoup de petits neveux et nièces, ça fait qu'on en a beaucoup parlé parce qu'il y en avait qui étaient pas là, il y en avait qui étaient là, puis on a passé beaucoup de temps à parler d'eux en général, comment ils allaient, qu'est-ce qu'il se passait, **rien de particulier là, juste s'assurer qu'ils allaient bien, puis des choses comme ça.**

On parle de sa famille aux autres, pour les décrire, mais aussi pour tenter de les comprendre. La famille se situe à un niveau de connaissance et d'intimité élevé : parler d'elle est donc l'occasion d'essayer d'expliquer des comportements humains. On se demande ce qu'il adviendra de notre famille et de ses membres, on s'étonne devant certains des comportements de ces derniers, on essaie de les ancrer dans leur personnalité.

- Je lui racontais des anecdotes à propos de ma mère, qu'elle avait eu une phase pendant laquelle elle n'était pas débrouillarde, **mais que je pensais que c'était parce qu'elle avait tout donné quand elle avait immigré ici** (rire) avec ses trois enfants (rire), puis je lui racontais des petites anecdotes.
- Je parlais de ma sœur à moi, qui est plus jeune, puis je disais que j'étais super fière d'elle [...]. **C'est une fille qui s'assume vraiment,** puis elle est elle-même là, puis elle s'en fout de ce que les autres peuvent penser d'elle.
- On a parlé un peu de la famille de Caroline, [...] on a parlé de son petit cousin qui était très affectueux, **puis elle se demandait comment il allait être,** une fois ado puis adulte, puis que c'était surprenant mais que, il avait pas changé.

On vit des conflits ou on éprouve des difficultés avec sa famille, dont on parle avec les autres. Ces difficultés s'enracinent parfois dans l'histoire familiale. Nous n'avons que peu de détails sur les enjeux familiaux dans ces deux extraits; on se contente de qualifier l'autre (« elle n'est pas gentille ») ou encore de parler de « difficultés » ou de chicane.

- Il dit : « As-tu une bonne relation avec tes parents ? » [...] J'ai dit : « Oui, mais **ç'a pas toujours été le cas**, avec ma mère », puis là je lui racontais que, quand j'avais dix-huit ans, pendant deux ans, c'était comme si la maison était rendue trop petite. [...] **On se chicanait** plus souvent qu'autrement, puis j'ai dit : « Ç'a changé quand je suis partie, [...] je pense qu'elle a un peu appris à laisser aller, [...] je pense que c'est là qu'elle a réalisé que j'étais devenue une adulte », puis c'était une grosse conversation profonde là, sur la relation avec mes parents, puis j'ai dit : « Mon père, [...] je m'entends super bien avec lui puis tout ça, puis il aime pas trop se mêler des chicanes que j'avais avec ma mère. »
- Ensuite de ça, j'ai parlé avec la blonde de mon père, on a parlé de son repas. C'est tout. Je n'ai pas parlé avec elle vraiment. **Elle n'est pas gentille.**
- Alors on a souvent des échanges où on peut parler de **difficultés** qu'elle vit avec sa famille ou sa sœur, ou des choses comme ça.

De nouveau, on voit que la famille occupe un haut grade dans la hiérarchie des priorités de la vie individuelle, comme en témoigne cet extrait : de nos jours, il n'est en effet pas de mise de s'opposer à l'idée que le travail est moins important que la famille.

- Il me parlait d'un collègue architecte qui avait une photo de sa fille sur son bureau, [...] qui disait qu'**à chaque fois qu'il dessinait quelque chose [...] il pensait à sa fille**, en voulant dire : « Je veux m'assurer que ça soit sécuritaire pour elle. » Puis pour lui, **la famille c'était plus important que le travail.**

Les discussions en famille peuvent aussi être un espace réflexif où l'on parle de « nous » et de nos relations.

- On a parlé de ma mère, [...] ma mère qui est morte là, [...] ça fait longtemps qu'elle est morte là, on parle toujours de ça; on a parlé de la famille, on a parlé de mes frères [...]. On a parlé de **nous, nous comment on se sent face à l'autre**, qu'on est contents de se voir, que ça fait longtemps qu'on s'était vus, puis moi je disais qu'il faudrait que je vienne plus souvent, puis... c'était vraiment cool !
- On a des échanges très, très sympathiques mon fils et moi, parce qu'on a une **histoire familiale spéciale**.

Ces discussions ont une fonction performative : c'est par elles également que semblent se vivre le lien et la relation. On fait un bilan, on parle de notre relation et de son état pour les décortiquer; c'est par ces discussions que les relations « vivent ». L'univers familial, tel qu'il est exposé dans les récits de conversation, semble solliciter une socialisation portant certains signes précis. Cette socialisation se fait par procuration d'abord, lors de laquelle l'intérêt pour la famille de l'autre suppose un certain regard, voire un droit de regard sur « leurs » manières de faire. Cette socialisation est analysante, ensuite, car elle est l'occasion de décortiquer et d'étudier nos propres liens, notre histoire, nos comportements. Finalement, elle est réflexive, puisqu'il semble que les relations familiales se gardent vivantes par leur propre évocation, au sein des conversations.

4.2.2 La parentalité entre projet et consultation

La question de la parentalité se décline de différentes façons dans les conversations portant sur la famille. Ce sont avant tout des exercices de projection : elles permettent aux individus de se questionner, de se demander s'ils veulent des enfants, comment les éduquer, dans quelles conditions. Avec la modernité, « l'enfant » devient une

catégorie cognitive qui nous pousse à penser le fait d'avoir une progéniture comme un projet et un choix en étroit lien avec l'épanouissement personnel (Houle et Hurtubise, 1991).

- Je suis allée prendre une bière avec une amie, [...] elle a une situation particulière, elle sort avec un gars qui a deux enfants, **il ne veut pas d'enfants**, il lui avait dit qu'il en voulait peut-être, finalement en voyage il lui a annoncé qu'il en voulait pas, ça fait déjà un an qu'ils sont ensemble, donc elle ne sait pas quoi faire.
- Moi et cette amie, on a comme un pacte, que si à trente-deux ans on a pas d'enfants, **on va en faire (rire)**, on va pas en faire un ensemble mais une de nous deux va se faire inséminer puis on va l'élever.
- Là il m'a parlé de **comment il élèverait ses enfants** puis qu'il voulait une fille, [...] il disait que ses enfants allaient être plus intelligents que lui, puis que ils allaient lui en apprendre sur la vie, comme par exemple qu'ils allaient lui apprendre le français.
- Ça a généré d'autres conversations avec les parents de ces enfants-là : « T'as le tour avec les enfants », puis : « Oui ! On s'entend bien, **on est sur la même longueur d'onde.** »

Le fait d'avoir des enfants conditionne les sujets qu'on aborde dans les discussions : les préoccupations des interlocuteurs sont ainsi vues comme rejaillissant directement sur leurs sujets de conversation. La politique, par exemple, est plutôt abordée lorsqu'on n'a « pas de bedaine ».

- Parfois tu vas parler à une fille qui a deux enfants, qui est avec son chum puis qui reste à la maison, elle va voir ses amies, **c'est sûr qu'elle va parler de bébés**, elle va parler de coliques.
- On a parlé beaucoup de grossesse, [...] une de mes amies qui était là était enceinte, puis mon autre amie qui était là a un bébé de neuf mois, donc on a partagé c'est comment une grossesse, [...] **on a parlé pas mal de ça, de bébé en masse, bébé, bébé, bébé...** Après ça, plus tard dans la soirée, j'étais avec un autre groupe qui n'avait **pas de bedaine**, on a parlé de politique.

On parle des difficultés, des risques, des désavantages de la parentalité. Le fait

d'avoir des enfants entre souvent en conflit avec les autres aspects de la vie d'aujourd'hui, qu'il s'agisse du travail, de l'emploi du temps, ou plus simplement du sommeil et du temps libre.

- Il racontait comment la veille il avait été tout seul en revenant du travail pour s'occuper des enfants jusqu'au dodo, **puis c'était tout un boulot**, puis là je suis revenue avec sa propre enfance là, parce que ils étaient trois en bas de quatre ans, puis je lui racontais ça que je me sentais comme une maman-pieuvre (rire).
- Contexte de la noyade d'hier, comment les parents doivent se sentir quand c'est plein de noyades puis que tu laisses échapper ton enfant, ça arrive, ça peut arriver à tout le monde, un accident, même à des gens qui surveillent [...]. **Des accidents là, il nous en arrive, il leur en arrive**, on a parlé de ce que les parents devaient vivre devant ça.
- J'ai parlé avec son père, de toute la **difficulté** que ça représentait pour lui d'avoir des jumeaux, en fait (rire) **il a des cernes jusque-là (rire) et c'était vraiment dur**.
- On a d'abord discuté d'Antoine, leur bébé, et de toutes les, toute la, la, à la fois les plaisirs que la maternité, la paternité ça procure, mais aussi de tous **les soucis qui viennent avec ça, le sommeil qui manque, la carrière qui ralentit**.
- Ils racontaient comment que ce n'était pas évident des fois de gérer la **garde des enfants partagée**.
- Deux nouvelles mamans qui partagent leurs **inquiétudes**, qui racontent un peu leur nouvelle vie, qui parlent de leur bébé, comment ça se passe là : « Il a fait ses dents », « Il commence à manger », « J'étais inquiète, je suis allée chez le médecin ».
- On a parlé des, des sports que les enfants font, parce que mon chum lui il a, il a un garçon aussi, [...] qu'il a une fin de semaine sur deux, puis l'autre jour il a fallu que j'aie l'amener à Laval pour jouer au soccer, fait que, moi je trouve ça un peu plate là **faire ces choses-là, puis on parlait de, comment ça demande aux parents** de, quand t'inscris ton enfant à des sports comme ça.

Avoir des enfants devenus adultes comporte d'autres difficultés. Dans les extraits suivants, par exemple, il s'agit de relations qui se rééquilibrent autour des tensions entre le souci de l'autre et le besoin d'avoir sa propre liberté. Les statuts sociaux des enfants deviennent également une sorte de poids de leur bien-être et de la réussite (ou

de l'échec) de leur socialisation.

- Elle m'a parlé beaucoup de ce qu'elle vivait, elle a une fille qui a quarante ans, qui ne va pas bien. Elle l'a hébergée pendant trois ans, puis là elle vient de partir en appartement, puis c'est très bouleversant, pour elle, comme mère, ce qu'elle vit, parce qu'elle est inquiète pour sa fille, **puis en même temps elle a le goût d'avoir sa liberté de mère**, à son âge, puis elle se sent ben fatiguée autour du récent déménagement de sa fille, puis du nouveau chum. Puis elle était au mariage d'une de ses nièces qui est **médecin, puis qui réussit**, puis elle est revenue croche là, tu comprends, de cet événement-là, **comme parent c'est difficile quand t'as un enfant qui va mal**. Moi j'ai des amis, j'en ai une qui a adopté deux enfants, puis il y en a un qui est en prison, il se drogue, puis c'est des gens qui ont de l'argent puis qui s'en sont très bien occupé, c'est quand même préoccupant là. Puis on a un fils nous autres qui va moins bien là.

On parle des enfants en général ainsi que de leur éducation : on compare, on consulte, on conseille. À la fin de la conversation, on peut avoir acquis de nouvelles informations ou développé une opinion différente sur certaines questions. Ces conversations semblent avoir un effet de régulation indirect sur la manière d'élever les enfants, en uniformisant les pratiques par le recours au « bon sens » (Geertz, 1986).

- On a parlé **beaucoup, beaucoup, encore beaucoup** d'Antoine, on a joué avec Antoine.
- On a parlé de camps de jour, [...] mes enfants ont commencé un nouveau camp de jour, donc je parlais avec une de mes collègues du camp de jour, que c'était pas mal mieux que le camp de jour de la ville. Elle aussi elle a déjà inscrit ses enfants à un camp de jour, mais là ils étaient tout seuls, [...] son fils a douze ans, donc elle les laissait tout seuls à la maison, parce que son gars peut garder, donc là **elle me parlait de comment ça se passait**, qu'elle appelait aux deux heures (rire) pour s'assurer que tout était beau...
- On a parlé aussi de la présence de la piscine, à partir de quel âge ils ont le droit de se baigner sans qu'il y ait un parent qui est là [...]. **Effectivement là, c'est vrai que même à quinze ans, peut-être c'est un peu jeune pour**

être dans la piscine sans qu'il y ait d'autre monde.

- J'ai parlé avec une autre collègue de son enfant, le choix de la garderie, **est-ce que c'est bien ou pas d'envoyer son enfant à la garderie, comment choisir**, sa satisfaction par rapport à sa garderie.

Plus encore, on évoque les comportements des enfants afin de s'interroger sur leur normalité. On retrouve en effet beaucoup de conversations poussant encore plus loin cette idée de consultation et de régulation : on se demande si c'est « normal », on le demande aux autres. Par ce vocable, on peut vouloir signifier plusieurs choses : c'est « logique », c'est « prévisible », c'est « temporaire », c'est « comme les autres », etc. C'est par ces consultations constantes et implicites des autres que l'on élève nos enfants, en somme; elles nous permettent d'être témoins du processus de socialisation primaire.

- Thomas [un enfant], il avait dit de moi : « Je veux qu'elle s'en aille. » (rire) Je n'osais rien dire [...] puis là après ça plus tard j'ai demandé à mon amie : « Tantôt quand Thomas a dit ça, j'ai dit **est-ce que c'est normal ?** » Elle dit : « Oui-oui, inquiète-toi pas, moi aussi il me dit souvent ça, qu'il ne veut pas me voir, quand il est fâché c'est ce qu'il dit », j'ai dit : « Ah mais c'est blessant ! Est-ce que ça t'a fait de la peine ? » Elle dit : « Non, je suis habituée. » « Mais la première fois », j'ai dit : « Est-ce que ça t'as fait de la peine ? » Elle dit : « Non, pas vraiment là, **c'est normal**, qu'il dise des choses comme ça. » Fait que je fais : « O.K. »
- Le bébé a commencé la garderie. [...] Fait qu'on, on se disait : « Ah il faut qu'il y aille à la garderie, faut qu'on le prépare, je pense qu'il va manger aujourd'hui, je pense que ça se passe pas super bien, il pleure encore, **c'est normal**, il va s'habituer. »
- On a reparlé de l'anxiété de séparation du bébé, parce que ça a l'air un peu intense là, il y a des gens qui disent que c'est une phase, mais on dirait que ça passe pas, je peux pas... quitter la pièce, donc **est-ce que c'est normal, est-ce que tous les bébés sont comme ça, est-ce que ça va passer, qu'est-ce qu'on peut faire ?...**

Les anecdotes peuvent tour à tour avoir un rôle d'exemplarité, de contre-exemplarité, de comparaison implicite ou encore de mise en scène de la diversité. Dans l'extrait

suivant, par exemple, il est difficile de déduire l'orientation exacte de la participante quant à l'anecdote : on la sent à la fois amusée par les goûts de l'enfant et en désaccord avec l'attitude du père, bien qu'elle ne semble pas radicalement remise en question. Les questions de la socialisation sexuée restent aujourd'hui envisagées dans des cadres rigides.

- Mon amie voulait repeindre la chambre du petit gars, puis elle a demandé les couleurs qu'il voulait, puis il voulait rose, mauve puis des papillons puis des fleurs (rire), fait que là (rire) elle essayait de, de lui suggérer d'autres choses parce que son père allait pas être content, fait que j'ai raconté cette histoire-là.

La parentalité et sa présence dans les récits de conversation nous mènent sur deux voies précises. D'abord, le projet d'avoir des enfants, les conditions de ce projet et son articulation à l'individualité et à ses exigences (de réalisation de soi, de liberté, d'autonomie) forment une thématique débattue, discutée, à penser et repenser. Les ambivalences et les difficultés de l'univers de la parentalité sont ainsi évoquées. Ensuite, la normativité conversationnelle ménage une place importante à ce que l'on pourrait appeler une socialisation primaire de régulation. Les parents sont aujourd'hui aux prises avec de multiples choix possibles, sur le plan de l'éducation, quand vient le temps de négocier leur rapport à l'autorité, à la pédagogie, à la structure. Sur ce plan, on peut penser que la conversation vienne jouer un rôle de consultation. Nous verrons que l'activité de consultation constitue une activité de discussion pertinente pour les participants, lors de son examen dans la deuxième partie de l'analyse. L'articulation de la socialisation primaire à la socialisation secondaire (Berger et Luckmann, 1986) se donne ainsi à voir de manière particulière dans les récits de conversation autour de la parentalité, dans la mesure où cette articulation se montre *a priori* ouverte sur l'ensemble des autres significatifs (Berger et Luckmann, 1986) dialoguant avec les parents. Les conversations quotidiennes, envisagées comme une mésosocialité, nous permettent d'envisager ce paradoxe entre, d'une part, l'expérience très personnelle et

individuelle du « projet » d'avoir un enfant et, d'autre part, l'expérience, de plus en plus ouverte sur les autres, de la socialisation de régulation.

4.2.3 Parler d'amour

Lorsqu'on aborde l'amour et le couple dans les conversations, on le fait selon certaines modalités. L'amour semble un sujet inévitable de la conversation : lorsqu'on en parle, c'est sur le mode de l'actualité ou de la prise de nouvelles, et ce, afin de comparer nos situations et de pouvoir mieux se conseiller. Le couple et l'amour sont présentés par les participants comme un thème incontournable de différentes manières : comme parties d'un varia, sous forme de généralisations ou encore comme évidence. Il est « évidemment » question de l'amour dans les conversations rapportées suivantes :

- Mon nouvel appart, nos vies amoureuses, ce qu'on mange, ce qu'on boit, nos plans cet été.
- On a parlé **évidemment** de la fille – on parle toujours de la fille – avec mes trois collègues, j'ai parlé de ma relation avec eux.
- Puis **évidemment** les relations de couple (rire) ça revient toujours.
- **Évidemment** les relations de couple aussi, on a soupé jusqu'à deux heures du matin.

L'amour prend ainsi une grande place dans les conversations si l'on se fie à ce qui se dégage de ces extraits. Lors de ces échanges, on demande des nouvelles du couple ou de la situation de l'autre ou des autres : tout cela forge « l'actualité amoureuse » du groupe d'amis.

- Je lui demandais : « **Est-ce que ça va bien avec ta blonde ?** » Parce qu'il était en questionnements, je lui ai dit : « **Est-ce que ça s'est arrangé ?** » Puis il m'a dit : « Oui-oui », puis qu'il voulait donner une chance.
- « **Penses-tu que ça va marcher ?** Penses-tu qu'il l'aime vraiment ? Je veux dire, est-ce qu'ils iraient bien ensemble ? » Parce que je sais qu'il est

- difficile, puis là il disait : « Je pense qu'il est un peu désespéré. »
- Alors une amie avec qui on a parlé de **sa récente rupture**, de notre visite chez elle le weekend précédent, pas chez elle mais chez son ex.

Finalement, après avoir fait usage des modalités de partage et de comparaison, on en vient à se conseiller, sous la forme d'avis mais aussi de savoirs pratiques. Tous les interlocuteurs font ainsi usage de leur savoir relationnel au profit d'une thérapeutique profane, lors de laquelle, sur la base de leur expérience et de certains repères normatifs (ci-haut, par exemple, la franchise, le travail sur soi, le sang-froid), ils émettent des avis et proposent des modes d'emploi. Les normes relationnelles se présentent ici davantage comme des repères rendant possible l'action que comme des contraintes l'encadrant, à la manière d'un « stock de connaissances disponibles » (Schütz, 1987).

- On a discuté d'être en couple à long terme, [...] **recommencer à voir d'autres gens** après une longue relation; après on a parlé de **comment régler un différend**; certains pensaient qu'il fallait en parler tout de suite, puis d'autres disaient qu'il fallait attendre, parce qu'il faut laisser la pression retomber.
- On est trois personnes, il y en a un qui est avec une fille, puis il la trompe tout le temps, fait qu'il nous raconte ça, puis **nous autres on lui donne notre point de vue**, surtout moi je suis une fille, je suis avec deux gars, **comme quoi je suis pas d'accord, qu'il devrait lui en parler** puis il est pas capable, il est allé chercher de l'aide, il consulte pour essayer de régler ce problème-là.

Les anecdotes se retrouvent dans toute conversation et possèdent plusieurs fonctions lorsqu'il est question d'amour : mythe, exemplarité, réitération de sa propre biographie amoureuse. Ces anecdotes personnelles sont autant de manières de mettre la table et de créer des schémas de compréhension de nos rapports, qu'ils soient propres à la première rencontre, à notre passé amoureux ou encore aux séparations.

« L'histoire d'amour » est une forme de narration privilégiée lorsqu'il est question des relations amoureuses. Giddens nous rappelle que l'amour romantique et le genre romanesque naissent à la même époque en Occident, d'où le terme de « *romance* » (2006 [2004], p. 55). L'amour romantique introduit dans la vie individuelle l'idée d'une narration (2004, p. 55). On peut imaginer qu'il devient dès lors possible de « se » raconter par le truchement des rencontres et des relations. Comme en témoigne le dernier extrait, le récit *a posteriori* constitue une modalité importante de l'histoire d'amour, dont la finalité devient la « rencontre ».

- On se racontait des anecdotes de relations amoureuses, [...] puis il nous a conté une anecdote d'une fille qui lui a donné son numéro de téléphone, [...] il dit : « J'arrive pour le montrer à mon ami pour lui prouver que c'était vrai, ça s'était pas enregistré » (rire), j'ai dit : « Ses amies elles vont dire à la fille qu'il a perdu son numéro mais dans le fond personne y croit parce que ça n'arrive pas (rire). »
- Il nous a raconté aussi que deux amis sont dans la même situation, ils sont en divorce/séparation, puis dans les deux cas, ils ont des enfants puis leur femme était restée à la maison après avoir eu les enfants, puis du jour au lendemain la femme était plus heureuse là-dedans, puis ç'a tout fait exploser le couple.
- Je disais que **la première rencontre il fallait que ce soit romantique**, puis là je disais qu'un de mes rêves c'était d'aller temporairement exemple à Yellowknife, travailler avec les Innus, puis ma boss m'a dit qu'une de ses amies l'avait fait puis qu'elle avait rencontré son chum comme ça qui était médecin là-bas. Puis elle disait : « **C'est peut-être comme ça que tu vas rencontrer la personne.** » Puis je disais : « Mais ça, **c'est une belle histoire.** »

Les « histoires d'ex » constituent une catégorie de récit à part entière. Ce sont des anecdotes typifiées qui contribuent à la fois à qualifier son passé amoureux et à s'en distancier :

- C'est un ex à mon chum, puis on en reparle une fois de temps en temps, à chaque fois qu'il y a une nouveauté dans sa carrière, puis ça grince toujours un peu, [...] on est toujours contents pour lui mais en même temps on se moque toujours un peu de lui.
- « Ça m'amène à te raconter une histoire d'ex », puis là il était content, il était comme : « Pour une fois que c'est moi » [qui raconte une histoire d'ex].

L'esthétique romantique prévaut encore dans ses différents marqueurs d'ambiance. Dans l'extrait de conversation suivant, la participante s'interroge sur son propre positionnement sur la question de l'imaginaire romantique. Parler de son propre « style » ou « genre », dans le contexte des rapports amoureux, est un raccourci visant à se définir soi-même, ainsi qu'à définir et à cartographier les différentes manières d'être et de vouloir « être à deux ». L'arrière-scène de la relation amoureuse, son décor (Goffman, 1973a) – ici le souper aux chandelles – constitue donc une manière d'approfondir et d'intensifier la communication (Illouz, 2006, p. 72) dans une consommation d'ambiances propices. Sur ce plan, les restaurants, les voyages et les cadeaux font plus qu'accompagner la relation : ils sont partie prenante de l'interaction amoureuse (Illouz, *in* Piazzesi, 2011).

- Il m'avait dit : « Est-ce que t'aimes ça toi, un dîner aux chandelles ? » Puis j'ai dit : « Ah je pense pas que je suis le genre à me faire faire un dîner aux chandelles, pourtant c'est quelque chose que j'aimerais... est-ce que tu me vois comme le genre de fille qui aimerait un dîner aux chandelles ? » Puis il m'a dit : « Non vraiment pas », puis on a parlé de ça, pourquoi il me voyait pas comme ça, puis moi si je me voyais comme étant... je poussais un peu plus ma réflexion.

La relation implique aussi une réflexivité à deux, ici sous la forme de bilan. Le couple existe dans et par son histoire. Être en amour, c'est savoir le raconter. Se raconter son histoire semble aussi être un important opérateur d'actualisation de la relation entre les individus.

- On a écouté *Mad Men*. Après on a discuté de l'épisode, avec mon copain, puis je ne sais pas pourquoi ça nous a fait penser au temps passé dans le couple, sept ans cet été, à la période avant que nous nous soyons rencontrés, quand on était jeunes, qu'est-ce qui a changé, parce que il y a une grosse différence je trouve, entre vingt-cinq ans et trente-deux ans là ? Moins qu'entre vingt et vingt-cinq, rendus mariés avec un bébé puis une hypothèque, moi, ça m'attriste un peu...

Différentes métaphores de la rencontre ou du rapport à l'autre sont présentes dans les conversations portant sur l'amour. La métaphore de la connexion, qui suppose une entente intuitivé, est une métaphore utilisée pour désigner la facilité et l'allant-de-soi de la rencontre :

- Il dit : « Ça **connecte** avec ce gars-là, ils sont attirés. » [...] J'étais comme : « Mais est-ce que tu penses que ça va marcher ? Penses-tu qu'il l'aime vraiment ? Je veux dire, est-ce qu'ils iraient bien ensemble ? »

Les discussions portant sur l'amour sont autant d'occasions de définir des catégories opérationnelles pour les interlocuteurs, notamment la séduction et la fidélité; il est également question des limites respectives de ces dernières. Le couple et la fidélité naissent d'une décision et sont réaffirmés comme tels quand ils sont susceptibles d'être rompus. C'est le propre d'une relation autofondée, comme la relation amoureuse, d'être un laboratoire permanent, où chaque individu se positionne et se repositionne constamment par rapport à ce qu'il cherche, désire et veut (Beck et Beck-Gernsheim, 1995, p. 192). Le fait de rester en relation avec l'autre semble donc procéder d'une décision individuelle à renouveler constamment.

- Il dit que récemment il est allé prendre un verre avec son ex, puis il a eu une histoire assez lourde avec elle, elle avait l'air assez encline à faire des scènes, puis il dit : « J'avais tellement envie d'elle, [...] puis elle aussi, mais que ce ne serait pas une bonne décision, qu'elle avait fait un choix

dans sa vie. Je pense qu'elle a un chum de toute façon. »

La fidélité doit aussi être « émotive », à notre époque, et ne se limite plus à l'exclusivité des rapports physiques. S'envisage alors la possibilité de « l'aventure émotionnelle ». Il est intéressant de voir que ces questions sont maintenant codées dans le registre de l'éthique (suivant le titre de la chronique dont il est question dans l'extrait suivant). Par conséquent, l'amour et la fidélité relèvent directement de la norme de responsabilité individuelle (Ehrenberg, 2010; Martuccelli, 2004). Comme relation pure, la relation amoureuse est une « forme radicale de démocratie à deux » (Beck et Beck-Gernsheim, 1995, p. 192). L'ensemble des enjeux qui lui sont liés relève des volontés et agissements des partenaires, ce qui implique, entre autres, de s'imposer des lois à soi-même concernant l'exclusivité et le désir.

- Après on lisait le journal tous les deux en prenant un café puis ils ont une chronique « L'éthicien », il y a quelqu'un qui répond à des questions éthiques, puis il y a quelqu'un qui disait : « J'ai eu une aventure émotionnelle avec quelqu'un », [...] donc on a parlé de ça, de l'infidélité émotive.

Lorsqu'on analyse la structure du rapport amoureux et de la relation normative, on observe que la complémentarité en constitue un rapport structurant, qu'elle soit héritée de la nature ou de la tradition. Les éléments du rapport amoureux sont pensés à partir de catégories classiques, voire canoniques (l'émotionnel versus le rationnel, l'homme et la femme). Il est intéressant de noter que la promotion du schéma de la complémentarité se retrouve également dans les conversations d'interlocuteurs en relation avec une personne du même sexe, même si ce schéma s'appuie alors sur d'autres bases que celle de la biologie sexuée. En effet, la complémentarité est un rapport qui permet de conjuguer (en apparence) l'égalité et la différence, bien que,

dans les faits, elle peut poser certains problèmes.

- On s'est mis à parler **des gens qui étaient plus émotionnels, versus ceux qui étaient plus rationnels**, puis là on disait que dans un couple, souvent il y a un **équilibre** qui se forme, il y a une personne plus rationnelle, puis une plus émotionnelle [...], il a rajouté que justement **la nature elle a bien fait les choses**, en nous créant comme ça, la femme est plus intelligente que l'homme, puis l'homme est là pour servir la femme, la respecter, c'est un peu sa vision là, de l'homme et la femme...
- On a parlé beaucoup **du rôle des femmes et des hommes**, parce qu'on trouvait qu'on était malheureusement **plus traditionnelles qu'on le voulait**, puis là Sophie a dit : « Moi j'aime pas conduire, c'est toujours mes chums qui m'ont conduite partout. » [...] Mais pourtant en bonnes féministes, on voudrait que ça ne compte pas, mais on aime pas ça, [...] puis là on parlait aussi, malheureusement... on n'aimait pas faire plus d'argent dans un couple. Je ne voudrais pas que ça soit quelque chose d'important, mais ce l'est... tu veux que ton chum soit indépendant financièrement.

Ainsi, lorsqu'il est question de l'entente et des personnalités, la différence est souhaitée, à condition qu'elle ne soit pas trop importante : « On s'est un peu obstinés l'un l'autre, comme d'habitude, c'est pour ça que c'est mon amant et que (rire) ça reste mon amant, c'est que, on est très différents, trop différents. » Dans le précédent extrait, on observe une trop grande différence, mais qui sera codée du côté d'un autre type de relation et d'un autre niveau d'engagement. L'« arrangement » des singularités, pour parodier la formule de Goffman (1977), ne surmonte donc pas l'épreuve du couple et se retrouve à être vécue par l'entremise d'un autre type d'expérience.

Le regard des amis et de la famille constitue une sanction primordiale, voire nécessaire à la poursuite de la relation. Différents obstacles au couple sont susceptibles d'être relevés par l'entourage : différence d'âge ou de scolarisation, tabou familial, origine. Ainsi, même dans des sociétés à grande mobilité sociale, on

tend à privilégier une certaine homogamie, une certaine équivalence du milieu de provenance général. Ces prescriptions de complémentarité et d'homogamie concernent l'individualité contemporaine et l'injonction à se réaliser au contact des autres, plus précisément au contact de l'autre dans le couple. Les individualités doivent se compléter, se révéler, se magnifier les unes les autres. Toutefois, la différence ne doit pas se muter en opposition, ou plutôt en gouffre. En somme, il s'agit d'être un individu, à deux (Spielvogel, 1999).

- Nous parlons du temps qu'il a fallu au père de Patricia pour accepter Paul. Parce que Paul est pas mal plus vieux que Patricia. Donc on a parlé du **processus d'acceptation**.
- Elle n'était pas d'accord avec la relation d'un de ses fils avec sa copine, parce qu'elle trouvait que la fille était pas éduquée. [...] Sa grand-mère par contre avec le temps, elle avait comme accepté le fait qu'il sorte avec elle, **parce qu'elle le rendait heureux**.
- Je suis sortie avec un gars, il est décédé d'un cancer, puis un an plus tard, je me suis rapprochée de son cousin. [...] Il y a la moitié de la famille qui était super contente que ça finisse comme ça, puis l'autre moitié, qui était pas d'accord, au début ça a été dur puis je me disais : « Je vais arrêter ça là, c'est immoral », mais encore une **fois j'ai quand même suivi mes sentiments**.
- On parlait aussi comment, [...] le chum est inclus ou non dans les familles, comment le chum peut être vu comme juste **le gars de la ville** que personne ne connaît.

Les différentes composantes de la relation amoureuse réussie sont soupesées et articulées entre elles. On vise l'équilibre entre passion et entente. Les catégories classiques de « l'amour-passion » et de « l'amour-conjugal » sont sollicitées et mises en opposition. Plus encore, le caractère irréconciliable de ces catégories est posé comme le lieu d'un « choix » : on sacrifie les « étincelles » pour avoir plus de « calme », pour éviter le « drame ». Le modèle amoureux contemporain se situe alors dans un imaginaire de la juste mesure.

- On a une discussion sur le fait que [...] **souvent quand il y a de la**

passion dans un couple, il y a beaucoup de drame. Puis parfois, **on dirait qu'on a un choix à faire**, puis il me disait : « Oui, moi mes ex, **ça a toujours été dramatique, mais il y avait toujours de la passion, [...]** en ce moment avec ma blonde **tout va super bien, c'est calme, mais il n'y a pas d'étincelles.** »

L'amour est aussi une source de souffrance. Le vocabulaire employé pour décrire les expériences amoureuses est souvent dur : on parle de pleurs, de destruction, de « mal de vivre ». Selon la situation, la souffrance est teintée de différentes tonalités, mais c'est invariablement au contact de l'autre que l'on souffre : parce qu'on ne partage pas tout à fait ses manières de faire, parce que nos personnalités ou nos émotions entrent en conflit, parce qu'on est déçus. L'antique peine d'amour n'est donc pas la première forme de souffrance amoureuse évoquée : sur ce plan, on évoque bien davantage le couple, dans les conversations étudiées. Illouz note que les multiples sources de souffrance amoureuse aujourd'hui proviendraient de l'institution du couple et de l'amour eux-mêmes, et des modalités de volonté, de reconnaissance et de désir que nous leur prêtons (Illouz, 2012).

- Nous disons à Patricia que nous aimons beaucoup son copain. Elle nous dit qu'elle l'a laissé deux fois cette semaine, qu'elle a **beaucoup pleuré**. Elle le trouve trop mou avec ses enfants. Yannick nous dit de changer de sujet, car il revient.
- Je l'aime, puis tout ça, mais j'ai l'impression qu'on va **s'autodétruire**, puis nan-nan-nan, puis bon. Fait que, en gros là, la conversation c'était ça.
- On discutait un peu de toutes les relations de couple, **évidemment les blessures, l'insécurité**, on disait qu'on était tannées [...], fait que c'est beaucoup, pas un **mal de vivre** là je te dirais parce qu'on est bien dans, dans nos vies, mais, au niveau vraiment affectif, on a jasé beaucoup de ça les deux, là, qu'on était un peu... on était un peu tannées de vivre des **déceptions** tout ça, amoureuses là. Ça ressemble à ça.

Ces analyses d'extraits nous renseignent sur différentes dimensions de la normativité

conversationnelle mobilisant l'univers amoureux. En partageant, en comparant et en racontant leurs expériences respectives, les interlocuteurs mettent à jour un certain modèle des rapports amoureux – et certains contre-modèles – servant de repère axiologique. Ils définissent aussi certaines catégories de l'agir et du sentir qui seront ensuite mobilisées dans le quotidien. La normativité conversationnelle semble ici posséder une diversité de formes : tantôt repère, tantôt injonction, elle ouvre les possibilités et les balise à la fois. C'est à l'occasion de ce laboratoire commun de la conversation que ces représentations sont brassées, mises en ordre et remises en ordre.

4.2.4 L'amitié comme solidarité biographique

Les amitiés se consolident et « vivent » dans les conversations dans lesquelles on parle de ce qui nous unit. Le lien se vit dans son énonciation et se réitère par la même occasion (comme nous l'avons également vu à propos du lien familial). On parle de nos souvenirs communs, de ce que l'on a vécu ensemble, du fait que l'on se comprend. L'amitié fait ainsi appel à une certaine autoréférentialité pour se reproduire et se maintenir.

- C'est des amies de longue date, **donc on a parlé de nos souvenirs**, on a fait trois-quatre voyages ensemble là, la gang.
- On est plein de monde qui ont vécu plein d'affaires, puis on se rassemble, donc ça, **c'est ce qui nous relie beaucoup en fait**, c'est toutes les relations interpersonnelles.
- Il dit : « Je trouve ça le fun parce que **j'ai l'impression que tu me comprends vraiment**, pas comme soixante-quinze pour cent des gens que je rencontre. »

On se conseille sur les manières de se faire des amis, à la façon d'un mode d'emploi. Les amitiés se nouant plus traditionnellement dans l'enfance, l'adolescence et les contextes scolaires, elles prennent une autre couleur à l'âge adulte et demandent

certaines aptitudes relationnelles pour l'approche et l'amorce du lien.

- On a parlé de se faire des amis à l'âge adulte. C'est comme difficile à l'âge adulte, c'est gênant... Là on se disait comment faire. Émilie disait qu'il fallait appliquer **les mêmes règles qu'une relation amoureuse**, donc, si la personne prend le devant, t'envoie un courriel, tu réponds rapidement, **tu montres que t'es intéressé**. Si la personne t'a invitée, il faut que tu l'invites la prochaine fois.

L'amitié accompagne et ponctue notre biographie à ses différentes étapes. On se projette comme vieillissant ensemble, et il arrive que cette projection se réalise.

- On faisait des blagues il y a bien des années quand on travaillait, **qu'on se retrouverait un jour dans les mêmes résidences de personnes âgées, puis là il y a quelque chose qui est en train de s'actualiser**. [...] Moi j'ai des amis de soixante-quinze, quatre-vingts ans, écoute, j'ai soixante-sept là, mais j'ai toujours gardé des liens avec ces filles-là avec qui j'ai commencé à travailler. [...] Puis c'était vraiment drôle de savoir que ce gars-là était rendu à la même résidence que mon amie.

L'ensemble de ces extraits nous rappelle l'importance des amitiés dans la socialité d'aujourd'hui : ces relations réalisent à la fois les idéaux de choix (Lipovetsky, 1987; Giddens, 2004; Illouz, 2012) et d'engagement à long terme. L'univers de l'amitié et sa place dans les récits nous mettent aussi sur la piste de sa grande importance au sein des processus de socialisation. Il s'agit en effet de relations intenses, engagées, voulant durer dans le temps.

4.2.5 L'entourage et les étrangers : se protéger au sens littéral et figuré

L'entourage est un niveau de sociabilité plus éloigné que l'amitié. C'est le propre des relations d'entourage d'avoir davantage recours au tact, au contrôle de l'image de soi, mais aussi au commérage – bref, ce sont des formes d'interaction plus en surface. Il

s'agit du domaine des « relations en public », où se réalisent les procédures propres à la maîtrise des impressions (Goffman, 1973).

- Il y a une voiture de police qui est passée, puis j'ai dit à Thomas : « On appelle ça la po-po, Thomas, la po-po » (rire). Puis là son père a dit : « Dis pas ça à mon fils parce que il y a **une mère à sa garderie** qui est policière fait que je veux pas qu'il l'appelle "la po-po" (rire). »
- Il y a une des, une des filles, je pense qui était dans le cadre de porte [...] en me parlant elle a comme enlevé sa sacoche, fait que j'ai vu ça comme **un signe qu'elle était confortable** en ma présence.
- Ensuite on a parlé **d'autres membres de l'équipe**, on a fait nos **commères** un peu, mais juste un peu (rire).

Les relations aux étrangers matérialisent l'univers de la « limite » : limite de la pudeur, limite du respect, du risque et du danger. Les relations aux étrangers sont ainsi régies par des règles très strictes qui apparaissent clairement lorsqu'elles ne sont pas respectées par l'un des interactants; on rapporte ces anecdotes pour parler de ces limites de l'interaction.

- C'était vraiment bizarre, il me disait : « Tiens, tu regarderas ça tu me diras ce que tu en penses. » [...] Là je regarde : il y a un monsieur tout nu dans son iPhone ! (rire) **Je le connais pas moi le monsieur qui me parle !** Puis là j'étais, ben voyons ! Il me dit : « Ah tu peux regarder les autres ! » Puis là je tourne, il y avait encore des gens tout nus (rire), c'était vraiment bizarre là, [...] un vraiment un drôle de moment.
- J'avais comme perdu ma gang d'amis, en allant me chercher un café, puis en sortant il y avait un gars qui était tout seul sur un banc de parc, puis il fumait une cigarette, [...] puis là j'étais comme : « Ah, j'ai perdu mes amis », puis il était comme : « Ah oui, moi je suis ici tout seul », puis là je l'avais invité à venir avec nous autres, puis quand j'avais retrouvé mes amis, ils étaient comme [en chuchotant] : « À un moment donné tu vas te retrouver dans une benne à ordures dans une ruelle ! (rire) T'arrêtes pas de parler à tout le monde, t'es bizarre, **d'approcher les gens comme ça.** »
- On parlait des conversations un peu déplacées dans l'avion, parce que je suis agente de bord, puis c'est comme une espèce de confessionnal, **il y a des gens qui racontent n'importe quoi, mais vraiment n'importe quoi, puis après ça tu ne les revois plus jamais.**

Ces extraits nous rappellent que les étrangers incarnent la « grande société », dans la mesure où il est question des formes d'interaction fortement chargées par la normativité de la distance (aborder, approcher, inviter).

4.2.6 Les collègues et les relations de travail

Ces relations semblent se structurer autour du fait qu'elles posent problème ou qu'elles peuvent poser problème à la marche des choses. Les rapports entre collègues sont en effet caractérisés par leur caractère obligé et contraint, ce qui constitue une base déjà instable à l'entente.

- J'avais rendez-vous chez un psychologue. Pour le programme d'aide aux employés. [...] J'ai discuté de mon **problème avec ma collègue**.
- J'ai longuement parlé avec mon mari de **ma situation avec ma collègue**, de ma rencontre avec ma patronne, et puis des démarches que j'avais faites, et puis il m'a donné quelques conseils, quelques stratégies pour pas me faire poignarder.
- On a parlé d'un client – parce que c'est sûr que moi je travaille comme agente de probation là –, puis [...] on a parlé de ce **client qui est ben spécial là**, qui a l'air d'un motard, puis qui fait peur, mais que dans le fond, il est fin.
- Il parlait justement du fait que [...] tu pouvais avoir un ami à l'extérieur du bureau puis là [...] admettons qu'il finissait par travailler avec toi, même si professionnellement ça marchait pas, au moins c'était déjà ton ami avant [...] mais il dit : « Quand par exemple tu connais quelqu'un dans un niveau professionnel [...] **si ça marche pas professionnellement**, c'est difficile qu'après, quand la personne part, vous restiez amis. »

Nous verrons lors de l'analyse de l'univers conversationnel du travail que les relations avec les collègues peuvent constituer un défi important, évoqué dans les conversations de multiples manières.

4.2.7 Le relationnel et sa normativité

C'est entre autres dans notre rapport aux autres que se joue, de manière claire, le poids de la normativité (notamment ce que les autres pensent de nos décisions). La norme, « c'est les autres », pour emprunter la formule sartrienne. Dans l'extrait suivant, l'interlocutrice pèse les différents ressorts qui sous-tendent son action : « l'autorité », la morale et l'opinion de la famille affrontent les sentiments et « l'intuition ». Dans tous les cas, ce sont ces deux derniers qui l'emportent lors de la prise de décisions importantes, mais non sans avoir été colorés par l'avis des autres.

- J'ai toujours eu tendance à **respecter l'autorité puis à me fier beaucoup sur l'opinion des autres, pour savoir si ce que je faisais était bien ou mal, sauf pour les grosses décisions** que j'ai eu à prendre dans ma vie. Par exemple quand je suis partie à l'extérieur après mon cégep, ça a été une grosse décision puis mes parents étaient contre, mais j'ai suivi mon **intuition**, puis je suis allée, [...] aussi, je suis sortie avec un gars, il est décédé d'un cancer, puis un an plus tard, je me suis rapprochée de son cousin, puis finalement, on est sortis ensemble. Il y a **la moitié de la famille** qui était super contente que ça finisse comme ça, puis l'autre moitié [...] était pas d'accord [...], au début c'était difficile puis je me disais : « Je vais arrêter ça, c'est **immoral** », mais encore une fois, j'ai quand même suivi mes **sentiments**.

Les situations se construisent autour des fonctions que les autres ont pour nous. Dans l'extrait suivant, trois univers se rencontrent : celui des relations de travail, celui des relations de famille et celui de l'amitié, tout cela en référence avec la métaphore du couple. Nos relations sont confinées aux sphères qui les caractérisent (travail, famille, amour, amitié) et le fait de faire traverser une relation au sein de ce cadastre a des impacts sur l'interaction et la conversation. De la même manière, les univers conversationnels que nous dénombrons ici constituent des provinces de significations qui possèdent chacune leur normativité.

- J'ai invité mes parents à ma fête [...], puis je disais à mon patron : « **Je ne suis plus à un âge où c'est grave que mes parents soient là, avec ma gang d'amis**, donc tu vas rencontrer mes parents ! » Puis là j'ai dit : « T'es pas obligé **d'agir comme un boss**, là ! » Il dit : « Ben non, mais c'est sûr que je vais me retenir de dire une couple d'affaires là », mais il dit : « **Tu m'as déjà vu avec des parents ?** » J'ai dit : « Oui-oui là, ça va être correct mais je veux juste pas que tu te sentes... » C'est drôle parce que **c'est comme si... c'était mon chum là ! (rire) C'était comme : « Tu vas rencontrer mes parents... »** mais c'est mon patron, j'ai dit : « Mais tu peux te vanter de mon travail à mes parents là ! » (rire)

On justifie de parler des autres en leur absence de différentes manières. Parler « des » autres est une manœuvre qui doit être réalisée avec le tact qui lui est propre, qui consiste entre autres à se rassurer soi-même, ainsi qu'à rassurer les autres, sur la bienveillance de nos intentions (ne pas en parler « en mal », ne pas « trop » en dire).

- Elle me regarde, puis je dis : « Est-ce que t'as le même avis que moi ? », puis là elle fait : « Tu veux dire qu'on pourrait dire qu'elle est totalitaire ma boss à moi ? » J'ai dit : « Un peu hein ? Est-ce que tu sens ça toi aussi ? » (rire) [...] Puis là on s'est mis à en parler, **pas à parler en mal d'elle**, mais j'ai dit : « Ah cet été j'étais vraiment malheureuse, je voulais m'en aller, [...] **ça fait du bien de voir qu'on est pas la seule comme qui se sent comme ça par rapport à elle, mais en même temps ça ne donne rien d'en parler en mal, parce que ça changera pas, elle est comme ça, puis on va juste on va juste se gâcher le moral.** »
- Connaissant Nicolas, c'est un gars super difficile, [...] c'est un gars qui a un caractère... C'est dur des fois de le cerner, en tout cas moi j'ai de la misère parfois à le cerner, puis il est facilement intimidant puis... **il est super cool là, je l'aime beaucoup, mais il est un peu fantasque là, il a ses idées.**
- Comme parent ben, on en parle entre amis, c'est sûr que les enfants aiment pas nécessairement ça qu'on parle d'eux, bon, **mais nous autres on a besoin d'échanger sur comment on fait [...], mais c'est pas des échanges où on dénigre nos enfants, c'est surtout qu'on s'aide entre nous pour savoir comment avoir juste la place qu'il faut.** [...] Mon fils, qui est assez discret, puis respectueux, il dit : « Tu parles de tes petits-enfants avec tes amies toi !? » J'ai dit : « Ben oui, on en parle, on raconte comment on s'y prend comme grands-parents », mais sa question c'est : « Tu parles de nous autres, qu'est-ce que tu dis ? », puis je comprends.

Également, on emploie différentes métaphores pour décrire nos rapports aux autres, héritées du vocabulaire de la science physique majoritairement (le magnétisme, les ondes, les étincelles, la connexion, la bulle). Ces métaphorisations sont des raccourcis esthétiques utilisés afin de comprendre ou de livrer de manière rapide, intuitive et impressionniste le lien à l'autre ou l'ambiance de la conversation.

- Maintenant, il dit, je veux juste **me fondre** dans la société, puis dans la culture québécoise.
- Penses-tu qu'il l'aime vraiment ? Je veux dire, est-ce qu'ils seraient une **combinaison** gagnante ?
- Maintenant en ce moment avec ma blonde, il dit, tout va super bien, c'est calme, mais il n'y a pas, justement, d'**étincelles**.
- Il dit : « Ça **connecte** avec ce gars-là, puis ils sont **attirés**. »
- Ç'a généré d'autres conversations avec les parents de ces enfants-là : « T'as le tour avec les enfants », puis : « Oui ! On s'entend bien, on est sur la même **longueur d'onde**. »
- Parfois, mon chum et moi, on entre un peu dans nos **bulles** mutuelles.

Comme univers présent dans les conversations, le relationnel en général est structuré par quelques lignes de force qui permettent aux participants de décrire leurs rapports aux autres, de se décrire eux-mêmes aux lieux de jonction de leurs rapports aux autres, mais également de justifier ces rapports. En effet, si l'on peut observer dans les récits de conversation une certaine normativité présidant aux rapports propres à la famille, à la parentalité et à l'amitié, on y trouve aussi une réflexion profane plus large sur les relations et le relationnel. Les autres et nos rapports aux autres, dans notre normativité conversationnelle, semblent se tenir sur une crête étroite entre appuis et défis, et le quotidien et ses aléas peuvent faire pencher les dynamiques relationnelles d'un côté ou d'un autre au gré des circonstances, des situations, des personnalités et des facettes multiples des injonctions en présence.

Parler des relations, c'est aussi les faire vivre. Parler de la famille, par exemple, c'est

décortiquer et analyser ces liens primaires par le récit de leurs difficultés, conflits, émotions et de leur histoire. Une texture normative imprègne ces extraits dans les différents opérateurs que nous aurons l'occasion d'étudier lors de la deuxième partie (partager, se comparer, consulter, notamment). Pour ce qui est de la parentalité, le focus se déplace quelque peu pour se tourner vers le projet et vers le savoir-faire : on se partage des manières d'élever nos enfants, autant que les comportements qu'on observe chez eux. Il s'agit d'une prise de pouls incontournable pour syntoniser son action avec la normativité (« est-ce que c'est normal ? »). D'où un flou grandissant entre socialisation primaire et secondaire, flou aboutissant à une socialisation de consultation constante, où la conversation avec les autres devient le processus par lequel on trouve « son propre » ajustement aux injonctions et aux possibilités.

L'amour et le couple, dans la conversation, font face à la tâche complexe de conjuguer l'égalité et la liberté des individus au quotidien. Les rapports amoureux prennent une place notable dans les conversations, de manières personnalisée (prendre des nouvelles de la situation précise de l'autre) et dépersonnalisée (parler de l'amour en général), les deux s'éclairant mutuellement. Ces discussions sont une tentative constante de compréhension des rapports, de leurs limites, de ce qu'on leur demande. Nous avons vu que la séduction et la fidélité constituent deux sous-thèmes à propos desquels l'on se questionne. Les différentes tensions des rapports amoureux trouvent leur imparfaite résolution dans le schéma de la complémentarité, que l'on sollicite dans la normativité conversationnelle pour concilier la différence et l'égalité. L'amitié prend une place particulière dans les conversations. La texture de ce lien orchestre les dimensions propres à un rapport électif, à une histoire commune et à une projection biographique. L'entourage, un peu différemment, est un niveau d'interaction qui se situe dans le domaine de la maîtrise des impressions. Quant aux rapports aux étrangers, ils matérialisent l'orée d'un état de nature où, chacun pour soi, on gère les risques posés par les autres. Un type de relations significatif est constitué dans l'évocation des relations au travail. Il en sera davantage question dans la partie

sur le monde du travail : contentons-nous pour l'instant de noter que les relations de travail apparaissent difficiles à cause de leur caractère obligé, entre autres.

Finalement, nous avons vu que le relationnel en général est abordé dans les conversations et qu'il a, dans ce cadre, une forte teneur normative (consultation des pairs, sanction des proches, définition des situations, guide interactionnel). Ces extraits mettent en scène une dialectique entre les interactants qui illustre particulièrement bien les implications des rapports intersubjectifs (Mead, 1963) en matière de définition de soi, des autres et de l'autrui généralisé. Finalement, nous avons vu que la conversation sollicite différentes métaphores pour présenter, de manière rapide, ludique et imagée, nos liens aux autres. L'univers des rapports aux autres, tel qu'il est présent dans les récits de conversation, révèle globalement et de manière exemplaire les limites de certaines injonctions. On veut être différents, mais pas trop; on veut se sacrifier en partie à l'engagement, mais tout en restant libre; on désire synchroniser son action, mais ne pas s'y perdre en cours de route. Tout se passe comme si l'adaptation secondaire à la normativité se faisait selon un processus d'individuation, davantage que de socialisation dite « classique » et s'opérant par l'entremise de la transmission et de l'uniformisation. Nous verrons, lors de l'examen du corridor conversationnel du « partager », en quoi cette activité est essentielle à la normativité conversationnelle, et nous permet de continuer cette réflexion sur les formes de la socialisation et de l'adaptation secondaire à l'âge du singularisme.

CHAPITRE V

DIVISIONS

5.1 Le monde du travail

L'univers du travail rémunéré est analysé aujourd'hui selon la perspective d'une grande tension qui nous intéressera ici : tension entre, d'un côté, l'injonction à la réalisation personnelle qui est intimement liée à l'univers du travail et, d'autre part, le monde de dominations que ce dernier constitue et des souffrances qu'il engendre (De Gaulejac, 2011). Le travail constitue un univers de discussion important, que différents sous-thèmes et modalités structurent. Lorsque l'on parle du travail, c'est souvent sous la forme de la prise de nouvelles et de la réalisation de soi. On voit tout de suite que ces deux dimensions soulignent la place prédominante du travail dans nos sociétés, en constituant ce sur quoi l'on s'informe chez l'autre, ainsi que sa place dans une vie individuelle satisfaisante. De manière ethnométhodologique, on observe dans les récits des participants que l'acte de « travailler » se traduit dans le fait de « parler », le fait de négocier avec les collègues et, finalement, le fait de gérer des problèmes.

5.1.1 La prise de nouvelles

La discussion sur le travail prend la forme de la prise de nouvelles, qu'elle ait lieu dans l'espace du travail ou à l'extérieur de ce dernier. Au travail, on se questionne sur l'état des choses de manière générale, souvent en matière de charge de travail et de roulement.

- On a parlé de notre **charge de travail**, j'ai dit : « Est-ce que t'es occupée ? » Parce qu'elle avait l'air dans le jus, puis elle était très occupée, puis moi c'était le contraire, je n'étais vraiment pas occupée ces jours-là.
- Quand je me promène sur l'étage, je vais toujours voir d'autres collègues, je vais tous leur parler, fait que je leur dis : « Comment ça va !? As-tu **une bonne semaine** ? » Puis : « Qu'est-ce que tu fais, là ? » Tsé, on ne jase pas de travail nécessairement, mais on jase de travail plus comme, en observateurs. [...] Genre : « Ah ! Est-ce que ça va bien, as-tu beaucoup d'ouvrage ? », « Oui, **ben de l'ouvrage**, ça rentre pas mal, lui est en vacances », « Ah ben moi je m'ennuie pas, ça fait du bien qu'il soit parti en vacances ! » (rire)
- Je me suis informée aussi sur comment sa semaine de travail s'était passée, la dernière semaine, où je n'étais pas là. Puis c'est ça, elle me disait qu'elle avait été **débordée**, puis qu'elle avait bien des choses à faire.

On parle aussi du travail à l'extérieur du travail, principalement avec ses proches. Le travail occupant la majorité de notre temps actif, c'est par l'intermédiaire de ce sujet que l'on s'informe de l'autre une fois la journée terminée ou lorsqu'on veut « des nouvelles ».

- À la fin de la journée, on a parlé de comment j'ai apprécié ma journée.
- Mes parents se sont informés de mon travail et de comment ça allait au niveau du stress, de toutes les tâches que j'avais à faire.
- On a parlé de son travail, qui allait bien.
- On a parlé [...] de la nomination d'une ancienne patronne qu'il a bien appréciée, puis il était content pour elle.

La transition d'un emploi à un autre est un seuil qui incite à questionner l'autre et à donner des nouvelles, que ce soit de manière projective (ce qui va venir), rétrospective (ce qui vient de se produire) ou hypothétique (les possibilités à venir).

- Sa blonde a une entrevue aujourd'hui, ça fait un moment qu'elle cherche un emploi.
- Moi je vais changer de travail, fait qu'on a discuté de mon nouveau travail.
- J'ai annoncé à tous mes collègues, cette journée-là, que je m'en allais, donc ils m'ont posé des questions sur le nouveau travail, l'entrevue, comment ça avait été, l'endroit,

puis les gens avec qui je vais travailler là-bas.

- J'ai parlé aussi dans la journée à une ancienne collègue qui m'a demandé comment j'aimais mon nouveau travail. Je lui ai parlé de ça.
- On a parlé aussi des possibilités d'emploi : « Ah on pourrait peut-être changer d'emploi à un moment donné, puis faire d'autre chose, m'en aller sur la construction, puis travailler plus avec mes mains. »

On trouve qu'on parle beaucoup ou exclusivement de son travail. En effet, le travail est un sujet incontournable, on en parle « évidemment » et « beaucoup ».

- On a parlé de boulot. **Évidemment. Énormément.**
- Parce que je me suis rendu compte que je parlais **beaucoup de boulot...**
- J'ai eu une conversation avec une autre collègue de travail, mais chez moi. [...] On a parlé du travail (rire). **Évidemment**, en fait on a parlé des gens au travail.

Ainsi, la prise de nouvelles concernant le travail se fait de manière « évidente », constituant de cette façon une procédure de la conservation de la réalité. Ceci permet un partage entre les interlocuteurs et des discussions sur le roulement quotidien ou les changements au travail, sur les lieux mêmes du travail et en dehors de ces lieux. Il s'agit d'une référence stable et commune, qui nous donne un accès au déroulement du quotidien de l'autre.

5.1.2 Se réaliser au travail

Trouver une satisfaction personnelle au travail est un repère conversationnel central : on demande au travail de nous apporter certains éléments de réalisation et de valorisation. On parle notamment d'un « réinvestissement affectif » du travail dans nos processus contemporains de socialisation (Otero, 2012b, p. 15). C'est ainsi un paramètre important à évaluer lorsque vient le temps de s'imaginer dans un emploi précis.

- C'est vraiment une très bonne place pour moi en termes de carrière, j'aime beaucoup

ça, **j'aime beaucoup ce que je fais.**

- On a parlé de carrière. Parce que là, plus je parle avec des gens qui travaillent dans des cégeps, plus je me rends compte que ma grosse difficulté, ça va être de me sentir **stimulée intellectuellement.**
- Nous parlons aussi de mon travail en informatique [...]. Elle me demande si j'aime ça. Je lui dis que c'est bien, **mais que j'aimerais mieux** gagner ma vie en traduisant et en écrivant.
- J'ai dit : « Moi si quelqu'un me dit qu'il veut être directeur marketing, je trouve ça bizarre. Je trouve ça triste (rire). » [...] « Qu'est-ce que ça donne ? » J'ai dit : « Ce n'est pas comme si t'as un **sentiment d'accomplissement.** »

Plus encore, c'est largement le travail qui définit ce que l'on est aujourd'hui, d'où l'expression « quoi faire de sa vie ». Cette dernière expression semble autant signifier l'occupation principale ou l'emploi qu'un projet cohérent à long terme visant à nous définir. Ce lien peut parfois être remis en question, comme dans le dernier extrait.

- On a parlé d'un neveu qui est en Afrique présentement, et qui revenait, fait qu'on ne savait pas trop **ce qu'il allait faire de sa vie** en revenant, il était parti depuis à peu près un an, puis il ne faisait pas grand-chose ici, on ne sait pas trop qu'est-ce qu'il a fait en Afrique, qu'est-ce qu'il va faire en revenant, on ne savait pas trop.
- On parlait de carrière et de se dire : « Mais qu'est-ce qu'on fait ? **Qu'est-ce qu'on fait de nos vies ?** » [...] C'est drôle parce que c'est un questionnement qu'on aurait dû avoir à trente ans alors que, grosso modo, tous les gens autour de moi ont quarante ans ou cinquante ans, et on est toujours pris avec le même problème, à savoir : on fait quoi de nos vies.
- Elle me demande **ce que je fais dans la vie.** Je lui parle de mon travail de programmeur. [...] Elle me dit qu'elle avait pensé être programmeuse, mais qu'elle avait finalement opté pour comptable.
- On disait que, ce qu'on fait dans la vie, **ce n'est pas ce qu'on « est ».**

Dans la même veine, le travail est un révélateur plus précis de certains traits de notre personnalité et de notre singularité. Notre emploi sied à ce que l'on est, se montre aussi unique que soi. On cherche à ce que son travail nous ressemble autant que possible, quitte à s'en remettre à un test de personnalité ou, encore, à mesurer l'accord du travail et de ses valeurs (par exemple, l'importance de l'esthétique et de l'apparence dans le prochain

extrait).

- On a parlé de sa carrière, mon ami est un drôle de bonhomme, il va falloir que tu changes **les professions** parce qu'il va se reconnaître (rire), ça se peut pas **il y a pas deux personnes comme ça sur terre !**
- Elle m'a dit qu'elle avait fait un **test de personnalité**, puis elle m'a dit ses résultats, qu'elle était un peu déçue. [...] **Son test de personnalité disait qu'elle aimait les choses vraiment structurées**, puis elle disait : « **Je ne suis pas une artiste**, j'ai été vraiment déçue d'apprendre ça. » J'ai dit : « Toi tu aimais ça coordonner l'échange auquel tu as participé, tu as beaucoup apprécié ça, et il y en a des postes comme ça, permanents, que tu peux faire des trucs comme ça et que c'est très structuré. »
- Il dit : « Tu devrais changer de job. » Puis là je suis comme : « Hein ? Pourquoi ? » Puis là il dit : « Parce que tu travailles pour un magazine qui vend des produits de beauté, qui fait la promotion de produits de beauté, **alors que toi, t'en as pas vraiment besoin.** »

Le travail domestique reste encore largement non reconnu, et à la source de conflits domestiques. Dans ses tensions avec le marché de l'emploi rémunéré, il reste un univers dévalorisé. Il est intéressant de voir que la première participante évoque le fait que les tâches ménagères ne constituent pas « son travail » ou « ce qu'elle aime faire », en opposition à la sphère de l'obligation et de la responsabilité domestique.

- **Lui travaille, puis moi non.** Donc je fais plus de tâches ménagères que lui, parce que moi je ne travaille pas, **mais ça veut pas dire que j'aime ça, faire des tâches ménagères**, même si j'ai plus de temps que lui, ce n'est pas mon rêve, passer mon temps à vider un lave-vaisselle, puis vider une laveuse. Dans le fond c'est toujours les mêmes arguments, il dit : « Toi t'as le temps, moi je n'ai pas le temps », **puis moi je dis : « Oui mais ce n'est pas mon travail**, ça me dérange pas d'en faire plus, mais je ne veux pas tout faire, j'haïs ça. »
- Deux amis qui sont dans la même situation, ils sont en divorce/séparation, puis dans les deux cas, ils ont des enfants puis leur femme était **restée à la maison** après avoir eu les enfants, puis du jour au lendemain, la femme n'était **plus heureuse là-dedans**, puis ç'a fait exploser le couple.

On parle beaucoup de nos conditions de travail actuelles. La stabilité d'emploi reste un enjeu plus classique sur lequel on se questionne souvent.

- Je rencontre une autre collègue [...], on se parle des mouvements de postes dans le cadre du travail [...], c'est quelque chose qui fait vivre bien des choses à tout le monde, là [...] les coupures dans les subventions, **la sécurité d'emploi**.
- Je lui ai demandé énormément de renseignements sur son boulot, parce que c'est une des choses que j'envisage, donc j'essayais vraiment d'avoir des conseils de sa part, d'avoir une espèce de : « C'est quoi être prof de cégep, c'est quoi les **enjeux**, c'est quoi les **avantages**, c'est quoi les **inconvenients**, ça prend quoi pour avoir une **stabilité d'emploi** ? »
- On a parlé du mouvement de personnel à ma job, encore une fois, qu'est-ce qu'il risque d'arriver, du **type de patron** qu'on voudrait bien avoir, parce que ça pourrait changer.

Les conversations évoquent les différents éléments qualitatifs et expérientiels du travail (horaire, environnement, code vestimentaire, sensation de liberté et marge de manœuvre, reconnaissance, rapport à la hiérarchie). Se dessinent en filigrane certaines attentes plus générales par rapport au monde du travail, dont nous pouvons remarquer la prégnance aujourd'hui.

- On parlait de carrière, puis de la **difficulté** que les jeunes entrepreneurs ont, de l'instabilité financière que ça suscite, mais, à côté de ça, de toute la liberté que tu as. [...] **T'as pas de patron, t'es vraiment libre**, mais en contrepartie, t'as une **instabilité financière permanente**.
- On a parlé de la vie de travailleuse autonome, parce qu'elle vient de commencer, puis moi je disais que c'était mon rêve, mais c'est sûr que les débuts sont compliqués, puis après je trouve que **c'est vraiment le fun, tu peux travailler en boxer, tu peux travailler en pyjama**.
- Elle me parlait justement [...] du **désarroi** dans lequel elle se trouve maintenant, de travailler pour des gens qui, en fait, **n'en ont rien à foutre de son boulot**, et elle est grosso modo payée à rien faire.

L'extrait suivant cristallise différentes normes propres au monde du travail. Il s'agit d'une participante qui dit aimer son travail (« comme n'importe qui »), mais pas ses conditions (pas assez de vacances). La solution fantaisiste envisagée de manière humoristique est de gagner à la loterie, qui présente le double avantage de pouvoir faire ce que l'on aime sur le

plan professionnel, sans en vivre les désavantages.

- Moi ce qui me plairait, c'est de gagner à la loterie. **Et ne plus avoir à travailler (rire).** Je ne suis pas mieux que n'importe qui, **j'adore ma carrière professionnelle**, ce n'est pas le problème, mais c'est **tous les inconvénients** qui vont avec, je n'ai pas assez de congés, je prendrais trois mois de congé par an ! **Je me permettrais des choses que le système ne me permet pas de faire**, et donc je gagnerais bien à la loterie, sauf que je ne joue pas ! (rire)

On possède une éthique de travail qui nous est propre, nourrie de certaines valeurs personnelles (par exemple, le fait de ne pas compter ses heures ou de s'investir personnellement dans des enjeux de sécurité publique).

- Je me suis pris la tête avec ma patronne. Évidemment, fallait que ça arrive. [...] Elle m'a fait comprendre qu'il fallait que je demande l'autorisation si je m'absentais. [...] Ça me met dans un état incroyable, parce que je travaille certainement quarante-cinq heures par semaine, et je n'ai jamais déclaré ces heures-là, estimant que, voilà, c'est mon travail, c'est comme ça. **J'adore mon travail. Sauf que là, si tu commences à jouer avec ça, moi je vais avoir un problème de comptabiliser mes heures et de te dire : « Regarde, je m'absente parce que je récupère tel nombre d'heures. » Mais je n'ai pas envie de cette logique-là, je n'ai pas envie de cette logique comptable là.**
- Il me parlait d'un collègue architecte qui avait une photo de sa fille sur son bureau, puis qui disait que pour lui c'était ça qui était important, puis qui disait que [...] quand il concevait un projet, **il pensait à sa fille : « Je veux m'assurer que ça soit sécuritaire pour elle. »**

Le travail concerne des habiletés et des compétences précises que l'on évoque, qu'il s'agisse de déléguer des tâches, se connaître soi-même, avoir de l'ordre dans son espace de travail, préparer ses évaluations ou poser les bonnes questions à l'embauche. Ces compétences sont autant d'éléments à maîtriser pour avoir du succès dans sa vie professionnelle.

- On parlait de la gestion de personnel, de notre **difficulté à déléguer du travail**, on

trouve ça dur [...], on parlait de ça, c'est de la perte de contrôle, quand tu montes dans la hiérarchie en fait, il faut que tu délègues, les hauts gestionnaires en fait c'est ça leur travail, c'est de déléguer, de réfléchir et puis de déléguer des tâches, puis j'ai du mal à déléguer, parce que je ne suis pas habituée à ça et parce que j'ai envie de garder du contrôle sur ma manière de penser.

- Ce que ça prend pour être vraiment bon en entrevue, c'est d'avoir **une bonne connaissance de soi** puis de ce qu'on dégage, comme ça on se connaît vraiment.
- Mon bureau est stressant, j'ai l'impression que je suis en retard, puis que j'ai beaucoup de travail à faire, alors que quand je prends le temps de le ranger, quand je suis vraiment stressée je prends le temps de tout ranger ça me permet de relativiser, fait que j'ai dit à ma patronne : « Je sais que c'est **une bonne habitude à avoir**, je vais me forcer. » Donc là elle fait des suivis avec moi. Mais je me suis améliorée.
- On parlait des évaluations au travail, lui comment il **préparait ses évaluations**, puis je lui ai dit : « Ah t'es vraiment bon, moi il y a une de mes évaluations que je trouvais que je l'avais vraiment bien préparée puis ça s'est mal passé, ça s'est pas passé comme je l'avais escompté. »
- Elle commence à travailler là, elle sort de l'université, c'est normal qu'elle ne sache pas **poser les bonnes questions** en entrevue.

La présentation et l'apparence (physique, vestimentaire) font partie prenante du processus de sélection d'embauche. On a accès, dans le prochain extrait, aux délibérations de deux recruteurs après une entrevue à propos de l'apparence et de la présentation du candidat. Plus encore, on reproche au candidat de ne pas avoir soulevé son apparence particulière. Être « atypique », aujourd'hui, nécessite d'être capable de réflexivité et de définition de soi (« s'en rendre compte »). Le post-conformisme, s'il permet toutes sortes d'entorses aux règles de la présentation de soi, exige simultanément un récit justificatif.

- Le candidat, **il se présentait un peu mal. C'est son apparence.** [...] Puis là je disais : « **Ce n'est pas juste les vêtements qu'il portait, c'était toutes ses manières.** » [...] Je disais : « Dans ses réponses, ce que j'aurais aimé voir, c'est **qu'il se rend compte de ce qu'il dégage**, puis qu'il le **soulève**, dans son entrevue, dans ses propos. Il était **atypique**, là. »

Comme on le voit, la normativité conversationnelle évoque la réalisation au travail comme un enjeu central et en soupèse les différents paramètres, que ce soit la sécurité d'emploi, ses

dimensions plus environnementales ou esthétiques, ou l'ensemble des compétences nécessaires au travail. Le travail est présenté, dans les récits, comme participant de manière constituante à la révélation de soi (personnalité), à la définition de soi (statut) et à l'investissement de soi (réalisation).

5.1.3 Travailler, c'est parler

Les discussions sur les lieux du travail concernent quelques enjeux spécifiques. D'abord, « travailler », c'est largement se coordonner, communiquer, se donner de la rétroaction sur un travail accompli, sur un client, sur nos objectifs. Dans une certaine mesure, on peut dire que travailler, c'est parler.

- Je la **félicite** pour son bon travail, lui parle de deux retouches que nous y ferons. Elle me parle de ses doutes, je lui dis que tout est vraiment très bien.
- Il dit : « Je trouve que cette année, comme vendeurs, on a été plus réactifs que proactifs », puis on a discuté de ça. [...] On parlait des facteurs qui ont pu faire qu'on a été moins proactifs, puis il a dit : « On va **rectifier le tir** cette année. » Puis [...] il calculait nos objectifs, si on avait atteint nos objectifs, il dit : « Mais on a atteint nos objectifs », fait que on s'est tapé dans la main.
- Il y a des conversations que j'ai eu pour essayer de **sensibiliser positivement** l'entrepreneur, parce que il se braque là [...], fait que là j'essaie de lui dire : « Écoute, as-tu pensé que, si tu te prenais d'une autre façon, si t'essaies de le voir autrement, ben tu pourrais peut-être avoir telle affaire, telle affaire. »
- J'ai parlé de sa façon de travailler, **que je trouvais ça beau, que c'était bien fait**.
- On a **parlé d'un client** qui est ben spécial là, fait qu'on a passé tout le midi sur lui là, qui arrive, qui a l'air d'un motard, puis qui fait peur, mais dans le fond, il est fin.
- J'ai animé un groupe d'intervention en toxicomanie, après coup avec ma collègue on parlait un peu **des émotions que ça nous avait fait vivre**.

On partage son expertise en dehors du travail : on rapproche ainsi certaines situations extérieures des propres enjeux de son emploi (la politique, l'intervention, le reportage). Le travail et la vie hors travail se nourrissent donc mutuellement et il devient parfois difficile

de départager leurs réalités cognitives. Ces conversations sont aussi une manière de faire rayonner son statut en dehors des limites de son emploi.

- Il y avait une fille qui était en train de faire une thèse en aménagement du territoire, sur la question des eaux, en tout cas j'ai trouvé ça passionnant et elle expliquait son, **son approche, le tout en lien avec quelque part les élections.**
- Le soir avec mon conjoint, on a parlé du père aux nouvelles qui s'est suicidé en tuant ses deux enfants, **nous autres on a travaillé dans ces dynamiques-là de post-séparation**, puis moi j'ai travaillé en enfance au CLSC avant de travailler en santé mentale adulte, puis c'était terrible là, les couples qui se déchiraient pendant des années après s'être séparés, des enfants qui subissaient des dommages irréparables.
- Alain a demandé à Martin de me poser des questions sur la chasse. J'ai montré des photos en expliquant chacune. Une photo montrait la scène d'un braconnage. Donc on a parlé un peu de braconnage. Martin me posait des questions sur la chasse. Je répondais, jusqu'à ce qu'il me dise **qu'il avait presque des idées de reportage. Parce que lui aussi est journaliste.**

Cette idée du travail comme une conversation en soi nous pousse à considérer les conversations quotidiennes comme une consistance ordinaire de la socialité, qui baigne de manière transversale les rapports sociaux.

5.1.4 Le travail, c'est les collègues

Les discussions au travail prennent place dans des lieux et des moments précis (près du distributeur d'eau, de la machine à café, dans l'ascenseur, à la réception, dans un couloir). L'heure du dîner reste le moment privilégié pour échanger entre collègues. Ces différents lieux et conversations à basse tension constituent l'activité ordinaire du milieu de travail, son remplissage, sa vie quotidienne.

- Les élections [...] on en parle au bureau évidemment, **pendant le midi, ou même comme ça, en allant chercher un verre d'eau, en allant chercher un café**, c'est un sujet qui revient tout le temps.

- Cette journée-là, **je n'ai pas pris d'heure de lunch, donc il n'y a pas eu de discussion.** Au bureau.
- **Elle m'a attendu pour prendre l'ascenseur** avec moi, on en a laissé passer un, puis il y avait d'autre monde aussi dans l'ascenseur, puis là elle m'a dit : « As-tu bien des entrevues aujourd'hui ? » J'ai dit : « Non, j'ai en juste une », puis elle dit : « Ah est-ce que t'es bien occupée avec ça ? », puis j'ai dit : « Non il n'y en a pas beaucoup. »
- C'est ma collègue qui est à **la réception**, fait que c'est la première personne que je vois quand j'arrive. J'essaie de me rappeler comment j'étais habillée... parce que souvent, si je porte quelque chose de nouveau, elle va le remarquer...

Un ensemble de conversations et de remarques sont destinées à établir un suivi informel des absences des collègues. Ce qui sort de l'ordinaire devient un prétexte à prendre des nouvelles, à se tenir informé de la présence et de l'absence des autres sur les lieux du travail. Il peut aussi s'agir de procédures de contrôle informel, destinées à réguler les permissions d'absence et l'investissement personnel des collègues dans leur horaire.

- Conversation sur **l'absence annoncée** d'un de nos collègues aujourd'hui. On me demande si ledit collègue célèbre le Thanksgiving. Je réponds que je n'en sais rien.
- Je rencontre un collègue, qui me dit : « **T'étais pas là la semaine passée** », donc là j'ai été obligée de lui dire : « Ben non, j'ai été malade... »
- Après ça, [...] un autre collègue a comme **mentionné le fait que je n'étais pas là la semaine passée.**

On décrit le travail comme l'organisation d'un monde de sociabilités (par exemple, les célèbres partys de Noël, les dates d'anniversaire, les histoires d'amour entre collègues, les repas servant à marquer des passages comme la fin d'un emploi).

- Il y en a deux dans mon équipe qui pouvaient aller au **party de Noël** de la compagnie, puis un autre non parce qu'il était à temps partiel. [...] J'ai dit : « Moi, s'il y en a un qui est pas invité, j'aurais aimé ça que les autres non plus soient pas invités. Parce que comment moi je vais lui expliquer que lui, il n'est pas invité ? »
- Mon stagiaire [...] m'annonce que sa dernière journée sera la semaine prochaine. [...] J'étais comme : « On ira **manger** cette semaine. »
- Elle était vraiment nerveuse de son **party de Noël**, c'est la première fois en quinze ans

qu'elle y va. [...] Elle disait : « Je veux être chic... » Mais je dis : « Je pense que tu vas être chic, là ! »

- Au travail, en après-midi, on a demandé les **dates d'anniversaire** de tout le monde, parce que c'était la fête d'un collègue justement, plus tôt.
- Une autre collègue m'a parlé d'une **histoire amoureuse** qu'elle avait eue avec une autre personne où je travaille.

Le travail est présenté comme un milieu où l'on se retrouve à « devoir » parler et interagir. On s'y fait imposer certains contextes dans lesquels l'interaction doit emplir l'espace, que ce soit au bureau, sur la route ou lors des pauses cigarette. Ces interactions peuvent aussi faire partie du travail lui-même, comme pour un agent de bord, dans le dernier extrait.

- Mes discussions avec ma collègue étaient vraiment très dirigées vers des sujets anodins, et **je n'avais pas le goût de parler à personne là, je me suis pas mal enfermée dans mon bureau.**
- Avec ma patronne on allait à Sherbrooke. On faisait la route dans sa voiture, elle est venue me chercher au métro, puis **j'étais un peu mal à l'aise, parce que je ne savais pas quoi lui dire, [...] je trouvais que ça allait être une longue route, parce que je ne saurais pas de quoi parler avec elle.**
- Elle est bizarre, elle, parce qu'elle me parlait tout le temps de son travail, puis elle chialait, puis maintenant, **quand je vais fumer dehors, je m'éloigne, je ne veux pas qu'elle me parle (rire).**
- On parlait des conversations un peu déplacées dans l'avion, parce que je suis agent de bord, puis c'est comme une espèce de confessionnal, **il y a des gens qui racontent n'importe quoi, mais vraiment n'importe quoi, puis après ça tu ne les revois plus jamais.**

Il y a des croisements entre les discussions de travail et les autres sujets de discussion, plus personnels. Les discussions au travail demandent en effet un certain degré d'investissement personnel pour colorer les relations utilitaires : on peut imaginer que la normativité conversationnelle au travail doit solliciter d'autres univers afin d'huiler les rapports et les ambiances.

- Toute la journée j'étais en réunion avec deux collègues de travail, donc ce qu'on avait à faire principalement c'était, au niveau du travail, d'élaborer des stratégies pour la deuxième moitié de l'année, on a parlé de nos budgets, on a parlé des plans d'action, la planification tout ça, puis **à travers ça, c'est sûr qu'on a jaser d'autre chose.**
- Avec ma patronne on [...] faisait la route dans sa voiture, [...] **elle m'a beaucoup parlé de sa relation de son chum actuel** parce que son chum actuel l'a appelée, puis il était sur le mains libres.
- Sur l'heure du midi, je suis allée marcher avec deux collègues puis là on a eu des conversations sur **les personnes qui sont obèses**, parce que, dans le fond il y a des patients, on parlait d'un patient en fait qui est obèse, puis on parlait des problèmes de cholestérol, de diabète, comment une personne, les problèmes que ça implique d'être obèse.

Il y a accumulation de statuts lorsque, par exemple, l'amitié et le travail se croisent. Dans un univers fait d'obligations comme celui du travail, on essaie de positionner certaines relations comme étant plus intentionnelles, voulues, propres au lien d'amitié. Le chevauchement de deux provinces de signification doit alors comporter certaines précautions destinées à protéger les faces (Goffman, 1973a) et les statuts.

- J'étais chez une amie, enfin elle, **elle travaille entre guillemets pour moi**, elle est agente de recherche puis [...], elle fait une revue de littérature pour moi, et donc je suis allée passer la journée chez elle, on a travaillé ensemble.
- Mon patron et moi, **on a une relation très amicale.** C'est plus mon ami, que mon patron, c'est plus un titre qu'autre chose, puis, à force de travailler avec lui, dans un espace quand même assez clos... il me raconte pas mal tout.
- Il parlait justement du fait que, souvent tu pouvais avoir un ami à l'extérieur du bureau, puis s'il finissait par travailler avec toi, même si professionnellement ça ne marchait pas, au moins c'était déjà ton ami avant. [...] **Il y a des chances que l'amitié elle reste**, mais il dit : « Quand par exemple tu connais quelqu'un au niveau professionnel, c'est difficile après ça, si ça ne marche pas professionnellement, que **vous restiez amis.** »
- On a eu beaucoup de conversations où **je me retire de ma position de surveillant de chantier puis je parle vraiment** : « Oui mais t'as pas pensé à faire telle affaire à la place ? », fait qu'on échange sur les possibilités, puis sur les alternatives qu'il peut y avoir. [...] J'ai fait beaucoup de... psychologie subtile (rire), ça j'ai fait ça avec lui.
- Elle a raconté une anecdote aussi, dans son ancien travail **ils étaient tous sortis le soir puis ils n'arrêtaient pas d'appeler leur patron** : « Viens, viens nous rejoindre ! »,

puis elle dit : « Le lendemain quand on est arrivés il était très fâché, pas parce qu'on l'avait appelé, mais il se disait qu'on ne serait pas en forme pour rencontrer les clients qu'on devait rencontrer. »

Comme nous l'avons également vu lors de l'analyse du rapport aux autres dans les conversations, les relations avec les collègues, basées sur la contrainte du lieu et sur l'obligation à interagir, cherchent leurs refuges et leurs facilitants de différentes manières (formes de sociabilité, importation d'univers extérieurs, suivi des routines et des présences).

5.1.5 Travailler, c'est des problèmes

On rencontre des problèmes au travail, qu'il s'agisse de l'attitude trop contrôlante des supérieurs ou du manque de tact ou de sérieux des collègues. Encore une fois, les relations de travail sont des relations obligées, utilitaires, quotidiennes, avec lesquelles il faut constamment se démenier, même – et surtout – en l'absence d'une bonne entente.

- On a discuté de problèmes d'équipe, de **dynamique avec une collègue**, et je lui ai confié certains détails d'une engueulade qu'elle m'a faite, **j'avais très, très souffert de ça**.
- L'autre point négatif, c'est que j'ai une **supérieure immédiate très contrôlante**. Et je ne supporte pas ça. J'ai un problème avec l'autorité (rire) et donc, elle m'énerve.
- « Est-ce que t'as le même avis que moi ? » Puis là elle dit : « Tu veux dire qu'on pourrait dire **qu'elle est totalitaire ma patronne ?** » J'ai dit : « Un peu hein ? » « Est-ce que tu sens ça toi aussi (rire) ? » [...] Puis là on s'est mis à en parler, pas à parler en mal d'elle, [...] c'est juste dans les approches, j'ai dit : « Elle est très axée sur les résultats [...] puis moi ça marche plus avec quelqu'un qui est plus humain. »
- **J'exprimais ma frustration** à mon patron, [...] j'ai dit : « Le stagiaire, quand il travaille de la maison, dans le fond il prend une journée de congé. [...] Fait que je fais juste vraiment chialer contre notre stagiaire. » Puis mon patron était comme : « Mais oui mais regarde, il n'est pas fiable là, puis il s'en va. »
- On a comme un gros thermos à café, puis ça prend deux secondes à faire, [...] puis j'arrive, puis là il n'y a plus de café. [...] **La personne qui a pris le dernier café en a pas refait**, c'est comme la norme là, que la personne fasse ça.

- On a parlé des relations qui peuvent être un petit peu... **difficiles**, parce qu'on travaille avec des psychiatres, puis des fois... on trouve que **l'autorité des médecins prend le dessus** sur la perception qu'ils ont de nous en tant que professionnels.

On a parfois besoin de consulter son entourage, de lui demander des conseils pour régler des problèmes au travail. Le travail prend alors le visage d'un monde contre lequel il faut se prémunir, pour lequel il faut se préparer. Un vocabulaire de l'adversité est présent dans ce genre de conversations: on parle beaucoup du travail en termes de stratégies. On cherche les conseils de son entourage au sujet de différents aspects du travail (relations difficiles avec les collègues, présentation de soi, mécanismes d'évaluation, salaire, démission). La recherche de conseils va même de soi dans les attentes conversationnelles : on est frustrés si l'autre ne nous conseille pas ou si, inversement, un proche ne nous a pas consultés au sujet de son travail.

- On a parlé de la **stratégie de communication avec ma patronne**. J'étais un peu frustrée parce que lui est directeur financier d'une boîte qui lui appartient en partie, et je m'attendais à ce qu'il prenne mon bord (rire), ce qu'il n'a pas fait, donc en fait **je cherchais des conseils**.
- J'ai longuement parlé avec mon mari de ma situation avec ma collègue, de ma rencontre avec ma patronne, et puis des démarches que j'avais faites, et puis **il m'a donné quelques conseils, quelques stratégies pour ne pas me faire poignarder**.
- Sa conjointe travaille dans le milieu hospitalier, puis elle devait faire une présentation, puis **c'est lui qui avait monté toutes ses diapositives**, pour qu'elle puisse le livrer avec confiance. Parce qu'il dit : « Elle est bonne, elle est capable de se présenter, mais à un moment donné le niveau de confiance influence. »
- Ma mère, **elle me dit toujours que je devrais plus me soigner au travail**, parce qu'elle me dit toujours que je ne dois pas m'habiller pour le poste que j'ai, mais pour le poste que je voudrais avoir.
- Ma mère parlait de son évaluation [...], puis là elle nous disait que c'est elle qui rédigeait ses évaluations, on était surpris que ce soit elle qui rédige ses évaluations, puis on lui a dit : « **Ben franchement pourquoi tu nous as jamais demandé notre aide ?** Peux-tu me dire ce que tu as déjà écrit ? » Puis là on lui a dit : « Ben non, c'est pas comme ça qu'il faut écrire les choses. » [...] On lui a dit : « Tu vas pas être capable de calculer ça, donc ce que tu vas faire, c'est que tu vas accepter ton augmentation, tu vas dire oui, puis après ça tu vas te calmer, puis tu vas nous le dire, puis on va t'aider à te

préparer pour la rencontre d'après. » [...] Puis on lui a dit qu'elle avait l'air d'être une employée difficile.

- Sa blonde avait finalement choisi un emploi, parce qu'elle a fait une couple d'entrevues récemment, mais il était frustré parce qu'elle ne lui a pas parlé du salaire, puis elle a accepté un salaire trop bas, **elle aurait dû lui en parler.**
- J'annonçais à mon patron ce jour-là que je quittais mon emploi, fait que **j'en ai parlé avec mon chum le matin.**

Dans l'extrait suivant, la « réussite » est évaluée selon la réflexivité. La carrière de l'interlocuteur ne « décolle » pas, malgré ses capacités d'autocritique et de consultation des autres. On voit ici toute l'importance de l'opinion et du poulx de l'entourage en ce qui concerne la carrière. On lit entre les lignes que l'interlocuteur, possédant de telles qualités, devrait être en mesure de réussir dans son domaine.

- Ça ne décolle pas, **il n'arrive pas à faire de l'argent avec ça, et c'est quelqu'un [...] qui va chercher les opinions des autres, et qui essaie de s'alimenter des autres, tout en étant très critique.** Si moi je lui explique mes affaires, il va vraiment m'écouter, il va être critique, parfois un peu trop mais, donc c'est quelqu'un qui cherche beaucoup l'opinion des autres.

Le travail s'inscrit matériellement dans le corps sous la forme de différents maux, qui provoquent tantôt une réorientation, tantôt de plus importants problèmes de santé. Un lien est clairement établi entre de mauvaises expériences de travail et leurs conséquences physiques.

- La fille en question est en réorientation de carrière, fait que je lui ai parlé un peu d'où elle était rendue là-dedans, **qu'est-ce qu'elle avait trouvé comme nouvelle orientation.** En fait, elle a des **maux physiques** là, c'est pour ça qu'elle se réoriente de carrière.
- C'est quelqu'un [...] qui a beaucoup de soucis, soucis de santé, soucis professionnels, **les uns étant probablement en lien avec les autres (rire).**

De manière similaire, on fait l'expérience de journées intenses, qui nous demandent

beaucoup sur plusieurs plans (longues journées, somme et intensité de travail, « stress »).

- C'a été une journée **hyperintense**, au niveau boulot, je n'ai même pas pris d'heure de lunch [...]. J'ai fait des heures supplémentaires.
- Je n'ai pas pris d'heure de lunch.
- Elle m'a parlé aussi de la fin d'année parce que c'est une enseignante, donc comment s'est passé la fin des cours, **le moment très occupé** qu'elle a eu, à corriger plein de choses.
- Après ça une autre collègue, elle vivait du **stress**, puis elle était un peu démotivée face au travail qu'elle devait faire.

Ainsi, si l'univers du travail constitue un sujet de discussion important, prenant la forme de la prise de nouvelles (sur les lieux du travail ou ailleurs), il définit aussi tout au long de ces conversations ce « qu'est » travailler pour les participants. Comme nous avons pu le voir, l'injonction à se réaliser au travail et par le travail traverse la normativité conversationnelle. Il s'agit en effet d'un fort appel à l'accomplissement, qui définit les individus en leur permettant de « se réaliser » – appel corrélatif au rôle névralgique du travail sur trois plans que nous avons repérés. La révélation, d'abord, qui consiste à choisir le travail le mieux à même de souligner ses caractéristiques personnelles et sa singularité. La définition, ensuite, c'est-à-dire le moment où le travail redéfinit en soi l'individu, en termes quasi identitaires. Finalement, l'investissement, entendu comme la somme d'énergie, de temps, d'émotions (bref, comme la matière même de « soi »), consacrée au travail. On peut supposer que le maniement de ces trois paramètres de la réalisation de soi au travail puisse être géré de manière différentielle selon les individus et leur adhésion à la normativité. Il serait également intéressant de voir quelles tactiques sont mobilisées au quotidien par les individus pour naviguer dans les eaux de ces injonctions conversationnelles.

Sur le plan des définitions sociales du travail ressortant des conversations, on peut affirmer que travailler, c'est parler : on constate en effet une certaine performativité de la conversation, qui transforme les paroles en « actions en soi ». Le travail est aussi un univers

conversationnel qui illustre bien le caractère de la conversation comme « méso », c'est-à-dire comme une consistance baignant un ensemble de rapports sociaux et de situations. Ensuite, on remarque que travailler, c'est les collègues, dans la mesure où il s'agit de gérer l'ensemble des sociabilités présentes dans et autour de nos tâches professionnelles. Finalement, le travail, c'est des problèmes : on fait face à différents obstacles qui nécessitent de développer des stratégies d'action et des mécanismes de protection. Par conséquent, le travail se présente comme un monde relativement hostile contre lequel il faut se prémunir, mais aussi que l'on doit prendre à bras le corps dans le champ de la réalisation personnelle.

La consultation constante des autres (collègues ou entourage) constitue un appui, un refuge : Martuccelli parle de niches (2010, p. 139) pour désigner ces interstices protecteurs. Comme pour ce qui était du rapport aux autres, l'univers du travail se retrouve au milieu d'opérateurs conversationnels fortement teintés par le partage, la consultation et la régulation ordinaire en résultant. Le travail est ainsi une expérience partagée qui devient une forte référence commune à solliciter et détailler lors des conversations. On peut penser que la socialisation secondaire prend place, plus que jamais, sur les lieux du travail et à propos du travail. Il s'agit en effet d'une épaisseur importante de la vie quotidienne et un univers constituant des récits de conversation étudiés.

L'univers du travail matérialise également de manière exemplaire le caractère multiforme de la normativité que nous tentons ici de mettre en lumière. Comme univers de conversation, le travail constitue donc bien un ensemble de contraintes, mais aussi de possibilités. S'il est vrai que le travail constitue une source d'obligations, de cadres et de « problèmes » posés à l'existence quotidienne des individus, il représente aussi pour ces derniers un langage signifiant quand vient le temps de se définir et de se mobiliser dans les conversations. Plus encore, on souhaite se singulariser par le travail et dans les

conversations à propos du travail : celui-ci devient une expérience statutaire, mais aussi identitaire, voire esthétique, dans la mesure où il entre en résonance avec un mode de vie et une expérience de la réalité plus large.

5.2 L'univers du loisir

Dans une société fortement axée sur le travail rémunéré, les espaces de liberté et de jeu subsistants prennent une couleur précise. Que ce soit les weekends, les vacances ou certaines activités, ce sont là des espaces dans lesquels on se projette, dans la conversation, pour s'éjecter momentanément de la routine de la productivité. La conversation sur les loisirs possède ainsi cette caractéristique d'échappatoire, surtout dans les milieux de travail.

5.2.1 Les vacances, le voyage

Les vacances constituent un sujet de conversation prisé. On peut observer la place des discussions de vacances, un univers que l'on a en commun avec ses collègues. Sur ce plan, une participante nous a partagé sa réflexion : pourquoi tant de discussions à propos des vacances sur les lieux du travail ? Elle pose l'hypothèse, fort sociologique en soi, qu'il s'agit du sujet de prédilection pour impliquer en partie sa vie personnelle dans des conversations qui seraient autrement très utilitaires. Il s'agit en effet d'un sujet à demi intime et teinté de plaisir, trouvant de la sorte une place de choix dans la normativité conversationnelle entre collègues. Les vacances sont un sujet saisonnier, dont on remarque l'actualité. Ce sont les préoccupations du moment, du déroulement de l'année civile et des saisons qui ponctuent les conversations.

- Après ça, un autre collègue m'a demandé comment mes vacances se sont passées, je lui ai parlé des siennes aussi parce que ça faisait un petit bout que je l'avais vu; un autre collègue c'était mes vacances (rire), **ça tourne pas mal autour des vacances.**
- Fait que j'ai parlé avec les ouvriers. [...] « Hey passe des bonnes vacances, fais attention à toi, qu'est-ce tu vas faire en fin de semaine ? » [...] **On a échangé sur leurs projets de vacances.**
- On a parlé aussi de vacances, on a parlé de voyages, **c'est l'été donc on parle beaucoup de ça.**
- Au retour des vacances, on parle des vacances; **pendant les fêtes, on parle des fêtes.**

On voyage beaucoup et on parle beaucoup de voyages. On cherche également à s'influencer en s'encourageant à voyager : on voit en effet une grande texture normative au voyage aujourd'hui (« tu devrais voyager »). Sa valorisation sous-jacente est également très claire.

- Le voyage, Sophie voyage **tout le temps.**
- Je lui ai dit que finalement je ne partais plus dans le sud début mars, puis il m'a dit : « **Tu devrais partir en Europe à l'automne.** »
- « T'étais pas supposée d'aller en voyage ? » Puis j'ai dit : « Non, ça a été annulé », puis là elle était comme : « Ah **tu devrais** refaire des plans de voyage. »
- On a parlé d'un voyage cet été, est-ce qu'on devrait louer un chalet, peut-être aller à New York.

De la même manière, le fait de ne pas aimer voyager est présenté comme un trait inavouable. Nous nous intéresserons davantage à cet extrait un peu plus loin (lorsqu'il sera question des corridors normatifs qu'empruntent les conversations), dans la mesure où il fait état d'une forte prescriptivité.

- On a parlé du déracinement, Sophie voyage beaucoup, puis Émilie elle disait : « Moi je sais, **c'est honteux de dire ça de nos jours**, mais... si je m'écoutais, je serais... ultra-sédentaire, je resterais chez nous, je n'aime pas ça. »

Autre fait intéressant à noter, allant dans le sens de la grande valorisation du voyage

aujourd'hui : on voyage même quand on est limités physiquement. En effet, rien n'est à l'épreuve du déplacement à notre époque. Plus encore, on valorise certains traits de personnalité associés à l'aventure, comme le fait d'être « pas arrêtable ». En effet, les normes de performance et de dépassement de soi semblent particulièrement présentes dans l'univers des personnes avec certaines limitations physiques.

- On a parlé d'un projet que peut-être on fera là, d'aller au Saguenay, ça m'arrive de temps en temps de faire quelques jours avec elle, elle se trouve toujours une auberge qui a des commodités pour les handicapés. C'est toute une aventure, quand je pars avec elle [...], elle n'est **pas arrêtable** cette fille-là [...], il y a quelques années je suis allée à un stage de photo à Gaspé [...], on en avait parlé de l'idée d'y aller, puis **elle s'était arrangée pour venir**.
- On a parlé avec eux de voyage, parce que Catherine est allée, **dans son état**, elle est allée en Asie, **c'est hallucinant là**, elle est en chaise roulante électrique là, elle est toute maigre-maigre-maigre.

Les weekends et les vacances représentent un enjeu de planification qui déborde de l'emploi du temps, et qui peut être un sujet de discorde. Le temps libre possède une valeur qui le rend susceptible de prêter à conflits s'il est envisagé différemment selon les individus. On peut dire qu'il s'agit d'un sujet et de plages horaires à haute tension, car ils sont susceptibles de qualifier la valeur même de ce temps libre.

- On a parlé aussi de planification des horaires, le congé qui s'en vient là [...] parce qu'on a un enjeu de : avec qui passe-t-il son temps, avec qui moi je passe mon temps, et donc qu'est-ce qu'on fait, qu'est-ce qu'on prévoit, comment on prévoit. Et finalement, le sujet en est venu à : qu'est-ce que j'aime faire et qu'est-ce que je n'aime pas faire dans mes loisirs, parce que lui il adore le plein air, puis moi c'est pas super mon truc là (rire), j'avoue que j'aime mieux rester chez moi et lire un bon livre plutôt que d'aller faire du canot (rire), je suis moins en forme que lui c'est vrai, mais donc c'était **toute une discussion autour des loisirs, autour du partage du temps qu'on a en commun ou qu'on se donne en commun**.
- Il reçoit un appel d'un de ses amis, qui nous invite à souper ce vendredi, puis là je dis : « Ben oui ! Je suis partante, mais je ne veux juste pas trop fêter, parce que le lendemain je vais fêter mon anniversaire, puis ça ne me tente pas d'être fatiguée », [...] fait que là

il était comme : « Ah ! Mais là ! T'es plate ! **Au lieu d'être excitée, tu amènes quelque chose de négatif.** »

- Les vacances d'été, parce que je recommence à travailler au mois d'août, donc si on veut faire quelque chose, il faut qu'on en parle tout de suite, puis **moi j'aime plus planifier, puis mon chum moins**, alors...

Les vacances sont aussi une occasion de « se retrouver » en couple. Dans cet extrait, des vacances avec d'autres amis tournent mal : on peut y noter l'importance que prennent le temps libre et le choix de le passer avec son conjoint.

- On a parlé de mes vacances, comment ça s'est passé, que **ç'a été un petit peu difficile avec les amis avec qui on était partis**, un autre couple, donc je lui ai parlé un petit peu des accrochages qu'il y avait eus.
- On a parlé aussi des prochaines vacances qu'on pourrait prendre en août, on n'avait pas l'idée d'en prendre mais on s'est dit que peut-être **ça ferait du bien de se retrouver ensemble, juste tous les deux.**

Les vacances, les voyages et les fins de semaine sont ainsi des sujets de discussion et de négociation qui prennent une importance considérable, à cause de leur valeur symbolique de liberté et de choix. Ils sont aussi des moments et des occasions de vivre les liens et les relations dans de nouveaux cadres sortant de l'ordinaire. De plus, la normativité conversationnelle leur ménage une place précise dans les échanges entre collègues, modulant l'articulation entre vie privée et publique.

5.2.2 Entre hédonisme et philanthropie

Différentes activités comblent les temps de loisirs. Lorsqu'il est question de sport, ce peut être une action en train de se faire, ou encore une analyse de cette action en matière de jeu et de techniques. Le rapport à l'entraînement est aussi abordé sous l'angle de sa réception émotive et de ses autotechniques (le « conditionnement positif »). Le vocabulaire entourant

le rapport au sport n'est pas sans évoquer l'individu conquérant et performant né avec la sensibilité égalitaire et la généralisation de la compétition dans toutes les sphères de la vie (Ehrenberg, 1991).

- On parlait du match, **pourquoi le match d'avant s'est bien passé**, parce que c'était notre première victoire, moi je n'étais pas là, donc ils m'ont parlé des joueurs de l'autre équipe.
- On est allées faire de l'escalade ensemble après, puis **on parlait de pratiquer nos techniques, on s'encourageait à bien grimper**.
- On a parlé de nos activités physiques. De sa **performance** d'en fin de semaine. Elle m'a parlé de ma pratique d'hier. [...] On a jasé de nos entraîneurs respectifs, **de la façon dont on reçoit nos entraînements, la façon dont on réagit à nos entraînements**, on a partagé nos émotions sur comment on se sentait face à ça finalement.
- On a jasé **techniques de course**, on a fait du **conditionnement positif** : « Ah ne je serai pas capable ! Je ne serai pas capable ! », « Oui tu vas être capable, oui tu vas être capable, ça va être super, tout va bien aller ! »

Le sport philanthropique représente un phénomène dont on retrouve différentes traces dans les conversations. Il s'agit d'une activité qui conjugue performance individuelle et responsabilité « sociale », deux dimensions prégnantes de la normativité contemporaine. Ainsi, il est possible que l'imaginaire sportif plus individualiste des sports en solo, notamment, doive aujourd'hui se doubler d'un mouvement vers « l'autre ». À noter toutefois que ce type d'événements, actuellement, se fait souvent (voire toujours) sur la base de la promotion de « causes », c'est-à-dire des enjeux dépolitisés et concernant souvent l'esprit charitable ou la maladie.

- On a parlé beaucoup de vélo, moi j'ai fait le Cyclo-défi pour le cancer il y a deux semaines, donc on a parlé beaucoup de ça, comment ça s'était passé, on veut s'impliquer dans un autre projet humanitaire là, bientôt.
- J'ai vu ma gang de la Fondation avec qui j'ai couru Montréal-New-York.

Le bénévolat fait partie des activités que l'on choisit de faire et il en est donc question dans

les conversations. On discute de ces activités où l'on est « inscrits » ou « impliqués », et on sent une certaine valorisation de ces caractéristiques dans le ton général.

- Les deux on fait du bénévolat au même endroit [...], c'est lui qui m'a initiée, lui il est là plusieurs fois par semaine. [...] Il m'a raconté aussi qu'il s'est inscrit dans un nouvel organisme où il est bénévole [...], tu accompagnes une personne âgée de quatre-vingt-dix ans et plus, tu vas chercher son épicerie.
- On a parlé de l'art qu'il fait, des cartes postales qu'il est en train de faire pour son organisme, parce qu'il s'implique de plus en plus.

La nourriture constitue aujourd'hui un sujet de conversation prisé et un intérêt collectif important, comme en témoignent entre autres les multiples émissions de télévision culinaires, les publications destinées au grand public et l'arrivée de grands chefs dans le monde du vedettariat. En effet, des repères hédonistes guident aujourd'hui les pratiques de la nourriture : on parle de nos repas, de nos recettes, de nos restaurants favoris, de nos goûts. On sent un plaisir à évoquer ces sujets, en plus d'une grande valorisation entourant ce plaisir. Nous avons vu, lors de l'analyse du quotidien dans les conversations, de quelles manières ce type de repères se présente aujourd'hui comme un talent pratique au sein de la routine.

- Un des sujets qu'il y a beaucoup aussi à mon travail, et c'est presque quotidien aussi, on parle toujours de bouffe. Pendant l'heure du dîner. On parle toujours de cuisine : « Qu'est-ce que vous avez mangé en fin de semaine, qu'est-ce que vous allez manger en fin de semaine, qu'est-ce que tu manges, c'est quoi ton lunch ? » **On parle toujours, toujours-toujours de bouffe.**
- On a parlé de bouffe, moi j'ai parlé de mes brochettes, ce que j'avais fait dans mon menu de dimanche, des brochettes, la salade de quinoa, on a parlé du quinoa pendant un petit bout là, parce qu'on se cherche des recettes, on s'échange des recettes.
- Je suis allée m'acheter une crème glacée avec une de mes collègues, fait qu'on a parlé de gelato, **comment c'était bon, où il y en a du bon.**
- Son fils a quatorze ans et est un gourmet. **Il cherche constamment à essayer de nouvelles choses.** Pour son âge, c'est pas mal du tout. **On était bien impressionnés.**

On parle de nos sorties et on les prévoit, que ce soit des expositions, des spectacles, des festivals. Encore une fois, il s'agit d'un enjeu d'horaire, en étroit lien avec notre routine et la valeur de notre temps libre. Les différents anniversaires et fêtes varient aussi selon notre situation familiale, notre situation d'emploi et notre mode de vie plus large.

- On a discuté du Festival des films du monde, **à savoir si on irait, ou pas**. Et à cause des rénovations, on a décidé qu'on n'irait pas parce qu'on n'aurait probablement pas le temps, pas l'énergie de le faire.
- On a pris nos agendas, peux-tu croire ça, **je n'en reviens pas que je doive prendre mon agenda pour planifier des expositions que je veux aller voir**.
- Il me disait qu'il avait acheté des billets pour *Casse-Noisette* à sa colocataire pour Noël, puis je lui ai demandé combien ça coûtait parce que mon amie et moi, on a décidé que deux fois par mois, on faisait quelque chose qu'on ne ferait pas habituellement, qu'on n'a jamais fait.
- On a parlé de comment les fêtes évoluent quand t'as des enfants. À ce point-ci de notre vie, il y a des gens qui n'ont pas d'enfants, il y en a qui en ont, donc parfois **c'est un peu difficile de concilier tout le monde**. Puis moi j'ai des amies qui ne travaillent pas, donc c'est un peu le même dilemme, parce qu'elles, elles veulent sortir tard le soir, puis moi je ne peux pas, parce que je suis fatiguée.

L'art et la création prennent une place dans les passe-temps, parfois de manière sérieuse et engagée. Dans ces deux cas-ci, l'art ne constitue pas l'activité professionnelle des participants, mais prend une place importante dans leur vie, faisant écho à un certain investissement symbolique et identitaire des passe-temps par les individus. Dans le premier cas, il est même question d'enseigner son passe-temps; dans le deuxième extrait, la participante tient à cette distinction entre un voyage avec son conjoint et un voyage « de photo ».

- Il me disait : « Ah, je ne suis pas artistique, mais j'aimerais ça », puis moi de lui dire : « Ben non c'est sûr que t'es artistique », puis lui : « Ah c'est beau ce que tu fais ! J'aime ça, tu devrais donner des ateliers », puis j'ai dit : « Hey ! C'est une bonne idée ! Hey je vais te tenir au courant **si je donne des ateliers !** »
- J'étais avec une amie photographe, c'était un voyage de photo. **Je n'étais pas avec**

mon conjoint là, j'étais vraiment, c'était un voyage de photo.

On peut alors remarquer que la normativité conversationnelle propre au loisir fait état d'une injonction et d'une possibilité de réalisation de soi propre au temps hors travail et débordant de l'identité professionnelle. Les récits étudiés évoquent et sollicitent les projets de weekend et de voyage, ainsi que les passe-temps, tant comme des univers dans lesquels se projeter que comme des modulateurs des espaces privé et public.

Premièrement, comme univers dans lequel se projeter, les loisirs deviennent quelque chose à prévoir et mettre à l'agenda. La grande place qu'occupe le travail dans l'horaire quotidien exerce donc une certaine pression sur ces espaces de liberté, que l'on veut partager avec nos proches et selon nos intérêts. D'où une négociation constante de la valeur de ces espaces, que l'on veut investir selon ses priorités, selon ses choix. Cette négociation peut alors mener à des conversations tendues lorsque deux interlocuteurs n'envisagent pas ces espaces de liberté de la même manière. C'est également un univers que l'on évoque en prospective, dans lequel on se projette, que l'on investit d'avance.

Deuxièmement, comme modulateur des espaces privé et public, les loisirs sont un sujet de prédilection des conversations entre collègues. Comme nous l'avons vu lors de l'univers des rapports aux autres et de l'univers du travail, les relations entre collègues constituent une forme précise de socialité, coincée dans une relative contrainte de lieu physique, de collaboration et d'interaction. La normativité conversationnelle entre collègues trouve ainsi son terrain de prédilection dans la sollicitation de l'univers du loisir, qui n'est ni trop intime ni trop désengagé, une référence commune que l'on peut évoquer avec plaisir et légèreté. On fait appel à l'univers du loisir, dans les conversations, par l'intermédiaire d'une double possibilité du plaisir : le plaisir recherché dans les loisirs eux-mêmes, et celui compris dans le fait de parler des loisirs.

Le voyage représente également un univers important de la normativité conversationnelle. On évoque et on planifie nos voyages, on s'encourage à voyager. Les participants s'approprient de multiples façons cette normativité du déplacement et de la découverte : en choisissant et en adhérant à ces possibilités, parfois même en situation physique limitante; en exerçant une certaine pression sur les projets de l'autre, en faisant appel à la grande valorisation du voyage; ou en faisant preuve d'une défection par rapport à ces injonctions, mais en se sentant tout de même contraint d'évoquer cette normativité. On peut alors observer le large spectre de l'amortissement de la normativité par les participants lors de la conversation, qui entretiennent un rapport très personnel, et en même temps très commun, à l'univers du voyage. Comme nous le proposons, la « grande » et la « petite » société se rencontrent dans cette large épaisseur d'un amortissement normatif proche de l'adaptation secondaire.

CHAPITRE VI

REPRÉSENTATIONS

6.1 Le rapport à la société

Le thème de la société se décline en deux univers qui se confondent, mais que nous avons choisi de distinguer à des fins d'analyse, soit l'actualité (qui peut comprendre bien souvent la politique en raison d'événements comme des élections, ainsi que les affaires publiques courantes) et la scène politique comme telle¹⁵. Nous verrons de quelles manières ces univers conversationnels font état, de manière particulièrement éclairante, des étroits rapports entre l'expérience individuelle et les enjeux sociaux larges.

6.1.1 L'actualité, l'épreuve, l'individu

L'actualité est par définition contingente et concerne ce qui survient au cœur des préoccupations collectives. Dans la période étudiée (de l'automne 2011 à l'été 2012), différents événements sont venus occuper les conversations : des scandales politiques à divers paliers gouvernementaux, un mouvement massif de grève étudiante, des élections couronnées d'un attentat sur une personne politique, ainsi que des faits divers notables (notamment certains drames familiaux, les noyades de l'été, l'affaire Magnotta¹⁶). Sans grande surprise, ces conversations concernent, la majorité du temps, les médias. Comme on

¹⁵ Par la catégorie d'analyse « rapport à la société », nous entendons toute expression explicite d'un rapport à la collectivité au sens large. Ainsi, il serait facile pour le sociologue de tomber dans le piège de « surcoder » en termes de questions sociales. Nous nous en sommes ainsi tenue, autant que faire se peut, à retenir les extraits dans lesquels les participants évoquent de manière manifeste le thème de la société.

¹⁶ Luka Rocco Magnotta était le principal suspect d'un homicide volontaire particulièrement sordide.

le voit, on parle d'actualité selon certaines modalités précises (le partage, le commentaire, la consommation commune). Toutes ces modalités sont autant de manières d'approcher les thématiques, d'orienter son évaluation et celles des autres, voire d'incorporer l'opinion (Quéré, 1990). On remarque par contre qu'il ne s'agit pas nécessairement de décortiquer les sujets ou d'entrer dans les polémiques : on parle par exemple de « petites discussions », ou encore de ne pas mettre personne de « mauvaise humeur ».

- Je dis bonjour à mon mari quand il se lève, et à mon fils quand il se lève, donc c'est vraiment les « comment ça va ». Si j'ai entendu une nouvelle passionnante je la partage; on parle de météo en général... [...] Rien qui pourrait mettre de mauvaise humeur personne (rire).
- Le soir avec mon conjoint on a parlé du père qui s'est suicidé en tuant ses deux enfants.
- On parle des élections, c'est beaucoup quand on écoute les nouvelles en fait.
- Des petites discussions parce qu'on suivait les élections, donc on était contents de l'avance (rire) qu'il y avait.

Les journaux sont une source directe de conversations : ils stimulent les échanges ou sont l'objet de commentaires. Il ne s'agit pas toujours d'actualité ou de nouvelles courantes, car il est parfois question d'une chronique ou d'un sujet plus précis. On parle aussi de la couverture médiatique, qui diffère selon les quotidiens et que l'on analyse.

- On lisait le journal tous les deux en prenant un café, puis ils ont une chronique « L'éthicien », il y a quelqu'un qui répond à des questions éthiques, [...] on parlait de ça.
- Des fois c'est sûr qu'on peut commenter un peu l'actualité, là on est allés manger au restaurant puis on regardait sur le journal qu'est-ce qu'il y avait, puis des trucs comme ça.
- On a parlé de toute la couverture médiatique de la campagne électorale chez les anglophones, [...] on a parlé de toute cette couverture médiatique hallucinante, que nous on a pas eue, en tout cas moi j'avais pas conscience que les anglophones faisaient de l'enjeu séparatiste, un enjeu majeur, et que donc ils poussaient les gens dans une espèce de logique de terreur, comme quoi si le Parti québécois gagnait, c'était la fin du monde, [...] donc c'était parler politique, mais d'un autre

côté finalement.

Une autre modalité des conversations qui portent sur l'actualité est de relever le mouvement et la durée de vie des sujets en matière de prégnance et de temporalité. C'est aussi ce qui « fait » l'actualité, cette temporalité rapide de l'événement et son articulation au présent. Si, dans le premier extrait, cette temporalité est relevée au sujet de l'exercice de la recherche (on signale la durée du sujet à la chercheuse), dans le deuxième extrait, la participante relève ce mouvement des nouvelles à son interlocuteur. Plus encore, on s'attend à ce que cette actualité soit faite de certains sujets inévitables, ainsi que de répétitions, comme dans le cas des élections.

- Quand on a vu le débat, ç'a duré pendant deux-trois jours.
- J'essayais [...] de le pousser dans cette idée que demain, on va passer à autre chose... [...] J'avais une conscience que le lendemain, plus personne allait en parler ou à peu près.
- Donc évidemment les élections on en a parlé à tous les jours, [...] il y a rien à faire (rire), on peut pas passer à côté (rire).
- Et puis bien sûr qu'on a pris plus de temps pour discuter des résultats d'élection, de l'attentat, parce que là on avait le journal, on a échangé sur le journal.
- Les sujets tournaient autour de la même chose, c'est-à-dire le faible résultat du Parti québécois, le plaisir de voir Jean Charest défait dans sa circonscription.

Ce caractère incontournable de l'actualité et de certains de ses événements marquants crée un rapport précis à la nouvelle : il faut être « au courant », savoir de quoi il s'agit, « suivre » l'actualité. Suivre l'actualité, c'est côtoyer ses contemporains de manière interposée; parler de l'actualité, c'est rapprocher ce côtoiement encore plus près de soi. L'ensemble des manières dont l'actualité prend place dans les conversations contribue également à en faire une structure de plausibilité (Berger et Luckman, 1986), grâce à laquelle la réalité se réitère. Ainsi, il semble « impossible » de ne pas connaître l'affaire

Shafia¹⁷ ou les enjeux de la grève étudiante, et les élections ont « évidemment » été commentées pendant quelques jours.

- Mon frère me dit : « Qu'est-ce que tu penses de l'affaire Shafia ? », puis j'ai dit : « C'est quoi ça ? », puis il dit : « Tu ne sais pas c'est quoi l'affaire Shafia !! T'es inculte !! », puis là il dit à ma mère : « Elle ne sait pas c'est quoi l'affaire Shafia !! », puis je dis : « Mais c'est quoi ? », puis là ils me l'ont racontée, fait qu'on a parlé de ça.
- Jeudi, en allant se chercher un lunch avec mon patron puis un autre collègue, on a eu une discussion justement encore une fois sur la grève, puis mon patron était plus ou moins au courant, donc je lui racontais un peu les faits.

Les conversations portant sur l'actualité peuvent mobiliser l'affect : nous sommes atteints par l'actualité, certaines nouvelles nous touchent et nous font vivre des émotions. Le rapport à l'actualité a été analysé selon différentes perspectives ménageant une plus ou moins grande part à « l'acteur rationnel » dans une tradition de communication politique¹⁸. Plusieurs études se sont depuis penchées sur l'investissement émotionnel (Pasquier, 1999; Le Grignou, 2003; Boullier, 2003) des individus, tant par rapport aux phénomènes collectifs que dans l'interaction et la constitution des normes sociales (De Courville-Nicol, 2011). Dans les extraits suivants, on trouve ainsi des exemples probants d'interpellation émotive des individus, qui se sentent « touchés » et « émus » par différentes situations, et qui contribuent ainsi en retour à redéfinir et reconnoter les situations exposées et leurs limites normatives. Lors de l'examen du corridor de l'affect, nous verrons de quelles manières les émotions connotent les situations.

- Au début, ce qui nous a marqués, c'était juste que c'était tellement sordide; après ça, je ne sais pas pourquoi, mais j'étais vraiment émue devant la victime, je ne sais pas pourquoi elle m'a autant touchée là, mais il travaillait dans un dépanneur, puis il

¹⁷ Le meurtre de quatre filles par leurs parents, ainsi que de la première épouse de l'homme, assimilé à un crime d'honneur.

¹⁸ Entendu que l'opposition entre rationalité et émotion est de plus en plus difficilement (voire plus du tout) défendable. Voir entre autres De Courville-Nicol, 2011.

était venu à Montréal pour vivre son rêve d'étudier à Concordia.

- Les femmes en Afghanistan [...] on était, les deux, là, découragés, tristes, puis inquiets.
- Je l'ai laissé déprimer dans son coin et je crois qu'il était fâché (rire) que je ne compatisse pas plus à l'état du monde et de la politique.

Poussant cette observation un peu plus loin, on remarque qu'une autre modalité des conversations sur l'actualité est la personnalisation et l'ancrage local des enjeux. On s'interroge sur les conséquences locales de l'actualité, et elle peut même nous pousser à agir. Plus encore, lorsqu'il est question de débats de société ou de phénomènes à expliquer, on essaie de comprendre ces derniers en les rapportant à son expérience personnelle, comme dans le prochain extrait.

- Je ne barre jamais ma porte. Mais j'ai barré ma porte cette semaine, à cause que (rire) j'avais peur que Luka Rocco Magnotta soit peut-être revenu.
- J'ai encore une couple de neveux et nièces qui sont à l'école, à l'université, on essayait de voir un peu, eux autres est-ce qu'ils étaient encore en grève, est-ce qu'ils n'étaient plus en grève, ce genre de choses là.
- Contexte de la noyade d'hier, comment les parents doivent se sentir quand c'est plein de noyades puis que tu laisses échapper ton enfant, ça arrive, ça peut arriver à tout le monde, un accident, même à des gens qui surveillent. **Moi ça m'est arrivé** de manquer de crever l'œil d'un de mes enfants, en préparant un repas, il était sur le comptoir à côté de moi puis le couteau est parti puis s'est logé à côté de l'œil, j'ai fait un faux mouvement, [...] tu le sais, quand t'as des enfants, des accidents là, il nous en arrive, il leur en arrive.

Si, dans l'extrait précédent, on fait état d'une certaine inéluctabilité des accidents de la parentalité, que l'on cherche à normaliser (« ça peut arriver à tout le monde »), à d'autres moments les enjeux sont individualisés en étant plus clairement rapportés à une épreuve (Martuccelli, 2006, p. 12). En effet, on remarque dans la manière d'aborder divers phénomènes collectifs cette inscription individuelle de la nouvelle au sein de l'épreuve. La grève étudiante et le mouvement plus général de la société civile au printemps 2012, s'ils ont été l'occasion conversationnelle d'opposer différentes visions de la société, ont

également fait l'objet d'un récit sous la forme de l'épreuve. Plusieurs métaphores suggèrent ici qu'en l'absence du vécu approprié (c'est-à-dire en ne s'étant pas mesuré à l'épreuve individuelle d'une hausse des frais de scolarité), l'interlocutrice ne possède pas la crédibilité de se prononcer sur le sujet d'actualité, comme en témoignent les passages surlignés. Cette expertise du vécu, comme nous pourrions l'appeler, représente une articulation éloquente du rapport au groupe dans les sociétés contemporaines. Ce type d'extrait connecte ensemble un débat social et une expérience personnelle qui n'ont que peu à voir ensemble, mais ce lien semble intensifier la compréhension des enjeux par les acteurs.

- Mon patron dit : « Ma famille était pauvre, puis j'ai fait des emprunts à la banque, puis j'ai payé mes études puis je les ai remboursés après », parce que moi je lui disais : « Moi je suis un peu **dans ma tour d'ivoire** parce que mes parents m'ont payé les études fait que **je parle à travers mon chapeau**, je sais pas à quel point **mon avis compte vraiment** », puis il était comme : « Ben moi, c'est pas mes parents qui ont payé mes études puis j'ai remboursé. »

Le traitement du thème de l'actualité dans les conversations se produit ainsi selon des modalités qui nous renseignent sur les possibilités multiples de la mobilisation et de l'adhésion normative. Dans ses thèmes et sa récurrence, l'actualité constitue un stock de connaissances disponibles (Schütz, 1987) auquel les individus peuvent faire appel pour conserver le quotidien et entretenir leur lien. Dans ses modalités, on remarque que l'actualité est abordée sous l'angle de ses conséquences locales, voire personnelles, et que les événements sont rapportés à des épreuves dont l'individu peut être l'expert, à condition toutefois de les avoir traversées avec succès. Un investissement émotionnel plus global caractérise aussi le rapport à l'actualité, actualité qui en retour se retrouve à être qualifiée par les orientations émotionnelles (De Courville-Nicol, 2011) en présence.

6.1.2 La politique : en parler, ne pas en parler

Bien que le thème de la politique ait été partiellement traité plus haut lors du traitement de l'actualité en raison des élections de l'automne 2012, il s'agit d'un thème qui excède un traitement événementiel et constitue un univers distinct dans les conversations. Le thème de la politique se décline en deux sous-thèmes : le vote et l'engagement. Le vote est un sujet dont on discute pour le prévoir, l'organiser, s'assurer de pouvoir s'en prévaloir. On remarque que la question du vote est interprétée dans une optique stratégique, en ce qui concerne les conséquences réelles du vote individuel (dans le premier cas, la participante avance que les démocrates seront élus même sans le vote de son conjoint; dans l'autre cas, la participante ne pense pas que son vote aurait changé l'issue des élections dans son quartier majoritairement anglophone). Dans les médias, il a beaucoup été question du vote stratégique lors des dernières élections provinciales québécoises : on fait référence de façon évidente à ce calcul dans les extraits suivants, et on pourrait ici parler d'une modalité d'interpellation de l'individu en matière de « faire la différence ».

- Mon copain est Américain, [...] je lui ai demandé s'il allait voter cette année, puis il a dit : « Oui-oui-oui », mais je trouvais ça bizarre, parce que je trouve ça important de faire son devoir démocratique, mais il faut qu'il paye le billet d'avion pour aller voter, puis là ces temps-ci on vient de déménager puis, on a plein de dépenses fait que j'étais comme : « Ben, tu peux peut-être sauter ton tour, dans l'état d'où tu viens, t'es sûr que les démocrates vont remporter, c'est quand même cent-cinquante dollars **pour exprimer une voix...** »
- Puis après le soir, on a encore parlé des élections dans son pays, si mon conjoint voulait voter, quelles démarches il devait faire pour voter.
- Et puis j'ai dû réclamer mon droit de vote, je suis partie un petit peu plus tôt, j'ai fait des démarches, [...] finalement ç'a n'a pas marché, je suis partie bien déçue. Bon. [...] **Je sais que je n'aurais pas fait la différence** dans mon coin mais... c'est par principe et par devoir citoyen. Bon. Enfin. Alors je suis revenue à la maison, j'ai jaser avec mon fils, de tout ça, puis on était déçus.

En dehors du geste de participation classique qu'est le vote, on parle de l'engagement

politique plus largement, que ce soit du sien ou de celui des autres. L'engagement est ici principalement réalisé par le biais de partis politiques, qui sont représentés comme faisant partie d'un échiquier bien précis (Québec solidaire, Parti libéral, Parti québécois) et à choix limité (pas le NPD, donc le Bloc), dans lequel chacun a sa place et parmi lesquels l'individu doit choisir (d'où le comique d'être « bi »). On sent aussi que l'obéissance politique partisane relève du registre d'une certaine révélation identitaire qui suscite les discussions. Contrairement à ce que l'on aurait anticipé, il n'est pas beaucoup question de formes d'engagement alternatives ou près de la société civile (groupes d'intérêts, d'affinités, mouvements sociaux divers)¹⁹.

- Cet ami est actif politiquement et il twitte pas mal sur le sujet. [...] Il n'est toutefois affilié à aucun parti. On dit à la blague que cet ami est « bi », politiquement.
- Il dit qu'après l'histoire de la loi C-10, il avait décidé de s'inscrire au Bloc québécois. Il ne croit pas que le NPD va faire quoi que ce soit de bon.
- Je fais un petit peu de bénévolat pour Québec solidaire, [...] ça fait que j'en parlais, ça fait toujours bien parler les gens, parce que c'est Québec solidaire, si ça avait été peut-être le Parti libéral, le Parti québécois, ç'aurait été différent, mais bon.

Il arrive aussi que l'on se définisse et se positionne plus personnellement par rapport au politique et à la politique. Encore une fois, c'est par rapport à son interlocuteur que l'identification prend place; on est plus ou moins politisé que l'autre, plus ou moins à gauche que l'autre, on se « rend compte » de son jovialisme au contact de l'autre. La conversation devient ainsi un cadre d'élaboration dialogique des identités et des définitions de soi, en étroit lien avec l'interlocuteur et les problématiques discutées.

- Dès qu'il est arrivé au Québec, il s'est tout de suite intéressé à Richard Desjardins,

¹⁹ On a pu repérer dans le matériel l'importance du sport philanthropique (courses à levées de fonds, principalement à visée charitable, la santé arrivant en première place comme cause à défendre). Comme forme d'action à mi-chemin entre le loisir et l'implication sociale, il nous semblerait être une forme particulièrement intéressante pour comprendre les incarnations et les limites du modèle de « l'engagement » aujourd'hui.

puis à *L'erreur boréale*, puis à la crise d'Oka, puis il dit : « Mes collègues, eux, s'intéressaient plus aux Îles-de-la-Madeleine genre, pour le paysage et tout ça. » [...] Puis il disait que c'était plus ce qui était politique qui l'intéressait.

- Mon conjoint est très politisé, plus que moi.
- Je me suis rendu compte que j'avais une vision un peu jovialiste des résultats, le lendemain, [...] d'habitude je passe pour la gauchiste de service avec lui, et là, c'était l'opposé, c'était moi qui était l'inconsciente, puis lui qui était hyperconcerné, il vote quand même à gauche, c'est pas le problème, mais moins à gauche, il est quand même moins à gauche que moi, on va dire ça comme ça.

Les discussions portant sur la politique peuvent prendre place avec les gens près de nous sur le spectre politique, avec les conséquences que cela suppose. Il est intéressant de noter que, dans ces conversations rapportées où le consensus prévaut, on n'ait pas accès à beaucoup de détails de la part des participants, à l'exception de l'évocation du consensus lui-même (« on n'est pas des fans », « on était bien contents »). Nous verrons plus tard, loin des différentes déclinaisons de l'amortissement normatif des conversations, que le consensus est un processus qui débute probablement en amont des échanges.

- On a parlé un peu de politique là, mais j'avoue que je ne me souviens plus trop de quoi on a parlé... je pense qu'on a parlé de Charest, puis on n'est pas des gros fans au bureau, là (rire).
- J'ai eu des conversations avec des voisins sur la rue, [...] tout le monde était super content que Françoise David ait gagné, [...] et donc on était hypermotivés, il y avait des pancartes de Françoise David partout sur la rue, et donc on était bien contents que tout le monde ait gagné ses élections.

Bien sûr, dans certaines conversations, le désaccord domine. Les prochains extraits nous montrent une discussion de désaccord conversationnel au sujet de la politique. Comme nous verrons de manière plus détaillée lors de l'analyse du corridor conversationnel propre aux positionnements, la discussion est assimilée au conflit, les positions sont vues comme irréconciliables et ce type de discussions, à éviter afin de préserver le moment.

- On a parlé de politique... elle est fédéraliste, puis moi je suis souverainiste, fait qu'on s'est tapés sur la gueule, mais pas longtemps. [...] Juste assez pour dire, comme : **on ne parlera pas trop longtemps de ce sujet-là, parce que c'était comme... sujet à tensions.**
- Plus tard dans la soirée, j'étais avec un autre groupe, [...] on a parlé de politique, les carrés rouges, la grève, Pauline Marois, on a parlé un petit peu de ça là, les opinions étaient assez... divergentes là, [...] mon beau-frère il est un peu anticommuniste, fait que lui, tout ce qui se rapproche un petit peu trop de ça, c'est pas bon, puis mon chum [...] était contre la loi 78²⁰ beaucoup là, il était pas rallié à la cause des étudiants avant que la loi 78 arrive là... on a parlé un petit peu de ça, **c'est resté... c'est resté bien quand même, même si on était pas tous d'accord.**

La politique est donc un sujet discuté dans ses dimensions assez classiques du vote et de l'engagement. On remarque que le vote et ses motivations sont envisagés dans une perspective atomiste, selon laquelle on évalue le résultat concret de chacun des votes individuels, bien qu'il en soit question comme d'un « devoir » plus abstrait. La question de l'engagement, quant à elle, est traitée de manière à identifier les autres ou à s'identifier, soit à des partis précis ou selon des repères classiques (par exemple, être ou ne pas être politisé). Lorsqu'une discussion entre personnes d'une même orientation prend place, nous n'avons que peu de détails en raison – pourrait-on penser – de la construction en amont du consensus (doublement en amont : en amont de la discussion rapportée, elle-même en amont de la discussion avec la chercheuse). De son côté, le débat est toutefois associé au conflit, et la préservation de l'ambiance semble primer la discussion dans les récits de conversations étudiés.

Deux grandes lignes de force semblent qualifier la normativité autour de l'univers conversationnel de la société. D'abord, une compréhension personnelle et projective des enjeux globaux se réalise par l'entremise de la sollicitation de l'épreuve. Ensuite, une apparente dépolitisation des discussions et une compréhension individualiste de

²⁰ Loi spéciale votée par le gouvernement et destinée à fortement encadrer le droit à manifester, suite au mouvement étudiant du printemps 2012.

l'engagement réintroduisent une forme alternative du rapport au groupe, sous la figure de la préservation de l'ambiance et du lien. Sur le plan du groupe, tout se passe comme si on « faisait société » dans l'établissement d'un lien interactionnel et harmonieux, plutôt que, par exemple, dans la discussion animée de questions sociales ou politiques. Lorsque viendra le temps d'intégrer nos deux axes d'analyses, nous verrons qu'il s'agit là d'une figure déterminante des consensus temporaires que nous dénombrerons.

Le thème de la société, comme il se présente dans les récits de conversations étudiés, emprunte à un certain imaginaire individuel de l'intégration. Il s'agit de se situer personnellement, lors de la conversation, sur la grande carte des positions possibles de la vie en société, et ce, à l'aide d'outils narratifs comme l'épreuve ou l'investissement émotif des nouvelles. Cet univers conversationnel est alors celui qui illustre peut-être le mieux la résonnance entre expérience personnelle située et locale, et enjeux plus larges et collectifs. Ces deux plans – personnel, collectif – se révèlent de manière directe grâce, entre autres, aux émotions transversales et à une série d'épreuves. Une certaine sensibilité préside ainsi à l'amortissement de la normativité politique et sociale au sein des conversations étudiées, et qui carbure à une intelligibilité de l'affect quant aux sujets exposés et aux discussions elles-mêmes. Lorsque viendra le temps d'intégrer les deux axes d'analyse que sont les univers et les corridors, nous verrons que ce rapport plus explicite à la société formulé dans les conversations prend la forme d'une figure typique, soit celle de se situer sur une « cartographie ».

6.2 La culture et les médias

Plusieurs conversations quotidiennes vont puiser du côté de la culture, de la culture populaire et de leurs productions (littérature, cinéma, télévision, musique). Les produits culturels sont des médiateurs du lien : ils permettent d'aborder un univers commun, qu'il soit littéraire, cinématographique, musical. Les produits culturels sont également des marqueurs dont on peut suivre la trace et qui révèlent les mouvements des conversations. Mais, avant tout, parler d'objets culturels permet de « se parler » (Kasprowicz, 2005) : on se parle « à travers » le cinéma, la littérature, la musique. Nous analyserons cette normativité conversationnelle en ce qui concerne ses mouvements de goûts et de références, ainsi que son rôle à l'identification individuelle. Les rôles multiples de la télévision sont également ressortis des récits de conversation étudiés, ce qui nous mènera à une analyse plus large du rapport à la fiction dans ces conversations. Finalement, les thèmes de la consommation et d'Internet seront traités.

6.2.1 Les mouvements de goûts et de références

Les conversations sollicitant la culture et les médias font état d'une pratique de recommandation des produits culturels : on partage nos lectures, des titres de films. Elles permettent une bonne amorce de la discussion, en plus de permettre d'atteindre une vitesse de croisière conversationnelle qui rend possible l'intérêt pour l'autre par le biais d'objets culturels.

- Il y a une autre personne qui lit beaucoup, puis moi j'aime beaucoup les livres aussi, fait qu'on a échangé sur différents livres là, qu'est-ce qu'on lisait ces temps-ci.
- On a parlé littérature, parce qu'on partage beaucoup au niveau de : « Qu'est-ce que t'as lu de bien, qu'est-ce que t'as vu de bien, ces derniers temps », donc, on a fait des échanges de références.
- En tout cas, j'ai dit qu'il devrait écouter le film.

On partage nos impressions, on fait la critique de productions, on reçoit ensemble des

œuvres. Ces conversations sont également l'occasion de contraster nos appréciations. Partager ses goûts est autant une manière de connaître l'autre en le questionnant, que de confirmer ce que l'on croit savoir de l'autre, en estimant ses goûts et ses préférences.

- On a parlé de films. Donc il y en avait qui voulaient voir *Monsieur Lazhar*, moi je leur ai parlé un peu de *Melancholia*, que j'avais vu une couple de jours auparavant. Sophie disait qu'elle aimait cette histoire de fin du monde.
- On s'est parlés du film un peu, on s'est échangés : « Ah est-ce que t'as aimé ça, c'était bon ? »
- On a parlé du film que je lui avais recommandé, il m'a dit qu'il ne l'avait pas aimé, qu'il n'avait pas aimé les personnages, j'ai dit : « Ah moi c'est un de mes films préférés ! », il dit : « J'ai aucune sympathie pour ces personnages-là ! »
- Elle dit : « Ah mon frère c'est un fou de Patrick Sénécal ! Il adore ses livres ! » Je fais : « Ah oui ! Ben dans le fond j'en ai jamais lu un, j'ai juste comme un préjugé [...], ce n'est pas bien pensé, c'est comme n'importe quoi, tu penses au pire qui peut arriver puis c'est des trucs débiles... »
- On a parlé de Nelly Arcan, [...] il voulait des idées d'auteurs québécois, puis là je lui ai dit : « Ben moi j'aime beaucoup Nelly Arcan **mais je ne sais pas si tu vas aimer ça**. C'est assez... noir, puis elle a un style assez particulier. »
- Je lui ai parlé du film que j'étais allée voir [...], je lui ai juste dit : « Ah est-ce que tu es allé voir ce dernier film-là, est-ce que tu le connais, Pedro Almodóvar ? » Il dit : « Non. » J'ai dit : « Ah, je suis surprise, **je pensais que c'était ton genre de film !** » Puis il disait que non, que ce n'était pas son genre de film. Puis j'ai dit : « Ah ben tu devrais aller le voir, c'est bon, je pense que t'aimerais ça. »

Ce type de normativité conversationnelle s'articule ainsi autour du fait qu'elle puise à même un réservoir de références partagées, un stock de connaissances disponibles qui permet de reconduire la conversation de manière dialogique en restant sur le plan des « goûts ».

6.2.2 S'identifier à des productions

De manière un peu plus investie de la part des interlocuteurs, on s'identifie à des

productions culturelles, que ce soit sur le plan des goûts, des catégories de style, etc. Il y a négociation autour des étiquettes et des identifications (ce qu'est un « hipster », se considérer « hipster » ou pas, apprécier l'œuvre d'une femme si on est un homme). On tient pour acquis que notre consommation nous définit, comme lorsque cette participante parle du rôle du cinéma dans sa vie. On se catégorise aussi soi-même par une équipe sportive ou par un goût que l'on veut transmettre.

- Elle écoute jamais de films, puis on parlait du fait que nous on aimait les films, puis que elle, non, puis le rôle que ça jouait pour nous les films dans notre vie, puis on se demandait **qu'est-ce qui tenait ce rôle-là** (rire) chez elle. Puis pour elle, ce n'était pas du tout les films.
- Je l'ai traité de « hipster » puis il l'a mal pris ! Pour moi, c'était évident qu'il était hipster. Puis j'ai dit : « Ce n'est pas péjoratif ! » **Il dit : « Non, c'est péjoratif »**, puis là il m'a expliqué pourquoi il trouvait ça péjoratif, puis moi je n'étais pas d'accord, j'ai dit : « Non mais c'est des stéréotypes, un hipster, c'est juste comment tu t'habilles. » Il dit : « Non ! C'est parce qu'ils sont fermés d'esprit ! Ils rient de la musique que les autres écoutent ! »
- On a parlé de la Couple Stanley, parce que lui il était **un partisan des Rangers** puis ils sont éliminés, puis il n'aime pas du tout les Devils, qui sont pourtant le marché voisin. C'est **un gros fan** de hockey.
- Il a juste dit comme : « Ah moi **je veux que mes enfants ils aiment** le hockey (rire). »
- Je pense que ce qu'il a compris, c'est que j'ai dit que je comprenais plus l'auteure que lui, peut-être **vu qu'en plus moi j'étais une femme**, puis qu'elle écrivait beaucoup sur le sujet de la femme, puis il a dit : « Ah non ! Je ne suis pas d'accord. »

On semble entretenir (ou penser entretenir) un rapport plus intime à la musique : on la décortique, on la lie à nos souvenirs et notre identité, on lui prête une influence. La musique semble ainsi constituer un espace à mi-chemin entre la mémoire et l'affect, par lequel on se définit, on relit son passé, on évoque des souvenirs. On lui prête aussi une influence supposée sur les autres, comme dans le deuxième extrait suivant, où le rap est vu comme

provoquant des « drôles » d'idées chez le frère de la participante. À cet égard, on peut dire qu'il existe un effet de la troisième personne : les autres sont toujours plus influençables que soi-même (Davison, 1983).

- Mon frère avait mis du rap comme musique, puis ma mère disait : « Cette musique elle est vraiment pas bonne ! Je pense que c'est pour ça que parfois ton frère il a des drôles d'idées, parce qu'il écoute du rap ! » (rire) Je dis : « Non, je ne pense pas. Tu ne comprends même pas les paroles. »
- On a commencé à parler de Charles Aznavour, puis là j'ai raconté que ça me rappelait beaucoup de souvenirs de mon enfance parce que mes parents, quand on allait à Baie-Comeau voir la famille de mon père, on faisait le trajet en voiture puis c'était ça qui jouait presque tout le long, puis avec ma sœur on apprenait les chansons par cœur.

On assiste à des pratiques de « gestion du discrédit » (Boullier, 2003) lorsque nos goûts ou notre consommation musicale sont susceptibles d'être pointés du doigt. Boullier établit différentes manières de mettre à distance la culture populaire dévalorisée. Différents procédés président à ces affirmations, que ce soit, dans le cas du premier extrait, le discrédit contredit (« je regarde parce que j'aime et je n'ai pas honte de le dire ») ou, dans le cas du dernier extrait, le discrédit dénié (« je regarde mais je ne regarde pas »).

- Elle aime la musique populaire, mais elle le dit, puis **elle s'en fout [...]**, on a comme discuté du fait que parfois, il ne fallait pas avoir honte d'aimer une chanson québécoise (rire) parce que je disais que des fois, je trippais sur une chanson québécoise puis j'avais peur de le dire (rire), là je dis : « Je travaille là-dessus, sur le fait **d'assumer que parfois, bon, j'aime quelque chose de kitsch puis québécoise.** »
- Ils ont dit qu'ils m'avaient déjà **pognée** à écouter du Backstreet Boys, alors que j'avais peut-être dix-huit ans, **puis j'ai jamais écouté les Backstreet Boys, mais il y a une chanson que j'haïssais moins**, donc là ils l'ont mise.

Ainsi, les récits de conversations mettant en scène des productions culturelles vont aussi puiser de manière plus intime dans les processus d'identification et de repoussement de la part des interlocuteurs. Par conséquent, la culture et les médias sont des médiateurs tant du

lien et de la conversation, que des définitions intersubjectives de soi et de l'autre.

6.2.3 Les multiples rôles de la télévision

La télévision occupe une place de choix dans les conversations. Elle se présente de différentes manières, que nous proposons d'examiner selon trois figures principales. La télévision peut d'abord être source d'échanges : les émissions en soi constituent des références que l'on peut évoquer. Ainsi, dans le premier extrait, on considère le fait de ne pas posséder de télévision comme un obstacle à ce type de conversation.

- Il faut savoir que moi je n'ai pas la télévision, donc j'ai du mal à parler de toutes les émissions, de tous les trucs qui se passent, mais la dernière fois qu'on s'était vus on avait parlé d'une émission sur laquelle ils étaient tombés.
- Et puis, de quoi on a parlé d'autre... D'émissions de télé.
- On a parlé de l'émission *Community* que les deux on écoute, puis... [...] Puis là ça allait peut-être être annulé, puis là il me disait les pétitions qu'il y avait sur Internet, je disais : « Ah oui, j'en ai vu quelques-unes. »
- On regardait *On connaît la chanson*, j'avais jamais vu ça, puis on parlait comment c'était québécoise, puis elle me parlait d'autres participants. Là après ça quand ils sont allés me reconduire il me disait qu'il voulait s'inscrire, là il me disait son idée de vidéo pour soumettre sa candidature, puis il connaît vraiment beaucoup de chansons, puis là il me faisait écouter des chansons qu'il aimait.

On trouve également des situations où on écoute ensemble la télévision et où elle remplace sensiblement l'interaction. La télévision a déjà été envisagée comme une présence dans un espace commun ou comme l'objet d'une « écoute oblique » (Hoggart, 1976). Ici, c'est plutôt un substitut, un troisième interlocuteur qui prendrait toute la place; on tient d'ailleurs pour acquis qu'aucune conversation n'a été tenue à son propos.

- On a regardé *Infoman*, **on n'a pas trop, trop parlé de ça.**
- Mardi mon chum il était à la maison, malade, donc je suis revenue le soir puis on

s'est écrasés devant la télé, on a rien fait, on n'a pas vraiment discuté.

Finalement, de manière quelque peu différente, il arrive que l'on écoute ensemble la télévision de manière plus active, en commentant en direct ce que l'on y voit. On peut observer différents éléments de réception collective des émissions. Le fait d'écouter la télévision représente aussi un moment que l'on passe ensemble, consacré au divertissement et à la détente. On peut baptiser cette consommation d'écoute « à l'unisson ».

- On a écouté l'émission *Master Chef*, qui est une télé réalité où c'est des gens qui cuisinent à la maison, [...] puis les enfants aiment ça écouter ça, puis là ils faisaient des tiramisus, fait que là on a parlé de mon tiramisu, parce que mon fils il disait que j'aurais gagné si j'avais été là (rire) parce que j'avais un super bon tiramisu, ça, ça m'a marquée, on a commenté un peu l'émission en l'écoutant.
- En écoutant la télévision, on a écouté l'émission *Les chefs!*, c'est sur la cuisine donc on parlait un peu de ce qui avait l'air bon, les techniques, les nouveaux outils qu'on apprenait, puis c'est ça, aussi des émotions, des difficultés qu'ils doivent vivre, les participants, parce que ç'a l'air ben stressant (rire).
- J'étais comme : « Ah je trouve ça plate, parce que je m'attendais à passer la soirée avec toi ! Puis à écouter *How I Met Your Mother* [...], je pensais qu'on aurait pu se faire une espèce de marathon, puis se commander à souper. »
- Lui et sa blonde, ils écoutaient tout le temps leurs séries sur leur ordinateur portable dans leur lit, donc là maintenant ils peuvent l'écouter sur leur grosse télé dans leur chambre, fait que c'est le fun.

Ces trois figures contrastées nous mettent sur la piste de réceptions et d'amortissements différents, mais nous renseignent également sur l'activité de conversation, envisagée en lien direct avec la consommation de productions télévisuelles. Dans les récits étudiés, les conversations télévisuelles évoquent également une certaine conservation de la réalité, dans la mesure où elles enregistrent et réitérèrent constamment les représentations consommées et la manière dont elles s'inscrivent dans le quotidien des participants.

6.2.4 Gestion de la fiction et des comportements

Les conversations font état d'un certain rapport à la fiction. Alors que les productions culturelles au sens large trahissent de plus en plus un brouillage entre le réel et la fiction (autofiction, télé réalité, faux documentaires), les conversations étudiées, quant à elles, font état d'une recherche constante de vérité, de véracité, de crédibilité, de plausibilité, de fidélité des œuvres. Les appréciations des œuvres vont soupeser ces paramètres de véracité et de fidélité en les comparant à la réalité, à la grande histoire, au « vraisemblable » ou à l'œuvre originale, en les faisant jouer contre des éléments esthétiques tels que le rythme ou la qualité des images.

- On a parlé de livres que je lui ai suggérés, *Les enfants de la terre* de Jean Auel [...], puis on a parlé en même temps de la **véracité des informations historiques** déduites après tant de siècles.
- Il m'a dit qu'il trouvait ça **invraisemblable** mais que c'était bon, j'ai dit : « Oui c'est invraisemblable comme histoire, mais de la manière dont c'est fait, **tu y crois**, à cause du **rythme du film, puis des images**. »
- On a parlé du film *Escape from Alcatraz*, qui était le film préféré de mon père, puis là elle me demandait si l'évasion a **vraiment eu lieu**, puis j'ai dit qu'ils n'ont jamais retrouvé les corps.
- On a parlé d'un film d'Agatha Christie, que mon conjoint avait regardé, qui était pas **fidèle** au roman, parce qu'il y avait plein de **différences** entre le film puis l'histoire, [...] il dit que c'est vraiment décevant parce que ce n'était pas dans le roman. Parce qu'on les a lus, les Agatha Christie, dans le temps, mais il dit : « Il y a des belles images. »

De manière similaire, on appréhende parfois la réalité, qui se montre sous-déterminée par rapport à nos attentes : « Rocco Magnotta n'a pas été attrapé, j'allais voir tout le temps, j'étais vraiment obsédée, j'ai vu une vidéo de télé réalité dans laquelle il passait en entrevue, je pensais que ce serait épeurant mais c'était juste un *loser*. » À cet égard, les liens qu'entretiennent la « réalité » et les représentations issues d'autres registres (fictionnel,

imaginaire, semi-réel) tissent la normativité conversationnelle de manières diverses.

On peut noter l'importance grandissante des séries télé dans le quotidien et les pratiques d'écoute. À cet effet, on remarque chez les participants une forte identification aux personnages, aux thèmes abordés, aux modes de vie présentés : on se positionne parfois en symétrie avec des personnages ou un univers. Dans le premier extrait, on remarque aussi le plaisir de discuter d'une télésérie en la rapportant à certains enjeux personnels.

- On a écouté *Mad Men*. Après on a discuté de l'épisode, avec mon copain, puis je ne sais pas pourquoi, **ça nous a fait penser au temps passé dans le couple**, ans cet été, à la période avant que nous nous soyons rencontrés, quand on était jeunes, qu'est-ce qui a changé dans le fond, parce que il y a une grosse différence je trouve entre vingt-cinq ans et trente-deux ans là ? Moins qu'entre vingt et vingt-cinq, rendus mariés avec un bébé puis une hypothèque, moi ça m'attriste un peu... on a parlé de ça. [...] Ça arrive presque à chaque fois, je pense que c'est ça que j'aime, peut-être parce que j'ai trente-deux ans puis ma vie est pas très palpitante, mais j'aime pouvoir discuter des émissions, puis à quoi ça me fait penser.
- On a un pacte, que si à trente-deux ans on n'a pas d'enfants, on va en faire ensemble (rire). [...] Puis là il me racontait que dans *How I Met Your Mother*, il y a un épisode où **justement ils s'étaient dit ça, deux gars dans l'émission**.
- Nous autres, **on est comme C.A.** là, ou on est dans *La galère*, ou on est dans *Les hauts et les bas de Sophie Paquin*²¹ tsé, c'est vraiment ça.

Ien Ang (1985) a ainsi parlé de « réalisme émotionnel » pour désigner l'appropriation des enjeux narratifs par les téléspectateurs. Alors même que les personnages, par exemple, vivent dans des univers extravagants et inaccessibles, les spectateurs font la lecture de leurs aventures en les transposant sur le plan émotionnel (qu'est-ce qui leur ferait vivre la même chose, à leur échelle et dans leur condition ?). Il ne s'agit que d'un aspect de l'imagination émotionnelle (nous élargissons le concept d'imagination « mélodramatique » d'Ang) des interlocuteurs pouvant mieux éclairer le rapport entre la fiction et les comportements, tel

²¹ Séries télé québécoises qui mettent en scène des personnages aux modes de vie moins conformistes.

qu'il est présent dans les récits étudiés.

De manière similaire, on adopte des conduites ou on évoque des liens entre des conduites et un univers de fiction. L'ouvrage classique de Blumer, *Movies and Conducts* (1933), avait déjà longuement documenté les parallèles signifiants pour les individus entre les comportements et les produits culturels. Alors même que, comme individu, on ne croit pas que ces univers influencent nos comportements, les conversations portent de multiples traces de ces influences supposées. Leblanc (2007) nous fait remarquer, à cet effet, qu'une norme constitue une « séquence commune », entre un comportement valorisé et une scène de fiction, par exemple. Les comportements ne découlent donc pas directement de représentations, mais se jouent par rapport à ces univers.

- Je lui parlais d'un gars que je connaissais qui (rire) [...] pour séduire, ce qu'il faisait c'est que, quand la fille arrivait chez lui, il avait disposé des livres philosophiques et littéraires un peu partout là, pour impressionner [...], donc là ça m'a amenée à parler de *Cruising Bar*, puis j'ai dit : « Justement, dans ce film-là, à un moment donné, il y a un personnage qui répand des articles de sport pour impressionner les femmes qu'il va ramener chez lui plus tard. »
- Mon patron m'a raconté qu'il taquinait une amie, à chaque fois qu'il la voyait il disait : « Ah ! Si belle que ça me fait souffrir. » [...] Il dit : « À un moment donné, elle m'a appelé parce qu'elle écoutait un film, *La matrice*, [...] puis c'est dans *La matrice 2* cette phrase-là, [...] elle l'a appelé puis elle disait : « Où tu l'as entendue cette phrase-là ? » Puis lui il dit : « Ben c'est moi qui l'a inventée », puis elle était comme : « Non !! Je suis en train d'écouter *La matrice*, puis c'est là que tu l'as prise ! »

Les représentations culturelles au sein de ces productions font ainsi l'objet d'une gestion complexe et délicate destinée à évaluer leur potentiel à se transformer en action dans la vie quotidienne. Nous verrons à l'occasion de l'intégration des axes d'analyse que ce jeu entre représentation et comportement, dans les conversations, constitue une figure importante des consensus temporaires que nous proposerons.

6.2.5 Homo consommus

Les pratiques de consommation font aussi l'objet de plusieurs discussions. On remarque des pratiques d'évaluation et de recommandation, souvent en ce qui concerne les restaurants et la nourriture.

- Il y a un nouveau restaurant proche de notre travail, donc je lui ai dit : « Je suis allée dîner là avec Geneviève, j'ai trouvé ça cher », puis lui il était déjà allé, puis **on s'est mis d'accord** que c'était cher. Mais que c'était bon.
- Les trois disent aimer leur repas. Je leur dis que j'aime ma pieuvre. Tous refusent d'y goûter. Philippe déclare que l'endroit est une belle découverte (rire). Mais il n'a pas aimé ce qu'il a mangé ! (rire) [...] Il dit qu'il a aimé ça, mais il n'a pas aimé ça. **Donc on n'y retournera plus.**
- Deux épiceries asiatiques sur le même coin de rue. Nos hôtes disent aller souvent à celle à l'est. Je demande ce qu'ils pensent de celle à l'ouest. [...] **Nous convenons tous rapidement, sans débat,** que cette deuxième épicerie est sale et à éviter.

Le magasinage se présente, dans les conversations étudiées, comme une action en soi, en train de se faire, et qui passe notamment par les échanges (définitions, commentaires, évaluations, estimations). L'activité magasinage est ainsi un savoir concret, fait d'esprit pratique et d'originalité. Ce savoir-faire est en étroite lien avec le travail esthétique pratique présent au sein du rapport à soi que l'on note dans les conversations.

- Après ça le soir j'allais retrouver ma mère. Je magasinais avec elle, donc en magasinant on se parle un petit peu moins. Puis **on a parlé des vêtements qu'on voyait.** Puis après ça, ma mère me faisait la liste des choses qu'elle avait oubliées d'acheter. [...] Puis là-bas, quand on magasinait, tu sais **quand tu magasines, tu parles des choses que tu vois.**
- On est rentrés dans un magasin parce que je voulais voir combien coûtaient les souliers, donc je suis allée demander combien ils coûtaient, mais je ne les ai pas pris, puis là il dit : « Est-ce que tu ne les as pas pris parce qu'ils sont trop chers ? » J'ai dit : « Non, pas nécessairement, je n'avais **pas le goût de les essayer** »

maintenant, mais je m'attendais à ce prix, toi **tu estimais** à combien ? » J'ai dit : « La chemise était cent-soixante dollars, donc je me suis dit que les souliers allaient être trop chers », il dit : « Est-ce que tu t'étais mis une limite de budget ? » J'ai dit : « Non, pas vraiment, je m'attendais un peu à ça, puis je trouve ça correct. »

- J'avais un nouveau chandail, que j'avais acheté la veille, puis elle m'a félicité pour mon chandail, puis j'ai dit : « Il coûtait juste quinze dollars », puis là je lui ai décrit les autres chandails qu'il y avait, qui étaient pareils, qui coûtaient tous quinze dollars, j'ai dit : « **Je ne sais pas pourquoi j'en ai acheté juste un, dans le fond, c'est tellement pratique des petits chandails comme ça.** »
- Elle a dit qu'à Toronto, il y a beaucoup de boutiques de vêtements pour hommes. Simon a acquiescé en disant qu'à Montréal, il n'y en avait que trois ou quatre, que s'il achetait un chandail chez Simons, il était certain de croiser quelqu'un ayant le même. Alors qu'à Toronto, apparemment ça ne serait pas le cas, tu peux acheter des choses et **demeurer original**.
- Dans l'après-midi, j'ai un collègue qui m'a raconté qu'il était allé magasiner, parce que là il était étrangement bien vêtu comparé à d'habitude (rire), il m'a dit qu'il n'aimait pas ça magasiner, mais là il était allé **puis il avait racheté la moitié de sa garde-robe**.

La consommation prend une autre couleur lorsqu'on se positionne comme quelqu'un possédant une éthique, des besoins particuliers, un sens critique, tant dans une optique de consommation « responsable » que dans le but d'exiger un certain service. La figure du consommateur éclairé domine ce type d'extraits.

- C'est un site qui s'appelle Freecycle, où tu annonces des choses dont tu veux te débarrasser, tu offres ou tu demandes, puis franchement, c'est intéressant **au lieu de mettre quelque chose aux vidanges**.
- J'ai demandé au caissier si les livres qui n'avaient pas de coups de cœur si c'est parce qu'ils n'étaient pas bons. Puis il dit que non, j'ai dit : « Comment ça fonctionne les coups de cœur ? » [...] Puis là **on parlait des systèmes de coups de cœur** des autres librairies, moi j'aime plus celui où c'est les employés qui font la liste des livres qu'ils aiment, puis tu peux voir avec qui tu as le plus d'affinités, puis découvrir des nouveaux auteurs, tandis qu'au Renaud-Bray c'est juste des best-sellers, tu découvres pas rien de nouveau vraiment.
- Elle cherchait une crème, puis la vendeuse, elle a pas été de grand conseil, puis là mes frères ils disaient : « Oui mais on s'en fout, si tu sais déjà c'est quoi la crème que tu veux », [...] puis j'étais pas d'accord, j'ai dit : « Ben non, ça n'a pas de

rapport, la crème elle coûtait quatre-vingt-quinze dollars, la vendeuse elle a un travail à faire parce que la crème est chère, donc si tu n'es pas sûre, elle, **son rôle c'est d'aller voir tes préoccupations là, c'est pas un petit achat.** »

L'activité de consommation et l'activité de conversation semblent renvoyer l'une à l'autre dans ces différents extraits analysés, dans la mesure où elles s'accompagnent l'une l'autre, mais se permettent aussi l'une l'autre.

6.2.6 Internet et les médias sociaux

On parle des différents médias sociaux et de la manière dont ils s'insèrent dans notre quotidien, notre prise de nouvelles, notre consommation d'images. On note dans les conversations la simultanéité de l'événement et de sa couverture, rendue possible par les médias sociaux, ainsi qu'une nouvelle source de normativité « inspirationnelle » qui passe par certains montages d'images et de phrases.

- Je lui racontais que sur Facebook j'avais vu quelque chose passer, c'était la photo d'une fille qui souriait puis elle n'avait pas de maquillage, puis il était écrit : « Le plus beau maquillage qu'une fille peut mettre, c'est son sourire », quelque chose comme ça, puis là je disais : « Ah c'est mignon. »
- Finalement ils ont attrapé Luca Rocco Magnotta, on l'a su genre, la même minute là, il était sur Twitter, je pense ? [...] Je voulais voir ce qui se passait, on est allés voir les détails de son arrestation, [...] on discutait de sa quête de célébrité à l'ère de Facebook, que il a eu ce qu'il voulait, puis qu'on a participé dans le fond ? Mais qu'on ne pouvait pas s'en empêcher.

On déplore également certains côtés néfastes d'Internet et des technologies de communication, que ce soit la teneur de certains commentaires de forum ou l'exposition des enfants à des produits ou à des pratiques rendus possibles par la technologie :

- Il travaille pour un journal puis il fait la modération des commentaires. [...] **C'est**

tellement déprimant lire ce qui se dit dans ces endroits-là ! Fait que j'ai beaucoup de respect pour lui, qui est payé pour faire ça là parce que s'il faut que t'en lises des centaines puis des centaines par jour, là... il y a de quoi virer fou.

- Un peu de discussion sur les cellulaires puis les iPod que les enfants veulent avoir, puis **mon amie elle n'aime pas trop ça (rire).**
- Mon conjoint avait lu qu'il y a un quart des ados qui publient leur photo nue sur Internet ! C'est quand même incroyable ! [...] On a des petits-enfants là, [...] tu dis : quand même, **ça va être leur monde, de se débrouiller avec tout ça !** Ils fonctionnent déjà avec les pitons, ils sont capables d'ouvrir la télévision, choisir leur poste, ils sont capables d'ouvrir l'ordinateur des parents, d'aller sur leur site de Télé-Québec tout seuls, tu dis, qu'est-ce qu'ils vont vivre avec tout ça ?

Les conversations ménagent ainsi une certaine place aux enjeux propres aux nouvelles technologies de l'information; on aurait toutefois pu s'attendre à une plus grande présence de leur part. Il reste que les formes de représentations médiatiques plus classiques restent très présentes. Comme nous l'avons vu, les productions culturelles font l'objet de multiples pratiques de recommandation et de référence; sur la base de ce partage, il devient possible de s'identifier, autant que d'associer les autres à partir de leurs goûts. Nous avons regroupé les extraits propres à la consommation télévisuelle afin de voir de quelles manières se jouent les conversations; nous avons vu que la télévision peut impulser, remplacer ou accompagner les conversations. L'exploration de ce rapport entre représentations médiatiques et conversations nous a mené à aborder le thème plus large du rapport que les comportements entretiennent à la fiction. Les conversations semblent faire usage d'une sorte de parallélisme qui nécessite l'évaluation de la fiction et les émotions pour jauger de leur valeur praxéologique. Ensuite, on a vu que l'activité plus large de consommation est décortiquée et s'accomplit dans et par la conversation. Comme savoir pratique, la consommation entretient de forts liens avec l'activité conversationnelle et ses différents opérateurs. Finalement, la place des médias sociaux et d'Internet au sein des conversations s'est montrée relativement petite; on a vu également que la thématique est centrée principalement sur les désavantages de tels moyens de diffusion et de communication.

La culture et les médias, en représentant des références communes pour les échanges, sont des thématiques par lesquelles les conversations peuvent se développer de manière relativement aisée et ludique. Il s'agit d'univers à partager, à critiquer, « à travers lesquels » on parle. En comparaison avec d'autres univers conversationnels, la culture et les médias semblent particulièrement bien matérialiser les processus dialogiques d'identification au sein des échanges. Par les goûts, les interactants semblent ainsi constamment se définir et se redéfinir dans leur mise en commun de leur consommation au sens large. Il s'agit ainsi d'une normativité conversationnelle importante dans la portion proprement intersubjective de nos processus de socialisation par la discussion.

La question du parallélisme entre représentations et comportement, tel que nous avons pu la soulever lors de l'analyse des récits de conversations, nous renseigne sur plusieurs choses. D'abord, sur les manières dont les conversations ordinaires définissent et envisagent la réalité, la fiction et l'imaginaire : les échanges se donnent pour tâche relativement constante de jauger la réalité et les productions culturelles en matière de véracité, de crédibilité. Nous verrons, à l'occasion de l'analyse des garanties des explications, de quelles manières ces paramètres de l'évaluation de la réalité se conjuguent au sein des échanges. Notons pour l'instant que la normativité conversationnelle cadrant le rapport à la culture et aux médias se donne la tâche de définir la réalité et ses marges par l'entremise des productions sur lesquelles elle se penche. Ce « parallélisme », comme nous choisissons de l'appeler, entre représentation et comportement, tel que présent dans les récits de conversation étudiés, nous renseigne sur la manière dont les conversations quotidiennes baignent les rapports sociaux dans une consistance transversale et enveloppante. En dernier lieu, le rapport individuel à la normativité, tel que soulevé au sein des conversations quotidiennes, illustre également les processus d'amortissement auxquels nous nous intéresserons plus tard. L'examen du thème de la culture et des médias nous met déjà sur la piste d'amortissements multiples et négociés, usant entre autres d'outils comme la gestion du discrédit ou le

réalisme émotionnel. Nous verrons ainsi, lors de l'analyse de l'affect comme corridor conversationnel, les multiples ressources que représentent les émotions dans les conversations et quant aux conversations.

CONCLUSION : LES UNIVERS DE LA CONVERSATION ORDINAIRE

Lors de l'analyse des récits de conversations selon ce premier axe, nous avons proposé que les échanges quotidiens sollicitent et mettent en scène différents univers. Ces grandes thématiques correspondent aux grandes sphères par lesquelles se déploie la vie ordinaire : le quotidien, le rapport à soi, le rapport aux autres, le travail, le loisir, la société et la culture. Ces univers conversationnels constituent la réponse à la question « de quoi parler ? » : il s'agit de références communes, assez stables et solides pour constituer le stock de connaissances disponibles dans lequel piger au quotidien pour nourrir une conversation et établir le lien à l'autre. Il s'agit également de matériaux normatifs, dans la mesure où tout n'est pas bon à dire, où tout n'est pas dit : ce sont certains éléments de la vie sociale qui sont évoqués et discutés, et pas d'autres, et ce, concernant une plus grande culture normative en présence.

Les univers du quotidien et de l'environnement immédiat sont eux-mêmes évoqués dans les conversations comme coordonnées de l'expérience située et comme conservation de la réalité. Les conversations quotidiennes évoquent aussi leurs propres formes de sociabilité lorsque l'on discute les règles présidant aux différents plans physiques de l'interaction (bulle, entre-soi, chez-soi, quartier, voisinage). Nous avons vu que cet univers conversationnel forge une certaine normativité de l'intime, parce qu'il représente le domaine de côtoiement de nos autres significatifs, mais aussi parce qu'il édicte certaines

injonctions esthétiques pour le quotidien, pour lequel il faut cultiver savoir pratique et talent.

Le rapport à soi, quant à lui, est discuté sous l'angle d'une injonction plus grande à l'internalité. En effet, dans les conversations étudiées, la figure dominant l'exposition du rapport à soi fait appel à de multiples injonctions et repères, comme la responsabilité, l'autonomie, les styles d'action proactifs, la réflexivité et la gestion de soi. Ces orientations du rapport à soi nous semblent composer une appréhension plus large de l'individu comme source ultime de l'explication causale des événements de la vie quotidienne. L'épreuve, comme narration privilégiée et analyseur proposé, étaye ainsi de manière plus concrète la manière dont l'individu singulier se teste et se forme dans les récits conversationnels.

Bien sûr, les rapports aux autres empruntent comme voie privilégiée la conversation elle-même, reconduisant et poursuivant les relations de manière performative. Mais lorsqu'il est question des rapports aux autres dans les échanges comme tels, c'est pour en discuter (de manière parfois analytique) et pour évoquer leur potentiel d'appui, mais aussi de défi. Il nous est apparu que, par le biais de l'activité de consultation des autres, les processus de socialisation primaire et secondaire se fondent parfois en une socialisation de consultation, par laquelle on se synchronise sur les autres, mais dans un mouvement d'individuation. Les autres deviennent, dans la conversation, des repères nous servant à trouver notre propre normativité. Par exemple, de plus en plus d'autrui significatifs entrent dans la socialisation primaire de nos enfants par l'intermédiaire de ces conversations; ensuite, nos multiples socialisations secondaires se poursuivent constamment dans cette activité de partage.

Le monde du travail constitue un univers conversationnel prisé, tant par sa présence dans les routines individuelles que par sa valorisation comme activité principale des individus aujourd'hui. Dans la normativité conversationnelle, il se montre comme un révélateur de

notre singularité, une définition de soi et une somme d'investissement de soi. Nous avons également vu que sa sollicitation au sein des échanges étudiés illustre de manière particulièrement claire le caractère polymorphe de la normativité : il s'agit d'un univers décrit comme une série de « problèmes », mais par lequel on veut tout de même se réaliser. Il forme un ensemble d'injonctions pour les individus, mais aussi de multiples possibilités en matière d'orientation des conduites et d'adhésion normative.

Le loisir peut être posé comme l'univers en négatif de celui du travail : il est constitué par le temps hors travail et par le plaisir. C'est donc à la fois un univers dans lequel on aime se projeter et un univers que l'on aime évoquer comme thématique conversationnelle en soi. Il acquiert aussi une valeur précise dans les horaires et les emplois du temps grâce à sa qualification comme espace de liberté et de choix. Il se joue aussi d'une autre manière intéressante par rapport au monde du travail, en constituant un modulateur conversationnel important des échanges entre collègues : les vacances, les weekends et les voyages représentent alors l'univers conversationnel tout indiqué pour colorer des relations utilitaires par des évocations ludiques et pas trop intimes.

Lorsqu'il est question de la « société » et du rapport à la société, c'est l'actualité et la politique qui dominent généralement les conversations. En représentant l'univers social au sein des conversations locales, cette thématique a bien illustré de quelles manières l'expérience personnelle est aujourd'hui liée à de plus grands enjeux. En effet, les participants sollicitent leur propre expérience comme outil de compréhension des enjeux, et nous avons pu observer une certaine intelligibilité de l'affect permettant aux participants de se projeter dans des situations plus lointaines ou moins personnalisées. Il s'agit d'une piste que nous suivrons plus loin. Sur le plan du déroulement de la discussion elle-même, il nous semble pouvoir cerner une construction en amont du consensus, qui fait que l'on aborde davantage les sujets susceptibles de faire l'unanimité. Nous verrons lors de l'examen des

processus d'amortissement conversationnel comment se crée cet apparent consensus. Des exigences d'harmonie interactionnelle et de préservation de l'ambiance semblent présider à la protection de ce consensus : la discussion de groupe se mute alors en expérience de la société en soi.

Finalement, la culture et les médias constituent toujours de forts référents à partager lors des conversations étudiées. Le partage de goûts et de références de productions concourt également aux définitions intersubjectives de soi et de l'autre lors de l'échange, entre autres par les processus d'identification supposés par les préférences culturelles. Un parallélisme plus général baigne les rapports entre représentations et comportements, et représente une consistance conversationnelle destinée tant à évaluer les implications de la réalité et de la fiction, qu'à amortir la normativité de multiples façons, entre autres par l'entremise d'un réalisme émotionnel.

Que tirer comme grandes lignes de l'analyse jusqu'à présent ? Premièrement, il nous semble encore possible d'observer l'existence de grandes références communes au quotidien. Dans un contexte sociologique promouvant parfois la thèse de la perte des repères, de l'individualisme écrasant ou narcissique et de la fin des institutions, il nous semble possible de cerner, par le biais de consistances moins facilement palpables comme celle des conversations quotidiennes, un stock de connaissances disponibles, certains matériaux culturels qui se prêtent mieux à l'action que d'autres. Relativement à cette idée, et comme deuxième ligne de force observée, ce n'est toutefois plus sous l'égide d'une socialisation uniformisante ou conformisante que la société se reconduit aujourd'hui dans les conversations. En effet, comme individus singuliers et cherchant à se singulariser, nous intégrons le groupe davantage par une consultation des autres, mais qui induit l'individuation. Notre expérience du social devient également très intime, dans la mesure où elle s'établit notamment, dans les conversations, par le biais de l'ambiance et du

consensus. Dans les conversations, le modulateur privilégié pour exposer le lien entre individu et société est celui du récit de l'épreuve. Nous avons également vu à différentes occasions que les émotions jouent un rôle important dans la compréhension, à l'échelle de la vie ordinaire, de plus grands enjeux et représentations.

Ces grands univers constituent les provinces limitées de signification quadrillant les récits de conversations recueillis. Ils correspondent aux grandes dimensions de l'existence ordinaire aujourd'hui, et sont évoqués lors de l'exercice constant de conservation de la réalité que représente la conversation quotidienne. Il nous semble toutefois que cette première mise à plat doive être bonifiée par l'examen des voies que prennent les conversations, ses opérateurs, ses modalités – bref, ce que nous nommons « corridors conversationnels » – afin de bien mettre en lumière la texture normative des échanges ordinaires. Nous pourrions, en dernier lieu, croiser les deux axes d'univers et de corridors pour en arriver à un certain nombre de figures typiques.

PARTIE II

COMMENT EN PARLE-T-ON? LES CORRIDORS

Dans cette deuxième partie, nous nous intéresserons à l'axe d'analyse du « comment parle-t-on ? ». On retrouve ici les grands corridors conversationnels, c'est-à-dire les voies principales qu'empruntent les conversations dans leurs manières de faire et dans leurs opérateurs. Par exemple, si l'univers du travail peut être sollicité, il peut l'être de multiples façons différentes, selon différents corridors normatifs. Nous en proposons ici huit : partager, raconter, expliquer, se positionner, l'affect, la mémoire, agir et orienter. Ces corridors se montreront déterminants à croiser avec les univers, et ce, tant pour en extraire une analyse transversale que pour capter la texture normative des conversations quotidiennes.

CHAPITRE VII

PARTAGER

Cette modalité des conversations consiste en toute forme de mise en commun d'un thème, d'un contenu ou d'information. C'est une procédure conversationnelle primaire, qui se confond même avec la raison d'être de la conversation, qui est d'entrer en contact avec les autres. Elle se sous-divise en la prise de nouvelles, les questions, l'échange de références, les évaluations, l'exposé de la variété, le partage autour de situations communes, la consultation et les comparaisons. Les conversations de partage sont souvent rapportées au « on » : il s'agit d'une parole collective, de groupe, que l'on suppose être faite d'échanges et de tours de parole. Des répliques plus précises sont parfois citées par les participants dans leurs récits. Lors de l'examen des univers conversationnels, nous avons vu que le partage occupait une place importante, notamment, dans les processus de consultation dans nos rapports aux autres et au monde du travail; nous pourrions maintenant nous pencher davantage sur cette modalité, et ce, peu importe la thématique dont il est question.

7.1 La prise de nouvelles

On partage ce qui se passe dans nos vies ou dans celles des autres; on échange les dernières nouvelles. Cette modalité de l'échange permet de se tenir au courant de la manière de vivre des autres et de différents aspects de leur vie (le couple, le travail, les vacances, les loisirs, la santé). Cette prise de nouvelles constitue l'entrée de jeu ordinaire des conversations, sa fonction phatique.

- Je lui demandais : « Est-ce que ça va bien avec ta blonde ? » Parce qu'il était en

questionnements. Je lui ai dit : « Est-ce que ça s'est arrangé ? » Puis là il m'a dit : « Oui-oui », puis qu'il voulait leur donner une chance.

- « Penses-tu que ça va marcher ? Penses-tu qu'il l'aime vraiment ? Est-ce qu'ils iraient bien ensemble ? » [...] Là il était comme : « Ben je pense qu'il est un peu désespéré. »
- Ensuite je suis allée voir mon amie, elle s'en allait pour tout l'été en France, donc on a discuté du séjour qu'elle va faire là; moi je vais changer de travail donc on a discuté de mon nouveau travail.
- On a parlé de nos fins de semaine respectives.
- J'ai un peu jasé de mon nouvel emploi avec un des collègues à qui je l'avais annoncé.
- On a parlé des compétitions que Jean fait.
- On a parlé de nos vacances, un petit peu de comment ça allait dans notre travail.
- On a parlé de sa condition à elle, parce qu'elle a une maladie, une maladie dégénérative, [...] on a parlé de sa santé.

7.2 Se questionner

On questionne les autres afin d'avoir différentes informations. Encore une fois, tous les thèmes sont présents dans ces conversations (travail, loisir, famille, état physique ou émotionnel général). Les questions sont une modalité primaire du contact avec l'autre et sont destinées à établir un univers commun sur lequel bâtir la conversation.

- On me questionne sur la saison de la chasse. J'explique que je suis bredouille encore cette année. Je parle néanmoins des animaux que j'ai aperçus, je montre des photos.
- Nous parlons aussi de mon travail en informatique. [...] Elle me demande si j'aime ça. Je lui dis que c'est bien, mais que j'aimerais mieux gagner ma vie en traduisant et en écrivant.
- Elle me demande ce que je ferai durant les Fêtes. [...] Je lui demande ses plans à elle.
- Il m'a demandé, comme ça, du tac au tac : « Toi, qu'est-ce qui fait que tu sais que tu fais quelque chose de bon ou de mauvais ? Est-ce que c'est les lois, les conventions, est-ce que c'est toi-même ? »
- Il était comme : « As-tu une bonne relation avec tes parents ? »
- Mon chum était de mauvaise humeur, donc je lui ai demandé pourquoi.
- On a parlé un peu de la maladie qu'il a, puis on lui a demandé : « Toi comment tu vis ça ? Comment tu passes à travers ça ? »

- J'ai rencontré une nouvelle collègue, fait que je lui parlais d'où est-ce qu'elle venait, c'était quoi son ancien emploi.

L'extrait suivant nous montre un ensemble de questions qui seront codées par les interlocuteurs comme des questions « de journaliste ». Le participant, en réponse aux questions qu'on lui pose, flaire le reportage, ce qui sera confirmé par son interlocuteur. On assiste donc à une manière précise de questionner, qui est associée à l'interview.

- Marc me posait des questions sur la chasse. Je répondais, jusqu'à ce qu'il me dise qu'il avait presque des idées de reportage. [...] Je lui ai dit que je pensais la même chose. Parce qu'il me demandait pourquoi je chassais, qu'est-ce que j'aimais là-dedans, comment ça se passait, puis là je répondais, puis c'est ça (rire).

7.3 L'échange de références

On échange des destinations de voyage, des recettes, des adresses, des titres (de films, de livres, etc.). Les conversations sont une grande source de recommandations d'objets culturels ou de consommation. On peut penser que c'est en effet un des canaux principaux de circulation de certains types de produits ou d'œuvres.

- On a parlé de voyage en Espagne, parce que nous on s'en va en Espagne cet été pour les vacances [...], donc on a jase un peu des choses que les beaux-parents avaient faites, puis que nous on voulait faire.
- On a parlé de bouffe, moi j'ai parlé de ce que j'avais fait à mon menu de dimanche, des brochettes, la salade de quinoa, on a parlé du quinoa pendant un petit bout là, parce qu'on se cherche des recettes, on s'échange des recettes.
- Je suis allée m'acheter une crème glacée avec une de mes collègues, fait qu'on a parlé de gelato, à quel point c'était bon, où il y en a du bon.
- Il y a une autre personne qui lit beaucoup, puis moi j'aime beaucoup les livres aussi, donc on a échangé sur différents livres là, qu'est-ce qu'on lisait ces temps-ci.
- On parle toujours de bouffe. Pendant l'heure du dîner. On parle toujours de cuisine :

« Qu'est-ce que vous avez mangé en fin de semaine ? », « Qu'est-ce que vous allez manger en fin de semaine ? », « Qu'est-ce que tu manges, c'est quoi ton lunch ? », on parle toujours, toujours-toujours de bouffe.

7.4 Les évaluations

On partage nos évaluations de diverses choses, que ce soit les voisins, l'état de notre enfant, les jouets ou le travail. C'est l'occasion d'exprimer son appréciation des choses, de manière assez catégorique : on retrouve ainsi des vocables comme « attirant », « bien », « plate », « vide », « spécial », « gentil ».

- On était assis dehors, on trouvait que mes voisins étaient **attirants**.
- Encore une fois la gardienne je lui ai demandé : « Est-ce que le bébé a dormi aujourd'hui ? Est-ce qu'il a bien mangé ? », il mange super bien, il dort bien, mais il pleure à chaque fois qu'elle quitte la pièce, mais il l'aime, fait que ça **c'est bien**.
- On parle encore du fameux mur d'entrée, qui a l'air très **vide**.
- J'ai eu une conversation avec un petit gars de sept ans, on a parlé des Lego, [...] les Lego ils sont rendus tout déjà faits, c'est rendu **plate**. [...] Je lui disais : « Moi je trouve ça plate, parce que avant c'était tous des petits morceaux. »
- Ensuite, avec tous les ouvriers de pavé on a parlé de la façon dont je travaillais, qu'ils étaient ben **impressionnés**, ils ne pensaient pas que je persévérerais (rire).
- On a parlé d'un client qui est bien **spécial** là, on a passé tout le midi sur lui là, qui a l'air d'un motard, puis qui fait **peur, mais dans le fond, il est gentil**.

7.5 Un exposé de la variété

Différents extraits qui utilisent la modalité du partage sont destinés à exposer la variété des situations et des comportements autour de nous. Qu'il soit question de changements de noms ou de situations amoureuses, les conversations font état de l'amplitude des

possibilités offertes aux individus.

- On a parlé de changements de prénom. **Il y a des gens autour de nous** qui changent de prénoms. [...] Elle m'explique qu'elle est en processus de changer de nom, [...] puis on a parlé **aussi d'un autre** gars. [...] Donc c'est ça, on a parlé **des changements de noms**.
- **On est trois personnes, il y en a un** qui est avec une fille, puis il la trompe tout le temps, donc il nous raconte ça, puis qu'il est pas bien, [...] **l'autre gars** avec qui je travaille, lui il a comme trois-quatre filles en même temps, il est pas capable de s'engager depuis plusieurs années, fait qu'on a eu des discussions par rapport à ça. **Moi** je me suis séparée, j'étais mariée, je me suis divorcée, là j'ai rencontré quelqu'un d'autre, mais c'est pas évident, les deux on a peur de s'engager, fait que ça tournait beaucoup autour des relations. [...] On parlait aussi un peu de nos vacances, qu'est-ce qu'on allait faire, **on a vraiment trois personnalités complètement différentes**, fait qu'on discutait un peu de qu'est-ce qu'on voulait faire de nos vacances d'été.
- Les relations de couple (rire), ça revient toujours parce qu'on est comme une grosse gang d'amis, puis **il y a un peu de tout**, il y en a que ça fait longtemps qui sont pas bien, il y en a que ça fait longtemps qu'ils sont bien, il y en a qui se trompent et compagnie.

7.6 Autour de situations communes

Un corridor principal des conversations consiste, comme nous l'avons vu notamment dans l'analyse du rapport à soi, à s'exprimer sur des situations communes. Par un effet d'identification, on discute avec les gens qui vivent une situation similaire à la nôtre, que ce soit la parentalité, le vélo, les rénovations, une grossesse, l'avancée en âge ou les déceptions amoureuses. Une certaine forme de solidarité s'installe dans ces conversations, dans lesquelles l'on n'est plus seul, dès lors que l'on s'exprime sur les situations qui nous lient les uns aux autres.

- On a parlé des sports que les enfants font, [...] comment ça demande aux parents, **quand t'inscris ton enfant à des sports**.

- On a parlé de rénovations, un peu **tout le monde** fait des rénovations chez eux là, qu'est-ce qu'il y a à faire.
- Il y en a qui ont des enfants, puis il y avait plein d'enfants qui étaient là, puis là ils racontaient comment ce n'était pas évident parfois de gérer la garde partagée des enfants.
- **Les deux** on a été à peu près quinze ans en couple, puis là on a laissé tomber ça pour faire d'autre chose, et depuis, ben on a des histoires un peu compliquées fait que, on parlait de ça, on regrettait un peu des fois notre ancienne vie. [...] On a jaser beaucoup de ça **les deux**, là.

Lorsque l'on partage à propos des autres, on remarque une gestion du « parler contre »; en effet, on se prémunit constamment pour ne pas avoir l'air de parler négativement des autres en leur absence. On peut penser que de telles procédures illustrent une normativité conversationnelle privilégiant la civilité et les sentiments « bienveillants ».

- On a dit quelque chose sur sa patronne, [...] moi je lui ai raconté quelque chose, mais **c'était juste raconter**, [...] mais je dis : « En même temps **ça donne rien d'en parler en mal**. »
- D'être parent ben, on en parle entre amis, mais c'est sûr que les enfants aiment pas nécessairement ça qu'on en parle, [...] on a des échanges de ce type-là, on a des vrais échanges avec nos amis, mais ce n'est **pas des échanges où l'on dénigre nos enfants, c'est surtout qu'on s'aide entre nous**.
- C'est un gars super difficile, [...] c'est un gars qui a un caractère... c'est difficile parfois de le jauger, en tout cas moi j'ai de la difficulté [...], puis il est facilement intimidant... **il est super cool là, je l'aime beaucoup**, mais il est comme un peu comme fantasque.

7.7 La consultation et les conseils

De manière similaire, on consulte constamment les autres, notamment au quotidien, sur des enjeux comme les repas, les anniversaires ou l'éducation des enfants. Dans les conversations étudiées, l'action au quotidien prend la forme d'une constante consultation

des contextes et des autres.

- Après ça on discute un peu de ce je veux faire pour ma fête. [...] Il s'était assez donné l'année passée, fait que j'ai dit : « Je veux que cette année ça soit simple. »
- Les enfants n'écoutaient pas, donc on essayait, mon chum et moi, **qu'est-ce qu'on fait, qu'est-ce qu'on donne comme punition** parce que c'était vraiment l'enfer dans l'auto, ils n'écoutaient pas.
- J'organisais un barbecue le lendemain, avec des amis, donc je parlais avec mon chum, **j'essayais d'avoir son opinion** sur ce que je pourrais faire à souper, mais finalement, ç'a pas été d'une grande utilité (rire).

On se consulte également sur des sujets plus larges : c'est ici que l'on voit les conseils et les modes d'emploi apparaître dans les conversations. La consultation et le conseil prennent pour objet et pour base l'expérience de l'autre, le sens commun, l'expertise profane.

- J'ai demandé à mon amie : « Tantôt, quand Antoine [un enfant] a dit ça, **est-ce que c'est normal ?** » Elle dit : « Oui-oui », elle dit, « inquiète-toi pas, moi aussi il me dit souvent ça, qu'il ne veut pas me voir, quand il est fâché c'est ce qu'il dit, [...] c'est normal, qu'il dise des choses comme ça. »
- On a discuté d'être en couple à long terme, les difficultés, de recommencer par contre, [...] mon autre amie est en couple depuis treize ans, puis ça va bien, **alors « recommencer à voir d'autres gens après une longue relation »**. Après on a parlé de **comment régler un différend** : certains pensaient qu'il fallait en parler tout de suite, puis d'autres disaient qu'il fallait attendre, parce qu'il faut laisser un peu la pression retomber.
- Nos relations amoureuses; **comment** rester ami avec un ex ou pas; on a parlé de se faire des amis à l'âge adulte. [...] C'est comme difficile à l'âge adulte, c'est gênant. **Là on se disait comment faire...** Émilie disait qu'il fallait **appliquer les mêmes règles** qu'une relation amoureuse, donc, si la personne prend le devant, t'envoie un courriel, tu réponds rapidement, tu montres que t'es intéressé, si la personne t'a invitée il faut que tu l'invites la prochaine fois, en tout cas.
- On a parlé aussi de la présence de la piscine, **à partir de quel âge ils ont droit de se baigner, sans qu'il y ait un parent qui soit là**, là moi je me disais que dans le fond j'avais pas de piscine, quand j'étais jeune j'avais pas de piscine, donc **j'avais aucune idée là**, mais effectivement, **c'est vrai** que même à quinze ans, peut-être c'est un peu jeune là, pour être dans la piscine sans qu'il y ait d'autre monde.

- Je lui ai demandé énormément de renseignements sur son boulot, parce que c'est le même emploi que j'envisage, donc j'essayais vraiment d'avoir des **conseils** de sa part.

On se consulte aussi sur des problèmes précis à régler : relation avec les enfants, avec le conjoint ou avec une collègue difficile. Ici, on est davantage dans le soutien et dans l'échange de savoir-faire que dans l'établissement commun de grands repères pour l'action.

- Être parent, on en parle entre amis, [...] nous autres on a besoin aussi **d'échanger sur comment on fait**, puis comment on se débrouille avec ça, comment on les accompagne, en étant discret, comme parent puis comme grands-parents, on a des échanges de ce type-là, on a des vrais échanges avec nos amis, [...] on s'aide entre nous pour savoir comment avoir juste la place qu'il faut, [...] on se soutient aussi.
- Ça allait pas super bien avec son chum, donc on en a parlé, elle n'était pas bien puis **elle se posait des questions, fait qu'on a parlé beaucoup de ça**.
- J'ai longuement parlé avec mon mari de ma situation avec ma collègue, de ma rencontre avec ma patronne, et puis des démarches que j'avais faites, et puis il m'a donné **quelques conseils, quelques stratégies** pour ne pas me faire poignarder.

On retrouve également des traces de consultations professionnelles avec des psychologues. Il est intéressant de remarquer que, dans ces cas, on dit avoir « parlé » de quelque chose au « je », et non au « nous ». Ce peut être un signe que le processus thérapeutique est endossé au « je » dans plusieurs approches, ainsi que dans nos représentations.

- Cette journée-là, c'est la journée où je vois mon psychologue, donc cette journée-là **j'ai parlé**, c'est surtout autour de l'anxiété.
- J'avais rendez-vous chez un psychologue. Pour le programme d'aide aux employés. [...] **J'ai discuté** de mon problème avec ma collègue.

La consultation et le partage, comme nous l'avons vu en filigrane depuis le début des analyses, participent de manière constitutive à nos conversations quotidiennes, mais aussi aux plus grands mouvements de syntonisation constante des individus les uns avec les autres.

7.8 La comparaison : différents types

La texture normative du partage se réalise, notamment et principalement, dans la comparaison. La comparaison est une modalité prédominante, voire primaire, des conversations, et ce, peu importe l'univers sollicité. Elle permet la configuration de repères normatifs, la prise de pouls du social, le positionnement individuel par rapport à l'état courant d'une question. La comparaison devient aussi un outil d'évaluation des individualités. On se compare pour « obtenir des informations comportementales » autant que pour « situer la valeur de nos attributs et performances » (Rosenbaum, 2009, p. 175). Les trois modalités que nous proposons sont des idéaux-types et peuvent cohabiter, se fondre et se répondre : il s'agit toutefois de trois degrés normatifs différents. Dans la comparaison comportementale, on cherche à recueillir des informations sans nécessairement y inclure une direction. Dans la comparaison-repère, on cherche à établir des critères de jugement. Dans la comparaison appréciative, il est plus clairement question de hiérarchie (Rosenbaum, 2009). Nous nous inspirons librement des propositions de Rosenbaum pour construire ces trois modalités.

7.8.1 La comparaison comportementale

Cette comparaison est destinée à obtenir des informations comportementales des autres. Il s'agit de l'amorce de la comparaison, lors de laquelle on met en commun les éléments qui seront traités normativement par la conversation. Dans les extraits suivants, il est question de comportements linguistiques, de préparations aux évaluations au travail, de cartes professionnelles.

- Nos hôtes **parlent** surtout anglais entre eux dans leur quotidien. **Mon conjoint et moi**, nous parlons autant anglais que français à la maison.
- On parlait des évaluations au travail, **lui comment il préparait ses évaluations**, puis je lui ai dit : « Ah tu es vraiment bon, moi **il y a une de mes évaluations que j'avais vraiment bien préparée, puis ça s'est mal passé.** »
- Puis là mes frères se sont **échangé** leurs cartes d'affaires, puis là ils m'ont dit : « As-tu ta carte d'affaires ? » Puis là on parlait des cartes d'affaires, moi je n'avais pas la mienne.
- On a parlé de mon chien, [...] elle m'a demandé : « **Combien de temps ça a pris avant qu'il soit propre ?** » Puis là je lui ai dit, je lui ai décrit un peu le parcours de mon chien, [...] puis là elle me disait comment elle était avec le chien, puis des petits trucs qu'il avait faits.

7.8.2 La comparaison-repère

Il s'agit ici d'établir des repères, par rapport aux autres, à une « normalité » ou à un équivalent. Une fois certains comportements mis en commun, il s'agit de construire les critères de l'évaluation normative qui suivra.

- On a encore parlé que j'étais courbaturée, je ne pouvais pas bouger, puis je me demandais s'il y avait un **problème**, si c'était **normal** de se sentir comme ça, elle, elle n'était toujours pas courbaturée.
- Mon amie s'inquiète de sa fille du même âge, qui est pas bien placée dans la vie, mon fils est moins mal pris que ça quand même, mais... Mon autre amie, qui a un enfant de quarante ans, qui ne va pas puis qu'il rentre puis qu'il sort de prison, puis, écoute, **ce n'est pas tous les enfants qui vont mal là, mais ce n'est pas évident que tout aille bien.**
- Elle n'écoute jamais de films, puis on parlait du fait que nous on aimait les films, puis que elle, non, puis le rôle que ça jouait pour nous les films dans notre vie, puis on se demandait **qu'est-ce qui faisait ce rôle-là** (rire) chez elle. Puis elle, ce n'était pas du tout les films.
- On a reparlé de l'anxiété de séparation du bébé, parce que ça a l'air un peu intense là, **il y a des gens qui disent que c'est une phase, mais on dirait que ça ne passe pas**, je ne peux pas quitter la pièce. [...] Est-ce que c'est **normal**, est-ce que **tous** les bébés sont

comme ça, est-ce que ça va passer, qu'est-ce qu'on peut faire ?...

7.8.3 La comparaison appréciative

Cette modalité plus avancée de la comparaison a pour but de mettre en rapport différents éléments afin de les hiérarchiser. C'est ici que la texture normative de la comparaison se réalise de manière plus évidente. Dans le premier extrait, on compare ses appréciations; dans le deuxième, des villes; dans le dernier, des camps de jour pour enfants.

- On a parlé du film que j'avais recommandé à François, **il m'a dit qu'il l'avait pas aimé les personnages, j'ai dit : « Ah moi c'est un de mes films préférés ! »**, il dit : « J'ai aucune sympathie pour ces personnages-là ! »
- Elle revenait de Toronto, elle disait qu'il y a beaucoup de boutiques de vêtements pour hommes. Alexandre a acquiescé en disant qu'à Montréal, il n'y en avait que trois ou quatre, que s'il achetait un chandail chez Simons, il était certain de croiser quelqu'un ayant le même. **Alors que à Toronto, apparemment ça ne serait pas le cas, tu peux acheter des choses à Toronto, puis demeurer original.**
- On a parlé de camps de jour pour enfants, mes enfants ont commencé un nouveau camp de jour, donc je parlais avec une de mes collègues c'était quoi le camp de jour, que **c'était pas mal mieux que le camp de jour de la ville.**

L'extrait suivant récapitule les trois modalités : les interlocutrices s'échangent des informations comportementales (Marie voyage beaucoup, pas les autres), établissent certains repères (voyager demande d'être adaptable, c'est une qualité « naturelle ») et finalement des appréciations (c'est « honteux » de dire qu'on n'aime pas voyager).

- On a parlé du déracinement, Marie voyage beaucoup, puis Émilie elle disait : « Moi je sais, c'est **honteux** de dire ça de nos jours, mais si je m'écoutais, je serais ultra-sédentaire, je resterais chez nous, c'est **cool** de déménager à Londres, de **se recréer une vie** mais je suis pas vraiment capable », puis là je disais : « Moi non plus », puis Marie est **super bonne** pour ça, elle essaie tout le temps de le refaire... c'est comme **naturel**, bon.

De manière transversale à ces trois types de comparaison, on sollicite différents repères : les autres, la normalité-moyenne (mon bébé est-il normal ?), la norme valorisée (c'est « cool » de voyager), l'expertise populaire (il y a des gens qui disent que...). Les mécanismes comparatifs possèdent clairement une texture normative importante en évaluant et en hiérarchisant, mais aussi en établissant les repères mêmes grâce auxquels l'on se compare.

La modalité propre au partage a été décortiquée ici, mais ces différentes procédures se retrouvent souvent emmêlées dans les récits de conversations. L'extrait suivant concentre plusieurs modalités du partage : l'évaluation (on est plus traditionnelles qu'on le veut), la comparaison (conduire, ne pas conduire), l'appréciation (en « bonnes » féministes), la hiérarchisation (« tu veux que ton chum soit indépendant financièrement »).

- Les femmes modernes : on a parlé beaucoup du rôle des femmes et des hommes, parce qu'on trouvait qu'on était, malheureusement, plus **traditionnelles** qu'on le voulait, puis là Émilie a dit : « Moi je n'aime pas ça conduire, c'est toujours mes chums qui m'ont conduite partout », puis moi je sais conduire mais j'haïs ça, puis c'est toujours mon chum qui prend le volant, mais pourtant **en bonnes féministes** on voudrait que ça ne compte pas, mais... on aime pas ça, puis Émilie disait : « C'est pour ça que je veux aller chercher mon permis, pour me libérer », puis on parlait aussi, malheureusement... on aimait pas ça faire plus d'argent dans un couple. Je ne voulais pas que ça soit quelque chose d'important, mais ce l'est... comme si dans le fond, **tu veux que ton chum soit indépendant financièrement.**

Chacune des sous-modalités évoquées possède une texture normative qui apparaît maintenant mieux : la normativité, c'est aussi « les autres ». En effet, échanger, partager, consulter et comparer sont autant de manières de syntoniser son comportement avec celui des autres et avec les représentations prévalentes. L'ensemble de ces mouvements conversationnels matérialise de façon concrète l'ensemble des effets que nous avons sur les autres, que les autres ont sur nous, ainsi que les multiples résultats que ces influences ont en

retour sur l'établissement, l'examen et la confirmation de la normativité.

Comme nous l'avons vu à différentes reprises, on peut parler « d'autrui significatifs » (Berger et Luckmann, 1986) pour désigner les personnes prenant part entière à la socialisation primaire de l'individu. Les autres significatifs ne font pas l'objet d'un choix par l'individu, dans la mesure où ils sont les proches qui s'occupent de son éducation immédiate (parents, entourage, famille). Berger et Luckmann proposent également de parler des autres « moins significatifs » pour l'individu, sorte de « chorus » qui participe aussi, quoiqu'en moindre mesure, à la conservation de la réalité : « La relation entre les autres significatifs et le « chorus » dans la conservation de la réalité est de type dialectique. C'est-à-dire qu'ils interagissent les uns avec les autres tout comme ils interagissent avec la réalité subjective qu'ils servent à confirmer » (p. 206-207). L'ensemble de ces extraits de conversations illustre de quelles manières, pour les participants, l'activité normative qui guide leurs contraintes et leurs repères est aussi encadrée et pilotée par le réseau plus large et sa relation avec notre entourage intime.

Cette dimension de l'analyse entre plus clairement en résonance avec différents éléments théoriques que nous avons mobilisés précédemment. Dans l'examen de la notion de normativité, nous avons vu qu'un énoncé n'est plus neutre dès lors qu'il cherche à exprimer un idéal. C'est en cela que la comparaison, notamment, possède une forte texture normative, comme nous proposons de la nommer. La texture normative, si elle fait appel à une prescriptivité, est aussi ce qui possède le pouvoir d'orienter l'action en matière de contrainte ou de valorisation. Ainsi, le corridor conversationnel du partage, de la consultation et de la comparaison possède une texture normative importante au sein des processus de socialisation secondaire, reconduits par les conversations quotidiennes. Nous verrons de manière plus détaillée les différents degrés de l'orientation présents dans les récits de conversations recueillis.

CHAPITRE VIII

RACONTER

La narration est une procédure qui fait appel à l'imaginaire, à l'évocation; elle importe dans les conversations les lieux et les moments dont il est question. Le « raconter », s'il adopte tout au long de l'histoire de l'Occident certains traits spécifiques, notamment au sujet de la vérité et de la connaissance (Hentsch, 2005), se présente plus modestement dans les échanges ordinaires comme un corridor privilégié de la normativité conversationnelle. C'est une manière de rappeler des situations extérieures dans la conversation présente et de les communiquer aux autres. On raconte notre quotidien, d'autres conversations, ainsi que certains types de situations (gênantes, difficiles, bizarres ou catégoriques). Le « raconter », s'il possède une dimension de hiérarchisation des normes et des valeurs, se défend toutefois de tomber dans le positionnement en opérant un appel à « l'objectivité ». Nous détaillerons finalement une figure exemplaire du raconter, l'anecdote, ainsi que ses procédures de mythification et de citation de cas.

8.1 La narration du quotidien et au quotidien

On raconte sa journée, sa semaine, sa fin de semaine. Les extraits dans lesquels les participants utilisent eux-mêmes le vocable « raconter » ou « conter » sont présentés ici. On revient sur ce qui vient de nous arriver, à la manière d'une histoire. Comme nous l'avons vu dans la partie sur le quotidien, les conversations font partie du quotidien comme le quotidien fait partie des conversations.

- En marchant vers le bar, il me **contait** sa journée.
- Mon chum rentre du travail, [...] il m'a **raconté** sa soirée.
- Puis on a tous **raconté** notre journée, les enfants leur journée au camp de jour, moi ma journée de travail.
- Au bureau, on a parlé de notre fin de semaine, tout le monde a **raconté** un petit peu ce qu'ils avaient fait, moi j'ai raconté mes affaires.
- L'après-midi mon chum il revenait de voyage, [...] donc il m'a **raconté** son voyage, sa semaine.
- On se **racontait** un peu nos semaines, puis on se racontait comment ça s'était passé, moi je racontais la veille avec mon chum.

On raconte des conversations précédentes, on évoque des conversations dans nos conversations. Ce phénomène donne à voir la circulation des idées et la place ménagée à la conversation rapportée. Dans le prochain extrait, on piste une conversation sur la tenue vestimentaire au travail, qui porte sur la question d'adopter une tenue formelle ou non. Cette conversation est rapportée par la participante à trois moments différents et évoque elle-même la fonction que cette citation occupe, que ce soit l'échange d'opinions, la compréhension d'enjeux ou l'exemplarité de la diversité des opinions. La conversation rapportée constitue un paramètre que nous analyserons en profondeur dans la partie sur la réception des conversations; il suffit pour l'instant de noter que ce phénomène occupe une place notable dans la modalité du « raconter ».

- J'avais eu une discussion avec ma patronne par rapport à ça, parce qu'elle voulait que je mette des vestons pendant mes entrevues, puis les endroits que je visite pour mon travail, ils ne sont vraiment pas « vestons ». [...] Donc je **racontais cette conversation-là à Étienne pour voir, pour échanger nos opinions**, dans le fond.
- [...]
- Marc c'est un employé à moi, puis il fait du recrutement aussi, il fait les premières étapes, les entrevues téléphoniques, puis **je lui ai parlé de la conversation que j'avais eue avec la gestionnaire, parce que je trouvais que c'était intéressant pour lui, pour qu'il comprenne...**
- [...]

- Donc là je lui ai encore conté (rire) la conversation que j'avais eue avec eux, puis elle, elle disait : « Non-non, il faut qu'il s'habille ! », puis je disais : « Non, mais tu comprends, **c'est juste pour te montrer qu'il y a des gens qui ont des opinions différentes, puis que ça, c'est ton opinion à toi.** »

8.2 Le gênant, le difficile, le bizarre et le catégorique

On peut regrouper les différentes situations racontées en quatre grands types : les situations gênantes, les situations difficiles, les situations bizarres et les rencontres avec des gens qui expriment une position catégorique sur un sujet. Ces situations ont toutes en commun de sortir de « l'ordinaire », ce qui nous donne un indice sur le genre de thématiques majoritairement présentes lorsque l'on narre. Ces quatre types de situations sont quatre grandes catégories d'accrocs au cours normal des interactions, aux attentes réciproques des membres et à leur combat quotidien pour préserver les apparences et les statuts (Goffman, 1973a, 1973b, 1974).

On raconte d'abord des situations gênantes. Dans le premier extrait, le mot « honte » est utilisé, alors que dans le second, la gêne et le malaise sont davantage insinués. Goffman parle « d'embarras » pour désigner ces interactions lors desquelles le « moi » de l'individu subit une rapide discréditation (1974, p. 95). On évoque ces situations, on les partage et on en dresse des palmarès, puisque la gêne interactionnelle est une référence commune forte.

- Je lui ai **conté** qu'en secondaire 1, dans un cours d'art, je me suis évanouie devant tous mes collègues. [...] J'avais eu vraiment **honte** parce que c'était trois semaines après la rentrée, fait que, c'est dans le temps où tu veux [...] avoir des amis là, puis avoir l'air cool.
- On parlait des **conversations un peu déplacées** dans l'avion, parce que je suis agent de bord, [...] puis il y avait un petit gars qui m'avait demandé... des détails intimes.
- On a parlé de **nos moments les plus embarrassants**. Puis là lui il m'a raconté que

c'était la fois où il avait voulu demander [...] sa copine en mariage, il avait invité toute la famille, les amis, puis il s'est évanoui (rire).

Les épreuves et les moments difficiles sont un autre sujet de prédilection de la narration, comme nous avons pu le voir précédemment. On n'apprend pas nécessairement ici le dénouement de l'épreuve ou les manières individuelles d'y faire face, mais on sent qu'il y a une « mise à l'épreuve », un passage, un combat, qu'il s'agisse de surmonter la maladie, le deuil, une grossesse imprévue ou la dépression.

- Il me disait que sa mère, il y a à peu près cinq-six ans, elle a eu un cancer du sein. Puis qu'elle a comme **bien passé à travers**, là elle est remise, elle a passé son stade de rémission.
- On a aussi parlé du frère d'une amie, [...] son humeur va moins bien, elle nous a **raconté** pourquoi son humeur va moins bien depuis quelques années, soit le suicide d'un de ses amis, **grosse histoire**, là.
- Son petit frère, il est papa, il est jeune, puis la fille elle ne voulait pas se faire avorter, mais lui il ne sera pas présent, j'ai dit : « **C'est un gros choc.** »
- Il **raconte** que cette semaine, il a rendu une visite imprévue à un ami. Le copain de cet ami était dans le lit, tremblant, aux prises avec une crise d'angoisse. **Le pauvre** avait arrêté de prendre ses antidépresseurs. Il a dû retourner chez le médecin, qui lui en a prescrit à nouveau.

La narration prend aussi pour objet l'excentricité, des cas particuliers ou bizarres, sortant de l'ordinaire. Ce sont des histoires assez anodines, mais hors du cours ordinaire des choses et de la normativité. En effet, on ne s'attend pas à vomir lors d'un examen de la condition physique, ou de côtoyer des gens ayant des comportements bizarres. Le fait de raconter ces histoires réitère la normativité, que ce soit à propos de la pudeur, de la santé ou de l'interaction: ce sont autant d'exemples de situations où l'on « perd la face » (Goffman, 1974).

- Il me **raconte** qu'il a été malade deux fois au gym. Pendant l'examen de sa condition

physique. Il est allé vomir deux fois. C'était vraiment **étrange** là.

- Je **contais** qu'il y avait une fille dans l'ascenseur de notre bureau, [...] elle est **bizarre**, elle, parce qu'elle me parlait tout le temps de son travail, puis elle chialait, [...] maintenant quand je vais fumer dehors je m'éloigne, je ne veux pas qu'elle me parle (rire).
- On m'a demandé de parler du Salon du livre. J'ai **raconté** mon expérience. J'ai raconté le moment où un étranger m'a montré des photos de nus sur son iPhone, pendant le Salon. Un moment complètement **surréaliste (rire)**.

On raconte des situations qui nous ont exposé à des positions figées ou catégoriques de la part de certaines personnes. Il est intéressant de remarquer que, dans les deux cas suivants, les participants décrivent des positions tranchées, mais sans qu'ils prennent eux-mêmes position. Il est alors difficile de trancher : les positions dont il est question sont-elles dénoncées ? Font-elles plutôt consensus au sein de la discussion ? De plus, les deux extraits portent sur les différences de genre et de sexe.

- Il y a un photographe à qui j'ai parlé qui a commencé à me parler du fait qu'il avait parti un « Girlie Girl Club », qui était comme un club pour les jeunes filles, pour [...] leur apprendre à être plus féminines, parce qu'il était en désaccord avec le fait qu'en Amérique du Nord, les femmes étaient de plus en plus masculines, qu'il y avait comme une pression en Amérique du Nord pour que les femmes soient plus masculines, à cause du féminisme et tout, puis que lui il aimerait ça revenir à une espèce de modèle « prince/princesse »... [...] **Je racontais cette histoire-là** à mon ami.
- J'ai **conté l'histoire que mon amie m'avait contée [...]**, le père c'est un macho, puis il aime pas ça que son garçon fasse des trucs... de fille, puis là la mère voulait repeindre la chambre du petit gars, puis elle a demandé les couleurs qu'il voulait, puis il voulait rose, mauve puis des papillons puis des fleurs (rire) donc là (rire) elle essayait de lui suggérer d'autres choses parce que son père allait pas être content, fait que j'ai raconté cette histoire-là à mon conjoint puis son fils.

Par son choix de différents objets et de types de récit, la narration semble participer à instituer les grands partages qui font vivre la normativité, notamment l'ordinaire et l'extraordinaire dans toutes ses déclinaisons (gênant, bizarre, catégorique).

8.3 Entre hiérarchisation et « objectivité »

Lors du récit de certaines situations, on hiérarchise plus clairement des valeurs et des normes : ces anecdotes deviennent ainsi des espaces normatifs par lesquels on exemplifie et stratifie certaines injonctions. Que ce soit se coucher tôt, avoir le sens de l'humour, être beau et cultivé, avoir de bonnes habitudes de vie, ces récits ont une texture normative certaine lorsque vient de temps de mettre en scène des comportements valorisés ou dévalorisés.

- Elle a **raconté une anecdote**, à son ancien travail ils étaient tous sortis puis ils n'arrêtaient pas d'appeler leur patron : « Viens, viens nous rejoindre ! », puis elle dit : « Le lendemain quand on est arrivés il était très fâché, **il n'était pas fâché parce qu'on l'avait appelé mais il pensait qu'on ne serait pas en forme pour rencontrer les clients qu'on devait rencontrer.** »
- J'ai un copain qui est décédé du cancer il y a trois ans, puis je **racontais** un peu comment c'était, les derniers temps, avec lui, puis que [...] **il a fait preuve d'un sens de l'humour incroyable, puis que, je racontais que souvent les gens ils rentraient dans sa chambre en pleurant, puis ils sortaient en riant**, c'était comme... puis là je racontais un peu des choses qu'il avait dites justement dans la dernière semaine.
- Il m'a raconté qu'il s'est inscrit dans un nouvel organisme où il est bénévole, [...] t'accompagnes une personne âgée de quatre-vingt-dix ans et plus, tu vas chercher son épicerie, puis tout ça, puis là la femme qu'il a rencontré, **il me racontait à quel point elle était extraordinaire**, qu'elle lui racontait des histoires sur l'histoire du Canada, l'histoire du Québec, puis qu'elle parlait les deux langues parfaitement, puis il dit : « C'est une belle femme, elle a quatre-vingt-dix ans, mais elle est belle. »
- Une de mes collègues m'a parlé de son conjoint, parce qu'il a fait un infarctus. [...] Il avait fait un infarctus il y a cinq ans, puis là [...] il s'est senti mal deux semaines avant [...] donc **elle a raconté cette histoire-là**, [...] on a parlé aussi des **habitudes de vie** de son conjoint, qui étaient pas très bonnes, qu'il mangeait trop, qu'il avait arrêté de s'entraîner.

Malgré cette certaine inflexion du « raconter » vers la normativité, il est intéressant de remarquer que l'on se défend parfois de parler en mal de quelque chose ou de quelqu'un, ou encore d'exprimer son avis, en affirmant que l'on ne fait « que » raconter, comme si le

récit était neutre ou objectif par définition.

- Puis là moi je lui ai raconté quelque chose, **mais c'était juste raconter**, mais j'ai dit [...] : « Est-ce que t'as le même avis que moi ? » Puis là elle fait : « Tu veux dire qu'on pourrait dire qu'elle est totalitaire ma patronne ? » J'ai dit : « Un peu hein ? Est-ce que tu sens ça toi aussi (rire) ? » Puis là elle dit : « Oui. »
- Mon avis personnel ? Ben moi c'est ça je lui ai **plutôt... raconté les faits**.

8.4 L'anecdote

Ces différentes catégories de narration nous mènent à nous intéresser à une forme plus précise du raconter, soit l'anecdote. L'anecdote est un récit mineur, banal, varié et destiné à plusieurs choses. L'anecdote peut servir à exemplifier son expérience et prendre une forme typique : les anecdotes « de première voiture », « de relations amoureuses ».

- Elle m'a dit à quel point c'est une petite ville, parce que ça paraissait qu'elle venait d'ailleurs, c'était comme une touriste, puis là elle m'a raconté une anecdote.
- On se contait des anecdotes **de relations amoureuses**.
- Mes collègues se sont mis à conter leurs **histoires de premières voitures**.

Les anecdotes prennent aussi pour objet, la majeure partie du temps, notre entourage. Encore une fois, ce qui se raconte relève souvent du particulier ou de l'inhabituel.

- Je lui **contais des anecdotes** à propos de ma mère, qu'elle avait eu une phase où elle n'était pas débrouillarde. [...] Je lui contais des petites anecdotes là, que ma mère elle était **particulière**.
- J'ai commencé en lui parlant d'une de mes bonnes amies, qui, en ce moment [...] est dans un triangle amoureux, [...] fait que je lui racontais ça, puis là il dit : « Elle est **compliquée**, cette fille-là ! Puis elle est intense ! »
- Cet enfant-là, il ne rit pas. [...] Elle dit : « Quand il y a moment où il exprime ses émotions, il saute. Il saute tout le temps, puis des fois on l'entend parce qu'il saute puis

il est content. » Je trouvais ça **drôle**.

- Ensuite on a parlé d'autres membres de l'équipe, on a fait nos commères un peu, mais juste un peu (rire).

L'anecdote est également quelque chose que l'on possède, que l'on a en réserve (« avoir des anecdotes ») et dont le récit procure du plaisir.

- J'ai dit : « Une autre fois tu raconteras cette anecdote-là », elle a une anecdote **vraiment drôle** où elle s'est trompée de personne, parce qu'elle pensait que c'était un client, mais finalement c'était le gars de l'informatique qui venait puis elle le traitait comme un client (rire). Donc elle dit : « Oui **j'en ai plein d'anecdotes comme ça**. »

Les différents incidents constituent une sous-catégorie de l'anecdote. On est résolument ici dans le registre de l'ordinaire, mais de l'ordinaire inhabituel, de l'ordinaire non contrôlé. L'incident est ce qui sort du cours normal des choses, mais sans toutefois tout chambouler.

- Il m'a conté que **par accident** [...] il dit : « Par accident j'ai lancé une bouteille dans le dos d'une fille (rire). » J'étais comme : « Ah ! Est-ce qu'elle était fâchée ? », puis il a dit : « Ben... non, mais... ce n'est **pas cool** ! » (rire)
- Elle m'a conté que parfois elle mettait une muselière à son chien, parce que **une fois** elle lui avait pas mis puis, le chien était parti à la course puis elle était partie avec puis elle avait traîné sur l'asphalte, elle s'était fait mal.
- Je lui ai parlé qu'il y avait eu un **incident** de violence, parce que je travaille en psychiatrie. C'est pas « normal », mais quand même.
- Je lui ai demandé comment était le spectacle, il a eu une **mésaventure**, il a fallu qu'il revienne à l'appartement, il avait oublié les billets de spectacle.

Les anecdotes entretiennent des liens entre elles et s'enchaînent par libre association : on fait un lien avec quelque chose d'autre, avec son expérience ou celle d'un proche.

- Fait que j'ai dit : « **Parlant d'appeler quelqu'un à trois heures du matin**, un jour j'ai échappé mon cellulaire dans les toilettes, puis le téléphone a appelé tout seul, à deux-trois heures du matin, un de mes collègues qui venait de me donner son numéro de téléphone (rire). »

- Il racontait comment la veille il avait été tout seul en revenant du travail pour s'occuper des enfants jusqu'au dodo, puis que c'était tout un boulot puis, là **je suis revenue sur sa propre enfance** parce que, ils étaient trois en bas de quatre ans. Puis je lui racontais ça, que je me sentais comme une maman-pieuvre (rire).
- **Vu qu'on a parlé de mon oncle qui s'est fait mal en vélo**, on a raconté l'histoire de notre ami qui s'est coupé assez gravement la main avec un couteau, **c'est venu sur le sujet comme ça**.

Une autre procédure de narration est présente dans les histoires et les anecdotes : la mythification. On élève certaines histoires et certaines situations au rang d'idéaux-types. Elles semblent ainsi devenir des récits qui se consolident et se reconsolident dans leur narration en évoquant l'expérience de chacun. La mythification peut aussi se faire par la spéculation. Dans le prochain extrait, un ami perd le numéro de téléphone d'une nouvelle rencontre : on imagine les effets de cette situation sur la personne en question. À noter que la participante a une définition très intéressante de ce type de mythe (« on se dit ça, mais dans le fond personne y croit »), faisant écho de cette manière à la « fiction nécessaire ».

- Il nous a conté une anecdote d'une fille qui lui a donné son numéro de téléphone, il dit : « C'est la seule fois où ça m'est arrivé, j'arrive pour le montrer à mon ami, pour lui prouver que c'était vrai : le numéro s'était pas enregistré dans mon cellulaire (rire). » J'ai dit : « Ben non, franchement, les amies de la fille ils vont lui dire : "Ben peut-être qu'il a perdu ton numéro", mais **dans le fond personne y croit parce que ça n'arrive pas** (rire) », j'ai dit : « Elle **peut-être que c'était la première fois qu'elle osait faire ça, là c'est sûr qu'elle ne le fera plus** », puis là il dit : « Écoute, j'avais pas pensé à tous les impacts que ça aurait sur elle, je pensais plus à l'impact que ça avait eu sur moi (rire) », j'ai dit : « Non-non-non, **t'as détruit cette fille-là**. »

Un autre procédé de la mythification consiste à donner l'exemple de quelqu'un que l'on connaît, à qui quelque chose « est arrivé », comme une citation de cas.

- Je disais qu'un de mes rêves, c'était d'aller temporairement par exemple, à Yellowknife, travailler avec les Inuits, puis ma patronne m'a dit **qu'une de ses amies l'avait fait [...]** puis qu'elle avait rencontré son chum comme ça qui était médecin

là-bas. Puis elle disait : « **C'est peut-être comme ça que tu vas rencontrer quelqu'un.** » Puis je disais : « **Mais ça, c'est une belle histoire.** »

La narration, si elle veut prétendre à l'objectivité, n'en est pas moins l'occasion de la hiérarchisation des impressions, des situations et des injonctions. Elle prend pour objet le quotidien ou d'autres conversations antérieures, et s'intéresse souvent aux situations gênantes, difficiles, bizarres et catégoriques. Ces quatre catégories se montrent ainsi comme les idéaux-types de ce qui vaut la peine d'être raconté, de ce qui déclenche le récit, mais aussi comme des définitions de « l'ordinaire » et de ce qui en ressort. Le gênant fait référence à nos rapports primaires aux autres et à la gestion des faces; le difficile, à l'épreuve individuelle; le bizarre, à notre catégorisation du monde; le catégorique, à des positions figées qui existent chez d'autres individus. Par la figure de l'anecdote, on fait constamment circuler des « histoires » qui, bien que mineures, peuvent faire l'objet de procédures de mythification. Les anecdotes sont des véhicules de représentations qui permettent de colporter et de faire voyager, sous la forme d'un récit, certaines normes et certains positionnements. La narration est ainsi une modalité primaire de notre rapport au monde et le construit à la fois.

CHAPITRE IX

EXPLIQUER

Les conversations sont des descriptions du monde qui nous entoure, mais aussi une analyse de ce monde. On cherche à comprendre, à réduire la complexité, à donner un sens aux phénomènes que l'on observe chez soi, chez les autres, dans la société en général. Nous verrons d'abord que l'analyse est une activité en soi, que l'on fait à plusieurs au cours des conversations. Nous nous attarderons ensuite aux procédures de généralisation et aux modèles de compréhension sollicités dans les explications. Finalement, les garanties des explications seront explorées, soit leur caractère « vrai » ou « crédible », établi par le biais de l'expertise du vécu individuel.

9.1 L'activité d'analyse

L'explication peut d'abord être une activité en soi, l'activité d'analyse, comme lorsque l'on décortique un match sportif, le comportement d'un animal ou les émotions de quelqu'un. Les conversations quotidiennes sont, en effet, à la fois la scène et l'instrument des analyses profanes.

- On faisait l'**analyse de la partie de hockey**.
- Ça faisait deux semaines que j'avais vu mon chien [...] puis on jouait avec elle, puis on essayait **d'analyser son comportement**.
- C'est souvent, admettons, une personne qui partage ses émotions, puis après ça les autres on essaie... pas de trouver des solutions, mais de **comprendre**, comprendre

pourquoi ça se passe comme ça, **on essaie vraiment beaucoup d'analyser.**

9.2 Des généralisations, des lois

Une opération primaire de l'explication et de la pensée est la généralisation, première construction de la « typicalité du monde » (Schütz, 1987, p. 13). On généralise des phénomènes de société comme le racisme ou le marché de l'emploi, ou des éléments propres à l'existence et ses aléas.

- On parlait du racisme, qu'il y en a qui disent qu'il n'y a plus de racisme, puis il dit : « **C'est souvent ces personnes-là qui sont le plus racistes...** »
- On a parlé **qu'on avait souvent des attentes dans la vie**, puis ça nous apportait des déceptions.
- Elle est Catalane, donc on parle des perspectives d'emploi au Québec, je lui dis qu'elle n'aura **probablement** pas de problèmes à se trouver un travail ici, je veux dire, je ne connais pas de Catalans qui ont eu de la misère à se trouver une job au Québec là. **En général là, ça marche bien.**

De manière similaire, généraliser s'avère aussi l'occasion d'énoncer des lois. Dans le premier extrait, il s'agit d'un jeu à somme nulle (la passion va de pair avec le drame), alors que dans le deuxième extrait on énonce des lois propres à l'amitié au travail.

- On a une discussion sur le fait que [...] **souvent** quand il y a de la passion dans un couple, il y a beaucoup de drame. Puis qu'**on dirait un choix à faire**, [...] il me disait : « Oui, moi avec mes ex, ça a **toujours** été dramatique, mais il y avait **toujours** de la passion. Maintenant en ce moment avec ma blonde, tout va super bien, c'est calme, mais il n'y a pas justement d'étincelles. »
- **Souvent** [...] tu pouvais avoir un ami à l'extérieur du bureau puis là [...] admettons qu'il finissait par travailler avec toi, [...] même si professionnellement ça marchait pas, au moins c'était déjà ton ami avant [...] donc il y a des chances que l'amitié reste. Mais il dit : « Quand par exemple tu connais quelqu'un à un niveau professionnel, c'est difficile après ça, si ça marche pas professionnellement, [...] que vous restiez amis. »

On établit aussi des parallèles entre des situations similaires afin de les éclairer mutuellement.

- Francis dit que Julie rationalise peut-être trop sa relation. **Je fais un parallèle** avec mon ami Charles, qui trouve que sa vie manque de projets.
- Il nous a conté aussi que deux de ses amis sont **dans la même situation**, ils sont en divorce/séparation, puis **dans les deux cas** [...] ils ont des enfants puis leur femme était restée à la maison après avoir eu les enfants, puis du jour au lendemain, la femme n'était plus heureuse là-dedans, puis ç'a fait exploser le couple.

On essaie parfois d'établir une sorte d'homologie structurale entre nos besoins et ceux des autres. Dans le prochain extrait, par exemple, on part du principe que la consommation de films remplit un besoin précis (évoquant la théorie des usages et gratifications en communication [Katz *et al.*, 1973]), besoin qui serait comblé différemment chez quelqu'un qui ne consomme pas de films.

- Elle n'écoute jamais de films, puis on parlait du fait qu'on aimait les films puis que elle non, puis le rôle que ça jouait pour nous les films dans notre vie, puis on se demandait qu'est-ce qui remplissait ce rôle-là (rire) chez elle. Puis pour elle, ce n'était pas du tout les films.

9.3 Des modèles de compréhension

De manière un peu plus complexe, on sollicite ou on crée sur mesure des modèles de compréhension de la réalité. Certaines schématisations géométriques ou dynamiques sont mobilisées. Dans le premier extrait, c'est la représentation des vases communicants appliquée au rapport rationalité/émotivité entre deux personnes, tandis que le deuxième fait appel à la sphère géométrique pour appliquer une loi presque physique aux comportements

humains. S'il n'est pas toujours aisé de comprendre ce que l'on tente de nommer ou d'expliquer, il est possible d'observer que les conséquences pour la normativité demeurent la lecture de certains phénomènes sous un angle naturalisant et en utilisant des oppositions rigides (rationalité/émotivité, fuite/attraction).

- On s'est [...] mis à parler [...] des gens qui étaient plus émotionnels, versus ceux qui étaient plus rationnels. [...] Comme par exemple, dans un couple, souvent il y a un **équilibre qui se forme**, il y a une personne plus rationnelle, puis une plus émotionnelle. [...] Puis là il prenait, on avait nos deux bières, puis il les a mises une à côté de l'autre, puis il parlait justement, comme s'il y avait quelque chose qui les unissait puis que **plus t'étais émotionnel, moins ton côté rationnel était haut, en tout cas, une espèce d'équilibre, là**.
- Il disait que [...] souvent, plus on tente de fuir quelque chose, plus on s'en rapproche, puis que dans la haine, il y a une espèce d'attraction, puis là **il comparait ça à une sphère, que quand t'essaies de fuir, tu reviens par l'autre bord**.

Un schéma de compréhension qui fait autorité dans la conversation reste l'appel à la nature, qu'il soit installé d'emblée (« la nature nous a bien faits ») ou comme explication (« c'est naturel »). Bien sûr, l'appel à la nature entraîne différentes conséquences, entre autres l'inéluctabilité (on ne peut se battre contre la nature) et l'essentialisation. De plus, ces affirmations sont colorées d'un esprit du « bon sens », qui constitue un appel parent de l'allant-de-soi.

- Il a rajouté que [...] **la nature elle nous a bien faits**, elle a bien fait les choses, en nous créant comme ça, que la femme est plus intelligente que l'homme, puis que l'homme est là pour servir la femme [...] la respecter [...] c'est un peu sa vision là, de l'homme et la femme.
- On a commencé à parler des enfants hyperactifs, [...] moi je disais : « Je trouve que le Ritalin, tous les médicaments qu'on donne, ce n'est pas nécessairement une solution parce que, bon, les enfants, **c'est naturel qu'ils veulent bouger**, puis la solution c'est peut-être de les envoyer dehors dépenser leur énergie, puis revenir en dedans, puis finalement ils sont concentrés après. »

À cet effet, Balandier note, en évoquant l'œuvre de Douglas, que le « principe stabilisateur » de l'institution réside dans « l'analogie qui lie le social à ce qui lui est extérieur, et notamment au monde naturel » (Balandier, préface à Douglas, 2004, p. 22). Cette récurrence formelle assure la solidité des explications dans cet appel à un ordre naturel, vu comme immuable et possédant ses propres raisons d'être.

9.3.1 Une psychologie profane

On essaie de comprendre et d'expliquer l'état et la conduite des autres sous la forme d'une psychologie profane. On retrouve une foule de types d'explications différents : les concepts de comportement ou d'influence (des autres ou des médias), l'univers des besoins, la débrouillardise (comme une réserve qui peut s'assécher), l'imaginaire de la somatisation (voir le dernier extrait).

- Elle dit : « Ma fille, chez son père, elle n'a pas de règlements. » [...] J'ai dit : « Est-ce que son **comportement** il change quand elle revient ? » Puis elle a dit oui, puis elle m'a donné des exemples de comment ça changeait.
- Je lui contais des anecdotes à propos de ma mère, qu'elle avait eu une phase où elle n'était pas débrouillarde, mais que je pensais que c'était parce qu'elle avait **tout donné** quand elle avait immigré ici (rire) avec ses trois enfants (rire).
- Tu ne rates rien, de ne pas avoir le câble, parce que, écouter LCN en boucle, là, **ça te faisait pas du bien (rire)**.
- Ses parents étaient Témoins de Jéhovah, puis là à dix-huit ans il a décidé de... de se rebeller contre ça puis il s'est [...] lié d'amitié avec des gars qui adoraient les voitures et la mécanique, puis ça l'a comme **influencé**.
- On parlait de ce qu'elle aime en Thaïlande parce que ça fait [...] trois fois qu'elle y va, fait qu'on parlait un peu de comment ça peut **correspondre à ses besoins**.
- C'est quelqu'un qui cherche beaucoup l'opinion des autres, et qui a beaucoup de soucis, soucis de santé, et soucis professionnels, **les uns étant probablement en lien avec les autres (rire)**.

Parfois, cette analyse donne lieu à l'énonciation de lois sous-jacentes. Dans les prochains

extraits, on évoque les éléments nécessaires pour « réussir » en entrevue; on suppose qu'il faut « vouloir » être heureux pour l'être. Ces extraits donnent ainsi à voir des normes de réflexivité et de responsabilisation.

- Ce que ça prend pour réussir en entrevue, c'est avoir une bonne connaissance de soi puis de ce qu'on dégage, comme ça on se connaît vraiment.
- Elle me dit : « Ah lui là, vraiment là (rire), il sera jamais heureux ! Il ne veut pas ! (rire) Il a tout pour être heureux, puis... il refuse. »

L'univers de la « normalité » est aussi souvent sollicité pour comprendre les gens et le monde qui nous entoure. Différentes déclinaisons de la normalité se côtoient ici : la norme-moyenne, lorsqu'on se réfère à l'état courant ou aux autres (premiers extraits); la norme thérapeutique, quand on l'oppose à un potentiel pathologique (troisième extrait); la norme explicative, pour parler d'un dérangement temporaire du comportement (quatrième extrait).

- « Si on cherche un génie », il dit, « il ne faut pas s'attendre à le trouver sous la **forme normale**. Il faut accepter que les génies sont **différents**. »
- Est-ce que c'est **normal**, est-ce que **tous** les bébés sont comme ça, est-ce que ça va passer, qu'est-ce qu'on peut faire ?...
- J'ai demandé à mon amie : « Tantôt quand Antoine [un enfant] a dit ça, est-ce que c'est **normal** ? » Elle dit : « Oui-oui, inquiète-toi pas, moi aussi il me dit souvent ça, qu'il ne veut pas me voir, quand il est fâché c'est ce qu'il dit. »
- On se disait : « Ah il faut qu'il aille à la garderie, faut qu'on le prépare, je pense qu'il va manger aujourd'hui, je pense que ça se passe pas super bien, il pleure encore, c'est **normal**, il va s'habituer. »

Il arrive aussi que l'on fasse appel à une psychologie profane pour interpréter une situation à partir de certains signes, afin de faire émerger leur sens. On retrouve dans les prochains extraits les traces d'une psychologie de l'enfant ainsi que l'univers du « langage corporel ».

- Il y avait un petit gars qui m'avait demandé des détails intimes, puis Émilie elle avait dit : « **C'est sa façon de te dire** : veux-tu être mon ami ? ».

- Il dit : « Il y a une des filles, en me parlant elle a enlevé sa sacoche, fait que **j'ai vu ça comme un signe qu'elle était confortable** [...] en ma présence. »

Cette psychologie se tourne aussi vers soi lorsque l'on s'analyse soi-même, nos réactions, notre attitude générale comme employé ou notre aisance avec les enfants.

- J'ai dit : « Dans un sens [...] j'ai un peu dit ça aussi **pour me protéger.** »
- Il dit : « Je trouve que cette année, comme vendeurs, **on a été plus réactifs que proactifs.** »
- « T'as le tour avec les enfants ! » « Oui ! On s'entend bien, **on est sur la même longueur d'onde.** »

9.3.2 Une sociologie profane

Rhéaume et Sévigny (1988) ont observé et élaboré les savoirs implicites sur la société que les intervenants en santé mentale détiennent et mobilisent dans l'exercice de leur métier. De manière similaire, les conversations quotidiennes supposent également une telle sociologie implicite. Des explications concernent des phénomènes collectifs et cherchent à les décortiquer et les comprendre. On retrouve aussi la trace de plusieurs concepts plus formellement sociologiques : l'hypothèse de la répression sexuelle, la quête de la célébrité, les statuts socioprofessionnels, la conscientisation au sujet de certains enjeux de sécurité, les rapports entre genre et religion, les effets de l'éducation sur les mentalités.

- Aux États-Unis, ils sont comme [...] **réprimés dans leur sexualité** puis en même temps, c'est là qu'il y a le plus de pornographie.
- On discutait de sa **quête de célébrité** à l'ère de Facebook, qu'il [Rocco Magnotta] a eu juste ce qu'il voulait, puis qu'on a... participé dans le fond ? Mais qu'on ne pouvait pas s'en empêcher.
- On trouve que l'autorité des médecins prend le dessus sur [...] **la perception qu'ils ont de nous en tant que professionnels.**

- Il y en avait beaucoup de noyades, quand j'étais jeune, j'habitais au bord du fleuve, alors on a réfléchi à ça : **il y avait pas de réglementation dans notre enfance; maintenant, il y en a beaucoup, mais selon elle les gens s'en lassent** puis en tiennent pas nécessairement compte.
- Je me demande si, les islamistes, on entend toujours des hommes qui font la promotion de la religion, puis je me demande toujours **s'ils ne prônent pas leur religion pour ne pas perdre leur pouvoir sur les femmes.**
- Elle me disait: « C'est étrange parce que c'est un Français, il a fait ses études en France et je me demande si cette volonté de rendre les gens autonomes et cette volonté de créativité, **ça vient pas d'un système d'éducation qui serait différent.** »

Il est intéressant de remarquer que nous n'avons seulement qu'un seul extrait concernant la construction sociale de la réalité, ici par le langage : « C'est comme les Inuits qui ont sept mots pour décrire la neige, eux ils ont une vision [...] de la neige qui est différente de nous. »

D'autres types d'explications portent sur des enjeux plus scientifiques concernant le corps et sa biologie. Dans le premier extrait, on évoque les effets de la météo sur les cycles physiologiques, alors que dans le deuxième extrait on évoque une réalité contre-intuitive (être atteint du cancer tout en étant quelqu'un qui « fait attention »). On tisse alors un lien causal se situant tout près de la responsabilité individuelle, même si cette dernière a échoué.

- Un collègue me salue et me demande comment je vais. Je lui réponds que je suis fatigué parce que j'ai mal dormi. Il m'explique que c'est le changement de température (rire). **Il avait sa théorie !** Il ajoute que c'est difficile de se lever le matin.
- Il faisait tellement attention, il me semble c'est un gars qui aurait dû vivre plus longtemps. [...] Il ressentait ça même si c'est **pas vraiment rationnel**, parce que c'est pas parce que tu te laves les mains puis que tu fais attention que t'es pas malade là...

9.4 Les garanties des explications : vérité, crédibilité et expertise du vécu

Berger et Luckmann (1986) ont utilisé le concept de « structure de plausibilité » pour désigner cet arrière-plan à notre monde quotidien, fait de processus de suspension du doute (p. 212). En effet, la vie quotidienne n'est pas possible sans cette suspension qui permet l'action routinière et le confort subjectif. On remarque dans les conversations le questionnement constant de cette structure de plausibilité, destiné à la réitérer. Cette structure fait entre autres partie de la catégorie de « vérité ».

9.4.1 La « vérité »

Dans les conversations quotidiennes, on cherche à établir la vérité de certains énoncés, souvent de ce que les autres affirment sur eux-mêmes et ce qui les entoure.

- Elle me disait qu'elle n'était pas bonne pour trouver le chemin, puis que sa fille lui avait fait remarquer qu'elle se perdait souvent, puis j'ai dit : « **Est-ce que c'est vrai ?** » Puis elle dit : « Oui-oui, c'est vrai je me perds souvent. »
- Puis là je lui ai dit : « Elle est belle ta jupe ! » Puis elle dit : « Merci ! Écoute, j'ai été tellement complimentée, que je me dis qu'il y a anguille sous roche, que ma jupe est inappropriée pour le travail », je dis : « Non, [...] **mais c'est vrai que c'est une jupe festive.** »
- Les autres arrivent, tour du propriétaire, donc on leur décrit la maison. [...] Appartement typiquement montréalais. Mieux que l'ancien. C'est ce que Marie-Claude nous dit là, elle dit : « Ah c'est bien mieux. » **Puis c'est vrai (rire).**

Parfois, on cherche plutôt à établir la vérité au sujet des interprétations des autres, par rapport à sa propre intention (jouer du pied sous la table pour signifier vouloir s'en aller) ou à des observations de société.

- Vincent dit que je lui envoie des signaux avec le pied et les yeux pour partir. **Je dis que c'est faux. Et c'était faux !** Même si j'étais content de m'en aller.

- Il me disait : « Mais vous, vous adorez la reine ici ! » Puis j'ai dit : « Non-non, pas les Québécois, **mais c'est vrai** que les Canadiens anglais, c'est troublant. »

On révisé ce que l'on tenait pour vrai à la lumière de nouvelles informations (ici, l'âge à partir duquel laisser les enfants se baigner seuls). La vérité s'établit selon l'expérience personnelle :

- On a parlé aussi de la présence de la piscine, à partir de quel âge ils ont droit de se baigner, sans qu'il y ait un parent. [...] **Moi je me disais que dans le fond, [...] quand j'étais jeune je n'avais pas de piscine fait que j'avais aucune idée là, mais effectivement, c'est vrai** que même à quinze ans, peut-être c'est un peu jeune pour être dans la piscine sans qu'il y ait d'autre monde.

Parfois la vérité n'est pas un enjeu, ce que l'on remarque ici dans la réception des participants, pour qui la conversation prime l'information d'origine :

- Je raconte à la blague que j'ai dit à ma coiffeuse que je ne la reverrais pas avant avril. **Je ne sais pas si j'ai vraiment dit ça à la coiffeuse. Pas important. J'ai vraiment dit ça à lui.**
- Emmanuel veut repeindre sa salle de bain. Il a l'intention de faire un « bi ». [...] Jean-Frédéric a dit qu'avant, apporter son bœuf se disait apporter son « bi », car les gens, dans l'ancien temps, appelaient bœuf « bi » en raison du mot anglais *beef*. **Je ne sais pas si c'est vrai. Mais c'est ce qu'il a dit.**

De manière similaire, on cherche parfois à être « objectifs » ou à se référer à « l'objectivité ». Ces extraits font référence à trois paramètres différents : la « perception » commune, la question des goûts et la rigueur de pensée.

- Le candidat, il se présentait un peu mal. C'est son apparence. Donc là on a discuté par rapport à la **perception** que les gens ont, puis ce qu'il avait fait, puis **on essayait d'être objectifs un peu.**
- Il y a une serveuse, qui est là, je la trouve super belle là, [...] c'est **vraiment objectivement** [...] une belle fille.

- Pierre m'a fait une autre citation qu'il a déjà entendue : « **L'objectivité**, c'est une qualité qu'on attribue généralement à ceux qui sont de notre avis. » Il dit que ça prend beaucoup de **rigueur de pensée** pour reconnaître l'objectivité de quelqu'un qui nous contredit.

S'en tenir aux « faits » signifie ici ne pas entrer dans le domaine de l'avis ou de l'opinion.

- Mon avis personnel ? Ben moi **je lui ai plutôt... raconté les faits**, de cet homme-là que j'avais rencontré, à Toronto, puis, honnêtement, j'ai mon avis là-dessus, mais j'ai pas voulu sur le coup rentrer là-dedans.
- En allant se chercher un lunch avec mon patron puis un autre collègue, on a eu une discussion [...] sur la grève, puis mon boss il était comme plus ou moins au courant, fait que **je lui racontais un peu les faits**.

La question de la vérité pose la question du « croire » : c'est l'activité cognitive et empirique rattachée à ce qui est « réel ». Inversement, on remet en question certaines réalités lorsqu'elles sont difficiles à croire : on est ici à mi-chemin entre le registre de la vérité et celui de la crédibilité.

- Il nous a conté une anecdote d'une fille qui lui a donné son numéro de téléphone, [...] il dit : « J'arrive pour le montrer à mon ami pour lui prouver que c'était vrai, il dit ça s'était pas enregistré dans mon téléphone cellulaire (rire) », j'ai dit : « Ben non, franchement, ses amies elles vont dire à la fille : "Ben peut-être qu'il a perdu ton numéro", **mais dans le fond personne y croit parce que ça arrive pas (rire)**. »
- J'étais justement dans la voiture, avec mon frère, [...] j'ai dit : « Ça sent donc ben le pot ! », puis il dit : « Non ! » [...] Là il baisse sa fenêtre (rire), puis là je dis : « Donc ça sent ? » Parce que moi, **je crois toujours qu'on me dit la vérité**, fait que j'essaie de voir des signes, il faut que je demande : « Est-ce que t'es en train de me mentir ? (rire) »
- Il m'a parlé qu'avant de venir au Québec, il était comme un peu rebelle [...] puis imbu de lui-même. [...] Tu le rencontrerais là, c'est le gars le plus doux et inoffensif et gentil et respectueux et tout là, fait que, pour moi **c'est dur à croire**, quand il me raconte ça.

9.4.2 La crédibilité

La crédibilité constitue un registre quelque peu différent, qui fait référence à la vérité, mais en mettant l'accent sur ses possibilités et ses caractéristiques en puissance. Quelque chose de crédible, c'est quelque chose qui « peut » être, qui « peut » exister. En effet, le crédible se réfère à une potentielle vérité. Dans les extraits suivants, on voit ce régime du crédible comme potentielle « vérité » :

- Ce que j'aurais aimé voir, c'est qu'il se rend compte de ce qu'il dégage, puis qu'il le soulève, dans son entrevue, [...] en même temps, quand il parlait, il avait l'air d'avoir de la **crédibilité** pour ses employés.
- On s'est parlés un peu du film, on s'est échangés : « Est-ce que t'as aimé ça, c'était bon ? », puis il m'a dit qu'il trouvait ça **invraisemblable** mais que c'était bon, j'ai dit : « Oui, c'est invraisemblable comme histoire. »
- Cette semaine il y avait des gens en rouge pour la grève, puis là on a commencé à parler justement de la grève, puis j'ai dit : « Je comprends la cause de la grève puis tout ça, mais je trouve que dans certains cas, il y a de l'abus de ce moyen de pression là, puis que ça peut malheureusement peut-être faire perdre de la **crédibilité**. »

9.4.3 L'expertise du vécu

Lorsqu'il est question d'établir la vérité ou la crédibilité, on essaie de comprendre la réalité en rapportant les données à son expérience personnelle.

- Contexte de la noyade d'hier, comment les parents doivent se sentir quand c'est plein de noyades puis que tu te laisses échapper ton enfant, ça arrive, ça peut arriver à tout le monde, un accident, même à des gens qui surveillent, **moi ça m'est arrivé** de manquer crever l'œil d'un de mes enfants, en préparant un repas, il était sur le comptoir à côté de moi puis le couteau est parti puis s'est logé à côté, j'ai fait un faux mouvement. [...] **Tu le sais que quand t'as des enfants, des accidents, il nous en arrive, il leur en arrive.** »

- On a une discussion sur le fait que souvent, quand il y a de la passion dans un couple, il y a beaucoup de drame. Puis que, on dirait un choix à faire, là il me disait : « Oui, moi mes ex ça a toujours été dramatique mais il y avait toujours de la passion. »

La grève étudiante et le mouvement général de la société civile du printemps 2012, s'ils ont été l'occasion d'opposer différentes visions de la société, ont également été des thèmes pour mesurer les opinions à l'épreuve de la crédibilité :

- Puis là mon patron il dit : « Ma famille était pauvre, puis j'ai fait des emprunts à la banque, puis j'ai payé mes études puis je les ai remboursées après », [...] parce que moi je lui disais : « Moi je suis un peu **dans ma tour d'ivoire** parce que mes parents m'ont payé les études, fait que **je parle à travers mon chapeau**, je sais pas à quel point **mon avis compte vraiment** », puis il était comme : « Ben moi c'est pas mes parents qui ont payé mes études puis j'ai remboursé. »

Plusieurs métaphores suggèrent ici qu'en l'absence du vécu approprié c'est-à-dire en ne s'étant pas mesuré à l'épreuve individuelle incarnée par une hausse des frais de scolarité, l'interlocuteur ne possède pas la crédibilité de se prononcer, comme en témoignent les passages surlignés. Cette expertise du vécu, comme nous pourrions l'appeler, représente une articulation éloquente du rapport au groupe dans les sociétés contemporaines. L'individu autonome et responsable (Ehrenberg, 2010; Martuccelli, 2011; Otero, 2003, 2012b) devient ainsi *de facto* le seul à pouvoir répondre aux exigences réelles des épreuves (ici, financer ses études universitaires) et, par extension, aux exigences conversationnelles de « crédibilité empirique » (avoir financé ses études universitaires *individuellement* pour pouvoir se prononcer sur la question *collective* du financement, alors que l'un et l'autre n'ont que peu de lien en matière de débat politique). Il s'agit d'une articulation que nous avons déjà observée et sur laquelle nous reviendrons lorsque viendra le temps de résumer l'analyse en quelques figures typiques.

L'analyse de ces trois registres, la vérité, la crédibilité et l'expertise du vécu, nous

renseigne sur les procédures de l'établissement de la certitude et de la fiabilité des repères. Ces registres sont autant de garanties de la matière et des possibilités de la normativité évoquée. Ces trois sortes de sanctions des explications donnent leur véritable force et légitimité aux différentes généralisations, lois et modèles d'explication qui sont sollicités lorsque nous tentons de comprendre le monde qui nous entoure. La texture normative des explications montre ainsi un degré de coercition peut-être plus fort encore que dans le cas de la narration, dans la mesure où il s'agit d'une mise en ordre du monde faisant appel à la causalité, la loi et la nature, principes qui sont peu susceptibles de changer. Une telle mise en ordre du monde peut expliquer en partie l'inertie de certaines représentations et la lenteur du changement de certaines mentalités. Le concept de régime de vérité mérite d'être réintroduit, en ceci qu'il exprime de quelles manières l'ensemble des représentations d'une époque, en se répondant les unes aux autres, sont tenues pour « vraies ».

CHAPITRE X

SE POSITIONNER

Nous avons tenté de faire éclater les manières plus conventionnelles d'approcher les différents positionnements (opinions, avis, points de vue). Bien que nous soyons ici dans le domaine de l'opinion, il n'est pas nécessairement question de politique ou d'enjeux de société : il nous est en effet apparu plus porteur d'élargir la notion de positionnement pour observer ses déclinaisons sur plusieurs plans et à propos de plusieurs thématiques. À la suite de Quéré (1990), nous considérons le domaine de l'opinion comme une activité relevant davantage du domaine du vraisemblable et des conditions d'énonciation, que du domaine de la connaissance ou de la croyance. On inclut donc dans la présente analyse la position dans la conversation elle-même, pour ensuite plonger plus directement dans l'observation de l'accord, du désaccord et du consensus. Finalement, l'examen du conflit représentera la figure forte de positionnements « antagonistes ».

10.1 La position « dans » la conversation

On se positionne dans la conversation et par rapport aux autres interlocuteurs. Ce peut-être la position d'écoute ou la position créée par son statut ou son attitude.

- Là, moi, à ce moment-là évidemment, je suis plus **en position d'écoute**.
- Dans un groupe que je ne connais pas, je suis plus **à l'écoute**. **Que « en conversation »**.
- Puis à un moment donné, il s'est rebiffé, [...] je me suis dit : « Là quand même, il faut pas qu'on lâche le contact avec lui », [...] alors moi j'ai un petit peu repris la

conversation, comme si j'étais en entrevue [thérapeutique], [...] j'ai un peu laissé tomber la critique [...] pour plutôt essayer **de le rejoindre, lui, dans son chemin.**

- On a eu beaucoup de conversations [...] où **je me retire de ma position** de surveillant de chantier puis je parle vraiment : « Oui mais t'as pas pensé à faire telle affaire à la place », donc on échange sur les possibilités, puis sur les alternatives qu'on peut avoir.

On anticipe parfois être pris dans une « mauvaise » position, qui se matérialise également dans l'interaction (devoir se justifier, rendre des comptes) :

- J'ai dit : « Sauf que moi si quelqu'un dans l'équipe n'est pas invité, j'aurais aimé ça que les autres non plus ne soient pas invités. Parce que **comment moi je vais lui expliquer, que lui il n'est pas invité, alors que moi je ne suis pas d'accord avec cette décision-là ?** »

Parfois, il s'agit de connaître sa « place », de la jauger. La « place » met en jeu des distances, une configuration, un point précis par rapport aux autres (Goffman, 1973b, p. 313-361).

- On s'aide entre nous pour savoir comment **avoir juste la place qu'il faut**, je veux dire, t'es pas le thérapeute de ton enfant de quarante ans, puis t'es pas le parent de tes petits-enfants, alors, comment être là, sans trop s'en mêler, mais en étant supportant, disons que c'est délicat.

10.2 Consensus, débat, accord et désaccords

Il existe différentes possibilités de positionnements dans les conversations. D'abord, sous la forme d'une cartographie, les participants d'une conversation établissent souvent une mise à plat des enjeux et des idées afin de pouvoir se situer entre eux. Ensuite, nous verrons que le consensus est probablement un processus qui commence bien avant la conversation et qui entretient des liens avec la conversation intérieure. Finalement, nous proposerons une

analyse du débat, du désaccord et du conflit.

10.2.1 Une cartographie

Les conversations sont souvent l'occasion pour les interlocuteurs de tous se positionner sur la cartographie d'une question. On est proches du domaine du « partage », à la différence que l'on est aussi près du domaine de l'opinion, de l'avis, du point de vue (ces trois vocables désignant bien sûr des réalités différentes, mais étant souvent utilisés de manière interchangeable par les participants).

- Je racontais cette conversation-là pour voir, pour **échanger nos opinions**, dans le fond.
- Puis je disais : « Tu comprends, c'est juste pour te montrer qu'il y a des gens qui ont des **opinions** différentes, puis que ça c'est ton opinion à toi. »
- Nos conversations c'est souvent, admettons, une personne qui partage ses émotions, puis après ça les autres on essaie... pas de trouver des solutions mais de comprendre, comprendre pourquoi que ça se passe comme ça, on essaie vraiment beaucoup d'analyser. Puis on fait ça beaucoup en groupe, puis moi dans mes groupes d'amis, on est des gens qui parlons quand même beaucoup mais tout le monde a sa place là, tout le monde parle à son tour puis, on les questionne : « Toi comment ça va ? », on fait le tour de la table, **tout le monde donne son opinion** là, tout le monde parle de sa vie, **tout le monde donne son opinion aux autres**, finalement.

10.2.2 L'invisible amont du consensus

On évoque la division des tâches comme un prélude au consensus. On est d'accord sur certaines choses parce que l'on se divise l'expertise :

- Au niveau des rénovations... dans mon couple c'est beaucoup [...] tout ce qui est design ou tout ce qui est décoration à la maison, [...] c'est beaucoup ma copine qui, a pas mal le dernier mot, **à ce sujet-là, je m'en remets à elle, fait que oui il y a un**

consensus (rire) de ce côté, de cette façon-là, il y a un consensus, oui.

On peut aussi carrément taire certaines oppositions, passer sous silence son propre désaccord. Il en sera largement question lors de l'exploration de l'amortissement des conversations.

- Honnêtement, j'ai mon avis là-dessus, mais j'ai pas voulu rentrer là-dedans sur le coup parce que **mon avis est très, très contraire, [...] ça ne me tentait vraiment pas de rentrer profondément dans le débat...** [...] « Je vais la laisser passer celle-là, puis je ne rentrerai pas dans le sujet finalement. »

Les participants font souvent le récit de leurs conversations au « on », ce qui donne l'impression du consensus. On peut toutefois se demander si cette expression concerne un prélude à la conversation, une base commune, ou encore son résultat, son bilan. On peut poser l'hypothèse que l'expression au « on » ou au « nous » soit un résumé de la construction du consensus. On dit beaucoup qu'on se « met d'accord », qu'on « s'accorde », qu'on « convient » que, mais nous n'avons que peu accès à ce processus dans le matériel, et le participant semble juger que le résultat importe avant tout.

- Il y a un nouveau restaurant proche de notre travail, donc je lui ai dit : « Je suis allée dîner là avec Sara, j'ai trouvé ça cher », puis lui il était déjà allé, puis on **s'est mis d'accord** que c'était cher. Mais que c'était bon.
- On s'est comme **accordés** ensemble sur le fait que les deux on croyait en quelque chose qui était plus grand, on croit en la nature, plutôt qu'à un Dieu tout-puissant. [...] Moi je suis d'accord avec le fait qu'il faut vivre plutôt pour le moment présent que pour une espèce de vie après la mort [...], donc il dit : « Oui, je suis d'accord avec ça, mais cette croyance-là, pour moi ce n'est pas de l'athéisme. Il y a des gens qui vont dire que t'es athée parce que tu crois pas en Dieu, mais pour moi ça ne l'est pas. » Puis, **on s'est comme accordés** là-dessus finalement.
- On a parlé de [...] la plainte au sujet de Pierre Duchesne, [...] puis là on a échangé sur ça, puis **on trouvait que, bon c'est sûr** qu'il y avait de la récupération politique de la part de Charest par rapport à Duchesne, [...] **mais par contre, moi** je trouvais en écoutant Duchesne qu'il se défendait mal, qu'il répondait trop puis trop largement, puis

je trouvais qu'il donnait trop d'informations, il commence en politique, [...] il donnait trop de prises en se défendant. [...] Puis, mon conjoint **était d'accord**.

Différentes discussions s'organisent autour de « l'accord ». Encore une fois, nous n'avons pas toujours accès à la construction du consensus, comme lorsqu'on utilise des formulations générales, inclusives et évoquant l'unanimité.

- On a commencé à parler des enfants hyperactifs, puis **on disait**, moi je disais : « **Je trouve** que le Ritalin, tous les médicaments qu'on donne, ce n'est pas nécessairement une solution parce que les enfants, c'est naturel qu'ils veuillent bouger, puis la solution c'est peut-être de les envoyer dehors dépenser leur énergie, puis revenir en dedans, puis finalement ils sont concentrés après. » Puis il était **comme d'accord** avec ça.
- On parlait des sondages, comment **on est tannés** de voir Charest, comment **on ne veut pas avoir** François Legault comme premier ministre.
- **Tout le monde était super content** que Françoise David ait gagné [...] et donc on était bien contents finalement que tout le monde ait gagné ses élections.
- On a à nouveau parlé de politique. [...] Les sujets tournaient toujours autour de la même chose, c'est-à-dire le faible résultat du PQ, **le plaisir** de voir Jean Charest défait dans sa circonscription.
- On a parlé **que c'est bien** avoir de l'argent, puis que ça aide au bonheur, [...] que ce n'est pas l'ingrédient essentiel, mais que ça aide.
- On a parlé d'assurances, comment **on n'aime pas** ça les assureurs, qu'on sent qu'ils veulent toujours... nous soutirer de l'argent !

On peut alors poser l'hypothèse que le consensus commence déjà dans un « invisible amont », dans le sens où les interlocuteurs développent davantage les sujets qu'ils pressentent faire consensus. Ce dernier s'établit aussi probablement lors de la discrimination et de la temporisation de la conversation intérieure, et, sur un plan parallèle, en acte et en présence, pendant la discussion.

10.2.3 Le débat et ses usages

Lorsqu'on évoque le « débat », on semble évoquer différentes choses. On ne semble pas

nécessairement débattre entre nous, mais on cherche plutôt la solution à un problème ou à trouver certaines définitions communes. On sent même parfois que, par « débat », on cherche à désigner le fait d'aborder un sujet en profondeur.

- Nous convenons tous, rapidement, **sans débat**, que cette deuxième épicerie est sale et à éviter.
- Puis j'ai dit : « Assis-toi, j'ai un débat que tu vas aimer, c'est **un débat de fond !** » (rire) C'était encore sur les **perceptions**, j'ai dit : « Toi, qu'est-ce que t'en penses ? »
- Il y avait des gens en rouge pour la grève, puis là on a commencé à parler justement de la grève, puis j'ai dit : « Je comprends la cause de la grève puis tout ça, mais je trouve que dans certains cas, il y a de l'abus de ce moyen de pression là puis que ça peut malheureusement peut-être faire perdre de la crédibilité. » [...] Donc il dit : « Oui mais c'est sûr que c'est mieux que de se taire. » [...] Bref, on avait comme un **mini-débat**. [...] Fait que le **débat** il est mort de lui-même, comme ça.
- Après on a eu un **gros débat** sur qu'est-ce qu'une personne hétérosexuelle considère comme une relation sexuelle par rapport à, pour un homme gai ou une lesbienne, par exemple. [...] Fait que **gros débat**.
- On a besoin d'une poussette-parapluie : « Est-ce qu'on en a vraiment besoin ? » Parce que c'est une autre dépense, j'aime beaucoup notre poussette, mais la gardienne habite au deuxième étage, fait que ça a été une espèce de **gros débat**.
- Quand on est revenus à la maison ç'a été le **débat** : « Restes-tu à coucher ? » « Non, je ne reste pas à coucher ! » « O.K. ! Bye ! » « Ah finalement je reste à coucher, là ! » De l'indécision comme ça.

Parfois notre opinion nous définit ou est en étroite relation avec qui l'on est, notre style vestimentaire, notre genre sexué ou notre mode de vie.

- Elle cherchait des boucles d'oreilles, puis là **on était en désaccord**, moi je voulais qu'elle mette une couleur qui a pas rapport avec son habit, puis là elle dit : « Non, ça n'a pas de rapport », puis là j'ai dit : « Finalement, toi **tu es juste plus conventionnelle** », elle a dit : « Oui, moi je suis conventionnelle. »
- On s'est mis à [...] parler de Nelly Arcan, on parlait de ses différents livres, puis de sa façon d'écrire, puis j'ai dit [...] ce qu'il a compris, c'est que j'aurais dit que je la comprenais plus **vu que je suis une femme**, puis qu'elle écrivait beaucoup sur le sujet de la femme, puis il a dit : « Ah non ! Je suis pas d'accord. »
- On n'a plus besoin de barrer la porte ! (rire) Moi j'étais vraiment contente, là mon

copain il riait, puis il disait : « C'est quand même normal de barrer la porte... », puis là je disais : « Non, je refuse de **vivre comme ça**. »

10.2.4 Le spectre du désaccord

Ce que l'on remarque au sujet global des positionnements dans les récits de conversation est la grande absence du simple « désaccord ». En effet, très peu de conversations rapportées concernent des discussions d'argumentation mettant en scène des positions contradictoires, à l'exception de l'univers du conflit, que nous analyserons plus loin. Il arrive que l'on énonce son désaccord de manière assez simple et sans risque de conflit apparent; nous n'avons toutefois pas accès au dénouement de la conversation.

- Il est avec une fille, puis il la trompe tout le temps, donc il nous raconte ça, puis qu'il n'est pas bien, fait que nous autres on lui donne notre point de vue, surtout moi, je suis une fille, je suis avec deux gars fait que, mon point de vue comme quoi je suis **pas d'accord**, qu'il **devrait** lui en parler.

Parfois, on prend acte d'une « divergence » sans nécessairement la travailler ou l'explorer plus en profondeur.

- Mon copain et moi on a une **divergence** sur les portes barrées, moi je barre jamais-jamais-jamais les portes, jamais, puis on s'est rencontrés aux États-Unis, puis il disait toujours : « Barre ta porte », puis je la barrais, parce que je me disais : « C'est les États-Unis », mais aussitôt qu'on est arrivés à Montréal, j'ai dit : « Ici, on ne barre pas nos portes », puis je barre jamais ma porte.
- On a parlé de notre livre du club de lecture. [...] Parce que **ça n'a pas fait l'unanimité**, mais moi j'avais beaucoup aimé, mais c'est sur la mort, le deuil... fait qu'on a parlé de ça, puis un peu de la réaction des autres. Au club de lecture, il y a quelqu'un qui avait l'air de ne vraiment pas l'avoir aimé.

Parfois, on considère des opinions différentes comme irréconciliables, ce qui s'avère une

raison suffisante pour ne pas poursuivre la discussion. À cet effet, on peut imaginer que pour les interlocuteurs, certaines opinions se valent et qu'il ne vaut pas la peine d'argumenter en faveur de l'une ou de l'autre.

- J'ai dit : « En fait, c'est parce qu'on peut débattre de ça et avoir des opinions différentes [...] **on peut en débattre longtemps.** » À un moment donné, c'est ta décision.
- Je disais : « Non mais tu comprends, **c'est juste pour te montrer qu'il y a des gens qui ont des opinions différentes** puis que ça, c'est ton opinion à toi. »
- J'ai parlé avec une fille hier, on a parlé de politique. [...] Elle est fédéraliste, puis moi je suis souverainiste, fait que, on s'est tapés sur la gueule, mais pas longtemps. [...] Juste assez pour dire : « On ne parlera pas trop longtemps de ce sujet-là », parce que c'était comme... **sujet à tensions.**

Le débat, les opinions divergentes, l'argumentation ne sont ni courants ni appréciés. On évoque souvent que ça s'est « bien » passé ou que le débat n'a pas duré longtemps. On se retrouve devant une esquivе courante du débat : lorsque les opinions sont divergentes, les gens cessent de discuter ou affirment qu'ils ont mis fin à la discussion, et ce, souvent pour préserver l'ambiance, comme nous l'avons déjà entrevu lors de l'analyse du rapport à la société.

- On a parlé de politique, les carrés rouges, la grève, Pauline Marois, on a parlé un petit peu de ça là, les opinions étaient assez... **divergentes**, [...] mon beau-frère il est un peu anticomuniste, fait que tout ce qui se rapproche un petit peu trop de ça c'est pas bon, puis mon chum, ben il défendait un petit peu, parce que lui, il était contre la loi 78 beaucoup, il n'était pas rallié à la cause des étudiants avant que la loi 78 arrive, puis, en tout cas, on a parlé un petit peu de ça, c'est resté... **c'est resté bien pareil, même si on était pas tous d'accord.**
- Honnêtement, j'ai mon avis là-dessus, mais sur le coup, j'ai pas voulu **rentrer là-dedans parce que, mon avis est comme, très, très contraire**, puis **c'est un bon ami**, puis c'était comme un contexte de « on prend une bière **relax** », puis ça me tentait vraiment pas de rentrer profondément dans le débat... [...] **Il le dit tellement d'une façon candide que, écoute, j'ai fait : « Je vais la laisser passer celle-là, puis je rentrerai pas dans le sujet finalement. »**

Ces extraits nous montrent de manière éloquente la consistance du désaccord conversationnel. D'abord, la divergence d'opinions et l'argumentation sont identifiées au conflit (« se taper sur la gueule », « sujet à tensions »). Ensuite, les positions possibles sont vues comme nécessairement polarisées (fédéraliste contre souverainiste, « anticomuniste » contre Pauline Marois, pour ou contre la loi 78). Finalement, conséquence de ces deux phénomènes, les discussions sont évitées afin de préserver l'ambiance et le moment (« on parlera pas trop longtemps de ça », « on a parlé un petit peu de ça », « c'était un contexte relax »). Tout se passe comme si le lien s'établissait davantage par l'entremise de la relation du moment et de la conversation agréable, que par le débat ou la confrontation d'idées.

10.2.5 Le conflit

De manière plus marquée et concrète, il y a parfois présence du conflit dans les conversations. Dans ce contexte, on est moins dans le domaine des idées et des opinions que dans celui des manières de faire différentes, des accrocs, des exaspérations, des positions qui s'affrontent sans ménager les faces. Différentes expressions servent à décrire les situations qui ne coulent pas de source, où il y a irritation, « accrochage », « grincement », « énervement ».

- Il y a beaucoup d'**accrochages** ces temps-ci, on trouve que le mur là il est super vide, puis lui il veut mettre quelque chose qui se voit beaucoup, moi c'est juste que je le trouve vide mais je ne sais pas quoi faire avec.
- C'est un ex à mon chum, puis on en reparle une fois de temps en temps, à chaque fois qu'il y a une nouveauté dans sa carrière, on en parle, puis **ça grince** toujours un peu, on est toujours contents pour lui mais en même temps on se **moque** toujours un peu de lui.
- J'ai une supérieure immédiate très contrôlante. Et je ne **supporte** pas ça. J'ai un problème avec l'autorité (rire) et donc, elle **m'énerv**e.

À mi-chemin entre l'enjeu du conflit et ses modalités se trouve la question de l'information. On se chicane parce qu'on manque d'informations (par exemple, à propos des lunches) ou parce que l'on ne s'attend pas du tout à la réaction de l'autre (parce qu'il prend une décision inattendue ou qu'il ne « prend pas notre côté » dans la situation).

- **Je me suis rendu compte** que mon beau-fils avait pas tout mangé son lunch hier, puis je leur avais demandé aux deux, deux fois, le soir d'avant, si la quantité était bien, puis **personne ne me l'avait dit. Fait que, je n'étais pas contente !** (rire) Donc je leur ai dit, puis là mon chum s'est mis à déjeuner avec son fils puis il ne m'a pas attendue, là je n'étais pas contente, **ça n'allait pas bien là**, mercredi matin ! (rire)
- Mon copain est Américain, ç'a été quand même une drôle de discussion, même que ça a apporté **des conflits plus tard**, je lui ai demandé s'il allait voter cette année, puis il a dit oui, mais je trouvais ça bizarre, parce que, je trouve ça important de faire son devoir démocratique, mais il faut qu'il paye le billet d'avion pour aller voter [...] Fait que ça a fait **un drôle de conflit**, finalement **je m'attendais pas à ça**, mais... il veut aller voter.
- J'étais un peu frustrée parce que lui est directeur financier d'une boîte qui lui appartient en partie, et **je m'attendais à ce qu'il prenne mon bord (rire)**, ce qu'il n'a pas fait, donc je cherchais en fait des conseils [...] et je m'attendais à ce qu'il abonde dans mon sens, en disant : « Bon ben voilà, stratégiquement ce que tu dois faire »... Pas du tout ! Pas du tout.

À l'envers de cette figure du manque d'informations, on se chicane en sachant que le conflit allait survenir, parce que l'on pressentait la réaction de l'autre. On raconte ce pressentiment et on agit alors selon une certaine fatalité du conflit.

- On a parlé de mon boulot. Parce que je me suis **pris la tête** avec ma patronne. Évidemment, **fallait que ça arrive**.
- Ça nous a bien dérangés, on a commencé par parler avec lui de notre **résistance**, [...] puis à un moment donné [...] il s'est **rebiffé**, il dit : « **Je le savais que vous diriez ça** », mais... il **défendait son point de vue**.

On rapporte les insultes et l'éthique qui lui est propre. Dans le premier extrait, le participant nous détaille la différence entre une insulte « gratuite » et une insulte « méritée », tandis que dans l'autre extrait, il est mention d'une insulte « pour rire ».

- Ils racontent que la dernière fois qu'ils sont allés chez Jean Coutu, le gardien les a suivis en sortant et les a **traités** de maudites tapettes. Ces deux-là ensemble là, ça m'étonne pas, en public, ils font plein de niaiseries, plein de blagues, fait que probablement qu'ils dérangeaient premièrement, ça m'étonnerait vraiment pas qu'ils dérangent. Que l'autre soit sorti pour dire ça, c'était gratuit, [...] **c'était peut-être pas gratuit, mais ce n'était pas mérité**, je veux dire, tu ne dis pas des choses comme ça.
- Il y a eu un gros silence, puis là après ça (rire) il m'a **traitée** de bitch frigide, un peu en riant.

Les positionnements au sens large récapitulent l'ensemble des manières de se situer dans la conversation et à propos des enjeux qui y sont évoqués. L'évitement du débat est une grande constante des extraits étudiés, en amont par une sélection d'enjeux, en intériorité par l'omission de l'opposition, ou en acte et en présence par la modération des discussions qui mènent à l'argumentation. En effet, les conversations contenant des positionnements semblent obéir, comme d'autres types de conversations étudiés, à l'injonction de l'ambiance agréable. L'importance du consensus est primordiale pour l'existence et la reconduction de la normativité. Nous avons vu que ce consensus pourrait bien posséder un invisible amont qui le conditionne de manière marquée. Chaque conversation constitue un accord autour de certains principes, idées et repères. Nous verrons, au moment d'intégrer les deux axes d'analyse, de quelles manières le consensus « fait exister » la normativité.

CHAPITRE XI

L'AFFECT ET LES ÉMOTIONS

On parle d'émotions avec émotion, on vit des émotions dans les conversations : tout cela peut devenir inextricable. En effet, l'affect est à mi-chemin entre un univers (parler de sa colère, par exemple) et un corridor (se fâcher). Nous analysons ici l'affect et les émotions comme modalités de la conversation, et non comme thèmes. Même s'il est parfois difficile de différencier ces deux registres, nous nous intéressons à l'émotion telle qu'elle se trouve dans les interactions rapportées par les participants (par exemple, une situation où quelqu'un s'est fâché), plutôt qu'à l'émotion comme thème (par exemple, une conversation ayant eu pour thème les émotions). Ces derniers cas sont analysés dans la partie thématique, sous le thème « rapport à soi ».

L'affect peut être une manière de définir certaines conversations ou soi-même. Certaines discussions se structurent autour du partage émotif qu'elles représentent; à cet effet, la confidence constitue une forme privilégiée du partage émotif, qui prend parfois les attributs de la « décharge ». Ensuite, nous verrons que les émotions connotent les situations et constituent des outils axiologiques. Il existe également des normes émotionnelles, ainsi qu'une gestion des émotions. Finalement, nous nous intéresserons à la performance des émotions dans la conversation.

11.1 Des définitions

On définit certaines discussions selon leur contenu émotif : « pas drôle », ou inversement,

« relaxant ».

- Qu'est-ce que tu fais avec ton deuil ? Comment est-ce que tu gères ça ? C'est vraiment... c'est des conversations qui sont **pas drôles** à avoir mais qui sont super intéressantes.
- On a parlé de l'emménagement, puis de sujets... **relaxants**.

Les émotions servent également à nous définir, que ce soit comme quelqu'un d'émotif en général, comme dans le premier extrait, ou comme quelqu'un qui ne serait pas « jovialiste », comme dans le deuxième extrait. En ce qui concerne cet dernier, il est intéressant de remarquer que c'est au contact de l'affect de l'autre (« hyperdéprimé ») que la participante se définit et soupèse son propre affect.

- Des choses qui sont moins reliées aux émotions, **moi je suis tellement quelqu'un d'émotif**, que je m'en rappelle moins.
- Je me suis retrouvée devant quelqu'un d'hyperdéprimé (rire) par les élections, mais hyperdéprimé, mais moi je ne comprenais pas, je lui ai dit : « Mon dieu, **je ne suis pas jovialiste à ce point-là quand même !** »

Les émotions constituent alors de premières grandes orientations visant à définir les interlocuteurs et leurs échanges.

11.2 Une modalité de partage émotif : la confidence

On questionne les autres sur leurs émotions, afin d'obtenir des informations sur une situation, sur l'état des choses, sur l'état de l'individu quant à une situation qu'il vit.

- On a parlé un peu de la maladie qu'il a, puis on lui a demandé : « Toi comment tu vis ça ? Comment tu passes à travers ça ? »
- On voulait savoir comment il se sentait là-dedans.

Le partage est bien sûr l'occasion de mettre en commun ses émotions. La confiance est une modalité plus intime de partage : elle fait appel à l'intériorité, à l'affect, aux profondeurs de l'individu ou des sujets. On se confie sur des situations à haute tension comme les conflits, les difficultés, les situations de déception ou le stress.

- On a dit quelque chose sur sa patronne à elle, [...] puis là je dis : « Est-ce que t'as le même avis que moi ? » Puis là elle fait : « Tu veux dire qu'on pourrait dire qu'elle est totalitaire ma patronne ? » J'ai dit : « Un peu hein ? Est-ce que tu sens ça toi aussi ? » (rire) [...] **Ça fait du bien de dire de voir qu'on n'est pas la seule qui se sent comme ça par rapport à elle.**
- Une autre collègue **vivait du stress**, puis elle était un peu démotivée face au travail qu'elle devait faire.
- On a souvent des échanges où on peut parler de **difficultés** qu'elle vit avec sa famille ou sa sœur.
- C'est une fille qui a été secrète longtemps, puis là, **je ne sais pas là ce qui se passe là mais... elle me parle beaucoup de ses affaires intimes.**
- Je sentais qu'il avait **besoin de parler à quelqu'un** parce que il n'a pas pu en parler vraiment avec sa blonde, elle ne comprend pas trop.
- On a jéré de nos coachs respectifs, de la façon dont on reçoit nos entraînements, la façon dont on réagit à nos entraînements, **on a partagé nos émotions sur comment on se sentait face à ça, finalement.**
- Dans un contexte de travail, j'ai animé un groupe d'intervention en toxicomanie. Après coup, avec ma collègue, **on parlait un peu des émotions que ça nous avait fait vivre, ce groupe-là.**

Le partage d'émotions peut prendre la forme de la décharge. Toute une économie émotionnelle prend place, qu'il s'agisse de gérer sa propre énergie émotionnelle ou de recevoir l'énergie émotionnelle de l'autre. Randall Collins (2005) parle d'énergie émotionnelle pour désigner ce qui lie, sépare et s'échange au sein des rites d'interaction : l'énergie émotionnelle devient une ressource, mais aussi un objet de négociation (Collins, cité par Illouz, 2012). On remarque cette négociation dans les procédures d'émission et de réception des confidences, que nous soulignons entre autres ici. Comme procédures d'émission, on peut noter le « cri du cœur », la plainte, « vider son sac », le partage

d'émotions. Différents amortissements de ces décharges émotionnelles sont à relever : la confirmation, l'acquiescement, l'écoute.

- Fait que là, ça m'a amené (rire) à **une espèce de cri du cœur (rire)**, sur le fait que j'admire les gens qui acceptent leurs faiblesses, qui veulent s'améliorer, plutôt que ceux qui se vantent de leurs mérites. [...] Ça a été comme une frustration accumulée, qui a fait que là, justement [...] j'ai parlé de façon assez expressive de ce que je pensais un peu sur le sujet puis, **il m'a dit, justement : « T'as l'air vraiment passionnée, puis concernée par ça. »** Puis j'ai approuvé.
- Il est arrivé, puis il se **plaignait** de sa soirée, il disait à quel point son travail était difficile, puis que le monde de la restauration c'était difficile, puis j'ai **juste acquiescé**, là.
- J'ai commencé à parler de mon ex [...]. Puis du fait que je m'ennuyais de sa famille. [...] Puis je me souviens que je parlais, je parlais, puis c'est comme si j'avais un peu... pas oublié qu'il était là mais... je le sais que pour mon chum ce n'est pas le fun nécessairement là, d'entendre ces histoires-là, mais c'est comme si tout d'un coup, **je vidais mon sac**. Là je suis comme revenue à la réalité, puis il m'écoutait, mais j'étais : « Ah je m'excuse, là, je sais que je ne devrais pas te parler de ces choses-là », puis comme on dit : « **C'est correct là.** »
- On parlait justement de passion puis de drame, fait que là je lui raconte un peu la chicane que j'avais eue avec mon chum, la veille, puis je lui raconte aussi l'autre chicane qu'on a eue. [...] J'étais comme : « On se chicanait en public, j'haïs ça ! » Donc on avait **une conversation assez intime** sur nos relations respectives, puis j'étais comme : « Je l'aime, mais j'ai l'impression qu'on va s'autodétruire. »
- On a eu des discussions... bizarres, là. Je suis allé lui dire que : « Ah ! J'aurais aimé ça être une fille ! » Erreur !! **On ne dit pas ça !** (rire)
- J'ai animé un groupe d'intervention en toxicomanie. Après coup, avec ma collègue, **on parlait un peu des émotions que ça nous avait fait vivre**, ce groupe-là.
- On a discuté de problèmes d'équipe, de dynamique avec une collègue, et je lui ai **confié** certains détails d'une engueulade qu'elle m'a faite, fait que j'avais **très, très souffert** de ça.

Parfois, la confiance est une occasion plus large d'analyser ses propres réactions. Il est intéressant de remarquer que l'on oppose encore les émotions et la rationalité dans l'appréhension de l'affect.

- Mon conjoint, qui était allé dîner avec des gens, le midi, **m'a raconté** qu'il y a un de ses collègues qui avait un trouble obsessif, qui se lavait toujours les mains, qui attachait beaucoup d'importance à sa santé, puis là il a un cancer du pancréas, puis mon conjoint **se sentait bien touché** parce qu'il dit : « Il faisait tellement attention, il me semble c'est un gars qui aurait dû vivre plus longtemps », mais **il ressentait ça même si c'est pas vraiment rationnel**, parce que c'est pas parce que tu te laves les mains puis que tu fais attention que t'es pas malade là mais... **lui il vivait vraiment ça comme** s'il aurait pas dû être si malade si vite, puis... **il est touché** par le cancer parce qu'il a eu un cancer de la prostate, puis il dit que c'est vicieux, t'as l'inquiétude qui demeure tout le temps même si c'est contrôlé.

La confiance peut parfois se faire à deux et de manière simultanée lorsqu'il est question du « nous », de la relation que les interlocuteurs partagent entre eux : on cherche à nommer certaines choses, ou simplement à prendre acte de la relation.

- On a parlé de nous. « Nous », comment on se sent face à l'autre, qu'on est contents de se voir, que ça fait longtemps qu'on s'était vus, puis moi je dis qu'il faudrait que je vienne plus souvent, puis...[...] c'était vraiment cool !

Comme il en a été question dans la partie portant sur les rapports avec les autres, les relations vivent également du fait d'être évoquées, discutées, racontées, et par le même geste, intensifiées.

11.3 La connotation de la situation

Les émotions peuvent définir un contexte, comme lorsque l'on parle d'une période difficile ou d'une situation qui fait vivre beaucoup d'émotions. Un contexte devient ainsi chargé de la somme d'énergie émotionnelle qu'il mobilise.

- Elle dit : « Oui, moi aussi **l'année passée ça été vraiment difficile.** »
- Elle me disait qu'elle avait trouvé ça **difficile, la séparation.**
- Je rencontre une autre collègue, et puis encore là, on se parle des mouvements de postes

dans le cadre du travail. [...] C'est quelque chose **qui fait vivre bien des choses à tout le monde.**

L'affect et les émotions sont des phénomènes que l'on nomme, évoque, partage, montre. On dit que l'on est stressé, que l'on a pleuré, que l'on est blessé, que l'on apprécie l'autre. L'ensemble de ces émotions et le fait de les nommer devant l'autre vont connoter les rapports et les situations, vont donner des indices sur ces derniers. Une grossesse en bas âge devient un « choc »; être chic à son party de Noël, un « stress »; se faire donner des chocolats, quelque chose d'émouvant; accepter un salaire trop bas, quelque chose de frustrant. Plus encore, les émotions vécues deviennent elles aussi des connotations, comme lorsque les pleurs de l'un attendrissent l'autre.

- Nous lui disons que nous aimons beaucoup son copain. Elle nous dit qu'elle l'a laissé deux fois cette semaine, **qu'elle a beaucoup pleuré.** Elle le trouve trop mou avec ses enfants.
- J'étais comme : « Vas-y, là, raconte ton histoire ! » [...] Il dit : « Non là, ça ne me tente plus. **Ça m'a blessé** ce que tu as dit. »
- Beaucoup, beaucoup de gens **nous ont signifié qu'ils étaient contents** qu'on soit là, qu'on les ait accompagnés pour ce premier dix kilomètres-là, beaucoup, beaucoup d'appréciations comme ça.
- Mon amie vient d'apprendre que son petit frère, il est papa, [...] puis la fille elle ne voulait pas se faire avorter, mais lui il ne sera pas présent, **j'ai dit : « Hé ! C'est un gros choc ! »**
- Elle était vraiment **nerveuse pour son party de Noël**, c'est la première fois en quinze ans qu'elle y va. [...] Elle était vraiment stressée, je dis : « Mais je vois ça ! » Elle disait : « Mais je veux être chic, je ne veux pas... », je dis : « Mais je pense que tu vas être chic, là ! »
- Elle était **exaspérée (rire).** « Ah lui, là ! Vraiment (rire), il ne sera jamais heureux ! Il ne veut pas ! (rire) Il a tout, il a tout pour être heureux, puis... il refuse. »
- Ils ont distribué des repas, [...] puis il me disait qu'il y avait un des participants [...] **qui a pleuré en voyant les chocolats, [...] fait que je trouvais ça attendrissant...**
- Il était **frustré parce qu'elle ne lui a pas parlé du salaire**, qu'elle a accepté un salaire trop bas puis qu'elle aurait dû lui en parler.

Comme nous l'avons vu dans la partie portant sur le rapport à la société, les conversations portant sur l'actualité peuvent mobiliser l'affect. S'installe ainsi tout un jeu entre ce que les événements et les nouvelles nous font vivre sur le plan émotif, et en retour, leur redéfinition implicite par l'entremise de cette charge affective, de leur effet émotif.

- Au début, ce qui nous a marqué, c'était juste que c'était tellement sordide; après ça, je sais pas pourquoi, mais j'étais vraiment **émue** devant la victime, je ne sais pas pourquoi elle m'a autant **touchée**, mais il travaillait dans un dépanneur, puis il était venu à Montréal pour vivre son rêve d'étudier à Concordia.
- Les femmes en Afghanistan, [...] les deux on était **découragés, tristes, puis inquiets**.
- On a parlé de Romney qui avait ramassé plus d'argent qu'Obama, puis ça, ça nous **inquiète** bien gros, cette histoire-là, Romney moi, j'en reviens pas, en tout cas.
- On a parlé des noyades, on est assez **préoccupés** nous autres par le nombre de noyades, on a six petits-enfants en bas de six ans, puis on a eu des enfants, puis cet été, ça nous frappe, ça nous **inquiète**.
- Finalement ils ont attrapé Luca Rocco Magnotta, mais on l'a su à la minute même là, il était sur Twitter, je pense ? [...] « Ils l'ont attrapé ! », c'était vraiment un moment de **joie**, là !

11.4 Des outils praxéologiques

Les émotions sont des outils pouvant servir à nous projeter, que ce soit dans le futur, dans l'hypothétique ou à nous mettre à la place des autres. Dans les deux premiers extraits, l'affect crée du lien en nouant un rapport de sympathie entre les individus. Dans le dernier extrait, il s'agit davantage d'une préparation, de l'établissement d'une limite.

- On a écouté l'émission *Les chefs!*, c'est sur la cuisine, fait qu'on parlait un peu de ce qui avait l'air bon, les techniques, les nouveaux outils qu'on apprenait, **aussi des émotions, des difficultés qu'ils doivent vivre, les participants, parce que ç'a l'air ben stressant (rire)**.
- Contexte de la noyade d'hier, **comment les parents doivent se sentir**, quand c'est plein de noyades puis que tu te laisses échapper ton enfant.

- Elle disait que si elle n'avait pas une bonne augmentation, **elle serait fâchée.**

Les émotions font agir ou mettent les individus dans un état propre à l'action.

- Tout le monde était super content que Françoise David ait gagné [...] et donc on était **hypermotivés.**
- Moi je barre jamais-jamais-jamais les portes [...] **Mais j'ai barré ma porte, cette semaine, parce que j'avais peur (rire) que Luka Rocco Magnotta soit peut-être revenu.**

On a ainsi évoqué le potentiel de résolution de problèmes des émotions, qui constituent un savoir incorporé (« embodied knowledge » [De Courville Nicol, 2011, p. 3]). Les émotions pourraient également jouer un rôle important dans l'établissement d'un lien entre expérience située et enjeu global, comme nous l'avons vu auparavant, à l'occasion de l'analyse du rapport à la société et de la culture et des médias.

11.5 Les normes émotionnelles

Il existe des manières prescrites de réagir à certaines situations, des émotions préconisées selon les situations, des manières de se sentir « comme il le faut » (Hochschild, 1983, 2003). On sait parfois que l'on ne réagit pas de la manière exigée par la situation.

- Quand mon amie m'a raconté que la fille se faisait photographier au bord de la rivière, quand elle est tombée et qu'elle s'est noyée... j'ai ri, **je m'excuse, mais j'ai trouvé ça pathétiquement nul !** Je n'arrive pas à avoir de la compassion pour cette femme-là ! C'est triste qu'elle soit morte. Entendons-nous. [...] **On a malheureusement beaucoup ri aux dépens** de cette jeune femme.

On peut sentir des normes émotionnelles sous-jacentes, mais on peut aussi se les faire signifier par son interlocuteur. Les interlocuteurs ont des attentes conversationnelles, des

attentes quant à la réception émotive de l'autre et se prescrivent mutuellement à cet effet des manières de réagir. Il s'agit souvent d'une réception en amont, très proche de l'enjeu même de la conversation, que ce soit une attente propre à se faire conseiller, à susciter la compassion, l'excitation ou à ne pas se chicaner en public.

- **Au lieu d'être excitée**, tu amènes quelque chose de négatif.
- Je l'ai laissé déprimer dans son coin, **je crois qu'il était fâché (rire) que je ne compatisse pas plus** à l'état du monde et de la politique.
- **Je m'attendais à ce qu'il abonde dans mon sens**, en disant : « Bon ben, voilà, stratégiquement, ce que tu dois faire... » Pas du tout ! Pas du tout. [...] Je me dis : « **Mais non ! Je veux des conseils !** » Et donc visiblement **il n'était pas très touché par ma situation (rire)**. J'étais frustrée, et je lui ai dit d'ailleurs, j'ai dit : « **Mais je veux des conseils !** » Donc je n'ai pas été conseillée par cette personne-là, en tout cas, on a beaucoup parlé de ça, j'étais... en furie !
- On se chicanait en public, j'étais comme : « **J'haïs ça !** »

Fuir une discussion émotive peut provoquer la colère de son interlocuteur. Dans le prochain extrait de discussion, on assiste au développement d'une norme conversationnelle qui veut que l'on s'ouvre à l'autre, que l'on réponde à ses questions, comme un pacte implicite de transparence correspondant à « l'expression obligatoire des sentiments » (Mauss, 1921).

- Notre ami ne voulait pas parler, mon chum lui posait des questions : « **Qu'est-ce tu ressens ?** Comment tu vas ? », puis notre ami embarquait tout le temps sur d'autres sujets, puis [...] **il essayait de changer de sujet**, donc ça a plus ou moins bien fini, finalement il a pas dit grand-chose. Mon chum s'est un peu fâché contre lui.

Les émotions peuvent servir à définir un comportement comme inapproprié, comme texter au cinéma ou ne pas se souvenir d'un prénom. Une participante nomme elle-même un de ces faux pas « un impair ».

- Puis après, **je me suis fâchée contre lui** durant le film (rire) [...] parce qu'il textait. Puis là j'ai dit : « Qui tu textes ? » Puis après ça quand on est sortis, **je boudais (rire)**.

- **Il était bien gêné parce qu'il ne se souvenait plus du nom** de la femme, donc il n'osait pas la présenter à ses amies de travail, puis il était vraiment, il avait l'impression d'avoir commis **un impair**.

Ici, on s'attarde à s'interroger sur le comportement d'un enfant, dans la mesure où il est blessant. S'ensuit une normalisation de ce comportement (« inquiète-toi pas ») de la part de la mère, qui interprète les émotions de son enfant (« quand il est fâché c'est ce qu'il dit »), faisant référence à l'apprentissage des émotions :

- Antoine (un enfant) a dit à propos de moi : « Je veux qu'elle s'en aille. » (rire) [...] Plus tard j'ai demandé à sa mère, mon amie : « Tantôt quand Antoine a dit ça, est-ce que c'est normal ? » Elle dit : « Oui, oui, inquiète-toi pas, moi aussi il me dit souvent ça, qu'il ne veut pas me voir, **quand il est fâché c'est ce qu'il dit** », j'ai dit : « **Ah mais c'est blessant ! Est-ce que ça t'as fait de la peine ?** » Elle dit : « Non, je suis habituée », mais j'ai dit : « La première fois, **est-ce que ça t'as fait de la peine ?** » Elle dit : « Non, pas vraiment là, c'est normal, qu'il dise des choses comme ça. »

11.6 La gestion des émotions

L'interaction comporte un travail de gestion des émotions à opérer par les individus, individuellement et les uns par rapport aux autres. C'est notamment lorsque cette gestion échoue que l'on peut observer en quoi elle consiste. Goffman a bien exposé ces aspects de l'interaction susceptibles de faire « perdre la face » (1974). Hochschild (1983) a ensuite ouvert la réflexion, pour englober l'ensemble des techniques que nous utilisons pour intervenir sur nos propres émotions (les faire apparaître, les changer, les faire disparaître). Elle distingue elle-même son travail de celui de Goffman en expliquant que si ce dernier se concentrait sur la « surface » (la maîtrise des impressions), elle s'intéresse plutôt au « travail en profondeur » que les individus opèrent pour modeler leurs émotions (Hochschild, 2003).

Dans les récits de conversations étudiés, on est témoin d'une importante gestion des émotions, que l'on peut décrire à la suite des travaux de Goffman et de Hochschild, comme un rapport entre l'intérieur et l'extérieur de soi. Ce rapport peut prendre la forme d'une dissimulation de ses émotions : par exemple, on change le sujet de la conversation ou on ne révèle pas tout ce que l'on vit. Dans le deuxième cas cité, on voit qu'il s'agit d'un travail de sympathie : l'interlocuteur concède à sa conjointe la déception d'un voyage annulé, même s'il souhaite, de manière plus égoïste, qu'elle ne parte pas.

- Notre ami ne **voulait pas parler**, mon chum lui posait des questions : « Mais qu'est-ce tu ressens ? Comment tu vas ? », [...] puis notre ami embarquait tout le temps sur d'autres sujets [...] puis **il essayait de changer de sujet**.
- Il était comme : « Ah c'est triste », **mais en même temps, je sais, moi, que dans le fond, il est content (rire)**. [...] Il était comme triste quand je lui ai dit que je ne partais plus, mais dans le fond de lui, je pense que ça lui faisait un peu plaisir.
- Ça fait du bien de voir qu'on n'est pas la seule qui se sent comme ça par rapport à elle, mais je dis : « En même temps ça donne rien d'en parler en mal, parce que ça ne changera pas, elle est comme ça, puis **on va juste se gâcher le moral.** »

De manière similaire, ce rapport entre l'intérieur et l'extérieur de soi peut se manifester en « ne pas dire »; se retenir de dire quelque chose à quelqu'un parce que l'on n'est pas assez intimes, ou encore, ne pas dire certaines choses en présence de quelqu'un. Il s'agit en fait d'une gestion de l'intimité; dans le premier cas, on n'est pas assez intimes pour aborder un sujet, alors que dans le deuxième cas, on remarque une pudeur à aborder les questions propres à un couple en présence de ses deux membres.

- **J'ai cru bon de ne pas lui dire (rire)** que mon ancienne collègue m'a dit : « Fais pas un enfant juste parce que t'as le goût d'avoir un enfant, il faut vraiment que tu t'assures que le père, tu veux le garder toute ta vie ! », puis là je voulais lui demander si elle (rire) elle avait juste le goût d'avoir un enfant ou si elle l'aimait, le père, **mais je ne lui ai pas demandé**, on est pas proches comme ça.
- Nous lui disons que nous aimons beaucoup son copain. Elle nous dit qu'elle l'a laissé deux fois cette semaine, qu'elle a beaucoup pleuré. Elle le trouve trop mou avec ses

enfants. **Emmanuel nous dit de changer de sujet, car il revient.**

Dans le prochain extrait, la participante ne peut s'empêcher d'aborder le sujet de son ancienne relation devant son conjoint actuel. Elle rétablira l'équilibre émotionnel en affirmant qu'elle sait qu'elle ne « devrait » pas lui en parler. La gestion émotionnelle passe ici par l'évocation des règles émotives et conversationnelles qui régissent le couple et les anciennes relations.

- Je me souviens que, je parlais, je parlais, puis c'est comme si un j'avais un peu... pas oublié qu'il était là mais... je le sais que c'est pas le fun pour mon chum nécessairement là d'entendre ces histoires-là, mais c'est comme si tout d'un coup, je vidais mon sac, puis là je suis comme revenue à la réalité, puis il m'écoutait, mais j'étais : **« Ah je m'excuse là, je sais que je ne devrais pas te parler de ces choses-là »**, puis comme on a dit : « C'est correct, là. »

Il arrive également que l'on expose à son interlocuteur quelle gestion émotionnelle adopter. Dans le prochain extrait, la participante conseille à sa mère de se « calmer » si elle n'obtient pas l'augmentation salariale voulue et lui expose un plan d'action. Le fait de « se calmer » devient un travail émotionnel en soi, destiné à amortir d'urgence une situation devant laquelle on ne sait comment réagir.

- Ma mère disait que si elle n'avait pas une bonne augmentation, **elle serait fâchée [...]** puis là on lui a dit : « Non, tu vas pas être capable de calculer... [...] **donc ce que toi tu vas faire, c'est que tu vas accepter, tu vas dire oui, puis après ça tu vas te calmer,** puis tu vas nous le dire, puis on va t'aider à te préparer pour la rencontre d'après », puis on lui a dit comment il fallait faire son évaluation.

Dans certaines situations insoutenables, les normes émotionnelles nous indiquent qu'il faut prendre en charge les émotions des autres. Ici, c'est au malade en phase terminale de prendre la situation émotionnelle à bras le corps et de faire rire ceux qui viennent le visiter.

- J'ai un copain qui est décédé du cancer il y a trois ans, [...] je **racontais** un peu comment c'était les derniers temps, avec lui, **qu'il a fait preuve d'un sens de l'humour incroyable**, puis je racontais que souvent **les gens rentraient dans sa chambre en pleurant, puis qu'ils sortaient en riant...**

Cette gestion se transforme parfois en combat aux multiples stratégies. Ici, par exemple, avoir le dessus sur l'énergie émotionnelle de la conversation consiste à évoquer son « ex ». Il s'agit d'une manière de maîtriser l'enjeu de la conversation tout en gardant la « face ».

- Là il dit : « Ah ! [...] Ça m'amène à te conter une histoire d'ex », puis là **il était content, il était comme : « Pour une fois que c'est moi ! »** (rire) [...] Fait que là j'étais comme : « Vas-y ! **Ça va me frustrer là, que tu me contes une histoire d'ex, vas-y ! Épanche-toi !** [...] Il y a un côté de moi que ça lui tente vraiment pas, que tu me contes l'histoire. »

La gestion des émotions constitue une épaisseur importante de l'interaction. Comme rapport différentiel entre « l'intérieur » et « l'extérieur », elle évoque les opérations primaires d'autocontrôle propre au processus de civilisation (Élias, 1973), mais aussi des formes plus labiles comme le tact (Goffman, 1973a, 1987). Or, comme nous l'avons vu notamment à partir des travaux de Hochschild, cette gestion peut également constituer un travail tout intérieur sur ses propres émotions. Nous verrons lors de l'examen des amortissements conversationnels que cette gestion émotionnelle est partie prenante de certains types de réception normative.

11.7 La performance des émotions dans les ajustements

C'est lors des divers ajustements entre individus que l'on peut mettre en lumière, entre autres, la performance des émotions, le caractère « à 120% » performatif des émotions (pour reprendre la formule de Garfinkel à propos des accomplissements de genre d'Agnès, dans Garfinkel, 1967, p. 224-225). Nous avons dénombré la mise au point, la

« chamaille » et la chicane, trois degrés d'interaction propres aux frictions dans les conversations étudiées.

11.7.1 La mise au point

Certaines discussions se situent dans un registre abstrait lorsqu'elles prennent pour objet la relation qui lie les interlocuteurs, le « nous ». Nous n'avons toutefois que peu de détails sur le contenu de ces discussions, par pudeur de la part des participants ou parce qu'elles portent sur des catégories plutôt génériques comme la « complicité » ou les « moments ».

- On a eu une discussion un petit peu plus sérieuse sur notre relation amoureuse, sur comment j'aime quand il y a de la **complicité** entre nous deux, **qu'est-ce qu'il faudrait améliorer, quels moments renforcer.**
- Parfois on a des discussions ma copine et moi sur **notre vie de couple ou sur des choses un peu plus personnelles**, je dirais, on n'en a pas eues cette semaine, je ne sais pas si j'en aurais nécessairement parlé ou si j'en aurais parlé en détail.

Parfois, les discussions portent plus directement sur la relation et ses problèmes, et prennent la forme de la mise au point. Ce type d'ajustement est décrit comme un moment dépourvu d'agrément (une « grosse » ou « lourde » discussion, « pas super le fun »), où l'on essaie de concilier les émotions et le passé de chacun. La mise au point est une forme d'ajustement réflexive, dans la mesure où elle met expressément en scène le « nous » dans une optique de résolution.

- On a fait une **petite mise au point sur la situation**, parce qu'il est souvent parti à l'extérieur, puis parfois je trouve ça difficile, puis quand il était à l'extérieur, il a revu son ex, puis ça lui a fait de quoi, donc on a eu une grosse discussion, lourde, là-dessus, c'était pas super le fun, on a vraiment eu des discussions par rapport à nous deux, lui il a vraiment peur d'avoir de la peine comme il a eu avec son ex parce qu'elle l'a trompé puis elle l'a laissé, donc là il a peur de se réengager, ça fait pas très longtemps, ça fait juste quelques mois.

11.7.2 La « chamaille »

Nous empruntons le terme d'une participante pour nommer cette modalité de l'ajustement. Il s'agit d'une interaction à mi-chemin entre la taquinerie et le conflit, teintée par l'humour, d'un ton assez léger et à basse tension émotive.

- On se **chamaille un peu gentiment** là-dessus.
- Mon copain et moi, on a une **divergence** sur les portes barrées, moi je barre jamais-jamais-jamais les portes [...] là mon copain **il riait**, puis il disait : « C'est quand même normal de barrer la porte... », puis là je disais : « Non, je refuse de vivre comme ça. »
- Là après ça quand on est sortis, je **boudais (rire)**.

La chamaille est parfois une modalité de communication comme une autre. Dans l'extrait suivant, la participante « aime » se chicaner ou s'opposer à l'autre :

- Avec mon chum, **parfois j'aime juste ça le contredire**. [...] Je ne vais pas nécessairement penser quelque chose vraiment, je vais juste aimer ça dire le contraire de ce qu'il dit. [...] On avait comme un mini-débat. [...] Là justement j'ai écrit : **j'aime mieux le contredire**. Je suis d'accord que parfois, par exemple, c'est ridicule. [...] Je n'aime pas super ça la confrontation – sauf avec mon chum (rire) – puis je n'aime pas ça me chicaner.

On peut imaginer que la chamaille, en plus d'être inévitable, constitue un canal par lequel certaines informations sont échangées, certaines insatisfactions sont dites, mais sous le signe de la légèreté. On se trouve ici dans un domaine assez ludique et près du thème de l'humour, que nous analyserons à la suite de l'analyse de la « chicane ».

11.7.3 La chicane

Il arrive dans les conversations qu'il y ait conflit. Même si la liste des enjeux peut nous en apprendre sur les sujets des chicanes (les tâches ménagères, l'espace de cohabitation, le choix d'activité, la gestion d'horaire, les dépenses), il existe aussi des manières de se chicaner, des codes et des aptitudes à la chicane. Comme un conflit se détaille souvent sur plusieurs pages, nous ne pourrions en analyser plusieurs. Nous proposons donc d'examiner ici un cas de conflit dont les modalités de développement nous semblent typiques.

- Il reçoit un appel d'un de ses amis, qui nous invite à souper ce vendredi, puis je dis : « Ben oui ! Je ne veux juste pas trop fêter. » [...] Il dit : « T'es plate ! **Au lieu d'être excitée, tu amènes quelque chose de négatif** », puis je dis : « Ben non, je t'ai dit que ça me tentait, **j'ai juste mentionné** que ça me tentait pas d'être fatiguée le lendemain », puis **je me suis comme énervée, je suis partie**, puis après **deux minutes de silence à me calmer**, j'ai juste dit : « C'est peut-être toi qui **l'a interprété négativement...** » Puis il m'a juste **répondu** : « **T'aimes ça te défendre, hein ?** » Fait que ça a fini comme ça (rire). Ç'a été un peu... houleux, ce dimanche-là.

Se chicaner signifie assigner à l'autre des modalités d'interaction (« tu amènes quelque chose de négatif »), revenir sur ses propres paroles (« j'ai juste mentionné »), effectuer un travail de protestation (« je me suis comme énervée »), se retirer pour accomplir son propre travail émotionnel (« me calmer » [Hochschild, 1983]), négocier la définition de la communication (« c'est peut-être toi qui l'a interprété négativement »). La chicane n'est pas clairement résolue, dans cet extrait : la participante nous dit que l'interaction se termine sans véritable conclusion.

La chicane peut prendre une forme unidirectionnelle, comme dans le prochain extrait, dans lequel « l'engueulade » semble être accomplie par un seul interlocuteur : « Je lui ai confié certains détails d'une engueulade qu'elle m'a faite, fait que j'avais très, très souffert de ça ». Une chicane unidirectionnelle correspond alors à la monopolisation de l'énergie

émotionnelle et de l'enjeu de l'interaction par un seul interlocuteur.

On évoque parfois ce qui n'est « pas » une chicane et qui relève davantage de l'exaspération, de l'accroc ou de l'humeur. Vivre avec les autres, c'est aussi gérer leurs humeurs. Dans les deux derniers extraits, il est intéressant de remarquer que les participants s'assurent de ne pas être la source de la mauvaise humeur de leur interlocuteur.

- C'était sur un ton, **ce n'était pas comme une chicane**, c'était juste... aaahhhh [exaspération].
- Quand on est revenus à la maison, ç'a été le débat : « Restes-tu à coucher ? » « Non, je reste pas à coucher ! » « O.K. ! Bye ! » « Ah finalement je reste à coucher ! » **De l'indécision comme ça.**
- Mon chum me demandait pourquoi j'étais de mauvaise humeur comme ça, **si c'était de sa faute**, mais c'était juste l'activité qui ne me tentait pas du tout.
- Samedi, mon chum avait mal dormi, fait qu'on a parlé un peu de pourquoi, il n'était pas de très de bonne humeur, fait que je me suis informée un peu, j'essayais de voir **si je n'avais pas fait quelque chose, c'était quoi les raisons de sa mauvaise humeur.**

Il est ainsi souvent question de l'ambiance des conflits : les silences, l'atmosphère, les insultes. Le climat interactionnel devient quelque chose à gérer : dans le prochain extrait, on voit que la participante s'essaie ainsi à l'humour pour essayer de détendre l'atmosphère, quoique sans succès.

- Finalement, ça a créé un **gros froid**, puis il y a eu un **long silence**, puis ça nous arrive souvent ça, en fait, au restaurant là parfois, autant on peut être super connectés, parfois il se passe quelque chose puis on passe quasiment tout le repas à rien se dire. J'ai (rire) essayé de calmer **l'atmosphère** [...] mais il n'a pas trouvé ça drôle, il y a eu un **gros silence**, puis après ça (rire) il m'a traitée de bitch frigide un peu en riant.

Barrère et Martuccelli, dans leur analyse du roman contemporain, se sont intéressés aux différentes ambiances qui enrobent les liens. Ils relèvent deux grands types d'ambiances (2009, p. 206), que nous pouvons ici évoquer : les déclinaisons projectives, c'est-à-dire ce

qui fait déteindre notre intériorité sur le monde (« calmer l'atmosphère »), et les déclinaisons introjectives, c'est-à-dire l'emprise que le monde détient sur nous (« un gros froid »). L'étude des émotions en situation de conversation pourrait ainsi trouver son vocabulaire esthétique selon les ambiances qui les enrobent, consistances invisibles mais à forte teneur énergétique.

11.8 L'humour

L'humour est une composante importante de notre normativité : il s'agit à la fois d'un trait de personnalité valorisé et d'un rapport au monde qui nous entoure. Le fait d'être drôle et de faire preuve d'humour, de nos jours, est une plus-value recherchée de la personnalité et souligne les qualités psychiques de l'individu. Savoir rire, c'est être bien avec soi-même, comme l'a montré entre autres l'analyse du rapport à soi dans les conversations. Dans le deuxième cas, l'humour est un mode de rapport aux autres et à la réalité, une déclinaison précise du tact et de l'interaction, qui peut tour à tour dire les choses graves, insinuer, banaliser, remettre en question. C'est une dimension hautement ludique des interactions et de la vie quotidienne, qui permet la distance au rôle (Goffman, 2002), un effet de décalage par rapport aux situations (Bateson, 1953).

L'humour entretient d'étroits liens avec l'interaction, et en constitue une prise de distance. En situation de conversations, l'humour constitue une définition de l'interaction, un commentaire constant : c'est une manière de soulever ses éléments problématiques, arbitraires, injustes, paradoxaux. C'est aussi une manière de signifier aux autres nos compréhensions des situations et de se démarquer, de s'individuer.

Dans les récits de conversations, l'humour joue d'abord avec les marqueurs et les marges de la civilité. Dans le premier extrait, on rit du décalage entre le rapport qui nous lie et

l'intimité de la déclaration. Dans le deuxième extrait, on rit plutôt des différences culturelles de la civilité.

- Je ne la connaissais pas du tout, puis là elle me disait que son soutien-gorge s'était détaché, donc c'était drôle (rire).
- Le vouvoiement, manière d'établir une distance, on riait de la différence entre les Français et les Anglais, mon amie disait : « Je ne comprends jamais, dans les films français, quand l'homme dit : "Je *vous* aime", mais à ce point-là, ils sont rendus quand même intimes, tu sais ? » (rire)

L'humour sert plus largement à huiler les dynamiques et les rapports, surtout au travail. On utilise des surnoms, on s'appelle « monsieur » afin de mimer une distance qui n'existe pas, on fait des blagues évoquant la séduction entre deux hommes hétérosexuels, on se « réjouit » de l'absence de l'autre.

- « Lui, il est en vacances. » « Ah bien moi je ne m'ennuie pas, ça fait du bien qu'il soit parti en vacances (rire). »
- Donc je passe voir mes collègues, puis avec chacun d'entre eux il y a des dynamiques différentes. Il y en a un que : « Hey ! Salut Tremblay ! Comment ça va ? » « En forme, super en forme ! » Puis là je m'en vais voir l'autre : « Monsieur Lévesque ! » « Monsieur Dubé ! » « Ça va bien ? » « Oui ! Ça va très bien ! » Donc toutes sortes de jeux, avec chaque personne différente. Puis, oui, des trucs du genre : « Ouais, comment ça va mon beau Max ? » Des affaires comme ça, ou : « T'as dont bien des belles fesses aujourd'hui ! » Ça c'est avec un autre gars là, en tout cas.

L'humour sur les lieux de travail est donc tant un indice d'intégration des travailleurs à leur milieu qu'une manière de se conformer à ce milieu (Le Lay et Pentimalli, 2013). L'humour peut aussi prendre la forme de taquineries destinées à signifier que l'on s'apprécie. Ces perches tendues à l'autre sont destinées à témoigner de son affection sans tomber dans le sentimentalisme.

- Lundi soir, je joue dans une ligue de volleyball, on est une quinzaine, c'est très, très

premier niveau, c'est des blagues vraiment de base là, on rit de la performance des joueurs, on s'écœure un peu tout le monde, on est une belle gang d'amis depuis plusieurs années qui jouent ensemble.

- Le matin, je me suis réveillée avec mon chum, on est revenus sur une blague qu'on avait faite la veille, c'était comme des mots d'amour, mais avec niaiseries, donc c'était drôle.

Dans un groupe, l'humour peut devenir carrément un canal de communication, un mode de fonctionnement, une ambiance habituelle, comme semble l'évoquer la participante : « Dans un party de famille, on dit des niaiseries (rire) plus qu'autre chose, dans ma famille à moi, en tout cas, on fait des farces sur bien des choses. » L'humour devient une consistance phatique baignant les rapports.

Les blagues sont aussi l'occasion un peu plus distanciée de jouer avec la distance hiérarchique, de soulever les statuts, les titres, les épreuves de sélection, dans un esprit carnavalesque (Bakhtine, 1970). Il s'agit d'une des visées de l'humour, que l'on retrouve plus couramment dans les milieux de travail.

- Elle a une anecdote vraiment drôle, dans laquelle elle s'est trompée de personne, c'était le gars de l'informatique qui venait, mais elle le traitait comme un client (rire).
- Avec mon patron, on a beaucoup de conversations ludiques, loufoques, sur la façon de l'appeler : « Comment tu m'appelles ? Fais attention à comment tu m'appelles ! » « C'est beau capitaine ! » « O.K., c'est mieux, c'est mieux ! » « Commandant ! Master chief ! » Ça n'arrête plus là (rire).
- Un collègue déclare que je suis le roi de la journée. Je l'en remercie. [...] Il précise que le choix d'un roi s'était fait entre moi et un autre. Il dit : « C'était entre toi puis lui. Je t'ai choisi toi. » J'ai dit : « Ah merci ! » (rire)

On utilise l'humour pour dire ce qui ne se dit pas ou ce qui est chargé sur le plan émotif ou symbolique. On peut ainsi signifier quelque chose aux collègues, questionner obliquement son conjoint sur sa fidélité ou se projeter dans un tableau loufoque.

- On a du café, on a un gros thermos à café, puis ça prend deux secondes en refaire – mais c'était une blague là, ça ne nous fâche pas vraiment –, je dis à mon collègue : « Veux-tu un café ? », puis là je voulais m'en faire un, j'arrive, puis là il n'y a plus de café. Je dis : « Il n'y a plus de café, la personne qui a pris le dernier café en a pas refait ! », c'est comme la norme, là, que la personne fasse ça, donc on est allés chercher une carte sur Internet, c'était une fille qui sourit, puis qui boit une tasse de café, puis on a écrit : « Merci d'avoir rempli le thermos de café (rire). » On trouvait ça vraiment passif-agressif.
- J'ai mal à la gorge. Il me dit à la blague que je ne devrais pas embrasser mes amants.
- C'est drôle de penser que, on faisait des blagues, il y a bien des années, quand on travaillait ensemble, qu'on se retrouverait un jour dans les mêmes résidences de personnes âgées, puis là il y a quelque chose qui est en train de s'actualiser.

Finalement, les blagues peuvent concerner des dimensions un peu plus existentielles et prendre pour objet l'absurde du quotidien, ses aléas et ses paradoxes.

- Mon collègue me dit : « À demain, peut-être. » Je lui demande s'il sera là, il me répond que oui. Je dis que dans ce cas, nous nous reverrons, puisque je serai là aussi. Il me répond qu'il n'en est pas certain (rire). Conversation un peu absurde.
- Nous décidons de nous offrir chacun une décoration de Noël en cadeau chez Jean Coutu pendant que notre ami va chercher sa prescription d'antidépresseurs (rire).

L'humour se montre comme une capacité particulière à agir au quotidien et à interagir avec les autres, et constitue en soi un rapport à la réalité. Dans ses techniques conversationnelles, il a tour à tour la mission de soulever les marges de la civilité, d'huiler les dynamiques, de commenter les statuts et les rapports hiérarchiques, de soulever ce qui ne se dit pas, ce qui est chargé ou dépeint l'absurdité de la vie. L'étude de l'humour a également permis de mettre en lumière le jeu constant entre intégration et individuation que les interlocuteurs mobilisent au sein des conversations étudiées, nous rappelant l'hypothèse d'une socialisation continue par la singularisation.

La question de l'affect comme corridor conversationnel permet d'aborder l'étude d'une texture bien précise des situations et des interactions. Les émotions peuvent d'abord servir

d'outils pour définir les conversations ou les individus : on dit d'une conversation qu'elle est « lourde » ou d'une personne qu'elle est « émotive ». Plus encore, les affects servent à connoter les situations que l'on vit ou les situations plus lointaines propres à l'actualité. Certaines conversations se présentent comme un partage qui peut prendre la forme de la « confidence-décharge », un type d'échange mobilisant une importante somme d'énergie émotionnelle. Il existe une normativité émotionnelle qui guide les manières de faire, d'agir, de réagir mais surtout de se sentir; en référence à ces repères, les individus mettent en place une gestion de leurs émotions ou travail émotionnel (Hochschild, 1983) au sein des conversations. Finalement, des émotions sont performées lors des échanges. Nous avons sélectionné les exemples des mises au point, des « chahutes » et des chicanes afin d'observer de quelles manières les émotions « deviennent » des actions. Les liens qu'entretiennent les émotions à l'action et à la décision nous semblent multiples et complexes, et trouvent une scène particulièrement intelligible au sein des récits de conversation recueillis. La question de l'humour, quant à elle, nous permet d'aborder cette épaisseur de la vie et de la conversation qui se commente elle-même. L'humour permet de soulever les questions de civilité, de statuts, de dynamiques entre individus et de l'indicible. Il s'agit en effet d'une texture privilégiée des conversations, en plus d'un trait de personnalité valorisé, deux dimensions qui réitèrent le style de nos modes de sociabilité ordinaires. Tout au long des analyses précédentes, la question des émotions et de leur gestion a joué un rôle important dans l'identification entre expérience personnelle et enjeu global, et trouvera une place névralgique lors de l'intégration des axes d'analyse et de l'exploration de l'amortissement conversationnel.

CHAPITRE XII

LA MÉMOIRE

Le thème de la mémoire est directement lié à la recherche et à ses instructions, dans la mesure où il est question de retour dans le temps sur des conversations. Ainsi, comme il en sera question lors de l'analyse de l'amortissement conversationnel, on observe deux paliers : on se souvient *de* conversations et on se souvient *dans* les conversations. La mémoire est ici un processus actif qui accompagne le quotidien et l'interaction. Elle entretient aussi un rapport certain à la normativité : elle consiste en une discrimination de ce qui « reste » et de ce qui ne « reste » pas, de ce qui possède une empreinte normative ou pas.

12.1 Se souvenir *des* conversations

Les instructions de la participation à la recherche, ainsi que les marges de manœuvre empruntées, sont visibles dans le discours des participants. Comme la première instruction était de « porter attention » à ses propres conversations, on retrouve d'abord des traces de cette action dans les deux premiers extraits. Ensuite, la prise de notes, facultative, s'articule au souvenir : sans support écrit, c'est le souvenir « pur » et en soi qui est évoqué.

- Pendant qu'on se rendait, ça **je n'ai pas porté attention** par exemple...
- Pendant qu'on avait la conversation, je me suis comme rappelé : « Ah ! C'est vrai, il **faut que je porte attention.** »
- Je ne sais pas à quel point c'est exact parce que **je l'ai retranscrit le lendemain matin,**

parce que j'avais un petit peu trop bu (rire).

- Je n'ai pas pris de notes pour hier. **Faut que je m'en souviennne (rire).**
- On a sûrement parlé d'autre chose, mais j'avoue que cette journée-là, j'ai rien pris en notes fait que, **je te dis juste ce dont je me souviens.**

« Se rappeler » des conversations constitue un processus actif qui se donne à voir au moment du débriefing avec la chercheuse, un peu à la manière de « penser tout haut », et semble constituer une activité cognitive en soi.

- J'essaie de me rappeler s'il y avait d'autre chose...
- Puis, ensuite de ça, qu'est-ce qui s'est passé...
- Hey c'est vrai, j'ai eu une autre conversation, O.K., avant de l'oublier [...].
- Et puis vendredi, vendredi attends, est-ce qu'il y a d'autre chose... ah oui ! c'est ça, vendredi j'ai dîné avec ma collègue.
- Attends, j'essaie de me rappeler pourquoi on parlait de nos attentes, qu'est-ce que j'ai dit, moi, par rapport à ça... Je ne m'en rappelle pas exactement.
- « Un ami en visite »... un ami en visite ? Me rappelle même plus c'est qui. Voyons ! Un ami en visite ?...

Parfois, on ne se souvient pas de certains détails des conversations : les thèmes précis, les conclusions ou les raisons d'avoir abordé un sujet précis. Ce sont donc les thèmes généraux (la famille, le travail ou une émission de télévision) qui restent dans la mémoire.

- Il disait qu'il avait été dans la Marine. [...] Il m'a parlé un petit peu de ça... mais c'est flou, dans ma tête, **exactement ce qu'il m'a dit**, par rapport à ça.
- Le passage du temps, le corps qui change avec la grossesse, je ne m'en rappelle plus **pourquoi** on a parlé de ça, je ne m'en rappelle plus de nos **conclusions**.
- Je ne sais pas **pourquoi**, on a parlé de *Super Nanny*.
- « Scandale dans le monde du soccer », il me racontait ça un peu, avec l'équipe anglaise, je m'en rappelle plus des **détails**.
- On a parlé un peu de la famille d'Isabelle, je ne m'en souviens plus **comment ça s'est rendu là**.
- Ç'a été la même chose un peu samedi et dimanche, là, je ne peux pas te dire **exactement** quelles conversations, mais ç'a vraiment tourné autour de ça, là, on a parlé surtout de la famille, on a parlé du paysage, on a parlé du voisinage.

- Fait qu'on a encore parlé des enfants, mais là je ne me souviens plus de **quel sujet**, mais ça revient souvent, les enfants.
- Je me souviens qu'on a parlé de couleurs de cheveux.

Ce peut aussi être notre position dans la conversation, par exemple l'écoute, qui nous amène à moins nous souvenir de nos propres interventions : « Moi dans cette partie de conversation là, je vais t'avouer que **j'étais plus à l'écoute**, puis j'acquiesçais, **j'ai peut-être amené des exemples personnels, mais je ne les ai pas retenus** (rire). » On touche ici aux différents positionnements « dans » la conversation que nous avons observés.

Sans nécessairement se souvenir des détails des conversations auxquelles on participe, on peut également faire jouer un certain type d'imagination mnésique pour déduire ce dont on a pu parler. Dans certains cadres d'interaction, certains sujets ont davantage de chance d'avoir été abordés, par exemple une blague au sujet de l'entraînement physique dans un gymnase. On peut aussi raisonnablement imaginer que de plus petites conversations quotidiennes nous échappent, comme c'est le cas dans le deuxième extrait.

- Je ne m'en souviens pas... j'ai fait une blague au sujet des abdominaux... [...] **J'ai dû dire** : « On continue jusqu'à temps qu'il y en ait un qui ait une hernie ! » **Quelque chose comme ça, ç'a dû être ça**. Je ne me souviens pas.
- « Rénovations », « élections » c'est tout ce que j'ai écrit. **Probablement** qu'on a parlé peut-être d'autre chose, mais juste en passant, comme ça.

Relativement à ces déductions, une participante nous fait part de son style mnésique, qui procéderait pour elle davantage du détail que de l'empreinte durable : « Moi je précise mes affaires, mais je retiens pas toujours (rire). » Notre style mnésique joue alors probablement un grand rôle dans nos propres possibilités d'amortissement conversationnel, mais aussi d'adhésion normative.

Certaines tactiques, en forme d'associations de tout genre, sont également utilisées pour se

souvenir. C'est très souvent la routine et l'horaire de la semaine qui sont utilisés pour se rappeler ce dont on a parlé et avec qui. Le milieu de travail constitue un lieu par rapport auquel on tente de mettre sa mémoire en ordre : on tente de se rappeler si on travaillait, dans quel état on était, avec qui on a parlé. L'état général de l'individu au moment de la conversation influe ainsi sur le débit de conversation et sur sa teneur.

- C'était lundi. On était en congé. Donc j'ai rien fait de la journée, donc je n'ai pas parlé à personne.
- Vendredi dans la journée : j'ai travaillé. J'étais en forme, j'étais en forme ? Donc si j'étais en forme, j'ai dû avoir de la conversation. Je suis allé au chantier ? Non, je ne suis pas allé au chantier. Je n'ai pas parlé au téléphone.
- Lundi, bon, j'ai salué les collègues, j'ai eu des discussions de travail mais j'ai de la misère à me souvenir quelles étaient les – ah mais lundi je ne travaillais pas ! [...] Oh ! Oh ! Qu'est-ce que j'ai fait ?... Je m'en souviens plus.

Les conversations débutent et se produisent par rapport à certains ancrages physiques ou visuels de l'environnement immédiat, que l'on cherche à rappeler à sa mémoire. C'est en se remémorant le prétexte et l'ancrage de la conversation (un vêtement, une voiture qui passe, la télévision dans la pièce) que l'on se remémore son déroulement.

- Elle, c'est ma collègue qui est à la réception, donc c'est la première personne que je vois, j'essaie de me rappeler comment j'étais habillée... parce que souvent, si je porte quelque chose de nouveau, elle va remarquer.
- Puis après ça « voiture »... on a vu une voiture je pense, je ne m'en rappelle pas. Je ne m'en rappelle pas si c'est quelque chose qu'on a vu puis on s'est mis à parler des voitures. Mais ça ne devait pas être très long, je ne m'en rappelle plus.
- On a parlé du tennis, pourquoi on a parlé du tennis... (silence) Il y avait des écrans de télévision là-bas, au restaurant, fait que j'imagine qu'il y a eu une image de tennis puis qu'on s'est mis à parler de tennis. Mais je ne me souviens pas pourquoi on parlait de tennis.

Les conversations laissent également des traces, des empreintes plus fortes qui nous « marquent ». À noter qu'une charge émotive est souvent associée à ces conversations.

- C'est pour ça que je l'ai [un malentendu] surtout **retenu (rire)**.
- (rire) C'est une phrase [une blague] qui m'avait **marqué**.
- Au début, ce qui nous a **marqués**, c'était juste que c'était tellement sordide; après ça, je ne sais pas pourquoi, mais j'étais comme vraiment émue devant la victime.
- On a écouté l'émission *Master Chef*, qui est une télé-réalité où les gens [...] essaient de devenir des chefs [...] puis là ils faisaient des tiramisus, donc là on a parlé de mon tiramisu, parce que mon fils disait que j'aurais gagné si j'avais été là (rire) parce que j'avais un super bon tiramisu, ça, ça m'a **marquée**.

Dans la même veine, on se souvient parfois davantage de l'état dans lequel on était que du contenu des conversations : « Je lui parlais, puis je me souviens que, je parlais, je parlais, puis c'est comme si j'avais... oublié qu'il était là [...] c'est comme si là, tout d'un coup, je vidais mon sac ». Encore une fois, une charge émotive semble associée à ce souvenir de conversation (« vider son sac »), et les consistances invisibles l'entourant revêtent une signification importante pour la participante.

12.2 Se souvenir *dans* les conversations

Certaines conversations ont pour objet des conversations ou des interactions venant d'avoir lieu. Elles prennent ainsi la forme de débriefings « maison », lors de lesquels les participants et leur entourage opèrent un retour réflexif en partageant des impressions. Ces extraits se montrent comme des comptes rendus à part entière de situations conversationnelles vécues.

- Discussion où j'ai raconté les discussions de la soirée et la rencontre avec le vendeur de chocolat.
- Donc dans l'auto, on a discuté de nos amis qu'on venait de voir.
- On a parlé d'un ami qu'on avait vu la veille, qui nous semblait avoir une attitude froide, moi je comprenais pas pourquoi, mon chum trouvait qu'il avait une attitude froide, on a parlé un peu de comment il était; vu qu'on avait eu un souper la veille,

on est revenus sur le souper, dire comment la nourriture était, comment les gens étaient, c'était une belle soirée ou pas, notre appréciation en fait de la soirée, les conversations aussi qu'on avait eues avec chacun.

Les conversations sont des occasions de plonger dans ses souvenirs d'enfance ou d'adolescence, de les évoquer, de les partager.

- On a commencé à parler de Charles Aznavour, puis là j'ai raconté que ça me rappelait beaucoup de souvenirs de mon enfance.
- Ça nous amène à parler, j'ai dit : « C'est comme quand on était petit, on imitait nos parents, quand ils discutaient de choses sérieuses (rire), des choses d'adultes. »
- On a fait un petit peu de rappel de souvenirs de notre adolescence.
- Moi, j'ai un imaginaire d'enfance, j'aimais ça les histoires de phares.
- On a aussi écouté de la musique là (rire), mon fils il a commencé à mettre de la musique que j'écoutais quand j'avais comme, dix-huit, dix-neuf ans.
- Après on a discuté de l'épisode, avec mon copain, puis je ne sais pas pourquoi, ça nous a fait penser au temps passé dans le couple, « sept ans cet été », « à la période avant que nous nous soyons rencontrés », quand on était jeunes.

La mémoire et les souvenirs nourrissent aussi la consolidation des relations, lorsqu'on évoque ensemble des souvenirs communs, qu'ils soient anecdotiques, propres à la rencontre ou aux épreuves.

- On se remémore les moments forts en moins d'un an : accouchement, nouveau-né, maladie du bébé, déménagement.
- Souvenirs, comment on s'est rencontrés.
- On a parlé de ma mère, qui est morte là, ben, ça fait longtemps qu'elle est morte là, on parle toujours de ça, on a parlé de ça.
- J'ai fait un voyage avec deux collègues de travail au mois d'avril, au Mexique, fait qu'on a reparlé un petit peu des anecdotes.
- On s'est raconté des histoires passées concernant des voyages de canot, avec des mésaventures.
- Là je suis revenue avec sa propre enfance, parce qu'ils étaient trois en bas de quatre ans.
- C'est des amies de longue date, donc on a parlé de nos souvenirs, on a fait trois-

quatre voyages ensemble.

Parfois, on revient sur son passé pour le partager, l'analyser, le faire connaître : « On est revenus sur des choses qu'il avait ressenties, jeune, dont il n'avait pas parlé ». Ce dernier extrait procède en effet d'une modalité presque thérapeutique, dans la mesure où il s'agit d'un retour sur des émotions qui n'avaient pas été dites, faisant écho à ce que l'imaginaire psychanalytique considère comme un processus de libération individuelle.

Il arrive aussi que l'on compare le passé et le présent. Dans les prochains extraits, il est intéressant de noter qu'il s'agit de la participante la plus âgée qui procède à ces deux comparaisons entre deux époques de sa vie. Il s'agit d'un instrument sollicité lors de bilans de tous genres.

- L'échange a roulé beaucoup autour du nombre de noyades, mais aussi une réflexion sur : qu'est-ce que c'était la sécurité aquatique quand on était jeunes, par rapport à maintenant. Parce qu'il y avait beaucoup moins de prises de conscience des accidents, il y en avait beaucoup de noyades, quand j'étais jeune, j'habitais au bord du fleuve.
- C'est drôle de penser que, on faisait des blagues il y a bien des années, quand on travaillait, qu'on se retrouverait un jour dans les mêmes résidences de personnes âgées, puis là il y a quelque chose qui est en train de s'actualiser.

La mémoire prend ainsi tour à tour la figure du processus actif et celle de la sélection des empreintes, et possède des techniques qui lui sont propres. Lorsqu'il est question de se souvenir « dans » la conversation, la mémoire importe certains éléments de l'extérieur de la conversation pour nourrir la conversation. Elle constitue aussi un paramètre important de la réflexivité individuelle, en sollicitant le passé et les souvenirs de l'individu, éléments incontournables de son identité biographique. Les récits de conversation eux-mêmes font jouer la mémoire d'une manière précise, puisqu'ils mettent en scène ce dont le participant se souvient. On peut spéculer qu'il s'agit alors d'empreintes signifiantes pour lui et, donc,

pour l'étude de la normativité conversationnelle. La mémoire permet le compte rendu, et constitue alors un élément inhérent du caractère « rapportable-à-toutes-fins-pratiques » des échanges ordinaires.

CHAPITRE XIII

AGIR

Les conversations contiennent des actions et sont indissociables d'une certaine performativité. Les récits de conversation sont ainsi l'occasion d'observer le « comment agit-on » à travers différents actes de langage au sens élargi (Austin, 1970). Par exemple, une prise de décision constitue un acte qui se réalise dans la conversation, qu'elle ait lieu entre deux interlocuteurs ou qu'elle soit intérieure à l'individu, comme nous le verrons. Nous analysons donc ici le corridor conversationnel qui partage une limite intime avec l'agir. Nous avons reconstitué trois temps de l'action : l'amont de l'action, le support à l'action et l'aval de l'action. Il s'agit bien sûr de temporalités artificielles, dans la mesure où il n'existe aucuns amont ou aval absolu à l'action, et que ces deux plans sont inextricablement liés dans le quotidien et l'interaction : il nous semble toutefois utile, sur le plan heuristique, de les distinguer.

13.1 L'amont de l'action

Les récits de conversation contiennent des descriptions des intentions et des motivations à l'action, de soi ou des autres. Vivre en société, c'est d'abord déchiffrer l'agir des autres, essayer de comprendre l'amont de leur action, leur intentionnalité.

- Si quelqu'un ne t'avait rien dit sur ta jupe, c'est là qu'il y a anguille sous roche... parce qu'on pouvait pas « ne pas » la remarquer, ta jupe. Donc **si quelqu'un te dit rien, c'est parce qu'il ne l'aime pas, ta jupe.**
- Elle dit : « Je pense que c'est pour ça que des fois ton frère il a des drôles d'idées,

parce qu'il écoute du rap (rire). »

- Mon chum avait mal dormi, alors on a parlé un peu de pourquoi, il était pas de très bonne humeur alors je me suis informée un peu, j'essayais de voir si je n'avais pas fait quelque chose, c'était quoi **les raisons de sa mauvaise humeur**.

L'anticipation et l'hypothétique sont des stratégies privilégiées de la prévision de l'action au quotidien. Les conversations sont autant d'occasions de tester des hypothèses, des possibilités, des projections.

- Le soir, avec mon chum, on a parlé d'argent (rire) parce qu'il attendait un chèque de son employeur qui n'arrivait pas, fait que ç'a été notre sujet de conversation : « Qu'est-ce qu'on fait s'il n'arrive pas ? »
- Qu'est-ce qui arrive si tu le fais quand même ?
- Elle disait que si elle n'avait pas une bonne augmentation, elle serait fâchée.
- On a parlé d'un voyage, combien ça coûterait, si ça valait la peine.
- On a parlé d'enterrement, est-ce que je désirerais qu'il vienne ou pas, en cas de décès de mon père, on a parlé de ça, de qui on aimerait voir, par qui on aimerait être supportés dans ce moment-là.

Il arrive que l'on anticipe plus précisément des interactions. Dans le prochain extrait, une participante a un long trajet de voiture à faire avec sa supérieure, et l'on est témoin tant de son anticipation de l'interaction elle-même (de quoi parler ?) que de sa stratégie pour gérer les impressions.

- J'étais un peu mal à l'aise, parce que je ne savais pas quoi lui dire, je trouvais que ça allait être une longue route, parce que je ne saurais pas de quoi parler avec elle. Puis là, quand je suis arrivée, j'avais un café, puis j'étais en retard, donc je ne voulais pas qu'elle pense que j'étais en retard et que j'avais pris mon temps pour aller prendre un café, je lui ai dit : « Ah, je t'aurais pris un café, mais ça fait longtemps que je l'ai pris, il aurait été froid, puis je n'aurais pas pu l'apporter dans le métro. »

La projection de soi peut prendre la forme de l'emprunt d'un point de vue autre dans la conversation, physiquement ou abstraitement. Il s'agit d'une modalité primaire des rapports

intersubjectifs évoquant la réciprocité des perspectives (Schütz, 1945).

- Puis elle m'a dit : « **Mets-toi là.** Qu'est-ce qu'on dirait de ton bureau, puis qu'est-ce qu'on dirait de ce bureau là ? », qui est le bureau de mon collègue, qui est rangé.
- On a eu beaucoup de conversations où **je me retire de ma position** de surveillant de chantier puis je parle vraiment : « Oui mais t'as pas pensé à faire telle affaire à la place ? », fait qu'on échange sur les possibilités, puis sur les alternatives.
- Et je dis : « Mais, **si j'étais toi**, je ne m'écouterai pas. »

On peut aussi évaluer une situation en la comparant à une possibilité, un idéal. Ici, une participante doit évaluer un candidat à un poste et le compare à « ce qu'elle aurait aimé voir », puis s' imagine le présenter à sa supérieure comme son choix final. Ces deux opérations sont destinées à aider la prise de décision. Cette opération fait appel à une procédure de la normativité que nous avons déjà vue, soit la comparaison-repère.

- Je disais : « Dans ses réponses, **ce que j'aurais aimé voir**, c'est qu'il se rend compte de ce qu'il dégage, puis qu'il le soulève dans son entrevue. » [...] Ce n'est pas comme **s'il nous avait épatés** dans tous les autres domaines. [...] **Je me vois mal** le présenter à ma patronne comme candidat final.

Les récits de conversation nous donnent ainsi accès à différentes dimensions de l'amont de l'action, que ce soit l'intentionnalité, l'anticipation ou la projection. Ce sont autant d'outils que les individus sollicitent avant de poser des actions dans le quotidien, et afin de déchiffrer l'action des autres au quotidien.

13.2 Le support à l'action

Les conversations sont autant de supports à l'action en train de se faire. Elles accompagnent et supportent diverses pratiques (le magasinage, la cuisine, la marche, la visite du zoo, le sport). Certaines de ces pratiques sont accompagnées de différents commentaires (sur

l'environnement immédiat, par exemple), tandis que d'autres (comme le magasinage) semblent se réaliser « dans » et « par » la conversation. Comme nous l'avons vu, l'action de magasiner réside entre autres dans l'échange d'appréciations, de suggestions, de calculs.

- Quand tu magasines, tu parles des choses que tu vois.
- On a préparé le souper, ce n'était pas vraiment une conversation là, c'était plus : « Passe-moi les légumes. »
- On est sortis faire une marche; on a parlé du paysage.
- On est allés au zoo, on a parlé des animaux, on a lu les pancartes puis on partageait entre nous, de quoi ça avait l'air.
- On est allées faire de l'escalade ensemble, puis on parlait de pratiquer nos techniques, on s'encourageait à bien grimper.
- On va parler beaucoup de la méditation, on va faire de la méditation, [...] on va se donner des trucs.
- On a parlé de ce qu'on est en train de faire.

Les conversations sont également l'occasion de travailler directement « sur » sa propre action ou sur celles des autres. On essaie d'orienter son action vers l'amélioration de certains traits, comme garder son bureau en ordre ou renforcer des moments d'intimité positifs. Ces extraits évoquent la plasticité de l'action et de l'intention, ainsi que la réflexivité présidant à la normativité d'aujourd'hui concernant nos rapports les uns aux autres.

- Je lui dis : « Je sais que c'est une bonne habitude à avoir, **je vais me forcer.** » Donc elle fait des suivis avec moi. Mais je me suis améliorée.
- On a eu une discussion un petit peu plus sérieuse sur notre relation amoureuse, sur comment j'aime quand il y a de la complicité entre nous deux, **qu'est-ce qu'il faudrait améliorer, quels moments renforcer.**

Parfois, la conversation est empêchée par l'action, comme dans les différentes situations d'exercice physique : « Au gym, on ne s'est pas parlées », « C'est sûr qu'au yoga, on se parle moins ». De manière similaire, les processus de routinisation font parfois en sorte que

la conversation n'est pas nécessaire : « Je n'ai même pas besoin de lui commander ce que je veux, lui, il le sait déjà. Toujours une chocolatine. [...] On dit rien, même pas le prix, rien là ». Nous avons également vu de quelles manières la télévision pouvait parfois remplacer la conversation, ce qui nous indique la possibilité d'une définition élargie de la conversation, pouvant exister dans des formes invisibles, intérieures ou solitaires.

13.2.1 L'organisation, la planification, la prévision

La coordination de l'action consiste en un opérateur important des conversations quotidiennes. On s'entend sur des manières de faire, sur la division des tâches, sur la planification d'activités diverses comme les tâches ménagères, les repas, les vacances ou même le jeu.

- « Qu'est-ce qu'on mange ? » [...] Le matin on parle de ce qu'on va manger... « Est-ce que tu veux manger ça ? » « Ben oui. » « Ça, on a mangé ça hier. » « Je pourrais passer par là. » « O.K. »
- On a parlé des vacances d'été, parce que je recommence à travailler au mois d'août, donc si on veut faire quelque chose, il faut qu'on en parle tout de suite, puis moi j'aime plus planifier, puis mon chum moins, alors... je lui ai dit si on ne planifie pas, on n'ira pas.
- Il a été question de ce qu'on allait manger, évidemment.
- J'ai dit : « On va faire le ménage, moi je vais faire l'épicerie, je veux que ça, ça, ça, soit fait », donc c'était un peu de planification là qu'on a fait.
- Les enfants, j'ai parlé pas mal avec eux. Mais on parlait de : « Qu'est-ce qu'on veut faire, quand est-ce qu'on va voir la moto, est-ce qu'on joue au hockey ? »

Ces processus peuvent également se faire de manière individuelle. La conversation intérieure (Archer, 2003) est en effet un support direct à l'action. Les opérations de planification constituent l'une des activités mentales qu'Archer dénombre dans son étude. Si la conversation intérieure peut prendre pour objet des enjeux banals comme les courses, elle peut aussi se pencher sur des problèmes plus complexes, comme « dire la vérité » ou

« ne pas perdre contact » avec l'autre.

- Ils annonçaient des costumes d'Halloween, pour des jeunes enfants, **j'ai dit** : « Oh ! Je vais aller voir. »
- Ensuite je **me suis dit** : « Quatre heures, je m'en vais faire quelques courses », mon fils travaille dans un magasin de vêtements **j'ai dit** : « Tiens ! Je vais aller lui dire un petit bonjour. »
- **Je me suis dit** : « Si on suit l'autoroute vingt, il y aura pas de problèmes. »
- **Je me suis dit** : « Ah ! Je vais juste lui dire la vérité, là. »
- **Je me suis dit** : « Là quand même, il ne faut pas qu'on perde le contact avec notre fils ! »

Nous verrons d'autres implications de la conversation intérieure lors de l'analyse des multiples amortissements conversationnels.

13.2.2 La décision et la prise de décision

Les situations quotidiennes doivent régulièrement faire l'objet de décisions. Ces dernières apparaissent dans les récits de conversation tant comme des processus (on a accès aux étapes décisionnelles) que comme une scène (on assiste à la décision « en train de se faire », on se pose des questions à voix haute, devant les autres, on les consulte).

- Il a été question d'un ancien amant de Simon. Il est à Paris pour trois mois. Simon ne savait pas s'il irait le voir. Il dit : « Ah peut-être, je penserais pas. » Mais **il a considéré l'idée devant nous.**
- Il a fallu payer parce qu'on descendait, on a comme hésité un peu, comment on fait pour la facture, **il y a eu une espèce de... silence : est-ce que c'est lui qui prend la facture, est-ce qu'on paie séparés ?** [...] Finalement, c'est lui qui a pris la facture, puis on s'est comme entendus sur le fait que je paierais les prochains verres.
- Il est allé prendre un verre avec son ex, [...] il dit : « J'avais tellement envie d'elle, puis elle aussi, mais là elle me disait que **ce ne serait pas une bonne décision.** »
- J'étais supposée déjeuner avec un ami le lendemain : « **Est-ce que j'amène le bébé ou pas, peut-être, pas sûre.** »

- On a besoin d'une poussette-parapluie : **est-ce qu'on en a vraiment besoin ?**
- « Quand peut-il aller se coucher ? » On a décidé de coucher bébé plus tard parce qu'il se réveille à cinq heures ces temps-ci.
- Est-ce qu'on va aller en vacances ou non cet été ? Ce n'est encore pas décidé.

Également, au sein des conversations, un rapport discriminant entre l'intérieur et l'extérieur structure l'action. C'est cette discrimination, soit le fait de ne pas tout dire, qui semble être à la base d'une certaine civilité, comme nous l'avons vu, mais qui nous donne aussi à voir un mécanisme important de la réflexivité des individus. L'ordre social se construit ainsi en apparence sur ce qui est dit, même si une autre version de la réalité habite les individus. Hoshchild (1983) nous rappelle, à ce propos, que c'est entre autres à cette strate de l'action à laquelle l'interactionnisme symbolique n'a pas accès avec ses prédicats, en se concentrant sur la « maîtrise des impressions ».

- Gabriel dit que je lui envoie des signaux avec le pied et les yeux pour partir. Je dis que c'est faux. **Et c'était faux ! Même si j'étais content de m'en aller là**, il était rendu tard.
- Il était triste quand je lui ai dit que je ne partais plus en voyage, mais en fait, **dans le fond de lui**, je pense que ça lui faisait un peu plaisir.
- Je voulais lui demander si elle (rire) avait le goût d'avoir un enfant ou si elle l'aimait, **mais je ne lui ai pas demandé, on n'est pas proches comme ça**.

Les prochains extraits nous montrent le jeu de la volonté au sein de l'action. En effet, on peut remarquer différentes situations dans lesquelles les participants « ne peuvent » agir de la manière dont ils veulent. Qu'il s'agisse de vouloir être fidèle à son conjoint(e) tout en étant tenté(e) par l'infidélité à certaines occasions, ou de ne pas vouloir encourager la quête de célébrité d'un assassin ayant fait les manchettes, la volonté se bute à autre chose, au fait « de ne pas pouvoir s'empêcher ». Il est ainsi intéressant de remarquer que, dans un contexte social dans lequel la norme d'autonomie et ses injonctions multiples possèdent une si grande prégnance, les participants vivent localement une certaines situations dans laquelle leur action ne leur semble pas tout à fait en adéquation avec ce qu'ils souhaitent et

désirent. Vouloir n'égal pas pouvoir, dans ces cas.

- Elle disait qu'elle se sentait mal mais que, **elle ne pouvait pas s'empêcher**, puis que s'il y en a un qui s'essayait sur elle, elle aurait de la misère à dire non.
- Luca Rocco Magnotta, [...] on discutait de sa quête de célébrité à l'ère de Facebook, qu'il a eu juste qu'est-ce qu'il voulait, puis qu'on a... participé dans le fond ? Mais **qu'on ne pouvait pas s'en empêcher**.
- « C'est cool de déménager à Londres, de se recréer une vie mais **je... ne suis pas vraiment capable** », puis là je disais : « Moi non plus. »
- On a parlé beaucoup du rôle des femmes et des hommes, parce qu'on trouvait qu'on était, malheureusement plus traditionnelles **qu'on le voulait**.
- Il a une blonde puis tout ça, il est fidèle et tout mais, en même temps il aime les femmes là, fait que, **faut qu'il en parle**.

Ces récits nous montrent de quelles manières l'action est supportée par les conversations entre individus et par les conversations intérieures. Comme support direct en acte et en présence, sous la forme de commentaires divers, ou comme adjuvant aux opérations de planification ou de décision, les conversations contiennent des ressources praxéologiques utiles pour les individus.

13.3 L'aval de l'action

Les conversations sont l'occasion de justifier sa propre action aux autres *a posteriori*. Il s'agit parfois de mettre les autres en garde contre l'incohérence apparente de nos actions (bien manger mais aimer les beignes) ou de justifier les raisons logiques de son action (verrouiller les portes en présence d'un danger).

- **J'ai expliqué** à mon chum que j'avais cuisiné toute la semaine, **mais que c'était un spécial**, parce que j'ai été occupée avant, donc on avait beaucoup mangé de la nourriture achetée, donc je m'ennuyais des plats faits maison, mais que ça n'allait pas être comme ça tout le temps (rire).
- Il y a des gens qui m'ont parlé de ma consommation de beignes, c'est sûr.

« Comment ça tu manges un beigne toi, tu ne manges pas santé ? » « Ben oui, mais **j'aime ça des beignes, aussi !** »

- J'ai barré ma porte cette semaine, **parce que** j'avais (rire) j'avais peur que Luka Rocco Magnotta soit peut-être revenu.

Les conversations prennent aussi pour modalité l'aval de l'action, dans le sens où il peut s'agir d'un retour, d'une rétrospective, d'un bilan, d'une analyse. On compare la situation présente à nos attentes et nos prévisions, on commente ce qui vient de se produire, afin de mieux pouvoir évaluer son action et se projeter de différentes manières.

- Il dit : « Je trouve que cette année, comme vendeurs **on a été** plus réactifs que proactifs. » [...] On parlait un peu des facteurs qui auraient pu faire qu'on a été moins proactifs, puis il a dit : « On va **rectifier le tir** cette année », puis il a calculé si on avait atteint nos objectifs, il dit : « Mais on a atteint nos objectifs », donc on s'est tapé dans la main.
- « Ah ! **Je n'aurais pas dû t'écouter !** L'autobus est en retard ! C'est long ! Puis on va manquer mon volleyball. »
- Ils ne pensaient pas que je **persévérerais**.
- **Je n'aurais pas dû** l'écouter, puis poursuivre mon chemin.

La boucle du rapport à l'action dans les récits de conversation est bouclée, puisque l'on revient ici à l'amont de l'action par le biais de la projection (« je n'aurais pas dû »). Les conversations quotidiennes étudiées mettent en scène ces trois moments que nous avons proposés au sujet de l'agir (l'amont de l'action, le support à l'action et l'aval de l'action). L'étude de ces trois moments permet de comprendre certaines particularités de l'action au quotidien, soit le fait de pouvoir la prévoir et l'anticiper, de pouvoir la questionner et de pouvoir l'analyser pour se projeter. Ces opérateurs, si elles demeurent des outils concrets pour agir au quotidien, sont aussi des normes praxéologiques en soi. En effet, ces extraits nous montrent de quelles manières ces outils ont été utilisés par les participants pour répondre à ce que l'on attendait de leur action individuelle. Dans leurs rapports aux autres, les participants agissants se butent constamment aux exigences du tact. Différentes

opérations sont apparues dans le matériel pour lisser et huiler les rapports aux autres, que l'on peut résumer en un travail de discrimination entre l'intériorité et l'extériorité. Finalement, nous avons pu voir que, si une normativité de l'autonomie et de la responsabilité prévaut aujourd'hui, les participants s'appuient sur les autres et sur les conversations avec les autres pour leurs prises de décision, ne sont pas les seuls possesseurs de leur volonté, ou ne peuvent agir comme ils le veulent. L'action et la décision se retrouvent ainsi être des matières dispersées dans l'ensemble des interactions, environnements et contextes, comme l'ont noté le pragmatisme et la sociologie de la traduction.

CHAPITRE XIV

ORIENTER

Différents corridors de la conversation sont plus clairement destinés à infléchir, orienter, valoriser ou dévaloriser les univers sollicités dans les conversations, les idées et les comportements. Ce sont les modalités qui possèdent la plus grande texture normative, car elles exercent une pression directe sur l'orientation des repères, des injonctions, des possibilités et des contraintes.

Différents auteurs ont tenté de cerner ce niveau très concret et quotidien de l'exercice du pouvoir au sens large et dans nos relations. Goffman (1973a, 1973b, 1974) s'est intéressé au contrôle social formel et informel, ainsi qu'aux procédures de récompenses et de punitions au sein des interactions. Foucault parle de microphysique du pouvoir et de micro-pouvoirs (1975) pour nommer cet investissement des corps et des comportements, mais aussi pour désigner le pouvoir que tout individu possède sur d'autres. Le monde anglo-saxon utilise le champ lexical du « politics » pour parler de la question du pouvoir dans les rapports sociaux quotidiens. Plus proches de l'étude du discours, ceux qui s'intéressent à la performativité ont décortiqué les modalités par lesquelles une idée ou une norme s'incorpore, prend vie, s'incarne, devient réelle à partir du moment où elle est énoncée (Austin, 1970; Thomas, 1967). Dans tous ces cas, il s'agit de saisir tant les textures coercitives que celles incitantes du discours, de nos interactions, de nos relations au quotidien. On est bien dans le domaine du pouvoir profane, du pouvoir pensé comme traversant l'ensemble de la société, et non pas comme l'apanage de l'exercice politique ou policier.

Ces orientations sont notamment observables dans certains pronoms et verbes utilisés dans les conversations. Bien que nous ne nous situions pas dans une analyse linguistique ou formaliste, il nous semble pertinent de s'attarder à quelques-uns de ces cas de figure. Nous proposons d'abord l'examen d'un autrui généralisé qui prend, dans les conversations étudiées, la forme des pronoms « on » et « tu ». Les verbes « devoir » et « falloir », ainsi qu'un temps de verbe que nous avons appelé « futur coercitif », sont aussi présents comme techniques de coercition des comportements, des autres mais aussi de soi. Nous proposons ensuite une échelle de valorisation et de dévalorisation des comportements, comme un spectre sur lequel se dissémine les manières d'infléchir l'agir et les représentations, du plus « incitant » au plus « empêchant ». En effet, les modes de régulation prennent aujourd'hui tant la forme de contraintes que d'appels positifs à des valeurs, comme nous avons pu le voir lors de notre cadre théorique.

14.1 L'autrui généralisé

On repère d'abord la présence d'un « on » généralisé dans les conversations. Il s'agit d'un « on » abstrait et non-situé, auquel on fait appel en tant qu'autrui généralisé (Mead, 1963) pour énoncer ce qui « se dit » ou ne « se dit pas ». On remarque la forte coercition que le participant vit lorsqu'il aborde un sujet puni par l'interaction.

- On a eu des discussions... bizarres. Je suis allé lui dire que : « Ah ! J'aurais aimé ça être une fille ! » Erreur !! **On ne dit pas ça !** (rire) Donc ça a alimenté la conversation, qui s'en allait tout croche là, j'ai patiné, j'ai patiné, j'ai patiné puis j'ai ramené ça ! (rire) J'ai été correct ! (rire)

Le « tu » généralisé est également employé de différentes façons, pour énoncer une loi ou pour extérioriser le regard et le généraliser à la fois. Il est intéressant de voir que dans le deuxième extrait, la participante se critique elle-même (« ça sonne cliché ») d'avoir fait

appel à une formule à l'emporte-pièce, comme si l'on savait que les raccourcis empruntés pour évoquer certaines normes étaient justement des raccourcis.

- « Non-non-non fais pas comme ça fais pas comme ça !! » [...] Il descend, puis là à un moment donné à mi-chemin, il décide de se lancer en bas ! Mais ça **tu** fais jamais ça, **tu** déstabilises toute la structure si tu fais ça... [...] **Tu ne fais jamais, jamais, jamais comme ça.**
- Il dit **tu** peux vraiment voir [...], bon ça sonne un peu cliché là [...], **tu** peux voir la beauté de quelqu'un par sa personnalité.
- Si la personne prend le devant, t'envoies un courriel, **tu** réponds rapidement, **tu** montres que t'es intéressé.
- On s'aide entre nous pour savoir comment avoir juste la place qu'il faut, je veux dire, t'es pas le thérapeute de ton enfant de quarante ans puis, t'es pas le parent des petits-enfants.
- Je veux dire, **tu ne dis pas ça** des choses comme ça.

On évoque aussi un personnage abstrait pour prescrire des comportements. On parle ainsi de « la personne » comme de l'individu générique : « c'est **un adulte autonome** là, moi, personnellement, je trouve que c'est à **la personne** de prendre sa décision, [...] c'est à elle à assumer ça ». En invoquant la figure de l'adulte autonome, on fait appel à un univers consensuel et capable de susciter l'adhésion sur une injonction corollaire, ici prendre seul une décision.

14.2 Devoir, falloir

Deux verbes sont utilisés de manière similaire : « devoir » et « falloir ». En effet, peu de verbes sont aussi prescriptifs et propres à l'obligation, au devoir, à la nécessité; ils possèdent une forte teneur normative, coercitive, contraignante, influençante. Amorcer l'analyse par les verbes que les participants utilisent eux-mêmes permet de forger des concepts qui restent collés à leur interprétation de la réalité. On utilise donc le verbe « devoir » pour inciter à agir, pour des enjeux comme la nourriture, l'apparence ou le

voyage. Ces énoncés débouchent parfois sur des règles plus générales (« les filles ne devraient pas se maquiller ») ou sur une norme implicite (ici, on remarque encore la forte pression à « faire des plans de voyage »).

- La serveuse, elle était super gentille, [...] elle le taquinait un peu, puis elle était comme : « Ah tu **devrais** manger, mange au moins la moitié de sa tartine ! » (rire)
- Elle était comme : « Et puis toi ? Tu n'étais pas supposée d'aller en voyage ? » Puis j'ai dit : « Non, ça a été annulé », puis là elle était comme : « Ah tu **devrais** refaire des plans de voyage. »
- Il dit : « Tu **devrais** changer de travail. » Puis là je suis comme : « Hein ? Pourquoi ? », puis là il dit : « Parce que tu travailles pour un magazine qui vend des produits de beauté, [...] alors que toi t'en as pas vraiment besoin. » Je pense c'était la première fois qu'il me voyait pas de maquillage. Donc ç'a donné une grosse conversation sur le maquillage, puis sur le fait que les filles **devraient** pas se maquiller.
- On a parlé de nos appartements respectifs qui étaient dans le même secteur, je lui ai fait visiter donc il y a eu beaucoup d'échanges sur : « Ah ça j'aime ça, ça je n'aime pas ça, tu **devrais** faire ça, tu devrais faire ça. »
- Il m'a dit : « Tu **devrais** partir en Europe à l'automne. »
- Est-ce qu'on **devrait** louer un chalet, peut-être aller à New York ?

Le verbe « falloir » est un autre verbe souvent utilisé dans les conversations étudiées, qui possède une teneur peut-être encore plus incitante, tant sur les actions que sur les contextes (« il faut que ce soit romantique »). En plus de nos comportements, on demande aux ambiances (comme l'imaginaire du romantisme convoqué dans le premier extrait) et aux événements de se plier à notre normativité.

- Moi je disais que la première rencontre, il **fallait** que ce soit romantique.
- Il n'a pas fait ça **comme il faut**. Il **ne faut** jamais sauter.
- On se rendait compte que le bébé commençait à toucher des choses, des coins, donc il **faut** vraiment qu'on sécurise la maison, parce que je voyais qu'il devenait un meilleur rampeur puis qu'il était de plus en plus mobile, fait qu'on parlait de ça, c'est pas la première fois qu'on en parlait, mais là, **faut** vraiment qu'on le fasse bientôt.

- J'ai dit : « J'ai encore laissé tomber, vous m'aviez conseillé d'aller lui parler, puis là je l'ai pas fait », puis là il dit : « Oui, il faut dire que je ne t'ai pas vraiment aidée là-dedans non plus, moi aussi j'ai laissé tomber ». Puis là j'ai dit : « Est-ce que tu penses que c'est parce que ce n'est pas une bonne approche ? » Il dit : « Non-non, il **faudrait** que tu ailles lui parler. »
- On a discuté du fait que parfois **il ne fallait pas** avoir honte d'aimer une chanson de mauvais goût (rire).
- Se faire des amis à l'âge adulte, [...] elle disait **qu'il fallait** appliquer les mêmes règles qu'une relation amoureuse.

Les verbes « devoir » et « falloir » semblent presque trop catégoriques pour pouvoir exercer une pression sur les individus. On peut poser l'hypothèse qu'ils sont utilisés pour des thématiques faisant déjà l'objet d'un relatif consensus, et servent alors à réitérer certaines injonctions, comme des micromécanismes de régulation.

14.3 Le futur coercitif

On utilise parfois un temps de verbe précis, que l'on peut nommer « futur coercitif », qui consiste à évoquer un futur proche, pour signaler de quelles manières on le voit, qu'on veut qu'il se produise, ou pour évoquer des risques qui pourraient se concrétiser en conséquences fâcheuses. Ce temps de verbe n'est pas sans évoquer la prospective de l'action dans les conversations, telle que nous l'avons repérée dans le précédent chapitre.

- Il a dit : « Moi je veux que mes enfants ils aiment le hockey (rire). » Puis après ça, il disait que **ses enfants, ils allaient être plus intelligents que lui**, puis que ils allaient lui en apprendre sur la vie, comme par exemple qu'ils allaient lui apprendre le français. Il parle quand même bien français là, mais, il disait : « Je vais les envoyer dans une école francophone, puis c'est eux qui vont m'apprendre à bien parler. »
- Il y avait un gars qui était tout seul sur un banc de parc, [...] puis là je l'avais invité à venir avec nous autres, puis quand j'avais retrouvé mes amis, ils étaient comme [en chuchotant] : « T'es bizarre de parler aux étrangers ! À un moment donné **tu vas te retrouver dans une benne à ordures (rire)**, dans une ruelle ! »

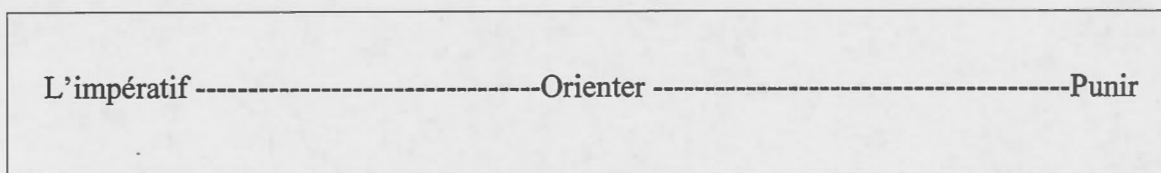
- (rire)
- Il y avait un couple plus loin dans le restaurant, qui ne se parlait pas. Mon chum dit : « Regarde, **ça va être nous. Bientôt.** »

L'examen de ces quelques pronoms, verbes et temps de verbes révélateurs permet de relever une première texture coercitive aux conversations, leur plus simple habillage en termes d'orienteurs de l'action.

14.4 Orienter et punir : une échelle de la valorisation-dévalorisation

Nous proposons une analyse des modalités propres à l'orientation des comportements, classées en spectre (Figure 1), de la positivité (inciter à agir, valoriser des comportements) à la restrictivité (empêcher l'action, la cadrer, la punir). Nous dénombrons l'impératif, l'exigence, l'influence, la valorisation, l'orientation, le cadrage, la surveillance, l'ingérence, la condamnation et la punition.

Figure 14.1 Le spectre valorisation – dévalorisation



14.4.1 L'impératif

On utilise des formulations impératives pour ordonner à l'autre certains agissements. L'impératif peut colorer les conversations de différentes manières : pour donner un ordre,

une consigne, régler un problème ou s'organiser au quotidien. Malgré la perte en vitesse de style autoritaire dans nos rapports, il arrive qu'on le sollicite dans certaines situations, notamment avec les enfants et dans la gestion du quotidien.

- J'ai dit : « Je vais continuer de marcher, **reconduis-moi** à l'arrêt puis **attends** l'autobus avec moi. »
- Le matin quand on jase on dit beaucoup : « **Mets** la table ! **Fais** ton sac ! » Comme les consignes là des choses qu'il [un enfant] doit faire.
- Mon chum est revenu, je lui ai demandé s'il voulait aller au cinéma, ça ne lui tentait pas, mais il a dit : « **Va louer** un film », donc je suis allée louer un film, puis j'ai dit que j'allais passer à l'épicerie, donc il m'a dit : « **Achète** tel truc. »
- Ils nous ont expliqué comment les enfants avaient réagi, que Antoine il voulait rien faire comme manège, ils ont dû **l'obliger** beaucoup.
- Il m'a dit qu'ils étaient allés manger chez Wendy's, donc il m'avait pas fait à souper, il a fallu que je mange, il m'a dit : « **Mange** des céréales. »
- Je lui ai donné les consignes avant qu'il parte de l'appartement, parce qu'il retournait à Montréal, puis on se dit toujours : « **Fais** attention sur la route. »

14.4.2 L'exigence

Il arrive que l'on exige un comportement de l'autre en utilisant le verbe « vouloir ». À noter que les deux extraits suivants mettent en scène des individus en position d'autorité : il s'agit d'un patron qui exige le port du veston, et d'un père qui veut que son fils danse.

- J'avais eu une discussion avec ma patronne par rapport à ça, avant, parce qu'elle **voulait** que je mette des vestons pendant mes entrevues.
- Il mettait une chanson puis il disait : « Ah ça Thomas il aime beaucoup cette chanson-là », puis il **voulait** qu'il danse.

À mi-chemin entre cette figure de l'exigence et la prochaine, relevant davantage de l'influence, on doit parfois essayer de convaincre l'autre activement :

- La fille d'une amie, je lui ai parlé de la moto, « Veux-tu essayer la moto, viens-t'en, on va t'asseoir dessus », « Ah oui ! Je veux ! Mais ma mère, elle ne veut pas ! », « Oh ! On va **s'arranger** avec ta mère », **fait que j'ai négocié avec sa mère**, j'ai dit : « Bien là ! Je ne la démarrerai pas ! On va faire un *petit* tour ! »

14.4.3 L'influence

On essaie d'influencer les autres de différentes manières, en leur faisant voir les choses différemment (« essayer de le voir autrement »), en comparant leur comportement à ceux des autres (les autres hommes, les autres passants). Cette pression permet d'infléchir le comportement dans le sens de la ligne de conduite voulue. La référence aux autres est un procédé conversationnel normatif que nous avons déjà rencontré à plusieurs reprises.

- La serveuse a vu ça, puis elle a demandé à mon ami : « C'est quoi, **les hommes sont pas galants dans ton pays ?** » Elle lui a fait (rire) une blague sur un ton taquin.
- Il y a des conversations aussi que j'ai eues, essayer de **sensibiliser positivement** l'entrepreneur, parce que il se braque là, il s'en va à telle place, donc j'essaie de lui dire : « Écoute, as-tu pensé que, si tu le prenais d'une autre façon, si t'essaies de le voir autrement, ben tu pourrais peut-être avoir telle affaire », fait que j'ai fait beaucoup de **psychologie...** subtile (rire).
- Il m'a dit qu'il vendait du chocolat aux amandes en attendant d'avoir son chômage, [...] j'ai dit : « O.K., je vais t'en prendre deux », **il dit : « Ah les gens** ils sont gentils d'habitude ils m'en prennent deux ! » J'ai dit : « O.K.... » (rire), puis là finalement je me ramasse avec trois boîtes, [...] puis je suis allergique aux amandes, imagine... (rire) [...] Il m'a vendu trois boîtes d'un produit auquel je suis allergique (rire).

14.4.4 La valorisation

On valorise de manière plus générale certaines conduites, comme aller au gym, apprécier

les expériences culinaires, parler plusieurs langues, savoir s'adapter rapidement aux contextes, changer d'emploi, être actif peu importe sa situation. Il s'agit souvent de réagir positivement à une personne, à ce qu'elle est, ce qu'elle fait, de la féliciter, de parler d'elle aux autres de manière exemplaire. Toutes ces modalités de valorisation ont pour conséquence de coder certaines conduites du côté de la normativité.

- Je lui ai juste dit que j'avais commencé le gym, puis que j'avais très mal, finalement je me plaignais à tout le monde (rire), **je voulais qu'on me félicite** pour le gym.
- Le fils de Paul a quinze ans et est un gourmet. Il cherche constamment à manger de nouvelles choses. Pour son âge, **ce n'est pas mal du tout. On était bien impressionnés.**
- Il me racontait à quel point elle était **extraordinaire**, qu'elle lui racontait des histoires sur l'histoire du Canada, l'histoire du Québec, puis qu'elle parlait les deux langues parfaitement, puis il dit : « C'est une belle femme, elle a quatre-vingt-dix ans, mais elle est belle », puis il dit : « Je trouve ça tellement le fun de rencontrer du monde comme ça, **c'est la personne la plus extraordinaire que j'ai rencontrée récemment.** »
- On a parlé du déracinement, Marie voyage beaucoup, puis Émilie elle disait : « Moi je sais, c'est honteux de dire ça de nos jours, mais... si je m'écoutais, je serais ultra-sédentaire, je resterais chez nous, [...] **c'est cool** de déménager à Londres, de se recréer une vie mais... je suis pas vraiment capable », puis là je disais : « Moi non plus », puis Marie est **super bonne** pour ça, elle essaie tout le temps de le refaire... c'est comme naturel.
- Au travail, le matin, on a encore parlé de mon nouveau travail, avec une collègue qui était bien contente pour moi puis qui disait : « **Bravo !** De t'être décidée à changer. »
- Elle n'est **pas arrêtable** cette fille-là, elle a cinquante-cinq ans mais elle suit des cours de voile ! Avec un organisme pour handicapés, elle fait du ski l'hiver, puis elle fait de la voile l'été.

Le corridor de la valorisation représente une ligne transversale importante de la normativité conversationnelle et s'occupe des déclinaisons de la normativité près de l'appel à des valeurs positives, à des traits recherchés, à des possibilités à privilégier, à des repères prisés. Cette valorisation se fait au contact des autres et en évoquant les autres, et matérialise la texture normative d'une régulation implicite.

14.4.5 L'orientation

Au milieu du spectre, on trouve différentes manières d'orienter les idées et les comportements, dans un sens ou dans un autre. Il s'agit de modalités plus ténues, proches du conseil, de la suggestion, de l'offre de possibilités, de repères comportementaux propres aux cadres d'interaction (« agir comme un patron »), aux esthétiques sexuées (suggérer une couleur de chambre) ou aux responsabilités parentales (des repères de sécurité).

- J'ai dit : « Tu vas rencontrer mes parents ! » Puis là j'ai dit : « **T'es pas obligé d'agir comme un patron, là !** » Il dit : « Ben non, mais c'est sûr que je vais me retenir de dire une couple d'affaires là, [...] mais tu m'as déjà vu là avec des parents ? » J'ai dit : « Oui-oui, ça va être correct. »
- Elle voulait repeindre la chambre du petit gars, puis elle a demandé les couleurs qu'il voulait, puis il voulait rose, mauve puis des papillons puis des fleurs (rire), fait que là (rire) elle essayait de lui **suggérer** d'autres choses parce que son père allait pas être content.
- On a parlé **à partir de quel âge** laisser les enfants seuls : douze ans, treize ans ? On a parlé aussi de la présence de la piscine, à partir de quel âge ils ont droit de se baigner sans qu'il y ait un parent, [...] moi je me disais que quand j'étais jeune j'avais pas de piscine, donc **j'avais aucune idée, là, mais effectivement**, c'est vrai que même à quinze ans, peut-être c'est un peu jeune pour être dans la piscine sans qu'il y ait d'autre monde.

Ainsi, les orientations sont des corridors que l'on retrouve à profusion dans les récits de conversation recueillis, dans la mesure où ils représentent le moyen terme de la normativité, le potentiel qu'elle possède de faire pencher l'action d'un côté ou d'un autre, vers une pente valorisante ou dévalorisante.

14.4.6 Le cadrage

Parfois, on cadre l'autre et ses comportements. On évoque les incapacités de quelqu'un, les conséquences de ses comportements et ce, afin d'exposer les limites de l'individu. On peut penser que ce sont de tels cadrages qui peuvent mener, si poussés à bout, à l'enfermement identitaire ou à l'assujettissement.

- On lui a dit : « Non, **tu ne vas pas être capable de calculer...** donc **ce que toi tu vas faire**, c'est que tu vas accepter, tu vas dire oui à l'augmentation, puis après ça tu vas te calmer, puis tu vas nous dire, puis on va t'aider à te préparer pour la rencontre d'après », puis on lui a dit comment il fallait faire son évaluation. Puis **on lui a dit qu'elle avait l'air d'être une employée difficile** puis là elle s'est fâchée, puis là on lui a dit : « C'est juste la manière dont tu amènes les choses, demande pas trop là, sois juste contente d'avoir... »
- J'ai dit : « Tu ne rates rien, de ne pas avoir le câble, parce que, écouter LCN en boucle, là, **ça te faisait pas du bien (rire)**. »
- On achète des bonbons, puis là, on mange des bonbons, puis là on dit : « Lequel t'aimes le plus ? Ah **t'es gourmand, t'as tout mangé ça !** »
- « Tu n'arrêtes pas de parler à tout le monde [...] **T'es bizarre là, de... d'approcher les gens comme ça.** »

14.4.7 La surveillance

L'acte de surveiller est nommé, qu'il s'agisse d'une réelle surveillance d'enfant ou d'une surveillance à la blague. La surveillance est un regard destiné à capter et à documenter les conduites, et s'inscrit dans une forme d'intériorisation du contrôle informel : en effet, c'est le fait de se sentir surveillé qui aura de l'effet en soi (Foucault, 1975).

- Thomas a fait une petite crise là-bas. On le **surveillait**.
- Ensuite il dit qu'il s'en va voir si j'ai tweeté et si je suis allé sur Facebook durant son absence. **Pour voir si je travaillais.**

14.4.8 L'ingérence

Une modalité plus intrusive consiste en toutes les petites formes d'ingérence et de critique des comportements de l'autre. On s'assure que l'autre ait bien rédigé ses évaluations au travail, qu'il porte des vêtements appropriés, qu'il demande le salaire adéquat, qu'il « fait quelque chose de sa vie ». C'est un corridor évoquant encore plus explicitement la force de régulation de la normativité conversationnelle.

- On était surpris que ce soit elle qui rédige ses évaluations, puis on lui a dit : « Franchement pourquoi tu nous as jamais demandé notre aide ? », puis je lui ai dit : « **Peux-tu me dire ce que tu as déjà écrit ?** » Puis là on lui a dit : « Ben non, ce n'est pas comme ça qu'il faut écrire les choses. »
- Nous parlons du passage de Dominic à la télé. Maude affirme qu'il a très bien fait cela, mais **lui rappelle** qu'il faut éviter les chemises rayées à la télé.
- En attendant l'autobus, avec mon chum, je me souviens qu'il m'a fait un **commentaire** sur mon manteau parce qu'il y a un des boutons qui est tombé. Puis il m'a fait un commentaire là : « Ce n'est pas vraiment beau là », puis j'étais comme : « Ben voyons... » Mon chum il est super hippie, là !
- Il m'a dit que sa blonde avait finalement choisi un emploi [...] **mais il était frustré parce qu'elle ne lui a pas parlé du salaire**, puis qu'elle a accepté un salaire trop bas, puis qu'elle aurait dû lui en parler.
- On a parlé d'un neveu qui est en Afrique présentement qui revenait, fait qu'**on ne savait pas trop ce qu'il allait faire de sa vie en revenant**, il était parti depuis à peu près un an, puis il ne faisait pas grand-chose ici, **on ne sait pas trop qu'est-ce qu'il a fait en Afrique, qu'est-ce qu'il va faire en revenant, on ne savait pas trop.**

14.4.9 La condamnation

On condamne parfois plus clairement des comportements en les qualifiant d'inacceptables,

de déplacés, d'incorrects, de ridicules, de honteux. Lorsqu'une limite normative est atteinte, la transgression provoque la réitération de cette limite. C'est dans ce sens que l'on peut dire que ce sont les multiples écarts à la norme qui réitèrent sa centralité (Leblanc, 2007, p. 46, sur Canguilhem), ainsi que les grands partages normatifs.

- « **C'est inacceptable** ce que son patron lui a dit ! » Il dit : « Mets-en que c'est inacceptable. »
- Il dit : « **Ça s'écrit pas des choses comme ça !** » J'ai dit : « Non-non, je me demande ce que ça veut dire », moi j'analysais, puis lui il disait juste : « Non-non-non, ça c'était déplacé. »
- **Ce n'est vraiment pas correct !** Il s'est présenté ce même soir-là, [...] cinq minutes, fait huer, mettre dehors, mais ça lui donne le droit encore d'avoir son salaire de maire pendant trois mois, au lieu de démissionner ou de se faire renvoyer. **Ça n'a pas de bon sens ! Ça n'avait pas de bon sens !**
- Il me demande si nous sommes seuls, je réponds que oui et que c'est **ridicule** à quel point les gens arrivent tard.
- Je sais, c'est **honteux** dire ça de nos jours.

14.4.10 La punition

Comme pour la surveillance, on punit les autres lors des conversations, qu'il s'agisse de vraies sanctions dans le cadre de l'éducation des enfants ou d'un type de réprimande amicale et ludique (quoique toujours pour marquer ce comportement).

- Il m'a parlé d'une fille qui lui court après, [...] il m'a parlé d'elle, puis il m'a montré des photos puis il était comme : « Elle est vraiment belle », puis moi **je lui tapais sur les doigts** comme d'habitude.
- Puis les enfants ils n'écoutaient pas, fait que là on essayait de trouver, moi puis mon chum, qu'est-ce qu'on donne comme **punition**, parce que c'était vraiment l'enfer dans l'auto, ils n'écoutaient pas, fait qu'**ils ont eu une couple de punitions**.

Les rapports de pouvoir et les identités se jouent aussi dans le silence. Dans le prochain

extrait, on observe un flottement interactionnel pendant lequel plusieurs choses se jouent : les rapports hommes/femmes, les formes de civilité monétaire, la question de l'égalité en amitié. On observe aussi que la serveuse essaie d'influencer le cours des choses en invoquant l'imaginaire de la galanterie. Pour éviter de perdre la face, l'homme prendra la facture, mais les deux amis auront négocié une entente d'égalité pour plus tard.

- Il a fallu payer, parce qu'on descendait, donc on a **hésité** un peu, « comment on fait pour la facture », puis il y a eu **une espèce de... silence** : « Qu'est-ce qu'on fait ? », est-ce que c'est lui qui prend la facture, est-ce qu'on paie séparés, puis la serveuse elle a vu ça, puis elle a demandé à mon ami : « C'est quoi, les hommes sont pas galants dans ton pays ? » Ou quelque chose comme ça (rire), donc **elle lui a fait (rire) une blague** sur un ton taquin, puis on rit de ça. Finalement, c'est lui qui a pris la facture, puis **on s'est entendus** sur le fait que je paierais les prochains verres en bas.

Différentes procédures plus complexes sont aussi destinées à faire agir l'autre. On trouve ici un exemple en contexte de travail, où une situation est objectivée (« mets-toi là, regarde ton bureau ») afin de faire porter un regard sur soi à l'employée. La patronne parle également de son expérience personnelle (« j'étais comme ça moi aussi avant ») afin de faire intérioriser une consigne à son employée (le fait de tenir son bureau en ordre).

- C'est comme la grande patronne, puis c'est comme une blague entre nous, parce qu'elle trouve que mon bureau est vraiment en désordre, donc je lui ai dit : « Là je me suis forcée, est-ce qu'il est pas pire ? » [...] Puis elle m'a dit : « **Mets-toi là, qu'est-ce qu'on dirait de ton bureau**, puis qu'est-ce qu'on dirait de ce bureau-là ? », le bureau de mon collègue qui est rangé, il est en vacances, puis j'ai dit : « Ben que lui il est en vacances puis que moi je travaille ! » Puis là elle m'a dit qu'**elle aussi elle était comme ça avant**, puis que elle disait à son boss : « O.K., demande-moi n'importe quoi, je vais le trouver ! », puis j'ai dit : « Non, non, **je suis d'accord**, il faut que je le range, c'est stressant, mon bureau est stressant, j'ai l'impression que je suis en retard, puis que j'ai beaucoup de travail à faire, alors que quand je suis vraiment stressée, je prends le temps de tout ranger, ça me permet de relativiser. **Je sais que c'est une bonne habitude à avoir, je vais me forcer.** » **Donc elle fait des suivis avec moi. Mais je me suis améliorée.**

La régulation dans la conversation possède de multiples nuances, qui se distribuent sur un spectre allant de la restrictivité à la positivité. Nous avons tenté de capter les modalités de concrétisation des repères, par l'entremise de la consistance précise de la normativité conversationnelle ordinaire. Les récits de conversation étudiés nous montrent que le langage incorpore les contraintes sous forme de verbes, de pronoms et de temps de verbes, et comporte plusieurs microtechniques destinées à agir sur notre comportement et sur celui des autres. Le passage de l'étude du « contrôle social » à celui de la « régulation sociale », en sciences sociales, veut exprimer cette transformation des contraintes sur les comportements quant aux transformations sociales récentes. Si l'étude des institutions d'enfermement et de contrôle social a permis à l'histoire et à la sociologie de relever les différents modes d'intervention quant à la normativité sociale, ces récits de conversation du quotidien nous démontrent également l'étendue de la coercition matérialisée par une normativité « ordinaire ». Si les différentes modalités conversationnelles venant d'être analysées sont des infléchissements proprement normatifs, les précédents corridors conversationnels étudiés portaient en eux une charge normative plus implicite. Tous constituent des voies privilégiées par la normativité conversationnelle pour moduler les univers en présence.

CONCLUSION : LES CORRIDORS DE LA CONVERSATION ORDINAIRE

Nous avons appelé « corridors » ces grandes voies que prennent les conversations ordinaires et qui constituent la réponse au « comment parle-t-on ? ». Il s'agit des opérateurs générales par lesquelles les échanges étudiés modulent et articulent les univers dont il est question : par le partage, la narration, l'explication, le positionnement, l'affect, la mémoire et l'action. Ces corridors constituent des savoir-faire conversationnels, dans la mesure où ils permettent de reconduire une conversation dans ses modalités. Ils constituent alors autant d'ethnométhodes par lesquelles les participants actualisent sans cesse la normativité conversationnelle, de manière pratique et réflexive. Ce sont aussi des corridors précis, propres à notre sensibilité collective, et qui sont empruntés car ils répondent aux exigences de notre normativité ordinaire.

Nous avons vu que le partage constitue un opérateur répandu et englobant la prise de nouvelles, le questionnement, l'échange de références, les évaluations, l'exposé de la variété autour de situations communes, la consultation et, finalement, les mécanismes de comparaison. Ce corridor général du partage implique indirectement (ou, du moins, a pour conséquence) de syntoniser son comportement avec les autres dans une régulation implicite, avec des opérateurs comme la sollicitation d'un idéal. C'est aussi un opérateur propre au domaine d'influence de la dialectique entre autrui significatifs et chorus, dans la mesure où le partage matérialise la référence directe aux autres et à leur implication dans notre définition de la réalité intersubjective.

Le corridor du « raconter » semble lié de manière intime au quotidien lui-même. Comme nous l'avons vu lors de l'examen de l'univers du quotidien, narration et routine se comprennent l'une l'autre dans des liens constitutifs. La narration nous est apparue comme

un opérateur mettant en scène quatre grandes catégories de récits : les situations gênantes, difficiles, bizarres et catégoriques. En filigrane de ces quatre types, le raconter définit et départage l'ordinaire de l'extra-ordinaire. En tension avec sa prétention à « l'objectivité », la narration n'en est pas moins l'occasion de hiérarchiser les éléments de la conversation, d'où elle tire notamment sa texture normative. Nous avons finalement vu que l'anecdote constitue la figure type de la narration quotidienne et peut entraîner une mythification des situations.

Expliquer est le corridor propre à l'établissement de vérité : par l'analyse, la généralisation, la sollicitation de modèles de compréhension et de garanties pour les explications, les conversations quotidiennes cherchent à mettre en ordre le monde et à en découvrir les lois. Deux lignes de force caractérisant les explications et possédant une forte normativité sont l'appel à la nature et la naturalisation, ainsi que ce que nous avons choisi de nommer l'expertise du vécu, par laquelle une explication est garantie par son caractère empirique local. On a également relevé la présence de ce corridor précis de l'expertise du vécu lors du traitement du thème du rapport à soi, du rapport à la société et par l'entremise de la figure de l'épreuve; nous verrons de quelles manières ces éléments d'analyse s'intensifient à l'intégration des axes.

Les différents positionnements lors de la conversation et dans la conversation font référence au domaine large de l'activité de construction de l'opinion. Par l'examen du consensus, du débat, des accords et des désaccords, nous avons pu voir que les participants, dans les récits de conversation étudiés, cherchent à préserver le consensus et l'ambiance de différentes manières, que ce soit en amont, par une sélection d'enjeux ou en présence par l'évitement du débat. Tout se passe comme si le rapport au groupe se vit aujourd'hui davantage par l'ambiance agréable et le consensus que dans la discussion d'enjeux et d'idées. Nous verrons sur ce plan que le consensus constitue la situation locale par laquelle la normativité

conversationnelle culmine sous différentes formes, et que cette sensibilité au moment et à l'harmonie pourrait bien définir en partie l'articulation individu/société propre au singularisme.

Le domaine de l'affect entendu comme corridor mobilise une grande énergie émotionnelle. Nous avons employé ce concept de Collins (2004) pour désigner l'économie des ressources interactionnelles et émotionnelles au sein des échanges ordinaires. Les émotions se sont montrées comme des définitions, des connotations et des outils praxéologiques, en plus de posséder leurs propres normes et gestion. La performance des émotions dans les conversations étudiées nous a aussi renseigné sur leur caractère réflexif dans les ajustements relationnels. L'affect nous semble également constituer un pont important entre expériences personnelles et enjeux globaux, et posséder ainsi une intelligibilité importante sur laquelle nous reviendrons. De manière similaire, l'analyse de l'humour nous a montré son rôle déterminant comme commentaire et moyen de distanciation de l'interaction. Comme rapport précis à la réalité et trait de personnalité valorisé, l'humour se présente également comme le jeu par excellence entre intégration et individuation des participants.

Le corridor de la mémoire a été scindé en deux grands paramètres : se souvenir *des* conversations et se souvenir *dans* les conversations. Dans le premier cas, il s'agit des enjeux mêmes de la recherche, qui demandait aux participants de restituer, à partir de leurs souvenirs récents, les conversations auxquelles ils ont participé. On peut imaginer que ce sont les éléments portant une prégnance normative qui ont émergé dans leur débriefing. Se rappeler *dans* les conversations fait référence à l'évocation de souvenirs au sein des échanges. Dans les deux cas, la mémoire procède ainsi d'une discrimination et d'une sélection de la réalité intersubjective, et souligne le caractère rapportable-à-toutes-fins-pratiques de la vie quotidienne et de sa temporalité.

L'agir, comme corridor conversationnel, fait référence au caractère performatif et réflexif des échanges. Performatif, car les conversations quotidiennes incorporent constamment des actions; réflexif, car ces échanges sont des retours constants sur ce qu'ils sont en train de faire et d'actualiser. Nous avons proposé de reconstituer trois moments de l'action : l'amont, le support et l'aval. Ces trois moments découpent les échanges étudiés et nous montrent un ensemble d'opérateurs ordinaires au sein des conversations, telles que l'organisation, la planification, la prévision et la prise de décision. Au sujet de l'injonction à l'autonomie, nous avons aussi observé que l'action individuelle, dans les récits, ne se montre pas toujours à la hauteur des attentes : on n'agit pas comme on le veut, on ne peut pas agir comme on le veut, on agit malgré soi.

Finalement, l'orientation regroupe les corridors plus explicitement normatifs qu'empruntent les conversations quotidiennes. L'autrui généralisé, d'abord, est présent dans les échanges sous la forme des pronoms à la deuxième et troisième personne : leur invocation semble ainsi un garde-fou plutôt efficace à l'action, du moins dans son énonciation. Ensuite, les verbes propres à la coercition sont sollicités pour encadrer notre action et celle des autres, par le « devoir » et le « falloir ». Un temps de verbe intéressant, que nous avons nommé le futur coercitif, s'attarde de manière similaire à énoncer les conséquences voulues et exigées d'avance des actions et des situations. Nous avons finalement proposé une échelle des orientations normatives repérées dans les conversations. De la prescriptivité jusqu'à la restrictivité, nous avons dénombré l'impératif, l'exigence, l'influence, la valorisation, l'orientation, le cadrage, la surveillance, l'ingérence, la condamnation et la punition. Ce sont autant de corridors conversationnels proprement normatifs, dans la mesure où ils font explicitement appel à une orientation de l'action en matière de contrainte, qu'elle soit positive (inciter) ou négative (restreindre). On se trouve ainsi dans le domaine plus classique de la régulation formelle des comportements.

Il nous est alors plus facile de tirer quelques ficelles propres à la normativité conversationnelle telle qu'elle apparaît dans le matériel. Si nos explorations théoriques d'ouverture nous ont mené à envisager la normativité comme une dynamique générale entre contraintes, possibilités, injonctions et repères, il nous est maintenant possible de voir par quelles opérations multiples elle vit et se reproduit. La syntonisation sur les autres, la sollicitation d'un idéal, la hiérarchisation, la naturalisation, l'expertise du vécu, la préservation du consensus, l'intelligibilité de l'affect, le caractère performatif, réflexif et rapportable-à-toutes-fins-pratiques et les opérateurs d'orientation de la conversation quotidienne nous mettent face à sa grande texture normative. Nous avons proposé de définir celle-ci comme ce qui possède le pouvoir d'orienter l'action en termes de contrainte ou de valorisation. Mais cette texture ne se retrouve qu'en partie dans les échanges eux-mêmes, et ne serait pas complète sans les univers évoqués et son amortissement par les individus participant aux conversations.

PARTIE III

AU-DELÀ ET AU CROISEMENT DES UNIVERS ET DES CORRIDORS

CHAPITRE XV

AU-DELÀ : LES AMORTISSEMENTS

Après avoir déplié les différents univers et corridors de la conversation ordinaire, un des horizons analytiques visés est de mieux comprendre l'articulation de ces consistances à l'expérience que font les individus des conversations quotidiennes. Dans le matériel, les différentes dimensions du compte rendu se confondent régulièrement : la conversation, ses univers, ses corridors, sa réception en présence (lors de la conversation) et sa réception postérieure (principalement lors du récit à la chercheuse). Nous avons ciblé les passages qui nous semblent les plus susceptibles d'isoler cette composante « d'amortissement » en jeu dans les récits, entendu comme l'ensemble des manières de faire l'expérience de la conversation en amont, en présence et en aval de celle-ci. L'amortissement évoque pour nous deux choses; une absorption, comme dans le fait « d'amortir un bruit », et aussi une distribution, un échelonnage (« amortir un investissement »). L'amortissement normatif désigne ainsi les procédures par lesquelles les individus absorbent, c'est-à-dire font leurs, et distribuent, c'est-à-dire trient au sein de leur propre système, les matériaux normatifs qu'ils côtoient.

Comme nous avons pu le voir lors des repères théoriques, la sociologie de la communication et des médias s'est intéressée au processus d'appropriation des

représentations par les lecteurs, téléspectateurs, spectateurs. La réception concerne l'élaboration de sens se produisant chez les individus lorsqu'ils sont exposés à un message (Jauss, 1978; Hall, 1994; Boullier, 2003). L'étude de la réception se base sur deux aspects d'une même idée, soit premièrement que tout message n'est pas définitif et figé, mais ouvert à l'interprétation, et que deuxièmement, l'individu participe de manière active à son sens. Les conversations ont une réception chez les individus, que l'on pourrait définir comme un processus réflexif, en acte et en présence, comportant une conversation intérieure (Archer, 2003) orientant les affects, les cognitions et les opinions. Ce que les études de la réception confinent aux messages et à l'interprétation, nous proposons de l'élargir aux multiples formes de l'interpellation normative des individus. Ainsi, en toutes circonstances de la vie quotidienne, les individus se heurtent à une constante négociation à opérer face à la normativité et ses univers. Ni endossement mécanique, ni résistance absolue, cette « adaptation secondaire » se décline de diverses manières et se donne à voir de manière exemplaire dans les récits de conversation. Nous observerons ce phénomène en plusieurs moments, soient l'amortissement en amont, en acte et en présence et finalement, en aval.

15.1 L'amortissement en amont

Il existe d'abord des attentes conversationnelles, qui constituent l'amont de l'amortissement. On s'attend à aborder certains univers selon ce qui nous lie, notre situation, la situation de l'autre. On pressent également que certains corridors puissent être privilégiés, comme la narration ou le conseil. On peut anticiper, par exemple, une solidarité de la part de l'autre, comme lorsqu'on s'attend à ce qu'il « soit de notre côté » dans un conflit. Ces attentes en amont teintent ainsi les conversations et leur réception « en présence ».

- Elle ne vient pas seule. **Nous qui pensions** qu'elle nous parlerait de sa séparation... son chum l'accompagne (rire).
- Pendant toute la conversation qu'on a eue jusque-là, j'avais tout le temps en tête « ça », puis je me disais : **va bien falloir qu'on finisse par aborder le sujet**, tu sais?
- J'étais un peu frustrée parce que [...] **je m'attendais** à ce qu'il prenne mon bord (rire) ce qu'il n'a pas fait, donc **je cherchais en fait des conseils**.

Il arrive que l'on anticipe plus précisément l'interaction en soi. Ici, une participante a un long trajet de voiture à faire avec sa supérieure, et l'on assiste tant à son anticipation de l'interaction elle-même (de quoi parler ?) qu'à sa stratégie pour gérer les impressions (être en retard en raison d'un détour pour un café).

- Avec ma patronne, on allait à Sherbrooke. On faisait la route dans sa voiture, elle est venue me chercher au métro, puis j'étais un peu mal à l'aise, parce que je ne savais pas quoi lui dire **au début**, je trouvais que ça allait être une longue route, parce que je ne saurais pas de quoi parler avec elle. [...] **On n'a pas beaucoup d'affinités, on ne se parle pas beaucoup**. Puis là, quand je suis arrivée, j'avais un café, puis j'étais comme en retard, fait que **je ne voulais pas qu'elle pense que j'étais en retard puis que j'avais pris mon temps pour aller prendre un café**, donc je lui ai dit : « Ah, je t'aurais pris un café, mais ça fait longtemps que je l'ai pris, il aurait été froid, puis je n'aurais pas pu l'apporter dans le métro. »

Les conversations et les interactions comportent des écueils possibles quant à l'équilibre des statuts, la maîtrise des impressions et les exigences du tact, écueils que l'on retrouve en amont des conversations dans la gestion des attentes. Les dispositions dans lesquelles les interlocuteurs se trouvent avant une conversation ont ainsi un impact certain sur l'amortissement qu'ils font des univers évoqués. Ces dispositions peuvent impliquer des stratégies de protection de la face ou de règles de civilité, autant que des attentes face aux univers normatifs abordés de manière thématique dans les conversations ainsi qu'aux corridors empruntés.

15.2 L'amortissement en acte et en présence

Le phénomène d'amortissement est aussi présent lors du déroulement des conversations elles-mêmes. Il s'agit d'un processus en « acte et en présence », dans le sens où il est actif et simultané aux échanges. On peut supposer qu'il y ait ainsi un aller-retour constant entre la conversation elle-même et son amortissement sans cesse renouvelé, et qu'ils se teignent l'un et l'autre. Différentes dimensions ressortent des récits des participants, soit l'amortissement immédiat en soi, son caractère collectif, le rôle de la conversation intérieure, et finalement, la question des silences et de la rétention, soit le fait de « ne pas dire ».

15.2.1 L'amortissement immédiat

L'amortissement immédiat se fait souvent par un positionnement par rapport à la conversation, engagé notamment par la connotation émotionnelle de l'univers dont il est question. Il s'agit de dimensions que nous avons observées à l'examen de ces deux corridors du positionnement et de l'affect. La genèse d'une relation devient une « belle histoire »; une grossesse imprévue devient un « gros choc ». On assiste à une réception immédiate faite d'une activité de commentaire constante, mais aussi de sa signification dans la cartographie plus large de la normativité en vigueur.

- Je disais qu'un de mes rêves, c'était d'aller temporairement travailler dans le Grand Nord, puis ma boss m'a dit qu'une de ses amies l'avait fait, puis qu'elle avait rencontré son chum comme ça, qui était un médecin là-bas. Puis elle disait : « C'est peut-être comme ça que tu vas rencontrer quelqu'un ». Puis je disais : « Mais ça, **c'est une belle histoire !** »
- Elle vient d'apprendre que son petit frère va être papa, puis la fille ne veut pas se

faire avorter, mais lui ne sera pas présent, j'ai dit : « **C'est un gros choc !** »

- Il s'est inscrit dans un nouvel organisme où il est bénévole [...] tu accompagnes une personne âgée de quatre-vingt-dix ans et plus, et tu vas chercher son épicerie [...]. La femme qu'il a rencontrée, il me racontait à quel point elle était extraordinaire, qu'elle lui racontait des histoires sur l'histoire du Canada, qu'elle parlait les deux langues parfaitement, puis il dit : « C'est une belle femme » [...] puis je lui disais : « **C'est vraiment le fun !** »
- Il y avait une fille qui faisait une thèse en aménagement du territoire, sur la question des eaux, **j'ai trouvé ça passionnant.**

À la lecture de ces extraits, on peut supposer que cet amortissement immédiat ne se fasse pas nécessairement de manière individuelle, et qu'il s'agisse en fait d'un processus collectif, dialogique, commun à tous les interlocuteurs participant à l'échange. Ce qui nous mène à observer cette composante collective de l'amortissement.

15.2.2 L'amortissement collectif

Cette composante de l'amortissement de la conversation se rapproche de l'activité d'opinion, mais en diffère à la fois, dans la mesure où il ne s'agit pas tant d'énoncer des positions claires et situées, que de réagir ensemble aux univers évoqués. On peut supposer qu'il s'agit d'un processus fait de mille petites influences, rétentions, freins et incitations, à l'issue duquel les connotations et les définitions sont produites.

On trouve d'abord certains récits de conversation dans lesquels l'amortissement semble se faire « à l'unisson »; on fait état d'une réaction unanime aux nouvelles ou aux anecdotes. Ce qui apparaît comme une forme simple du consensus se bâtit toutefois probablement sur une discrimination entre conversation intérieure (que nous verrons) et conversation interindividus.

- Elle m'a raconté l'histoire des trois jeunes qui ont essayé de mettre le feu à une

jeune fille [...] puis **on trouvait ça horrible**.

- On était d'accord, il n'y a pas eu de débat, **on a juste constaté** la nouvelle.
- Son fils a quinze ans et est un gourmet. Il cherche constamment à manger de nouvelles choses. Pour son âge, ce n'est pas mal du tout. **On était bien impressionnés**.

L'amortissement collectif se fait également en coulisses, ou plutôt, incarne en soi une coulisse (Goffman, 1973a); il s'agit d'un repas à deux couples, pendant lequel un des quatre s'absente, moment pendant lequel on se signifie mutuellement sa position.

- Pendant que Paul est parti aux toilettes, donc on reste tous seuls avec sa blonde. Nous disons à Patricia que nous aimons beaucoup son copain. Elle nous dit qu'elle l'a laissé deux fois cette semaine, qu'elle a beaucoup pleuré. Elle le trouve trop mou avec ses enfants. Yannick nous dit de changer de sujet, car Paul revient. Donc ç'a été vraiment un bref moment, là, deux minutes là.

Chercheuse- Pendant l'opportunité des toilettes !

Participant- Oui ! (rire) c'est ça !

[...]

Nous convenons que Paul est vraiment un type bien. Nous avons beaucoup aimé notre brunch. Je fais remarquer le contraste entre le repas et le moment où Paul est aux toilettes. Yannick dit que Patricia rationalise peut-être trop sa relation. Je fais un parallèle avec mon ami Simon, qui trouve que sa vie manque de projets.

Il arrive aussi que les interlocuteurs fassent des amortissements différents les uns des autres. Toutefois, comme le débat, qui n'était pas très présent dans le matériel, ces réceptions divergentes ne sont pas courantes dans les récits de conversation. C'est une occasion en or d'observer comment se heurtent entre elles différentes conceptions, comme ici, où on oppose la responsabilité individuelle et la réflexivité (« elle va s'en rendre compte elle-même ») à un jugement extérieur comportant une couleur un peu plus interventionniste.

- Il dit : « Elle est compliquée cette fille-là ! Puis elle est intense ! Puis c'est tellement malsain pour elle ! », puis j'ai dit : « Oui, mais [...] c'est une grande fille, elle va

s'en rendre compte elle-même, on n'a pas à lui faire la morale ».

Lorsqu'ils se produisent en acte et en présence lors d'une discussion à tension plus élevée, ces amortissements différents peuvent faire l'objet d'ajustements ou de stratégies entre les individus. L'extrait qui suit rapporte une conversation qui débute sur un consensus entre deux des interlocuteurs (des parents), consensus en opposition avec les représentations d'un troisième interlocuteur, soit leur fils. La participante délaissera par la suite ce consensus pour essayer de « rejoindre » son fils dans une tentative d'ouverture et de prévention du conflit; son conjoint lui racontera par la suite qu'il a alors opté pour le retrait.

- Il se fait soigner par un médecin, mais aussi par un naturopathe [...] puis ce n'était pas trop rassurant de voir que [...] il faisait plus confiance au naturopathe qu'au médecin, puis, ah ! **ça nous a bien dérangés, on a commencé par parler avec lui de notre résistance** [...]. On a eu une réaction en disant: « Ben oui mais, un naturopathe, là, ce n'est quand même pas un scientifique ! » [...] Puis là, à un moment donné, je me suis dit : « Là quand même, il ne faut pas qu'on lâche le contact avec lui », puis, il nous a dit qu'il avait découvert des choses importantes sur ce qui lui arrivait au niveau mental, relié avec des affaires qu'il avait vécues à l'adolescence, en parlant avec le naturopathe, puis là je me suis dit: « Quand même, c'est un lien important qu'il y a là, s'il a pu mettre le doigt sur des choses nouvelles, s'il a l'impression de trouver quelque chose d'important », **alors moi j'ai un petit peu repris comme si j'étais en entrevue**²² là, sur ça, qu'il y avait un lien de confiance puis que c'était important, puis, que c'était bon qu'il ait pu parler de ça, puis on a échangé après ça sur ce qu'il pouvait faire avec ça, puis là **j'ai un peu laissé tomber la critique du naturopathe, pour plutôt essayer de le rejoindre, lui, dans son chemin, puis mon conjoint, lui, il n'était plus capable, il n'entendait plus ce que notre fils disait, là, puis il avait l'impression que j'embarquais dans l'affaire du naturopathe, il s'est tu, puis il dit : « Je n'entendais plus, mais je t'ai laissée aller, là, parce que, je ne savais pas quoi faire avec ça ».**

L'amortissement collectif, peut-on conclure de manière sommaire, est une composante

²² La participante a travaillé dans le domaine de l'intervention psychosociale.

importante de la réception immédiate des conversations, et ne constitue pas tant un positionnement clair et personnel, qu'une construction processuelle de réactions aux univers évoqués. Ce dernier extrait nous illustre aussi le rôle de la conversation intérieure (« je me suis dit ») dans l'orientation de l'interaction, ce à quoi nous nous intéresserons maintenant.

15.2.3 La conversation intérieure

Les récits de conversation portent des traces de conversations avec soi-même, d'autocommentaires, de réflexions faites à soi-même. Archer parle de ces délibérations intérieures comme suit : « An active process in which we continuously converse with ourselves, precisely in order to define what we do believe, do desire and do intend to do » (Archer, 2003, p. 34). L'amortissement normatif se produit ainsi largement par le biais de cette conversation intérieure qui accompagne l'ensemble de nos conversations face à face; pour l'auteure, il s'agit en effet d'une interface incontournable à saisir, entre individus et normativité²³.

La conversation intérieure est notamment un support direct à l'action. Les opérations de planification sont l'une des activités mentales propres à la conversation intérieure qu'Archer dénombre. Si la conversation intérieure peut prendre pour objet un enjeu banal comme les courses à faire, elle peut aussi se pencher sur des problèmes plus complexes, comme « dire la vérité » ou « ne pas perdre contact ».

- Ils annonçaient des costumes d'Halloween, pour des jeunes enfants, **j'ai dit** : « Oh! je vais aller voir. »
- Ensuite **je me suis dit** : « Quatre heures, je m'en vais faire quelques courses ». Mon fils travaille dans un magasin de vêtements, **j'ai dit** : « Tiens ! je vais aller lui dire

²³ L'auteure, qui s'inscrit dans le courant du réalisme critique, parle plutôt de « structure » et d' « agency ».

un petit bonjour. »

- **Je me suis dit** : « Si on suit l'autoroute vingt, il n'y aura pas de problèmes. »
- **Je me suis dit** : « Ah! Je vais juste lui dire la vérité, là. »
- **Je me suis dit** : « Là, quand même, il ne faut pas qu'on perde le contact avec notre fils ! »

La conversation intérieure peut parfois aussi être destinée à renforcer une idée, une catégorie ou un jugement pratique propre à une normativité préexistante. Dans le prochain extrait, l'autocommentaire de la participante sert à solidifier l'idée que les États-Unis sont moins sécuritaires au quotidien.

- On s'est rencontrés aux États-Unis, puis mon chum disait toujours « Barre ta porte », puis je la barrais, parce que **je me disais** : « C'est les États-Unis ».

La conversation intérieure est aussi partie prenante de l'amortissement immédiat de certaines conversations. Cela nous mène entre autres à supposer que la conversation intérieure soit un processus constant, plus ou moins conscient, plus ou moins intentionnel, et qui participe activement à la conversation interindividus.

- **Je me suis dit** : « Tiens, c'est rare qu'il vient me parler. »
- Puis là, je regarde ça, **je me dis** : « Je ne le connais pas, moi, le monsieur qui me parle ! ». J'étais : « Ben voyons ! »
- Je leur ai raconté une petite relation que j'avais eue avec quelqu'un de la Floride, je leur racontais puis **je me disais** : « Ah oui, finalement c'était une belle histoire ! Quand j'étais dedans, je ne m'en rendais pas compte. »
- **Je me disais** : « Mon dieu, ç'a été un souper un peu déséquilibré. »

On peut aussi affirmer que la conversation intérieure a « toujours » lieu. L'extrait suivant, bien qu'en contradiction avec notre définition initiale de la conversation par sa spécificité d'être une conversation solitaire, a été choisi, car il donne à voir l'amortissement comme un processus dialogique en acte et en présence. La participante n'a pas ici d'interlocuteur à

proprement parler; toutefois, on peut dire que ces traces d'autocommentaire et de dialogue avec l'animal pointent vers un autrui généralisé (Mead, 2006) et constituent en grande partie l'amortissement en présence de l'événement (commentaires sur le discours, réaction à chaud à l'attentat, verbalisations des émotions telles que la surprise, le questionnement). Il s'agit en somme de la verbalisation à haute voix d'une conversation intérieure.

- Et puis là, je me suis mise à parler toute seule à un moment donné (rires), parce que j'ai essayé de m'endormir, ça n'a pas fonctionné, alors je suis retournée devant la télé, et puis là je me parlais toute seule, j'ai entendu le discours de la première ministre, puis **je commente à moi-même, j'ai commenté auprès de mon chat** qui est venu dormir avec moi sur le divan, et puis je me suis rendormie, puis là je me suis réveillée, puis **je me suis dit : « Qu'est-ce qu'il se passe ? »**, je voyais le feu, l'attentat, et tout ça, donc **j'étais complètement sans connaissance**, j'ai tout vu ça puis je suis allée me coucher, j'étais épuisée.

Parfois aussi on raconte une conversation en ouvrant sur l'état intérieur qui l'accompagnait, ici la crainte de passer pour un « je-sais-tout » ou encore des inquiétudes par rapport à un enfant.

- Il me contait que l'échange avait été intéressant, puis qu'il se sentait mal un peu parce qu'il se sentait un peu l'espèce de je-sais-tout, en train de lui dire quoi faire.
- Je dessinais avec Antoine [un enfant], mais moi, tout le long, je pensais qu'il avait quatre ans ! [...] Donc je ne comprenais pas pourquoi il ne comprenait pas les choses [...] il n'était pas capable de dessiner puis j'étais vraiment inquiète pour son développement.

On voit ainsi plus clairement le rôle possible de la conversation intérieure en simultané à une interaction. On se parle à soi-même, activité qui illustre de quelles manières nous faisons jouer la normativité dans notre intériorité. La conversation intérieure est composée de ces constantes définitions qui orientent nos manières de penser et d'agir, et entretient des liens avec la conversation entre individus, la conversation « extérieure ». Nous verrons de quelles manières la discrimination entre conversation intérieure et conversation extérieure

se joue dans les échanges étudiés.

15.2.4 Ne « pas » dire : la question des silences

Une modalité d'amortissement des conversations consiste à « ne pas dire »; plus que du tact goffmanien (1973a, 1987), on peut affirmer qu'il s'agit d'un réel « travail émotionnel » (Hochschild, 1983) destiné à épargner la sensibilité de l'autre sur un sujet émotif précis, à protéger l'ambiance ou parce que le degré d'intimité ne le permet pas. On présuppose de plus, comme dans le dernier extrait, que les autres font de même avec nous et usent de ce savoir émotif et interactionnel pratique en nous ménageant sur certains enjeux et à certains moments. Hochschild (2003) nous rappelle à cet effet que le travail émotionnel diffère sur plusieurs points du tact goffmanien, entre autres en ce qu'il n'est pas (seulement) dirigé vers la maîtrise des impressions, mais constitue un réel travail en « profondeur », destiné à produire ou réfréner des émotions. De manière similaire, Chalari (2009) nomme « médiation » ce travail de discrimination de la conversation intérieure. On peut ainsi imaginer toute une histoire de la normativité conversationnelle à partir de ce qui n'a « pas » été dit.

- Puis, **j'ai cru bon de ne pas lui dire** (rire) que mon ancienne collègue m'a dit : « Ne fais pas un enfant parce que tu as le goût d'avoir un enfant, il faut vraiment que tu t'assures que le père, tu veux le garder toute ta vie ! », puis là je voulais lui demander si elle (rire), elle avait le goût d'avoir un enfant ou si elle aimait le père, **mais je ne lui ai pas demandé, on n'est pas proches comme ça.**
- J'étais supposée aller dans le Sud avec une amie, puis j'ai dit à mon conjoint que finalement ça ne fonctionnait pas [...] puis là il était comme : « Ah, c'est triste ! », mais en même temps **je sais, moi, que dans le fond il est content (rire)** [...] il était triste quand je lui ai dit que je ne parlais plus, mais en fait, dans le fond de lui, je pense que ça lui faisait un peu plaisir.

Cette question des silences nous amène à nous intéresser à une figure particulière de la

réten-tion, que nous avons choisi d'appeler la résistance en omission. L'amortissement peut en effet témoigner de procédures par lesquelles on choisit de ne pas signifier son opposition, décrivant ainsi des zones de résistance active au sein même du discours intérieur. Comme nous avons vu lors des situations de désaccord, la face du consensus est préservée au nom de l'ambiance et de la relation (« c'est un bon ami », « on prend une bière relax »). En effet, l'individu contemporain est de plus en plus sensible aux aspects qualitatifs de ses expériences et des situations (Barrère et Martucceli, 2009; Martuccelli, 2010); les extraits illustrant le désaccord conversationnel et cette résistance en omission nous montrent que ces dimensions vont prendre le pas sur d'autres comme le débat d'idée ou l'expression directe de son opinion, comme nous l'avons vu à plusieurs reprises lors de l'examen des univers et des corridors conversationnels.

- Honnêtement, j'ai mon avis là-dessus, mais je n'ai pas voulu rentrer là-dedans sur le coup, parce que **mon avis est très, très contraire**, puis c'est un bon ami, puis c'était un contexte de « on prend une bière relax », puis **ça ne me tentait vraiment pas de rentrer profondément dans le débat...**[...] Je me disais : « Il le dit tellement d'une façon candide » que, écoute, j'ai fait : « **Je vais la laisser passer celle-là**, puis je ne rentrerai pas dans le sujet finalement. »

Dans le précédent extrait, nous avons de plus accès aux justifications de la participante, qui nous rapporte sa conversation intérieure du moment (« écoute, j'ai fait, je vais la laisser passer celle-là »). Il est frappant d'imaginer que plusieurs conversations portant sur des sujets polémiques puissent se structurer autour de la discrimination des interventions de la part des interlocuteurs. Les conversations hommes/femmes, notamment, ont été étudiées sous l'angle de la division des tâches au sein de la conversation (Monnet, 1998). L'auteure remarque ainsi un accès différentiel à la parole chez les hommes et les femmes, ces dernières posant davantage de questions et donnant davantage de marques d'attention informelles, alors que les premiers offriraient plus de stratégies d'interruption et

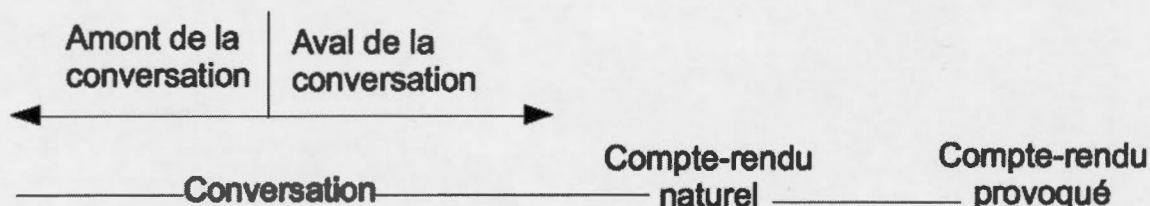
d'imposition de silence (Monnet, 1998). En faisant dialoguer notre matériel avec ces pistes, il serait intéressant de voir de quelle manière se distribue la résistance en omission selon les genres ou les statuts.

La résistance en omission nous semble être un phénomène particulièrement important lorsqu'il s'agit de mieux comprendre la normativité conversationnelle. En effet, même lorsqu'un énoncé fait l'objet d'une résistance en omission, il a été « dit », et fait donc partie du consensus provisoire (Goffman, 1973, p. 18) et de la définition de la situation; il a résonné et se solidifie. Il peut ainsi continuer d'accumuler de la préséance puisqu'il ne s'est pas heurté à aucune opposition. La question de statut de l'interlocuteur se rajoute aussi à l'équation, tant au niveau de la rétention de l'omission que de la valeur ajoutée de l'énoncé. La conversation débouche ainsi sur un consensus normatif apparent, même s'il n'en est rien. Comme le dit Ehrenberg, « le consensus n'est pas d'opinion, mais d'action » (2005, p. 208). Nous reviendrons aux conséquences de ce phénomène plus loin.

15.3 L'amortissement en aval : le compte rendu des conversations

Comme il en a été question dans la partie méthodologique ainsi que dans l'analyse du corridor de la mémoire, nous postulons que les récits de conversation des participants concernent ce qui a prégnance pour les participants, ce à quoi ils accordent importance, ou ce qui les mobilise normativement. Sans l'intervention de la recherche, il arrive aussi fréquemment que l'on fasse le récit d'une conversation lors d'une autre conversation. Nous proposons donc de nommer ce récit « compte rendu naturel », par opposition au « compte rendu » par la recherche. Nous proposons un schéma (Figure) récapitulant de manière artificielle, à des fins heuristiques, la chaîne temporelle des événements entourant une conversation étudiée.

Figure 15.1 Reconstitution temporelle autour de la conversation



15.3.1 Le compte rendu naturel

Il arrive que nous fassions au quotidien nos propres exercices de retour sur les conversations, sorte de débriefing maison. Ce peut être un retour sur des conversations auxquelles les deux interlocuteurs ont précédemment participé, et on y observe donc certaines procédures d'amortissement collectif.

- Nous convenons que Philippe est vraiment un type bien. Nous avons beaucoup aimé notre brunch. Je fais remarquer le contraste entre le repas et le moment où Philippe est aux toilettes. Mon conjoint dit que Patricia rationalise peut-être trop sa relation. Je fais un parallèle avec mon ami Mathieu, qui trouve que sa vie manque de projets.
- On a parlé d'un ami qu'on avait vu la veille, qui nous semblait avoir une attitude froide. [...] On a parlé un peu de comment il était; vu qu'on avait eu un souper la veille, on est revenus sur le souper, dire comment la bouffe était, comment les gens étaient, est-ce que c'était une belle soirée ou pas, notre appréciation de la soirée, les conversations aussi qu'on avait eues avec chacun.

On peut aussi raconter des conversations précédentes auxquelles notre interlocuteur ne participait pas. Ce phénomène donne à voir la circulation des idées et la place ménagée à la conversation rapportée; dans le prochain extrait, on piste une conversation portant sur la

tenue vestimentaire au travail, soit la question d'adopter une tenue formelle ou non. Cette conversation est rapportée par la participante à trois moments différents, et elle évoque elle-même la fonction que cette citation occupe, que ce soit l'échange d'opinions, la compréhension d'enjeux, l'exemplarité de la diversité des opinions.

- J'avais eu une discussion avec ma patronne par rapport à ça, parce qu'elle voulait que je mette des vestons pendant mes entrevues, puis les endroits que je visite pour mon travail, ils ne sont vraiment pas « vestons ». [...] Donc **je racontais cette conversation-là à Étienne pour voir, pour échanger nos opinions**, dans le fond.

[...]

Marc, c'est un employé à moi, puis il fait du recrutement aussi, il fait les premières étapes, les entrevues téléphoniques, puis **je lui ai parlé de la conversation que j'avais eue avec la gestionnaire, parce que je trouvais que c'était intéressant pour lui, pour qu'il comprenne...**

[...]

Donc là, je lui ai encore conté (rire) la conversation que j'avais eue avec eux, puis elle, elle disait : « Non, non, il faut qu'il s'habille ! », puis je disais : « Non, mais tu comprends, **c'est juste pour te montrer qu'il y a des gens qui ont des opinions différentes, puis que ça, c'est ton opinion à toi.** »

Il arrive que nous assistions à un compte rendu naturel qui ne comporte pas de traces manifestes de réception; en effet, dans l'extrait suivant, il est difficile de conclure dans quelle direction la participante penche dans sa réception de l'histoire racontée. On peut supposer, de manière plutôt spéculative, que l'anecdote amuse la participante en ce qu'elle met en scène deux visions antithétiques des goûts genrés. En effet, comme nous avons vu dans l'analyse du « raconter », les anecdotes privilégient souvent le bizarre et le catégorique.

- J'ai raconté l'histoire que mon amie m'avait racontée la veille [...] Le père, c'est un macho, puis il n'aime pas ça que son garçon fasse des trucs... de fille, puis là, la mère voulait repeindre la chambre du petit gars, elle a demandé les couleurs qu'il voulait, et il voulait rose, mauve, des papillons et des fleurs (rire), donc elle essayait de lui suggérer d'autres choses parce que son père n'allait pas être content, fait que

j'ai raconté cette histoire-là à mon chum et mon fils.

Parfois, c'est le récit de la conversation qui prime l'exactitude de l'information d'origine; la vérité n'est pas un enjeu, ce qui se remarque ici dans la réception des participants. On privilégie le plaisir de raconter ou de rapporter une conversation malgré ses données initiales. Ainsi, le corridor de la narration l'emporte sur le corridor de la garantie de l'explication.

- Je raconte à la blague que j'ai dit à ma coiffeuse que je ne la reverrais pas avant avril. **Je ne sais pas si j'ai vraiment dit ça à la coiffeuse. Pas important. J'ai vraiment dit ça à lui.**
- Emmanuel veut repeinturer sa salle de bain. Il a l'intention de faire un « bi ». [...] Jean-Frédéric a dit qu'avant, apporter son bœuf se disait apporter son « bi », car les gens, dans l'ancien temps, appelaient bœuf « bi » en raison du mot anglais *beef*. **Je ne sais pas si c'est vrai. Mais c'est ce qu'il a dit.**

À un niveau de généralisation plus grand, il arrive que l'on parle des conversations en général. On évoque, dans le prochain extrait, ce que serait un « bon » modèle de conversation amoureuse (un flot ininterrompu d'intérêt pour l'autre et de sérieux), opposé à ce qui guette le couple dans le temps (des conversations de moins en moins sérieuses, jusqu'au fait d'aller au restaurant sans parler). On observe alors que la normativité conversationnelle se module selon les types de relations. La conversation devient ici une partie intégrante et signifiante de l'évolution du lien dans le temps.

- Il a dit : « C'est drôle, parce qu'on peut vraiment voir l'évolution des conversations d'un couple dans le temps, **au début tu es comme** : « Ah mes intérêts, ma passion, mes rêves, mes valeurs, la culture, le théâtre », **puis après un an, c'est moins sérieux** » (rire). On riait de ça. [...] On regardait un couple plus loin, d'à peu près notre âge, la fille faisait des mots croisés, puis le gars il était sur son téléphone, **ils étaient l'un en face de l'autre et ils ne disaient rien, mon chum il a dit** : « **Regarde (rire), ça va être nous à un moment donné. Bientôt.** »

La contradiction et l'obstination se montrent comme des modalités de communication comme une autre, comme nous l'avions vu lors de l'analyse de la performance des conflits. Dans l'extrait suivant, déjà cité, la participante « aime » se chicaner ou s'opposer à l'autre. On peut rapprocher amortissement du décodage oppositionnel (Hall, 1994), lors duquel le spectateur, bien qu'il comprenne la connotation du message, le décode de manière contraire.

- Avec mon chum, **parfois, j'aime juste ça le contredire.** [...] Je ne vais pas nécessairement penser quelque chose, je vais juste aimer ça dire le contraire de ce qu'il dit. [...] On avait comme un mini-débat. [...] Là, justement, j'ai écrit : « **J'aime mieux le contredire.** » Je suis d'accord que, parfois, par exemple, c'est ridicule. [...] Je n'aime pas super ça, la confrontation, — sauf avec mon chum (rire) — puis je n'aime pas ça me chicaner.

Comme nous avons vu dans le chapitre méthodologique, les participants offrent aussi un discours sur les conversations quotidiennes en général en marge du récit demandé par la chercheure; on a ainsi accès à leur expérience générale des échanges et des interactions. La vie quotidienne comporte en soi de multiples comptes rendus prenant place au sein des conversations. Ces comptes rendus actualisent en soi la normativité à laquelle se référer et témoignent du caractère « rapportable-à-toutes-fins-pratiques » de la vie sociale (Garfinkel, 2007).

15.3.2 Le compte rendu provoqué

La recherche provoque bien sûr son propre compte rendu, opération principale de la participation à l'étude. Ce récit, s'il constitue une activité à plusieurs couches, emprunte certaines voies primaires. D'abord, on résume ou qualifie une conversation, ce qui contribue à mettre en œuvre une première réception, une catégorisation large de l'échange.

- C'était un peu délirant ce bout-là (rire), c'était fou, en tout cas.
- Elle ne comprenait pas ! (rire) c'était tellement bizarre (rire).
- Donc ç'a été un peu... houleux, là, ce dimanche-là.
- Ça, c'est une petite conversation de voisins.
- C'était pas mal poignant émotivement.
- Ç'a été une très chouette soirée.

On évoque aussi notre position dans la conversation. Il est intéressant de noter que c'est seulement la position d'écoute qui est évoquée; en effet, lorsque l'on participe activement à la conversation, c'est le contenu qui est rapporté. Cette strate d'amortissement fait également écho à notre analyse des différents positionnements dans la conversation.

- Moi, à ce moment-là, je suis plus en position d'écoute.
- Là, je l'écoutais là (rires) comme souvent.
- Mon patron faisait juste un peu m'écouter.
- Je n'avais pas le goût de parler. [...] Je n'étais pas réceptif, puis je n'étais pas expressif non plus, donc je me suis retiré, je n'ai pas vraiment parlé à personne, je les ai plus écoutés.
- Moi, dans cette partie-là de la conversation, je vais t'avouer que j'étais plus à l'écoute, j'acquiesçais, j'ai peut-être amené des exemples personnels, mais je ne les ai pas retenus.

On évoque les styles conversationnels des autres ou encore son propre style conversationnel. On parle de débit, de profondeur ou de variété des sujets, du mode de fonctionnement de l'interlocuteur, de ce que la relation permet.

- Ça change vraiment de thème rapidement ici, c'est plusieurs personnes qui parlent en même temps, puis dans cette gang-là, surtout, ça ne s'éternise pas sur un sujet, on passe d'un sujet à l'autre, parfois tu es en train de parler à quelqu'un [...] puis là tu parles, tu parles, puis là ça évoque autre chose, puis là elle commence à parler à une autre personne, puis là tu peux te ramasser à parler tout seul.
- Il compare le genre de conversations que nous venons d'avoir avec celui de mes amis d'hier. Ce matin, la conversation était fluide. Les gens écoutent. Hier, il n'y avait aucune profondeur. On passe d'un sujet à l'autre avant même que

l'interlocuteur ait le temps de finir sa phrase.

- Mise en contexte : mon ami il parle énormément, genre vraiment beaucoup, puis il aime ça discuter de sujets super philosophiques, profonds.
- Il fait tout le temps des espèces de références bibliographiques comme ça.
- Mon patron et moi, on a une relation très amicale. [...] C'est plus mon ami, que mon patron, c'est plus un titre qu'autre chose, puis à force de travailler avec lui, dans un espace clos... il me raconte pas mal tout.
- Je n'aime pas beaucoup ça la confrontation, - sauf avec mon chum (rire) – puis je n'aime pas ça me chicaner.
- Je ne pensais pas tenir une conversation aussi longtemps avec eux, mais finalement j'ai passé la soirée avec les enfants.
- C'est toujours moi qui parle de moi ! Personne ne me parle d'eux ! C'est injuste. [...] je pense que les gens, ils n'ont rien à dire.
- J'ai remarqué c'était mon mode de fonctionnement. On échange, là je vais chercher de l'information, puis je relance. [...] J'aime ça identifier les choses, puis apprendre à partir d'un échange.
- Parfois, ma sœur, elle est comme : « Ah, regarde, moi ça ne me tente pas là, ce soir, les conversations sérieuses... je m'en vais. » puis je racontais ça et je disais : « Wow, je l'admire pour ça. »

Une étape de plus dans le processus d'amortissement consiste à commenter de manière plus manifeste la conversation rapportée à la chercheure, en lui donnant certaines indications sur la personnalité de l'interlocuteur, par exemple.

- Il a dit qu'il aimait son travail, son copain, son condo et que son problème était qu'il n'avait plus de projets. [...] Il n'a plus de projets ! Il dit : « Oui, je ne sais plus quoi vouloir, je ne sais plus quoi désirer, je n'ai pas de projets, je ne sais plus ! » Fait que là, là, il ne va plus bien. **Mais ça, c'est... en tout cas. C'est, c'est lui. (rire)**
- Ces deux-là ensemble, là, **ça m'étonne pas**, en public là, ils font plein de niaiseries, plein de blagues, fait que, probablement qu'ils dérangent.
- **Mais avec lui, on ne sait jamais.** (rire) Il a tendance à beaucoup exagérer. Alors on ne sait pas.

On observe parfois plus clairement la trace de l'intériorisation de certains éléments de la conversation par les participants. Ici, la participante établit un lien entre la conversation à laquelle elle participe, sa conversation intérieure, ce qui y est en jeu, et sa propre

biographie. Ce processus la fera adhérer au consensus de la conversation, soit l'âge convenable pour se baigner seul. Nous avons vu dans la partie sur le « partager » que la mise en commun d'informations avait aussi une fonction de régulation informelle des conduites et des repères praxéologiques.

- On a parlé de la présence de la piscine, à partir de quel âge les enfants ont le droit de se baigner sans qu'il y ait un parent qui est là, puis moi **je me disais** que, dans le fond, quand j'étais jeune je n'avais pas de piscine, donc je n'avais aucune idée, mais effectivement, c'est vrai que, même à quinze ans, peut-être c'est un peu jeune pour être dans la piscine sans qu'il y ait d'autres mondes.

Les manières dont les univers, les corridors de la conversation et la normativité qui y correspond résonnent chez les individus constituent autant de modes d'interpellation. Ceux-ci, au contact des autres et des représentations courantes, établissent des liens avec leur biographie, leurs valeurs, leurs relations, leur personnalité afin de creuser en eux le chemin que prendront les repères autant que les injonctions. L'étude de l'intériorisation propre à la socialisation primaire et secondaire nous avait déjà exemplifié ce type de processus (Berger et Luckman, 1986), aujourd'hui transformé. À la croisée des axes d'analyse, nous observons donc qu'il existe un amortissement normatif des conversations, qui comprend une distribution des univers normatifs évoqués, selon les corridors normatifs empruntés.

Nous avons proposé la notion d'amortissement pour désigner l'expérience globale que font les individus des conversations, en regard à deux paramètres, soit l'absorption et la distribution. En élargissant le concept de réception, nous avons voulu observer ce que les gens « font » des conversations. Cette intégration normative en acte et en présence possède plusieurs strates. D'abord, nous avons reconstitué, à des fins heuristiques, trois grands « moments » de l'amortissement, soit en amont, en acte et en présence et finalement, en aval. Chacune de ces strates comporte des phénomènes précis quant à l'imprégnation et la distribution normative. L'amont des conversations constitue la scène des attentes et de

l'élaboration de certaines stratégies propres à la maîtrise des impressions. L'amortissement en acte et en présence, lui, concerne l'immédiateté ainsi que le caractère collectif de la réception des conversations. En effet, les réactions à chaud à l'échange contribuent à un premier codage de la situation, et ces réactions seront partagées entre les interlocuteurs pour constituer un premier positionnement collectif. L'amortissement collectif n'emprunte toutefois pas nécessairement une direction à l'unisson et peut faire état de certaines dissensions, affirmées ou non.

Ce qui nous a amenés à nous pencher plus clairement sur la question de la conversation intérieure et ses processus discriminants. Les individus se tiennent à eux-mêmes, en eux-mêmes, une sorte de discours qui orientent leurs affects, leurs cognitions et leurs opinions. Une figure propre à ce processus est celle de la résistance en omission, selon laquelle on choisit de ne pas signifier sa démission face à un repère invoqué dans la conversation. Finalement, les conversations offrent leurs propres comptes rendus, que nous avons baptisés « comptes rendus naturels » en opposition au compte rendu impulsé par la recherche. Ces comptes rendus sont autant de manières de décrire et d'absorber les conversations et les univers qu'elles évoquent. C'est également lors de ces comptes rendus que l'on peut avoir accès à la matière de l'intériorisation, sous la forme de la distribution de certaines normes en présence au sein du propre système intérieur des individus. Maintenant que nos trois axes d'analyses ont été développés, nous proposons de les croiser afin d'obtenir un certain nombre de figures typiques, d'abord au confluent des univers et des corridors; suivra leur articulation à la question de l'amortissement.

CHAPITRE XVI

AU CROISEMENT : TYPOLOGIE DES CONSENSUS TEMPORAIRES

À l'occasion de chacun des chapitres de l'analyse, nous avons pu observer de quelles manières se structurent les conversations autour de ce qui est dit (les univers) et de comment cela est dit (les corridors). Les conversations quotidiennes étudiées nous sont ainsi apparues comme des situations de mise en commun lors desquelles les interlocuteurs évoquent des univers qui font sens pour eux, et ce, de différentes manières. Nous avons vu que la figure du consensus mène beaucoup de ces conversations, et ce, pour différentes raisons : construction en amont du consensus, conversation intérieure discriminante, volonté d'éviter le débat et de préserver l'ambiance. Chaque conversation nous semble donc représenter un relevé normatif, lors duquel ce qui est dit est particulièrement prégnant, significatif et peu remis en question par les individus.

Nous proposons une typologie des formes de consensus temporaire (Goffman, 1973a) afin de croiser les deux premiers axes d'analyse. La normativité vit et se reconduit à travers une série de consensus temporaires prenant place dans les conversations quotidiennes locales. Ces consensus se construisent et possèdent du succès dans la mesure où ils font appel à des éléments qui entrent en résonance avec la culture normative plus large. Goffman parle ainsi du consensus temporaire :

L'accord entre les définitions de la situation projetées par les différents participants est en général assez grand pour éviter toute contradiction patente. On attend de chacun des participants qu'il réprime ses sentiments profonds immédiats pour

exprimer une vue de la situation qu'il pense acceptable, au moins provisoirement, par ses interlocuteurs. Le maintien de cet accord de surface, de cette apparence de consensus, se trouve facilité par le fait que chacun des participants cache ses désirs personnels derrière des déclarations qui font référence à des valeurs auxquelles toutes les personnes présentes se sentent tenues de rendre hommage. Tous les participants contribuent ensemble à une même définition globale de la situation. [...] J'appelle "consensus temporaire" ce niveau d'accord. (Goffman, 1973a, p. 18)

Lorsque Goffman parle du fait de « cacher ses désirs personnels derrière des déclarations qui font référence à des valeurs communes », il évoque le même phénomène que la composante d'amortissement de notre étude, plus précisément la résistance en omission, interstice de la reconduction de la normativité conversationnelle. On peut se servir de ce concept de consensus temporaire pour désigner ces extraits et ces moments durant lesquels certains univers font l'apparence d'unanimité dans la situation interactionnelle concrète. Par « consensus », nous ne désignons pas le fait de s'accorder intentionnellement et de façon manifeste sur une série d'enjeux : nous cherchons plutôt à décrire ce qui reste de la conversation en termes de relevé situationnel, en termes de conclusions implicites, d'énoncés restés incontestés, de représentations nourries.

Nous proposons une mise à l'épreuve de nos axes d'analyse, par l'examen d'extraits significatifs, à la fois dans leurs univers (axe I : de quoi parle-t-on?) et dans leurs corridors (axe II : comment en parle-t-on?). Il s'agit de voir de quelles manières se joue la normativité conversationnelle, au confluent de ces deux lignes d'analyse. Nous avons construit quatre figures fortes au croisement des univers et des corridors, c'est-à-dire qui possèdent une récurrence au confluent des deux axes, ainsi qu'une certaine exemplarité en regard aux éléments de l'analyse ressortant de manière significative.

16.1 Le consensus phare

Au croisement du rapport à soi et des corridors qui les infléchissent, on retrouve toute une valorisation de certains traits, aptitudes et actions individuelles. Si le chapitre portant sur le rapport à soi consistait en la mise en scène normative de certains traits de l'individu au sein des conversations, et le chapitre sur les orientations, l'ensemble des manières de valoriser et dévaloriser des comportements, on retrouve au carrefour des deux certains extraits idéaux typiques de ce type de conversations. Nous avons ainsi pu remarquer l'importance du genre sexué, du travail, de la biographie et d'un style d'action dynamique face à la santé et la maladie. Nous proposons l'idée de consensus phare (Tableau) pour résumer cette figure. Ce consensus éclaire au loin afin de guider les individus en termes de direction, mais aussi de rythme de croisière.

Tableau 16.1 Le consensus phare

Corridors → Univers ↓	Partager	Raconter	Expliquer	Se positionner	Affect	Mémoire	Agir	Orienter
Environnement								
Quotidien								
Rapport à soi								
Rapport aux autres								
Travail								
Loisirs								
Société								
Médias								

« Les filles ne devraient pas se maquiller »

Univers : rapport à soi

Corridor : orienter

Il m'a dit : « Tu **devrais** changer de travail ». Puis là, je suis comme : « Hein? Pourquoi? » Puis là, il dit : « Parce que tu travailles pour un magazine qui fait la promotion de produits de beauté, **alors que toi** tu n'en as pas vraiment besoin. » Je pense c'était la première fois qu'il me voyait sans maquillage, donc là il me dit ça. Alors ça a donné une grosse conversation sur le maquillage, puis sur le fait que **les filles ne devraient pas se maquiller**. [...] Donc là, il dit : – bon, ça sonne un peu cliché, là, mais – « **Tu** peux voir la beauté de quelqu'un par sa personnalité », puis là je lui racontais que sur Facebook, j'avais vu quelque chose passer, justement, c'était la photo d'une fille qui souriait, puis elle n'avait pas de maquillage, puis il était écrit : « Le plus beau maquillage qu'une fille peut mettre, c'est son sourire », quelque chose comme ça, puis là j'étais : « Ah, c'est mignon. »

Le verbe « devoir » est ici employé à plusieurs endroits de manière prescriptive, que ce soit à l'endroit de l'interlocutrice elle-même (« tu devrais changer de travail ») et en généralisation à l'endroit de toutes les femmes (« les filles ne devraient pas se maquiller »). Par l'indication « tu devrais changer de travail », l'interlocuteur établit qu'il doit y avoir une cohérence entre les pratiques entourant l'apparence physique et la profession; pour le cas présent, il s'agirait d'être une femme qui se maquille si l'on fait la promotion de produits de beauté. Cela fait écho à une norme de réalisation de soi totale, qui fait l'unification entre la personnalité et les tâches professionnelles. Afin d'appuyer la généralisation à l'effet que « les filles ne devraient pas se maquiller », on sollicite la modalité du « tu » généralisé afin d'exemplifier que la réelle beauté réside dans la personnalité (« tu peux voir la beauté de quelqu'un par sa personnalité »). Cette dernière injonction ne va toutefois pas de soi, dans la mesure où la participante se prémunit du jugement extérieur en affirmant le caractère cliché du raccourci utilisé. L'accumulation d'exemples concernant ces prescriptions se poursuit avec la citation d'un proverbe aperçu sur Facebook (« le plus beau maquillage qu'une fille peut mettre, c'est son sourire »), et que l'on peut qualifier comme une représentation efficace afin d'opérer une surenchère normative. On se retrouve ainsi en présence d'une norme à trois termes, soit une norme de beauté, de beauté « au naturel » et de beauté « intérieure ». Ces orientations s'adressent ici aux femmes, et utilisent l'injonction au sourire, figure commune de l'interpellation quotidienne des femmes. Cet extrait nous met ainsi en scène la construction d'un consensus temporaire qui se réalise sur la surenchère d'anecdotes, d'injonctions, de proverbes et de représentations. Il y a finalement résonance entre un comportement individuel, une prescription populaire, une représentation médiatique et une généralisation qui a du sens pour les interlocuteurs.

« Bien passer au travers »

Univers : rapport à soi, rapport aux autres

Corridors : raconter, partager

Après ça, ça nous a amenés à parler de sa famille, puis il me disait que sa mère, il y a à peu près quatre-six ans, elle a eu un cancer du sein. Puis qu'elle a comme **bien passé à travers**, puis tout ça, là elle est remise, elle a passé son stade de rémission. Donc moi, je lui ai parlé un peu, parce que j'ai un copain aussi qui est décédé du cancer il y a trois ans. [...] Je **racontais** un peu comment c'était, les derniers temps, avec lui, **qu'il a fait preuve d'un sens de l'humour incroyable**, puis je racontais que, souvent **les gens rentraient dans sa chambre en pleurant, puis qu'ils sortaient en riant...** puis là je racontais des choses qu'il avait dites dans la dernière semaine.

On assiste ici à une conversation se construisant à l'aide des modalités du raconter et du partager, autour d'expériences de la maladie d'un proche. D'entrée de jeu, on remarque que « bien passer au travers », semble désigner la rémission de la maladie, mais peut aussi pointer vers le style d'action privilégié dans l'épreuve de la maladie (de manière active, positive, responsable). L'autre interlocutrice renchérit en partageant elle aussi le récit de maladie d'un proche, cette fois-ci en mettant de l'avant le sens de l'humour à toute épreuve de cet ami. Plus encore, dans cet exemple, on valorise le fait que le malade prenait en charge les émotions des autres (« les gens entraient dans sa chambre en pleurant, en sortaient en riant »). Des procédures de narration propres au souvenir ont aussi pour effet de mythifier l'anecdote; par exemple, on parle des choses qu'il a dites la dernière semaine. Cette conversation met ainsi en scène deux récits qui se répondent, se fortifient, et résonnent avec des normes d'autonomie et de responsabilité; en effet, peu importe l'issue de la maladie, ce qui est valorisé, c'est de passer « au travers » de manière digne, proactive, dans une gestion émotive solide et humoristique.

« C'est honteux dire ça de nos jours »

Univers : rapport à soi

Corridor : orienter

On a parlé du déracinement, Marie voyage beaucoup, puis Émilie elle disait : « Moi, je sais, **c'est honteux** dire ça de nos jours, mais... **si je m'écoutais**, je serais **ultra-sédentaire**, je resterais chez nous... **c'est cool** de déménager à Londres, de se recréer une vie, mais **je suis pas vraiment capable** », puis là je disais : « Moi non plus », puis Marie, elle est **super bonne** pour ça, elle essaie tout le temps de le refaire... c'est comme **naturel**.

Trois amies se positionnent et partagent leurs attitudes envers le voyage. Le contraste s'établit automatiquement entre, d'un côté, celle qui possède cette aptitude au voyage et au déracinement et de l'autre côté, les deux autres pour qui il est plus difficile de s'adapter. Car, à travers le voyage, le déménagement et le déplacement, c'est bien du grand principe normatif de l'adaptation dont il est question (« se recréer une vie »). Ainsi, les comportements propres à l'aventure et à la réinvention de soi sont valorisés (« c'est cool », « elle est super bonne »), tandis que les comportements de sédentarité sont dévalorisés (« c'est honteux »). Cette dernière remarque nous fait sentir tout le poids de la sanction sociale dans la mesure où la « honte » est une émotion généralement très forte. On ancre l'ensemble de ces comportements dans la personnalité; une interlocutrice parle de son inclination primaire (« si je m'écoutais, je serais ultra-sédentaire », « je ne suis vraiment pas capable ») et on décrit une autre interlocutrice dans le registre de l'inné (« c'est comme naturel »). Ainsi, on assiste ici à une certaine responsabilisation de ces comportements, alors même qu'ils sont inscrits dans la personnalité de base des individus et qu'ils semblent ne rien pouvoir y changer. Ce sont des manières d'être qui sont carrément valorisés et dévalorisés ici.

Ces trois extraits semblent tous se construire autour d'un **consensus phare** selon lequel il y a accumulation et contraste d'expériences destinées à renforcer le consensus autour de la normativité principale, que ce soit la beauté intérieure naturelle, triompher activement de la

maladie ou encore l'adaptation aux contextes. Les conversations mettant en scène des thématiques liées au rapport à soi et usant de modalités près de la valorisation et la dévalorisation nous semblent ainsi représenter une combinaison forte et contraignante sur les représentations, et nous semble autant de manières efficaces de mettre en scène, dans les conversations étudiées, ce que l'on doit être, mais aussi ce que l'on veut être, ce dont on dispose aujourd'hui pour être un individu.

16.2 Le consensus circulatoire

Cette figure ménage une grande part aux confidences et aux échanges autour des autres et des relations, y compris, et de manière importante, nos rapports avec les autres en milieu de travail. Ces conversations possèdent souvent une charge émotive et utilisent les modalités de la mise en commun, de la comparaison et du conseil afin d'analyser et de comprendre les rapports entre individus. Il nous semble que ces extraits représentent un mouvement du consensus dans la mesure où il s'agit souvent de consulter différentes personnes et de faire voyager un sujet précis ou une discussion au sein de plusieurs groupes, avec plusieurs personnes, afin d'y accumuler des indices et des preuves. C'est pourquoi nous proposons de l'appeler consensus circulatoire (Tableau 13).

Tableau 13.2 Le consensus circulatoire

Corridors → Univers ↓	Partager	Raconter	Expliquer	Se positionner	Affect	Mémoire	Agir	Orienter
Environnement								
Quotidien								
Rapport à soi								
Rapport aux autres								
Travail								
Loisirs								
Société								
Médias								

« Se gâcher le moral »

Univers : rapport aux autres, travail

Corridors : raconter, partager, affect

Puis après ça, on a dit quelque chose sur la patronne. [...] Je lui ai raconté quelque chose, **mais c'était juste raconter**, puis là elle me regarde, puis là je dis : « Est-ce que tu as le même avis que moi? » Puis là elle fait : « Tu veux dire qu'on pourrait dire qu'elle est totalitaire, la patronne? » J'ai dit : « Un peu hein? Est-ce que tu sens ça toi aussi (rire)? » [...] Puis là, on s'est mis à en parler, **pas à parler en mal d'elle, mais juste** j'ai dit : « Ah cet été j'étais vraiment malheureuse, je voulais m'en aller, parce qu'on n'a pas les mêmes manières de faire, c'est elle qui a le dernier mot, **on ne peut pas vraiment discuter** », puis elle m'a dit : « Un jour j'étais malade, puis je lui ai dit : “ Est-ce que ça te dérange si je

m'en vais à la maison parce que je suis malade?" Puis elle lui a dit : **" Ben oui, ça me dérange, parce que moi j'avais prévu ça, ça, ça pour toi cet après-midi "**. Puis là j'ai dit : « Tu es restée? » Puis là elle dit : « Ben oui, je suis restée pour tout faire ». J'ai dit : « C'est juste dans les approches, elle est comme très **" résultats "**, puis moi ça marche plus avec quelqu'un qui est plus **humain** », puis elle dit : « Ah, je suis vraiment désolée d'entendre que tu voulais partir, je ne savais pas que tu voulais partir », puis j'ai dit : « De toute manière, **ça fait du bien de voir qu'on est pas seules** comme qui se sent comme ça par rapport à elle, mais en même temps, **ça ne donne rien d'en parler en mal, parce que ça ne changera pas, elle est comme ça, puis on va juste se gâcher le moral** ». Puis là on s'est quittées.

Le corridor du « raconter » est invoqué par la participante elle-même. On peut imaginer que l'insistance sur la narration (« c'était juste raconter ») est destinée à appuyer l'objectivité du récit et signifier qu'il ne tente pas de basculer dans le commentaire. Les interlocutrices entreprennent ensuite timidement le partage de leur « avis » sur leur patronne, en ajoutant l'une et l'autre des anecdotes et des exemples destinés à illustrer l'expérience qu'elles en ont. Dans ces expériences de travail, on voit la norme de discussion et de négociation au sein de la hiérarchie (« on ne peut pas vraiment discuter »), de compréhension autour des absences pour maladie et de l'approche globale de la patronne (une approche que l'on dit orientée sur les « résultats », en opposition avec une approche qui serait « humaine »). Il se bâtit ainsi un consensus entre les deux interlocutrices autour de la dévalorisation des manières de faire de leur supérieure, et donc, de la valorisation de certaines normes absentes de leur milieu professionnel. La conversation se poursuit autour de la définition de ce qui vient de se produire dans l'échange, soit un partage qui légitime les émotions et réconforte les interlocutrices (« ça fait du bien de voir qu'on n'est pas seule »). On se donne toutefois comme instruction de ne pas « en parler en mal » puisque la situation est perçue comme « ne pouvant pas changer ». Il est intéressant de voir que l'on tient pour acquis que la patronne ne s'ajustera pas, comme s'il s'agissait d'une sorte de privilège des supérieurs hiérarchiques, de rester sur certaines positions et certains comportements. La discussion se clôt autour d'une gestion des émotions communes des interlocutrices, soit le fait de cesser

le sujet de conversation pour ne pas se « gâcher le moral ».

« Plus de projets »

Univers : rapport à soi, rapport aux autres

Corridors : affect, expliquer (mise en commun, comparaison)

Jean-François a dit qu'il aimait **son travail, son copain, son condo** et que son problème était qu'il n'avait plus de projets. Ça, ça revient dans une couple de discussions, plus tard... [...] Il n'a plus de projets! Il dit : « Oui, je ne sais plus quoi **vouloir**, je ne sais plus quoi **désirer**, je n'ai pas de projets, je ne sais plus! » Fait que là, il ne va plus bien. Mais ça, c'est... en tout cas. C'est lui. (rire).

[...]

Je parle à ma coiffeuse d'un ami commun, Jean-François. Je lui dis que je l'ai vu la veille et qu'il me disait que, ayant travail, condo et conjoint, il ne savait plus quoi désirer d'autre et que cela l'embêtait. Ma coiffeuse a répondu que ce garçon était **incapable d'être satisfait et simplement heureux**, qu'il refusait le bonheur. J'en ai convenu. Mais elle, elle était comme, **exaspérée**. (rire) « Ah lui, là! » Mais, d'habitude elle m'en parle, elle me dit toujours : « Ah ça fait longtemps que je l'ai vu ! », mais là, cette fois-là elle me dit : « Ah lui là, vraiment là (rire) il ne sera jamais heureux ! Il ne veut pas ! (rire) il a tout, **il a tout pour être heureux**, puis... il refuse ».

[...]

Nous reparlons de Jean-François et de sa vie sans projets. **Je leur dis que ma coiffeuse en avait été presque outrée**. Simon nous dit que Jean-François en est à son troisième ou quatrième psy. Je lui dis qu'à ma connaissance, il n'en avait eu qu'un, il y a bien longtemps.

[...]

Mon copain dit que notre amie **rationalise peut-être trop** sa relation amoureuse. Je fais un **parallèle** avec mon ami Jean-François, qui trouve que sa vie manque de projets.

Cet extrait comptabilise plusieurs extraits mettant en scène des discussions autour du même individu, que nous avons appelé Jean-François. En pistant ce thème précis dans trois conversations auxquelles le participant s'est joint, nous avons l'occasion d'observer la circulation des nouvelles au sein d'un groupe d'amis; chacun se positionnera par rapport au malaise que leur ami semble vivre. Cet ami expérimente pourtant une satisfaction vis-à-vis

trois paramètres importants de la normativité adulte contemporaine, soient le travail, le couple et la propriété domiciliaire. En se sentant avide « d'autre chose », ce malaise nous parle entre autres de la « culture du projet » présent dans notre univers normatif (« je ne sais plus quoi vouloir, je ne sais plus quoi désirer, je n'ai plus de projets »). Les réactions de son entourage face à cette insatisfaction (« il est incapable d'être satisfait et simplement heureux ») illustrent les limites des normes d'introspection et de réalisation de soi; il faut se questionner, mais pas trop, il faut « vouloir » être heureux et simultanément, se « contenter ». On inscrit aussi ces capacités dans la personnalité; son ami présente cette insatisfaction de manière intrinsèque et permanente (« il ne sera jamais heureux »). Le consensus qui se développe tout au long de ces extraits le fait selon une recherche implicite d'appuis. Chacun colporte l'état de son ami aux autres; on rapporte les réactions des autres, parfois chargées (« elle en était outrée ») et on y ajoute des preuves supplémentaires, comme le nombre de psychologues consultés. Une comparaison-repère est aussi utilisée lorsqu'un parallèle est établi avec autre amie qui « rationalise trop sa relation »; la comparaison de ces deux individus insatisfaits permet de renforcer la normativité évoquée entourant le « bonheur ». Cette idée du bonheur qui se construit dans ces conversations résonne avec un principe normatif plus large, soit l'exigence raisonnable du bonheur individuel. Ce principe plus général nous ouvre sur les questions des modalités du désir et du vouloir contemporain.

« Comment faire »

Univers : rapport aux autres

Corridors : partage (conseil, mode d'emploi)

Nos relations amoureuses; comment rester ami avec un ex, ou pas; on a parlé de se faire des amis à l'âge adulte. Parce que c'était un peu le thème du voyage. Marie, encore une fois, **super bonne!** Elle arrive dans une ville, puis elle se fait plein de nouveaux amis... mais, c'est comme difficile, à l'âge adulte, c'est ce qu'on disait, parce que c'est gênant... Là on se disait **comment faire**. Marie disait qu'il fallait appliquer **les mêmes règles qu'une relation**

amoureuse, donc si la personne prend le devant et t'envoie un courriel, **tu** réponds rapidement, **tu** montres que tu es intéressé, si la personne t'a invité il faut que tu l'invites la prochaine fois.

On parle de nos rapports aux autres de façon générale. Il s'agit ici directement d'un mode d'emploi concret pour établir de nouveaux liens. On profite de l'expertise du vécu de la personne « douée » pour jeter quelques règles (« les mêmes que dans une relation amoureuse »). La consultation des autres se mute en réel apprentissage par lequel les savoirs implicites circulent et nourrissent le stock de connaissances de chacun. L'exposé des règles prend la forme du « tu » généralisé, renforçant la projection en situation (« tu réponds rapidement »). Le parallèle avec les relations amoureuses soulève la part de sélection et de séduction comprises dans les relations d'amitié; comme en amour, on doit triompher des premières interactions pour gagner l'intérêt de l'autre.

« Les enfants laissés seuls »

Univers : rapport aux autres

Corridors : Partager

Mercredi, on a parlé de camps de jour, mes enfants ont commencé un nouveau camp de jour, donc je parlais avec une de mes collègues du camp de jour, **que c'était pas mal mieux** que le camp de jour de la ville, et elle me parlait qu'elle aussi a déjà inscrit ses enfants à un camp de jour, mais là ils étaient tout seuls, son fils a douze ans, donc elle les laissait tout seuls à la maison, parce que son gars peut garder, donc **elle me parlait un petit peu de comment ça se passait**, qu'elle appelait aux deux heures (rire) pour s'assurer que tout était beau...

[...]

Jeudi, on a parlé **encore** des enfants laissés seuls. [...] Donc on a parlé d'**à partir de quel âge** on laisse les enfants seuls, douze ans, treize ans; on a parlé aussi de la présence de la piscine, à partir de quel âge ils ont droit de se baigner sans qu'il y ait un parent qui est là. Puis là, **moi je me disais que quand j'étais jeune, je n'avais pas de piscine, donc je n'avais aucune idée là, mais effectivement, c'est vrai que** même à quinze ans, peut-être c'est un peu jeune pour être dans la piscine sans qu'il y ait d'autres mondes.

L'exercice de la parentalité est une des dimensions autour desquelles on partage le plus. Il s'agit de parler avec les autres de nos manières de faire, de les comparer implicitement et de s'y repérer. Le partage est en effet une grande source d'informations au sujet de l'éducation des enfants. Ici, on compare les camps de jour et on partage l'expérience des enfants laissés seuls à la maison; on partage aussi certaines tactiques utilisées pour les encadrer (appeler les enfants aux deux heures). Ce partage de l'interlocutrice peut aussi avoir une fonction d'exemplarité et de validation auprès de ses interlocuteurs. En répétant et colportant les questionnements d'un jour à l'autre, d'un interlocuteur à l'autre (pour cet extrait, deux jours de suite au bureau, mais avec des collègues différents), on établit ensemble des repères (à partir de quel âge laisser les enfants seuls à la maison ?). Ce type de consensus se construit sur l'accumulation d'informations, le partage et la comparaison. Mais plus encore, vers la fin de l'extrait, on assiste à un certain processus d'intériorisation normative de la part de la participante. Elle nous expose sa conversation intérieure (« je me disais que... »), dans laquelle elle met en rapport la discussion à laquelle elle assiste avec son expérience personnelle (ne pas avoir grandi avec une piscine à la maison). Cette absence dans son expérience personnelle lui fera réévaluer ses propres repères à la lumière de l'expérience des autres (« effectivement, c'est vrai que quinze ans c'est jeune »). On voit ainsi directement les effets subtils d'une certaine régulation sociale des conduites dans les conversations de consultation et de partage, et le tout, en lien avec l'individuation de la décision.

« On est trois »

Univers : rapport aux autres, rapport à soi

Corridors : partager, se positionner

On est trois personnes. Il y en a un qui est avec une fille, puis il la trompe tout le temps, donc il nous raconte ça, puis il n'est pas bien, donc nous autres on lui donne notre point de vue, surtout moi, je suis une fille, je suis avec deux gars donc, comme quoi je ne

suis pas d'accord, qu'il devrait lui en parler, puis lui il n'est pas capable, donc il est allé chercher de l'aide, il consulte pour essayer de régler ce problème-là. L'autre gars, c'est une drôle d'équipe là, mais, l'autre gars avec qui je travaille, lui bien il a comme trois-quatre filles en même temps, **il n'est pas capable de s'engager** depuis plusieurs années, donc on a eu des discussions par rapport à ça. Moi je me suis séparée, j'étais mariée, je me suis divorcé, là j'ai rencontré quelqu'un d'autre, mais ce n'est pas évident, **les deux on a peur de s'engager**. Donc ça tournait beaucoup autour des relations, entre le travail on parlait de ça, on parlait aussi un peu de nos vacances, qu'est-ce qu'on allait faire, **on est vraiment trois personnalités complètement différentes**, donc on discutait un peu de ce qu'on voulait faire de nos vacances d'été. Il y en a qui se retrouvent séparés donc, ça modifie un peu les choses.

Cette conversation prend place en milieu de travail, entre trois collègues qui abordent leur situation amoureuse respective ainsi que ses implications. Le niveau de confiance est assez élevé et nous met sur la piste de l'existence de « poches d'intimité » au sein des relations de travail. D'entrée de jeu, la conversation prend la forme de l'exposé de la variété des possibles (« on est trois », suivi de l'énumération des situations de chacun). Cet exposé engage un contraste automatique entre les situations personnelles, leurs côtés problématiques et les moyens privilégiés de l'action. Que ce soit l'infidélité ou la peur de l'engagement, on pointe certains « problèmes » que les individus rencontrent, sur lesquels on prend positionnement (« on lui donne notre point de vue »). Parfois, ces positionnements sont associés à un certain rôle dans la conversation découlant, par exemple, du genre (« surtout moi, je suis une fille, je suis avec deux gars, je ne suis pas d'accord »). Il est difficile d'interpréter ce dernier positionnement, mais on peut imaginer que l'interlocutrice sente une identification et une solidarité avec cette femme dont il est question et avec qui le collègue n'est pas transparent. Les deux autres situations tournent autour du thème de « l'engagement », de l'incapacité de s'engager, de la peur de s'engager. Face à ces différents problèmes relationnels, les stratégies d'action privilégiées sont la communication (« il devrait lui en parler ») et la consultation thérapeutique (« il consulte pour essayer de régler ce problème »). Ce partage, qui se construit sur le contraste des situations, se termine sur ce qu'ils ont en commun, soit les implications concrètes d'un mode de vie sur les

projets de vacances.

« Des neveux, des nièces »

Univers : rapport aux autres, société

Corridors : partager

On a parlé d'un neveu qui est en Afrique présentement et qui revenait, donc **on ne savait pas trop ce qu'il allait faire de sa vie en revenant**, il était parti depuis à peu près un an, puis **il ne faisait pas grand-chose ici, on ne sait pas trop qu'est-ce qu'il a fait en Afrique, qu'est-ce qu'il va faire en revenant on ne savait pas trop**. J'ai encore une couple de neveux et nièces qui sont à l'université, donc on essayait de voir un peu, eux autres est-ce qu'ils étaient encore en grève, est-ce qu'ils n'étaient plus en grève, ce genre de choses là.

La famille éloignée fait également l'objet de partage dans les conversations. Sous la forme de la prise de nouvelles, on s'intéresse ici aux neveux et aux nièces. La prise de nouvelles finit par avoir comme conséquence obligée une certaine régulation des conduites, comme l'illustre notamment le dernier extrait, dans lequel on se pose ensemble des questions (« qu'est-ce qu'il faisait là-bas ? », « qu'est-ce qu'il va faire en revenant ? »). On soulève ainsi un flou dans le libellé et l'activité professionnelle et scolaire (qu'est-ce qu'il fait « de sa vie ») faisant état d'une certaine déficience statutaire. On peut ainsi directement observer de quoi est faite la matière même de la « pression sociale » au travail et à la définition de soi. Cet extrait se clôt sur une interrogation à propos des conséquences concrètes de la grève étudiante de cette période; comme nous le verrons plus loin, l'imbrication des dimensions personnelles et sociales se donne à voir de manière exemplaire dans les différents positionnements sur ce sujet dans les conversations. Disons pour l'instant que le débat a souvent été abordé par le biais des conséquences concrètes sur les individus (« êtes-vous en grève ? »).

L'ensemble de ces extraits dans lesquels on partage à propos des autres fait état d'un

consensus circulatoire : on consulte, prend le pouls et fait circuler des idées sur nos rapports aux autres. On peut aussi dire qu'il s'agit de procédures plus ténues de régulation comportementale; en se prononçant sur des situations précises des autres, on établit les garde-fous qui s'y appliquent. La prise de nouvelles peut à cet effet constituer une procédure tenue de cette régulation des conduites. Une fois évoqués, on peut faire l'hypothèse que certains repères normatifs ont davantage de chance, d'abord, d'être intégrés dans les comportements des interlocuteurs, ensuite, de circuler de manière implicite auprès des individus dont on il est question. On rejoint l'idée de socialisation de consultation que nous avons déjà évoquée et sur laquelle nous reviendrons.

16.3 Le consensus boussole

L'efficacité des représentations est notamment ce qui permet de les transformer en matière à action. Cette idée rejoint celle de la performativité de la normativité. Cette figure du consensus-boussole regroupe les univers de l'environnement immédiat, du quotidien et des médias, sous l'égide du corridor de l'agir. Nous avons vu, dans le chapitre sur les représentations culturelles et médiatiques, que les comportements s'élaborent dans un parallélisme avec les représentations en vigueur, et que l'efficacité de celles-ci est constamment évaluée par le biais de l'appréhension de la fiction. Des transpositions sont effectuées par les individus afin de s'approprier ces représentations, à l'aide par exemple du réalisme émotionnel (Ang, 1985). Nous proposons la métaphore de consensus boussole (Tableau) afin de désigner les manières dont les individus s'orientent au quotidien par rapport aux différents points cardinaux de la normativité.

Tableau 16.3 Le consensus boussole

Corridors → Univers ↓	Partager	Raconter	Expliquer	Se positionner	Affect	Mémoire	Agir	Orienter
Environnement								
Quotidien								
Rapport à soi								
Rapport aux autres								
Travail								
Loisirs								
Société								
Médias								

« Les hommes ne sont pas galants? »

Univers : quotidien, rapport aux autres

Corridors : rapport à l'action

Il a fallu payer, on a comme hésité un peu, comment on fait pour la facture, **il y a eu une espèce de... silence : est-ce que c'est lui qui prend la facture, est-ce qu'on paie séparés**, puis la serveuse a vu ça puis elle a demandé à mon ami : « C'est quoi, **les hommes ne sont pas galants** dans ton pays ? » Ou quelque chose comme ça (rire), elle lui a fait un genre de **blague** sur un ton taquin, puis bon, on rit de ça. Finalement, c'est lui qui a pris la facture, puis on s'est entendus sur le fait que je paierais les prochains verres.

Dans cet extrait, il s'agit d'une « simple » décision à l'effet de payer la note à la serveuse

qui engendre le recours à des représentations propres aux rapports hommes femmes. Deux amis, un homme et une femme se demandent comment payer la facture : à noter qu'il n'est pas question de la possibilité pour la femme de prendre la note. Ainsi, même en relation d'amitié, certains codes propres aux rapports de séduction hommes femmes prévalent. C'est devant ce silence exprimant un certain flou normatif et interactionnel que la serveuse fera recours à l'imaginaire de la galanterie afin de fournir des clés à l'interaction. En interpellant l'homme sur sa propre capacité à être galant, elle induit une certaine normativité qui possède des instructions concrètes dans la réalité, soit ici, prendre la facture. L'humour enrobant cette réplique ne peut faire autrement que d'adoucir son introduction et le mettre sous le signe de la légèreté; or, l'appel à ces normes n'en est pas moins réel. Les interlocuteurs ont bien sûr, dans l'absolu, la liberté de leurs actes, mais à partir de ce moment, ils doivent prendre en compte d'une manière ou d'une autre cette normativité. La représentation est efficace dans la mesure où elle a l'effet recherché, l'homme prenant la facture. Les amis négocient toutefois leur rapport à cette norme en s'entendant sur un retour d'ascenseur de la part de la femme (payer les prochaines consommations).

« J'ai barré mes portes cette semaine »

Univers : média, société, quotidien

Corridors : affect, rapport à l'action

J'étais **obsédée** par Luka Rocco Magnotta là, donc **j'en parle tout le temps...** [...] **Au début, ce qui nous a marqués**, c'était juste que c'était tellement **sordide**; après ça, je ne sais pas pourquoi, mais j'étais vraiment **émue** devant la victime, je ne sais pas pourquoi elle m'a autant touchée, mais il travaillait dans un dépanneur, puis il était venu à Montréal pour vivre son rêve d'étudier à Concordia... [...] C'est drôle parce que, le soir, on en parlait beaucoup, entre autres parce que mon copain et moi, on a une divergence sur les portes barrées. Moi je ne barre jamais, jamais, jamais les portes, puis on s'est rencontrés aux États-Unis, puis il disait toujours : « Barre ta porte », puis je la barrais, parce que **je me disais** : « C'est les États-Unis », mais aussitôt qu'on est arrivés à Montréal j'ai dit : « **Ici,**

on ne barre pas nos portes », puis je ne barre jamais ma porte. [...] **Mais j'ai barré ma porte cette semaine, parce que j'avais (rire) j'avais peur que Luka Rocco Magnotta soit peut-être revenu.** C'était surtout le matin, le soir, quand tu es un peu en demi-sommeil. Ils ne savaient pas où il était, puis ça me faisait peur, puis j'ai barré mes portes cette semaine-là.

[...]

Luka Rocco Magnotta, encore; « Où est-il, la pauvre victime », je demande à mon copain d'aller barrer la porte. Tu vois, on en parlait beaucoup. « J'ai peur qu'il rentre dans la maison et trouve le bébé ».

[...]

« Rocco Magnotta n'a pas été attrapé », j'allais voir tout le temps sur Internet, j'étais vraiment obsédée, j'ai vu une vidéo de télé-réalité de lui, il passait en entrevue, **je pensais que ce serait épouvantable, mais c'était juste un loser.** Je l'ai trouvé vraiment imbu de lui-même, puis tellement insécure, on dirait que j'ai un peu arrêté d'avoir peur quand j'ai vu la vidéo de lui.

[...]

Finalement ils ont attrapé Luka Rocco Magnotta, on l'a su à la minute où c'est arrivé, il était sur Twitter, je pense? Puis mon chum l'a vu, il dit : « Ils l'ont attrapé! », **c'était vraiment un moment de joie, là!** [...] Pourtant, ce n'est même pas un tueur en série, c'est un raté qui a tué une personne, mais, je ne sais pas... il a été **répugnant.** [...] « On n'a plus besoin de barrer la porte ! » (rires) Moi j'étais vraiment contente, là mon copain il riait, puis il disait : « C'est quand même **normal** de barrer la porte... », puis là je disais : « Non, je refuse de vivre comme ça. »

[...]

Luka Rocco Magnotta, je suis encore un peu obsédée, mais ça allait mieux, mais je voulais voir ce qu'il se passait, donc on est allés voir les détails de son arrestation, il n'était même pas déguisé, **on discutait de sa quête de célébrité à l'ère de Facebook, qu'il a eu juste ce qu'il voulait, puis qu'on a participé, dans le fond? Mais qu'on ne pouvait pas s'en empêcher.**

Ce long extrait a été sélectionné dans la mesure où il illustre plus précisément la question de l'action quotidienne concernant des représentations médiatiques. On suit les conversations de la participante portant sur l'actualité et la recherche d'un homme accusé d'un meurtre sordide ayant fait les manchettes. Des émotions sont vécues et des gestes sont posés relativement à des événements somme toute lointains; ce qui intègre ces événements au quotidien se situe au niveau de la définition sociale de la sécurité (barrer la porte, « normal » ou « pas normal »), mais aussi à la lourde charge affective des événements

(« sordide », « répugnant », « j'étais obsédée », le « moment de joie » de sa capture). L'actualité ouvre sur un repositionnement pour la participante qui, s'étant toujours fait un devoir de ne pas barrer ses portes malgré la position de son conjoint, les verrouille cette semaine-là. L'efficacité de la représentation est littérale. On observe également l'imbrication des événements et d'un positionnement à caractère plus social, où on évoque la « quête de célébrité à l'ère de Facebook ». Les interlocuteurs décriront leur participation à ce phénomène comme dépassant leur propre volonté (ne pas pouvoir s'empêcher de suivre le déroulement des choses et ainsi nourrir cette quête de célébrité). Il y a ainsi réflexivité par rapport aux représentations elles-mêmes, que l'on sait « fonctionner » même si l'on ne le veut pas. L'action, pour les individus, peut ainsi être impulsée par des événements lointains, et possède un caractère affectif et involontaire.

« La petite voix intérieure »

Univers : rapport à soi, rapport à la société, rapport à l'action

Corridors : raconter

Il m'a demandé : « Toi, comment tu sais si ce que tu fais est bon ou mauvais? Est-ce que ce sont les lois, les conventions, est-ce que c'est toi-même? », donc je lui ai répondu que j'ai toujours eu tendance à respecter **l'autorité** et à me fier beaucoup sur **l'opinion des autres** pour savoir, justement, si ce que je faisais était bien ou mal, **sauf pour les grosses décisions** que j'ai eu à prendre dans ma vie. Par exemple, quand je suis partie en Europe après mon cégep, ç'a été une grosse décision puis mes parents étaient contre, mais j'ai suivi mon intuition, puis j'y suis allée.

Après ça [...] je suis sortie avec un gars, il est décédé d'un cancer, puis un an plus tard, je me suis rapprochée de son cousin. Par la force des choses. Puis finalement, on est sortis ensemble, puis je lui racontais qu'il y a la moitié de la famille qui était super contente que ça finisse comme ça, puis l'autre moitié qui n'était pas d'accord. Au début ça a été difficile, puis je me disais : « **Je vais arrêter ça, là, c'est immoral** », mais encore une fois, **j'ai quand même suivi mes sentiments**.

Quand je suis partie à Montréal aussi, tout le monde me disait de rester. [...] Donc j'ai donné ces trois exemples-là, **de grosses décisions que j'ai prises puis pour lesquelles j'ai suivi mon intuition**. Je disais que de plus en plus, justement, j'essayais de me fier à **ma petite voix intérieure**, puis, je me souviens juste qu'il m'a regardée en acquiesçant, il a peut-être dit : « Intéressant ».

Ici, la discussion porte directement sur la question de l'agir. Les deux interlocuteurs s'interrogent sur leur propre rapport à l'action et à la normativité, et développent sur le sujet. La participante et son ami soulèvent différents contraintes et repères possibles pour l'action : les lois, les conventions, l'autorité, l'opinion des autres, la morale, l'intuition. Il est intéressant de remarquer que la participante dit suivre son intuition pour les grosses décisions, alors qu'on aurait pu croire le contraire plus probable, soit garder l'intuition pour les décisions plus mineures, courantes et moins risquées. C'est un rapport à la norme bien précis qui se dessine tout au long de l'extrait, rapport selon lequel on évacue la pression des pairs ou les interdits sociaux pour « ce qui compte vraiment », ici le voyage, l'amour et le déménagement. S'illustre une posture d'individu conquérant qui opère des choix de manière autonome et intuitive lorsque vient le temps de poser des gestes à plus grandes conséquences. Cette injonction à la « petite voix intérieure » montre toutefois un côté résolument abstrait et vide de contenu : il s'agit d'un principe subjectif qui tire sa validité de lui-même et peut faire l'objet de sanctions catégoriques s'il échoue. En fait, on peut imaginer que « l'intuition » et la « petite voix intérieure » sont valides lorsqu'ils réussissent, invalides lorsqu'ils échouent. De manière plus générale, on observe encore une forte empreinte de la morale dans la mesure où l'on range les comportements selon qu'ils sont « bons » ou « mauvais », « bien » ou « mal » ; la participante utilise également le terme « immoral ». On peut supposer qu'il s'agisse de deux grands pôles normatifs avec lesquels certains individus évaluent encore les représentations malgré les différents changements sociaux ayant apporté une plus grande diversité dans l'appréhension catégorielle des comportements.

Ce **consensus boussole** permet ainsi de se déplacer par rapport aux grandes coordonnées de la normativité. On tente de s'orienter pas à pas, au quotidien, par rapport à des grands repères. Ces différents extraits remettent partiellement en question certaines idées sur

l'intériorisation et l'imitation des conduites; on remarque que l'action quotidienne a une texture affective, parfois involontaire, et fuyant un calcul coût-bénéfice pour plutôt se fier à une injonction creuse « d'intuition ».

16.4 Le consensus cartographique

Cette figure, qui articule le rapport à la société, le récit du quotidien et les positionnements divers par rapport aux problématiques collectives, fait état d'une certaine intimité du social. Comme nous l'avons vu dans le chapitre sur le rapport à la société, il nous semble aujourd'hui que le rapport au groupe et à la collectivité se vive de manière bien particulière, selon notre propre expérience des enjeux, ce que nous avons appelé « expertise du vécu ». Il semble ainsi y avoir une formidable imbrication des questions personnelles et sociales, et l'empirie personnelle possède une fonction de mise en ordre du social importante. C'est pourquoi nous proposons de l'appeler consensus cartographique (Tableau), dans la mesure où il s'agit du point précis où l'on se situe sur le plus grand plan de la « société ».

Tableau 16.4 Le consensus cartographique

Corridors → Univers ↓	Partager	Raconter	Expliquer	Se positionner	Affect	Mémoire	Agir	Orienter
Environnement								
Quotidien								
Rapport à soi								
Rapport aux autres								
Travail								
Loisirs								
Société								
Médias								

« En bonnes féministes »

Univers : rapport aux autres, rapport à soi

Corridors: orienter

On a parlé beaucoup du rôle des femmes et des hommes, parce qu'on trouvait qu'on était malheureusement plus traditionnelles qu'on ne le voulait, puis là Émilie a dit : « Moi, je n'aime pas ça conduire », elle apprend à conduire, mais elle disait : « C'est toujours mes chums qui m'ont conduite partout », puis moi, je sais conduire, mais j'ai ça, puis c'est toujours mon chum qui prend le volant, mais pourtant, **en bonnes féministes, on voudrait que ça ne compte pas**, mais...bon, on n'aime pas ça. Puis Émilie disait : « C'est pour ça que je veux aller chercher mon permis, pour me libérer ». On parlait aussi, que

malheureusement... on trouvait ça lourd, de.... on n'aimait pas faire plus d'argent dans un couple. **Je ne voudrais pas que ce soit quelque chose d'important**, mais ce l'est... comme si, dans le fond on dirait que, tu veux que ton chum soit indépendant financièrement.

Cette conversation est exemplaire du caractère quotidien, local et personnel des enjeux sociaux. On ouvre sur la question des rôles féminins et masculins et du féminisme, mais bien entendu, ces questions sont étroitement liées à des positions dans l'intimité des individus : conduire ou ne pas conduire, faire plus ou moins d'argent que l'autre dans le couple. On trouve aussi une grande déconnexion entre les normes « en principe » et les normes « en pratique »; ainsi, on se dit féministe, on ne veut pas être traditionnelle dans son appréhension des tâches quotidiennes, mais dans le concret, on ne conduit pas, et on ne veut pas faire plus d'argent que l'autre. Ce paradoxe est bien sûr intéressant si l'on pense à la reconduction d'inégalités de toutes sortes, qui restent pourtant souvent contestées depuis longtemps.

« La grève »

Univers : société

Corridors : se positionner, expliquer

On a eu une discussion sur la grève, puis mon patron était plus ou moins au courant, donc je lui racontais un peu les faits. [...] Puis là mon patron, il était comme : « Moi, ma famille était pauvre, puis j'ai fait des emprunts à la banque puis j'ai payé mes études puis je les ai remboursées après », moi je lui disais : « Moi, **je suis un peu dans ma tour d'ivoire** parce que mes parents m'ont payé les études donc **je parle à travers mon chapeau**, je ne sais pas à quel point mon avis compte vraiment », puis il était comme : « Ben moi, c'est pas mes parents qui ont payé mes études puis j'ai remboursé », puis là il était comme : « Le Québec, c'est la province où les frais de scolarité sont le moins élevés », fait que là j'étais comme : « Oui, mais en même temps je pense que c'est par rapport au principe que le gouvernement répartit peut-être mal ses priorités et l'argent qu'il met. »

Ce qui frappe ici est le fort lien établi entre le débat social et ses conséquences

individuelles. La question de la grève et du financement de l'éducation passe par l'histoire de chacun, soit avoir payé seul ou ne pas avoir payé seul ses frais de scolarité. Un interlocuteur se cite en exemple comme étant la preuve vivante que l'on peut payer ses frais de scolarité seul; inversement, l'interlocutrice ayant bénéficié de l'aide de ses parents se dit « dans sa tour d'ivoire » et parlant « à travers son chapeau ». C'est l'expérience personnelle qui est posée comme exigence de crédibilité pour pouvoir se prononcer sur la question. Les questions personnelles et sociales sont ainsi intégrées de manière paradoxale; l'individu autonome et responsable devient ainsi de facto le seul à pouvoir répondre aux exigences réelles des épreuves (ici, financer ses études universitaires) et, par extension, aux exigences conversationnelles de « crédibilité empirique » (les avoir financées *individuellement* pour pouvoir se prononcer sur la question *collective* du financement, alors que l'un et l'autre n'ont que peu de liens en termes de débat politique). Cette figure rend particulièrement justice au concept et au récit d'épreuve tel que nous l'avons sollicité tout au long de ces analyses.

« On ne parle pas de politique »

Univers : rapport à la société

Corridors : se positionner, rapport à soi et aux autres

On ne parle pas de politique là, jamais, nous autres (rire) on ne parle même pas des nouvelles, on a peut-être parlé un peu des trucs qui sont arrivés dans l'actualité. [...] C'est le genre d'affaires que je retenais moins, quand je prenais mes notes, **des choses qui sont moins reliées aux émotions, moi je suis tellement quelqu'un d'émotif, que je m'en rappelle moins**, mais, parfois c'est sûr qu'on peut commenter un peu l'actualité, on est allés manger au restaurant puis là on regardait sur le journal qu'est-ce qu'il y avait, donc commentaires de base, mais on n'a jamais eu de discussions, entre nous autres, je ne sais pas là, la grève et tout, ça on n'en a pas parlé du tout cette semaine. C'est peut-être des coïncidences parce que j'étais avec des gangs d'amis comme ça cette semaine. [...] **On est plein de monde qui ont vécu plein d'affaires puis on se rassemble, donc c'est ce qui nous relie beaucoup en fait, c'est toutes les relations interpersonnelles.**

Ce compte rendu de la participante décrit les conversations typiques de son groupe d'amis : on ne parle pas de politique, et on est soudés par les « relations interpersonnelles ». La participante se décrit également comme quelqu'un d'émotif, et donc, retenant moins bien les conversations à moins grand caractère affectif. Il est intéressant de remarquer que la politique et l'actualité ne sont pas du domaine de l'émotif ici, alors que dans d'autres extraits ils pouvaient l'être. Des commentaires peuvent être provoqués par la vue de la une d'un quotidien, mais des discussions plus élaborées sur les enjeux du moment ne prennent pas place dans ce groupe. Il s'ensuit une définition par la participante de l'éthos de son groupe d'amis, qui a « vécu » beaucoup de choses et qui vit son lien à travers ce caractère commun de l'expérience personnelle et de l'affectif.

Tout se passe comme si le rapport au groupe s'établissait « sans » ce que nous entendons par « société »; un lien qui n'en est évidemment pas moins « social ». Dans le fait de privilégier les ambiances, les affects, l'expérience de conversation contemporaine privilégie des modalités d'identification collective beaucoup plus près du qualitatif, notamment une personnalisation des échanges issue d'une logique élective des relations (Martuccelli, 2010). Suivant le diagnostic d'époque de ce dernier auteur, l'individualisme aurait cédé le pas au singularisme, une manière de « s'ajuster chacun à sa façon au monde » (2010, p. 53). Différents éléments de contexte, dont des socialisations plurielles résultant en trajectoires individuelles de plus en plus déconnectées de parcours idéaux typiques, mènent à cet univers normatif de réalisation de soi, le singularisme, dont le modèle à suivre est soi-même. Une sensibilité esthétique de plus en plus grande caractérise également notre conscience de soi et nos rapports avec les autres, comme en témoigne par exemple l'importance d'affects collectifs comme l'amour ou la reconnaissance (Martuccelli, 2010). Ainsi, une « conscience sociétalisée de soi » (p. 57) apparaît, par laquelle le rapport à la société devient une expérience concrète. Il est intéressant de faire le rapprochement avec cette expertise du vécu que nous observons dans la mobilisation normative des

conversations sur la société et de l'interpellation émotive que l'actualité engendre.

Un **consensus cartographique** mène ainsi ce type de discussion, dans la mesure où notre position précise individuelle est déterminée par rapport à l'ensemble des positionnements possibles, et est en même temps unique (on ne peut se trouver à deux endroits en même temps sur une carte, et deux personnes ne peuvent se trouver au même endroit exact). Il y a ainsi un étroit lien en soi et la société, mais ce lien est en même temps très individualisé, résonnant avec la socialisation par l'individualisation que Martuccelli évoque (2010).

Nous proposons ces quatre grandes formes de consensus temporaires afin de saisir, de manière globale et typifiée, tant le style normatif des conversations d'aujourd'hui que les possibilités concrètes d'un consensus qui « fonctionne ». Une multitude de combinaisons est bien entendu possible entre les univers et les corridors des récits de conversations étudiés, mais une certaine récurrence semble exister au carrefour des deux axes pour ce qui est de ces quatre figures que sont les consensus phare, circulatoire, boussole et cartographique. La normativité telle que présente dans les récits étudiés se constitue alors à travers un certain nombre de consensus autour de repères praxéologiques que l'on évoque de manière performative dans les conversations.

16.5 L'articulation à l'amortissement : omission, consensus et ambiance

Mais ces quatre figures ne sont en rien en soi si l'on n'y adjoint pas la question de l'amortissement telle que nous l'avons étudiée. En effet, l'appréhension individuelle et le travail intérieur que les interlocuteurs effectuent constituent une épaisseur incontournable de l'analyse des consensus temporaires. Pour qu'une conversation débouche sur un consensus temporaire, comme formulé ici à la suite de Goffman, un certain travail invisible

est nécessaire.

D'abord, ce que nous avons appelé l'invisible amont du consensus a soulevé les manières dont le consensus se construit déjà dans le fait de n'aborder que les sujets que l'on pressent faire consensus, et ensuite par la discrimination de la conversation intérieure. Ainsi, les conversations n'aborderont pas beaucoup la politique et si elles le font, ce sera toujours dans une intention marquée de protéger l'ambiance. Un travail émotionnel préside aussi aux modalités d'interaction, selon lequel on ne dit pas tout. Nous avons vu, dans la partie portant sur le troisième axe d'analyse, les multiples cas de figure de l'amortissement des conversations, qu'il soit immédiat, collectif ou lors de comptes rendus. Nous avons plus particulièrement remarqué la figure du silence, que nous avons baptisé « résistance en omission » et qui consiste en ne pas signifier son désaccord, et ce, pour de multiples raisons. Ce phénomène résonne maintenant de manière beaucoup plus évidente avec les analyses et avec le consensus temporaire.

On semble assister à un schéma normatif qui articule une culture conversationnelle selon laquelle l'échange vise en soi le consensus apparent. Les conversations ne naissent pas de rien et ne défrichent aucun terrain normatif; on ne peut pas tout dire, on n'est pas libres de tout dire ou, du moins, on n'est pas pertinents dans tous les cas. Si l'on sort du schéma du consensus, nos propos auront moins de résonance. Comme certains ont parlé d'attentes préexistantes à la réception d'un message (Katz et Lazarsfeld, 2008), on peut dire qu'il y a une normativité préexistante à toute conversation, des grands principes normatifs qui rendent possibles certains énoncés et en empêchent d'autres (ou du moins, leur résonance).

Comme nous l'avons vu, cette grande figure propre à l'invisible amont du consensus et de la résistance en omission nous parle d'un certain rapport au groupe, qui privilégie le moment et l'ambiance dans l'entretien et l'intensité des liens. Des exigences qualitatives et

esthétiques guident maintenant l'enrobage des conversations, qui prennent le pas sur par exemple le débat d'idées. Le rapport à la société se vit ainsi de manière très personnelle, via les épreuves, et de manière très personnalisée, via les relations avec le groupe de pairs. Mais que cela nous dit-il sur le singularisme, l'adaptation secondaire et la consistance de la normativité conversationnelle ?

Les quelques figures (consensus phare, circulatoire, boussole et cartographique) concentrant les éléments récurrents de nos axes d'analyse - les univers, les corridors et l'amortissement conversationnel - constituent autant de situations typiques de consensus temporaire. Ils constituent notamment des points principaux sur le quadrillage normatif de notre structure de plausibilité actuelle, en termes de « dire le quotidien » et de délimitation des sphères de la vie ordinaire.

Les univers sollicités dans les récits de conversation étudiés, s'ils correspondent aux sphères de la vie ordinaire, consistent aussi en un stock de connaissances disponibles mis à la disposition des individus pour échanger entre eux. Que l'on évoque les formes de sociabilité du quotidien, les épreuves individuelles, nos relations avec les autres, le monde du travail et du loisir, notre expérience de la société ou nos évaluations des représentations fictionnelles, les univers conversationnels permettent de « nous parler » en soi, et constituent des occasions, à la fois d'intégration aux grands enjeux, que de singularisation face à ceux-ci. Comme nous l'avons proposé, ces provinces limitées de signification font partie prenante de l'entretien quotidien de la réalité et portent les teintes de notre normativité actuelle à travers une série d'injonctions et de repères valorisés.

Les corridors conversationnels, eux, constituent des manières de converser selon de grands opérateurs; partager, raconter, expliquer, se positionner, l'affect, la mémoire et l'action. Ces ethnométhodes utilisées par les participants leur permettent de moduler les univers évoqués

et de leur impulser des directions normatives précises, vers l'idéal, la moyenne, la nature, la hiérarchisation, selon les voies conversationnelles empruntées. Les processus de consultation nous ont notamment mis sur la piste d'une régulation implicite des comportements dans nos opérations de partage avec les autres. L'expertise du vécu s'est aussi montrée comme une garantie prisée des explications par sa résonance avec l'esthétique de l'épreuve individuelle. La question du positionnement au sein des conversations nous a notamment illustré l'importance de la préservation du consensus pour les participants; nous avons de plus observé l'ensemble des stratégies en amont et en aval de ce phénomène. L'affect nous est apparu comme une intelligibilité particulière du social, véritable « savoir incorporé » (De Courville Nicol, 2011), et la mémoire et l'agir ont fait directement référence au caractère rapportable-à-toutes-fins-pratiques des récits de conversations. Les corridors plus explicitement liés à l'orientation des univers ont été disséminés le long d'un spectre de la restrictivité et de la prescriptivité, et nous ont montré le caractère multiforme de la normativité conversationnelle.

Les manières dont les univers, les corridors de la conversation et la normativité qui y correspond trouvent leur chemin jusqu'aux individus constituent ce que nous avons proposé d'appeler l'amortissement conversationnel. L'expérience globale que font les individus des conversations est présente en filigrane de leur récit et nous instruit tant sur les moments de l'amortissement (en amont, en présence, en aval), que sur de multiples procédures que les participants utilisent pour négocier leur réception normative. La figure de la résistance en omission nous a semblé parlante pour désigner certaines injonctions au consensus conversationnel participant à sa normativité. La préservation du moment et de l'ambiance nous semble présider au rapport qu'entretient aujourd'hui l'individu au groupe dans les conversations. La normativité conversationnelle s'actualise et se consolide par le biais de consensus provisoires présents dans les échanges. Nous en avons présenté quatre types, au confluent de leurs thèmes et de leurs modalités, soient le consensus phare, circulatoire,

boussole et cartographique. Nous proposons d'examiner de quelles manières ces figures se rapportent aux trois questions forgées en introduction.

16.6 La conversation comme mésosocialité

Le consensus-phare et le consensus cartographique nous ont exemplifié chacun à leur manière l'articulation entre la normativité conversationnelle d'aujourd'hui et la thèse du singularisme. Le consensus-phare, dans sa sélection et sa promotion, au sein de la conversation, de manières individuelles d'être, constitue une forme de la normativité conversationnelle évoquant une orientation normative positive et incitante. Le consensus cartographique lui, fait directement appel à cette dialectique entre grande et petite sociétés, expérience personnelle et enjeu collectif, intégration et individuation. La normativité se joue aujourd'hui sur le terrain de la singularisation des individualités, des expériences et des situations. Dans son caractère multiforme, la normativité fait aujourd'hui appel tant à des injonctions que des repères, des possibilités et des contraintes. Face à ces multiples imaginaires et matériaux normatifs, le rapport individuel à la normativité prend de plus en plus la forme d'une adaptation secondaire, que nous avons pu observer de manière exemplaire lors de l'examen de l'amortissement conversationnel.

Cette adaptation secondaire, amortissement nuancé et négocié des matériaux normatifs, procède, comme nous le proposons, des transformations, à la fois des socialisations primaires et secondaires, ainsi que de leur articulation entre elles. L'ouverture de la socialisation primaire à de nouveaux lieux et de nouveaux autrui significatifs, tant dans leur contact direct avec les jeunes membres que dans leur rôle de consultants dans la normativité conversationnelle parentale, en prolonge les possibilités au-delà de son horizon classique. La conversation quotidienne prend à cet effet la consistance d'une mésosocialité transversale aux rapports, qui les régulent et les habitent à la fois, à la façon du consensus

circulatoire proposé. Ces processus de socialisation devenus constants sont ainsi de plus en plus corollaires des textures de l'adaptation secondaire, qui nous oriente au quotidien, notamment dans la figure du consensus boussole. Cette adaptation secondaire s'articule aussi aujourd'hui comme un processus de socialisation se réalisant dans et par l'individuation.

Nous avons proposé que les conversations quotidiennes puissent constituer, pour l'analyse, une mésosocialité, dans le sens d'une consistance enveloppant et baignant transversalement les rapports et les situations. La conversation devient une activité normative par excellence lorsque l'on commence à l'envisager comme telle. On peut proposer en guise de réponse à notre question principale, que la normativité conversationnelle se joue aujourd'hui selon une structure de plausibilité composée d'univers (provinces de signification) et de corridors (ethnométhodes) au confluent desquels on retrouve différentes figures de consensus temporaires matérialisant l'adaptation secondaire à la réalité propre au singularisme ambiant. Dans une optique large de régulation, de socialisation, de mise en commun et de maintien du contact, l'ensemble de ces échanges constitue une rumeur sourde par laquelle les représentations sont jouées et rejouées constamment.

CONCLUSION

« To love and to work » : Freud décrivait ainsi le bonheur (ou la santé mentale, ou la vie humaine, selon les commentateurs). Cette citation a une certaine postérité lorsque vient le temps de décrire l'existence en un concentré des dimensions ordinaires prégnantes pour les individus et leur fonctionnement. Si, au début du dix-neuvième siècle, l'amour et le travail prenaient (déjà) pour Freud ces rôles constituants, on remarque ici, notamment dans la compilation de nos séquences conversationnelles²⁴, globalement les mêmes prédominances, quoiqu'inversées, le travail arrivant en bon premier. On peut faire la boutade indiquant que la normativité conversationnelle, aujourd'hui, exprime une de ces dimensions de manière plus écrasante que l'autre : « To work and to work ». En effet, nous avons pu notamment remarquer, tout au long de ces analyses, la grande place du travail dans nos quotidiens. Quantitativement, d'abord : comme nous l'avons vu lors du dénombrement des séquences conversationnelles étudiées, les interlocuteurs qui reviennent le plus souvent sont les collègues et les patrons, ce qui va dans le sens du grand nombre d'heures consacrées aujourd'hui au travail, et donc aux conversations de travail. Qualitativement aussi, dans la mesure où le travail prend une place névralgique comme univers de conversation, et plus généralement, dans nos définitions de soi et la construction de notre identité, et devient ainsi un opérateur important de la conversation, en constituant souvent la question d'entrée de jeu (que « fais-tu » dans la vie ?). Les processus de socialisation constants ménagent ainsi un fort courant de fond au travail et à son investissement par les individus, qu'il soit affectif, cognitif, statutaire, existentiel, ou propre à des enjeux de reconnaissance.

Les dimensions affectives et émotionnelles ne sont, bien sûr, pas en reste dans les semaines

²⁴ Voir le tableau 3 : « Séquences conversationnelles » dans le chapitre méthodologique.

de nos participants. Qu'il soit question d'amour, d'amitié ou de liens familiaux, les relations et le relationnel prennent aussi une place constituante dans la normativité conversationnelle actuelle. En plus de qualifier nos liens avec certains types d'interlocuteurs (conjoint, amoureux, père, mère) et des univers (couple, famille, amitié), les émotions qualifient, habitent et imprègnent également les interactions de manière précise, en les définissant, en les connotant, mais aussi en les normant. L'amour, de manière plus ciblée, est également un univers particulièrement investi aujourd'hui, et en lien étroit avec le développement de nos individualités. Les deux univers qui font le plus souvent l'objet de la modalité primaire de la prise de nouvelles sont ainsi le travail et l'amour. Cette prise de pouls constante, matérialisant un certain rythme de croisière des conversations, des liens et des rapports, réitère ainsi constamment l'importance constitutive et normative de ces sphères dans nos vies quotidiennes.

La normativité conversationnelle présente dans les récits étudiés ne s'arrête évidemment pas là. On peut aussi spéculer que des univers, corridors et amortissements restent à débusquer, relativement aux limites de notre étude. En termes d'échantillon, comme nous l'avons vu : un plus grand nombre de participants sera sollicité ultérieurement, dans l'optique de diversifier et nourrir les chantiers ici ouverts. En matière de méthodologie, ensuite : on peut imaginer des instructions différentes données aux participants, et qui modèleraient de fait leur cueillette de données et leur récit. Par exemple, dans notre étude, il n'a pas été expressément demandé aux participants de s'exprimer à propos des conversations rapportées en termes d'opinions, de commentaires, d'effets sur eux ou même de conversation intérieure. La composante d'amortissement a alors été saisie dans mille petits détails, détours et répliques « échappés » ici et là tout au long du débriefing. On peut imaginer que de formuler explicitement aux participants cette possibilité nourrirait de manière importante l'analyse des amortissements conversationnels. Il nous semble donc qu'un plus grand nombre de cas, sollicités à participer à une étude ultérieure avec une

méthodologie ayant incorporé les leçons de ce premier travail, pourrait réajuster le tir de manière significative.

Une question entière demeure, à savoir : de quelles manières se décline cette normativité conversationnelle selon les statuts, les genres, les situations socioéconomiques, les sous-cultures ? Nous pourrions cadrer la problématique selon certains types d'interaction (par exemple de domination, de concurrence, de complicité, de relation thérapeutique), la restreindre à certains lieux (institutions, lieux publics, lieux de l'intimité, de transit) ou moments (décisifs, esthétiques, ludiques, procéduraux). Les différents axes de notre analyse prêtent également à être croisés de multiples manières : on pourrait entre autres se pencher sur le conditionnement de certains corridors sur certains univers et vice versa. Les récits de conversation ayant été analysés et découpés de manière transversale, on pourrait aussi imaginer une analyse entière, par récit, qui s'attarde au déroulement de celui-ci, à ses phases, aux liens qu'il opère dans la narration, aux représentations qui y sont développées. Dans le résultat consensuel de la conversation, auquel nous avons proposé de réfléchir selon quatre figures types, il serait aussi de mise de cerner où, quand et comment le statut de l'interlocuteur agit ou non comme un déclencheur de crédibilité. Hormis toutes les déclinaisons possibles de la méthode ici utilisée, on peut également imaginer d'autres dispositifs d'enquête, destinés à capter cet interstice fascinant entre la réflexivité des individus et sa matérialisation en résultats concrets de leur action. Tenter d'aller « de l'angoisse à la méthode », pour voir de quoi est faite la vie ordinaire.

BIBLIOGRAPHIE

Ang, I. (1985). *Watching Dallas: Soap Opera and the Melodramatic Imagination*. Londres: Methuen.

Archer, M. S. (2003). *Structure, Agency and the Internal Conversation*. Cambridge : Cambridge University Press.

Aron, R. (1967). *Les étapes de la pensée sociologique. Montesquieu. Comte. Marx. Tocqueville. Durkheim. Pareto. Weber*. Paris: Gallimard.

Astier, I. (2007). *Les nouvelles règles du social*. Paris : Presses Universitaires de France.

Austin, J. (1970). *Quand dire, c'est faire*. Paris : Seuil.

Authier, M. et Hess, R. (1981). *L'analyse institutionnelle*. Paris : Presses Universitaires de France.

Bakhtine, M. (1970). *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen-Âge et à la Renaissance*. Paris : Gallimard.

Balandier, G. (1983). Essai d'identification du quotidien. *Cahiers internationaux de sociologie*, 74 (janvier-juin), 5-12.

Barrère, A. et Martuccelli, D. (2009). *Le roman comme laboratoire. De la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*. Villeneuve d'Ascq: Presses Universitaires du Septentrion.

Bateson, G. (1953). The Position of Humor in Human Communication. In Heinz von Foerster (ed.), *Cybernetics*. New York : Josiah Macy Jr. Foundation, 1-47.

Beck, U. et Beck-Gernsheim, E. (1995). *The Normal Chaos of Love*. Cambridge: Polity Press.

Becker, H. (2006) [1970]. Le soi et la socialisation de l'adulte. (1968). *Le travail sociologique. Méthode et substance*. Fribourg : Academic Press Fribourg, 379-397.

- Becker, H. (1985) [1963]. *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*. Paris : Métailié.
- Belin, E. (2002). *Sociologie des espaces potentiels. Logique dispositive et expérience ordinaire*. Bruxelles : De Boeck.
- Berger, P. L. et Luckmann, T. (1986) [1966]. *La construction sociale de la réalité*. Paris : Méridiens Klincksieck.
- Blumer, H. (1933). *Movies and Conduct : A Payne Fund Study*. New York : Macmillan & Company.
- Boudon, R., Demeulenaere, P. et Viale, R. (dir.) (2001). *L'explication des normes sociales*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Boullier, D. (2003). *La télévision telle qu'on la parle. Trois études ethnométhodologiques*. Paris : L'Harmattan.
- Bourdieu, P. (1982). *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*. Paris : Fayard.
- Bourdieu, P. (2002). *Questions de sociologie*. Paris : Minuit.
- Bouveresse, J. (1987). *La force de la règle. Wittgenstein et l'invention de la nécessité*. Paris : Minuit.
- Canguilhem, G. (1950). *Le normal et le pathologique*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Castel, R. (1981). *La gestion des risques. De l'anti-psychiatrie à l'après-psychanalyse*. Paris : Minuit.
- Castel, R. (1988). De l'intégration sociale à l'éclatement du social : l'émergence, l'apogée et le départ à la retraite du contrôle social. *RIAC*, 20 (60), 67-78.
- Chalari, A. (2009). *Approaches to the Individual. The Relationship Between Internal and External Conversation*. Londres : Palgrave Macmillan.
- Coulon, A. (2002). *L'ethnométhodologie*. Paris : Presses Universitaires de France.

- Christin, O. (2003). *Les yeux pour le croire : les dix commandements en images, XV-XVIIèmes siècles*. Paris : Seuil.
- Collins, R. (2004). *Interaction Ritual Chains*. Princeton : Princeton University Press.
- Darmon, M. (2006). *La socialisation*. Paris : Armand Colin.
- Davison, W.P. (1983). The Third Person Effect in Communication. *Public Opinion Quarterly*, 22, 91-106.
- De Certeau, M. (1990). *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*. Paris: Gallimard.
- De Courville Nicol, V. (2006). Pour une sociologie foucaldienne... de la peur. *Sociologie et sociétés*, 38 (2), 133-150.
- De Courville Nicol, V. (2011). *Social Economies of Fear and Desire. Emotional Regulation, Emotion Management, and Embodied Autonomy*. New York : Palgrave Macmillan.
- De Gaulejac, V. (2011). *Travail: les raisons de la colère*. Paris: Seuil.
- De Munck, J. et Verhoeven, M. (dir.). (1997). *Les mutations du rapport à la norme. Un changement dans la modernité?* Paris : De Boeck Université.
- De Singly, F. (2003). Les tensions normatives de la modernité. *Éducation et sociétés*, 11 (1), De Boeck, 11-33.
- Descombes, V. (2004). *Le complément de sujet. Enquête sur le fait d'agir de soi-même*. Paris : Gallimard.
- Devereux, G. (1970). *Essais d'ethnopsychiatrie générale*. Paris: Gallimard.
- Devereux, G. (1972). *Ethnopsychanalyse complémentariste*. Paris : Flammarion.
- Devereux, G. (1980). *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*. Paris : Flammarion.
- Douglas, M. (1999) [1986]. *Comment pensent les institutions?* Paris : La Découverte.
- Dubet, F. et Martuccelli, D. (1998). *Dans quelle société vivons-nous?* Paris : Seuil.

- Dubet, F. (2002). *Le déclin de l'institution*. Paris : Seuil.
- Dubois, N. (2009) [1994]. *La norme d'internalité et le libéralisme*. Grenoble: Presses de l'Université de Grenoble.
- Dubois, N. (ed.). (2003). *A Sociocognitive Approach to Social Norms*. London: Routledge.
- Durkheim, E. (préf. Robert Neuberger) (2009) [1897]. *Le suicide*. Paris : Payot.
- Ehrenberg, A. (1991). *Le culte de la performance*. Paris : Calmann-Lévy.
- Ehrenberg, A. (1995). *L'individu incertain*. Paris : Calmann-Lévy.
- Ehrenberg, A. (2000). *La fatigue d'être soi. Dépression et société*. Paris: Odile Jacob.
- Ehrenberg A. (2004). Les changements de la relation normal-pathologique. À propos de la souffrance psychique et de la santé mentale. *Esprit*, mai, 133-156.
- Ehrenberg, A. (2005). Agir de soi-même. *Esprit*, juillet, 200-209.
- Ehrenberg, A. (2010). *La société du malaise*. Paris : Odile Jacob.
- Élias, N. (1973). *La civilisation des mœurs*. Paris : Calmann-Lévy.
- Erikson, K. T. (1967). Notes on the sociology of deviance. In Scheff, T. (ed). *Mental Illness and Social Processes*. New York : Harper and Row.
- Ewald, F. (1992) Michel Foucault et la norme. Dans Giard, L. (dir.). 1992. *Michel Foucault. Lire l'œuvre*. Paris : Jérôme Millon, 201-221.
- Favret-Saada, J. (1977). *Les mots, la mort, les sorts*. Paris : Gallimard.
- de Fornel, M., Ogien, A. et Quéré, L. (dir.) (2001). *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale*. Colloque de Cerisy, Paris : La découverte.
- Foucault, M. (1963). *Naissance de la clinique*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Foucault, M. (1966). *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*. Paris: Gallimard.

- Foucault, M. (1972). *Histoire de la folie à l'âge classique*. Paris : Gallimard.
- Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir : Naissance de la prison*. Paris : Gallimard.
- Foucault, M. (1976a). *Histoire de la sexualité I: La volonté de savoir*. Paris: Gallimard.
- Foucault, M. (1976b). La fonction politique de l'intellectuel. Dans *Dits et écrits II, 1976-1988* (2001). Paris : Gallimard, 109-114.
- Foucault, M. (1976c). L'extension sociale de la norme. Dans *Dits et écrits II, 1976-1988* (2001). Paris : Gallimard, 74-79.
- Foucault, M. (1984). Le souci de la vérité. Dans *Dits et écrits II, 1976-1988* (2001). Paris : Gallimard, 1487-1497.
- Gamson, W. A. (1992). *Talking Politics*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Garfinkel, H. (1967). *Recherches en ethnométhodologie*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Gauntlett, D. (2005). The question of effects, and the effect of wrong questions. In *Moving Experiences. Media Effects and Beyond* (2nd edition). Eastleigh (UK) : John Libbey Publishing, 13-22.
- Geertz, C. (1986) [1983]. Le sens commun en tant que système culturel. Dans *Savoir local, savoir global. Les lieux du savoir*. Paris : Presses Universitaires de France, 93-118.
- Giddens, A. (2004). *La transformation de l'intimité. Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*. Paris : Hachette.
- Gingras, A.-M. (1999). *Médias et démocratie: le grand malentendu*. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Goffman, E. (1968). *Asiles : Études sur la condition sociale des malades mentaux*. Paris : Minuit.
- Goffman, E. (1973a). *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome I : La présentation de soi*. Paris : Minuit.

- Goffman, E. (1973b). *La mise en scène de la vie quotidienne. Tome II : Les relations en public*. Paris : Minuit.
- Goffman, E. (1974). *Les rites d'interaction*. Paris : Minuit.
- Goffman, E. (1987a). *Façons de parler*. Paris : Minuit.
- Goffman, E. (1987b). L'ordre de l'interaction. *Sociétés*, 14, 8-16.
- Goffman, E. (2002a) [1961]. La distance au rôle en salle d'opération. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 143 (juin) 80-87.
- Goffman, E. (1977). *L'arrangement des sexes*. Paris, La dispute.
- Greco, M. et Stenner, P. (eds.). (2008). *Emotions. A Social Science Reader*. New York : Routledge.
- Hacking, I. (2005). *Façonner les gens (2001-2002). Résumé du cours au Collège de France*.
http://www.collegedefrance.fr/media/historique/UPL46356_UPL35836_ihackingres0102.pdf
- Hall, E. T. (1971). *La dimension cachée*. Paris: Seuil.
- Hall, S. (1994) [1980]. Codage/Décodage. *Réseaux*, 68, Centre national d'études des télécommunications, 27-39.
- Harrington, A. (2008). *The Cure Within. A History of Mind-Body Medicine*. New York: W.W. Norton and Company.
- Hebdige, D. (2008) [1979]. *Sous-culture. Le sens du style*. Paris : Zones (Éditions la Découverte).
- Hentsch, T. (2005). *Raconter et mourir. Aux sources narratives de l'imaginaire occidental*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- Hill, C. T., Rubin, Z., Peplau, L. A. et Willard, S. G. (1979). The Volunteer Couple: Sex Differences, Couple Commitment, and Participation in Research on Interpersonal Relationships. *Social Psychology Quarterly*, 42 (4), 415-420.

- Hochschild, A. R. (1983). *The Managed Heart. Commercialization of Human Feeling*. Los Angeles : University of California Press.
- Hochschild, A. R. (2003). Travail émotionnel, règles de sentiments et structure sociale. *Travailler*, 1 (3), 19-49.
- Hoggart, R. (1976). *La culture du pauvre : étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*. Paris : Minuit.
- Houle, G. et Hurtubise, R. (1991). Parler de faire des enfants, une question vitale. *Recherches sociographiques*, 32 (3), 385-414.
- Hutchby, I. (2001). *Conversation and Technology : from the Telephone to the Internet*. Cambridge : Polity Press.
- Illouz, E. (2006). *Les sentiments du capitalisme*. Paris : Seuil.
- Illouz, E. (2012). *Pourquoi l'amour fait mal. L'expérience amoureuse dans la modernité*. Paris : Seuil.
- Jauss, H. R. (1978). *Pour une esthétique de la réception*. Paris : Gallimard.
- Kasprowicz, L. (2005). Le cinéma comme on le parle : conversation ordinaire et expertise du spectateur. *Le Portique* [En ligne], *Archives des Cahiers de la recherche*, Cahier 3, mis en ligne le 15 avril 2006. URL : <http://leportique.revues.org/index749.html>
- Katz, E. et Lazarsfeld, P. (2008) [1955]. *Influence personnelle. Ce que les gens font des médias*. Paris: Armand Colin.
- Katz, E., Blumler, J. G., and Gurevitch, M. (1973). Uses and Gratifications Research. *Public Opinion Quarterly*, 37 (4), (winter 1973-1974), 509-523.
- Kemper, T. D. (ed.). (1990). *Research Agendas in the Sociology of Emotions*. New York : State University of New York Press.
- Keucheyan, R. (2009) Durkheim, Wittgenstein et les normes de la pensée. *Diogène*, 4 (228), 82-94.
- Kuhn, T. S. (1983). *La structure des révolutions scientifiques*. Paris : Flammarion.

- Laforest, M. (2002). Scenes of Family Life : Complaining in Everyday Conversation. *Journal of pragmatics*, 34 (10-11), 1595-1620.
- Lafortune, J.-M. (2004). *Introduction aux analyses sociologiques du temps hors travail. Fondements théoriques et enjeux sociaux du temps libre, du loisir, du jeu et du sport*. Ste-Foy : Presses de l'Université du Québec.
- Lahire, B. (2001) [1998]. *L'homme pluriel : les ressorts de l'action*. Paris : Hachette.
- Lapassade, G. (1994). Vocabulaire critique des microsociologies. *Prétentaine*, 1, 47-69.
- Le Blanc, G. (2007). *Les maladies de l'homme normal*. Paris : Vrin.
- Le Breton, D. (2008). *L'interactionnisme symbolique*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Legrand, S. (2007). *Les normes chez Foucault*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Le Grignou, B. (2003). *Du côté du public : usages et réceptions de la télévision*. Paris : Économica.
- Le Lay, S. et Pentimalli, B. (2013). Enjeux sociologiques d'une analyse de l'humour au travail: le cas des agents d'accueil et des éboueurs. *Travailler*, 1 (29), 141-181.
- Licoppe, C. (2002). Sociabilité et technologies de communication. Deux modalités d'entretien des liens interpersonnels dans le contexte du déploiement des dispositifs de communication mobiles. *Réseaux*, 2 (112-113), 172-210.
- Linton, R. (1977). *Le fondement culturel de la personnalité*. Paris : Dunod.
- Lipovetsky, G. (1983). *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*. Paris: Gallimard.
- Lipovetsky, G. (1987). *L'empire de l'éphémère. La mode et son destin dans les sociétés modernes*. Paris : Gallimard.
- Lipovetsky, G. et Serroy, J. (2013). *L'esthétisation du monde. Vivre à l'âge du capitalisme artiste*. Paris : Gallimard.
- Lourau, R. (1970). *L'analyse institutionnelle*. Paris : Minuit.

- Lull, J. (1990). *Inside Family Viewing. Ethnographic Research on Television's Audience*. Londres : Routledge.
- Macherey, P. (2009). *De Canguilhem à Foucault, la force des normes*. Paris: La Fabrique.
- Maigret, E. (2003). *Sociologie de la communication et des médias*. Paris: Armand Colin.
- Markanday, S., Brennan, Gould, H., Pasko, J. A. (2013) Sex Differences in Reasons for Non-Participation in Recruitment : Geelong Osteoporosis Study, *BioMed Central Research Notes*, 6 (104), <http://www.biomedcentral.com/1756-0500/6/104>.
- Martuccelli, D. (2002). *Grammaire de l'individu*. Paris : Gallimard.
- Martuccelli, D. (2004). Les figures de la domination. *Revue française de sociologie*, 45 (3), 469-497.
- Martuccelli, D. (2005). *La consistance du social. Une sociologie pour la modernité*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes.
- Martuccelli, D. (2006). *Forgés par l'épreuve. L'individu dans la France contemporaine*. Paris : Armand Colin.
- Martuccelli, D. (2010). *La société singulariste*. Paris : Armand Colin.
- Martuccelli, D. (2011). Programme et promesses d'une sociologie de l'intermonde. Tahon, M.-B. (dir.). (2010). *Sociologie de l'intermonde. La vie sociale après l'idée de société*. Louvain-la-Neuve : Presses Universitaires de Louvain.
- Martuccelli, D. (2014). *Les sociétés et l'impossible*. Paris : Armand Collin.
- Mauss, M. (1921). L'expression obligatoire des sentiments (rituels oraux funéraires australiens). *Journal de psychologie*, 18, 425-434.
- Mead, G.H. (1963). *L'esprit, le soi et la société*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Merton, R. K. (1965) [1957]. *Éléments de théorie et de méthode sociologique*. Paris : Plon.
- Monnet, C. (1998). La répartition des tâches entre les femmes et les hommes dans le travail de la conversation. *Nouvelles questions féministes*, 19 (1), 9-34.

- Nunes de Almeida, A. (2006) La sociologie et la construction de l'enfance. Regards du côté de la famille. Dans Sirota, R. (dir.). (2006). *Éléments pour une sociologie de l'enfance*. Rennes: Presses universitaires de Rennes, 115-123.
- Ogien, A. (1989). Une sociologie du pathologique est-elle pensable? Notes sur l'anomie, le contrôle social, la déviance. *Revue Européenne de Sciences Sociales*, 27 (83), 197-215.
- Opp, K.-D. (2001). How do Norms Emerge? An Outline of a Theory. Dans Boudon, R., Demeulenaere, P., et Viale, R. (dir.) (2001). *L'explication des normes sociales*. Paris : Presses Universitaires de France, 11-43.
- Otero, M. (2003). *Les règles de l'individualité contemporaine. Santé mentale et société*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Otero, M. (2012a). *L'ombre portée. L'individualité à l'épreuve de la dépression*. Montréal : Boréal.
- Otero, M. (2012b). Repenser les problèmes sociaux : le passage nécessaire des populations «problématiques» aux dimensions «problématisées». *SociologieS*, Revue de l'Association internationale des sociologues de langue française. Théories et recherches, novembre 2012, <http://sociologies.revues.org/4145>
- Paillé, P. et Mucchielli, A. (2012). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin.
- Parsons, T. (1967) [1951]. *The Social System*. Londres : Routledge.
- Pasquier, D. (1999). *La culture des sentiments. L'expérience télévisuelle des adolescents*. Paris : Maison des Sciences de l'Homme.
- Piazzesi, Chiara. (2011) La solitude du discours amoureux aujourd'hui. Réflexions à partir de Roland Barthes et une critique. *PaenEx*, 6 (2), 131-162.
- Pires, A. (1997). Échantillonnage et recherche qualitative : essai théorique et méthodologique. Dans Poupart, Deslauriers, Groulx, Laperrière, Mayer, Pires (Groupe de recherche interdisciplinaire sur les méthodes qualitatives). (1997). *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*. Montréal : Gaëtan Morin.

- Ponseti-Gaillochon, A., Duchet, C. et Molenda, S. (2009). *Le débriefing psychologique : pratique, bilan et évolution des soins*. Paris : Dunod.
- Poupart, Deslauriers, Groulx, Laperrière, Mayer, Pires (Groupe de recherche interdisciplinaire sur les méthodes qualitatives). (1997). *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*. Montréal : Gaëtan Morin.
- Proulx, S. et Latzko-Toth, G. (2000). La virtualité comme catégorie pour penser le social : l'usage de la notion de communauté virtuelle. *Sociologie et sociétés*, 32 (2), 99-122.
- Quéré, L. (1990). L'opinion: l'économie du vraisemblable. Introduction à une approche praxéologique de l'opinion publique. *Réseaux*, 8 (43), 33-58.
- Quéré, L. (1996). Faut-il abandonner l'étude de la réception? Point de vue. *Réseaux*, 14 (79), 31-37.
- Radway, J. (1991). *Reading the Romance. Women, Patriarchy and Popular Literature*. North Carolina: The University of North Carolina Press.
- Radway, J. (1988). Reception Study: Ethnography and the Problems of Dispersed Audiences and Nomadic Subjects. *Cultural Studies*, 2 (3), 359-376.
- Relieu, M. (2006). Remarques sur l'analyse conversationnelle et les technologies médiatisées. *Revue française de linguistique appliquée*, 11 (2), 17-32.
- Revel, J. (2002). *Le vocabulaire de Foucault*. Paris: Ellipses.
- Rhéaume, J. et Sévigny, R. (1988). *Sociologie implicite des intervenants en santé mentale*. Montréal : Éditions Saint-Martin.
- Rosenbaum, A. (2009) Sur quelques jalousies modernes. *Cahiers de recherche sociologique*, janvier, 47, 175-183.
- Rosenthal, R. et Rosnow, R. L. (1975). *The Volunteer Subject*. New York : John Wiley.
- Rosnow, R. (1993). The Volunteer Problem Revisited. In Blanck, P. D. (1993). *Interpersonal Expectations. Theory, Research, and Applications*. Cambridge : Cambridge University Press et Maison des Sciences de l'Homme, 418-436.

- Sacks, H. (1995). *Lectures on Conversation*. Cambridge : Blackwell.
- Schudson, M. (1994). *The Power of News*. Cambridge : Harvard.
- Schütz, A. (1945). On Multiple Realities. *Philosophy and Phenomenological Research*, 5 (4), 533-576.
- Schütz, A. (1987) [1971]. *Le chercheur et le quotidien*. Paris : Méridiens Klincksieck.
- Sirota, R. (dir.). (2006). *Éléments pour une sociologie de l'enfance*. Rennes: Presses universitaires de Rennes.
- Sloterdijk, P. (2000). *La mobilisation infinie. Vers une critique de la cinétique politique*. Paris: Christian Bourgois.
- Sloterdijk, P. (2002) [1998]. *Sphères I : Bulles*. Paris : Hachette.
- Spielvogel, M. (1999). *Les rapports amoureux vécus par les femmes. Une analyse du discours des hétérosexuelles, des lesbiennes et des religieuses*. Département de sociologie, Université de Montréal.
- Tahon, M.-B. (dir.). (2010). *Sociologie de l'intermonde. La vie sociale après l'idée de société*. Louvain-la-Neuve : Presses Universitaires de Louvain.
- Tarde, G. (2001) [1890]. *Les lois de l'imitation*. Paris : Les Empêcheurs de penser en rond.
- Tarde, G. (1989) [1901]. *L'opinion et la foule*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Thomas, W. et Thomas, D. S. (1928), *The Child in America : Behavior Problems and Programs*, New York, Knopf.
- Thomas, W. (1967). *The Unadjusted Girl*. New York: Harper Torchbooks.
- Traverso, V. (1996). *La conversation familiale. Analyse pragmatique des interactions*. Lyon : Presses universitaires de Lyon.
- Veblen, T. (1978) [1899]. *Théorie de la classe de loisir*. Paris: Gallimard.
- Veyne, P. (1971). *Comment écrit-on l'histoire?* Paris: Seuil.

- Vincent, D. (2001). Les enjeux de l'analyse conversationnelle ou les enjeux de la conversation. *Revue québécoise de linguistique*, 30 (1), 177-198.
- Viner, R. (1999). Putting Stress in Life : Hans Selye and the Making of Stress Theory. *Social Studies of Science*, 29 (3), 391-410.
- Vrancken, D. et Macquet, C. (2006). *Le travail sur Soi. Vers une psychologisation de la société?* Paris : Belin.
- Wacquant, L. (2002). *Corps et âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*. Marseille: Agone.
- Zakahi, W. R., McCroskey, J. (1989). Willingness to Communicate : a Potential Confounding Variable in Communication Research. *Communication Reports*, 2 (3), 96-104.